

U d'of OTTAWA



39003003207254

ALBERT CIM

Bibliothécaire du Sous-Secrétariat d'État des Postes et des Télégraphes

LE LIVRE

HISTORIQUE

FABRICATION — ACHAT — CLASSEMENT

USAGE ET ENTRETIEN

Ne séparons pas l'amour des
livres de l'amour des Lettres.

I

HISTORIQUE

I

- I. L'amour des livres et de la lecture
depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.
- II. Prédilections particulières et Auteurs préférés.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



LE LIVRE

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.

ALBERT CIM

Bibliothécaire du Sous-Secrétariat d'État des Postes et des Télégraphes

LE LIVRE

HISTORIQUE

FABRICATION — ACHAT — CLASSEMENT

USAGE ET ENTRETIEN

*Ne séparons pas l'amour des
livres de l'amour des Lettres.*

I

HISTORIQUE

I

L'amour des livres, et de la lecture
depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.
Prédilections particulières et Auteurs préférés.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—
1905

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Z
670
.C5-56
1905
Y.1

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	I
-------------------	---

HISTORIQUE

I

L'AMOUR DES LIVRES ET DE LA LECTURE

I. Antiquité.	1
II. Moyen âge.	77
III. Depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à l'avènement de Louis XIV.	109
IV. De l'avènement de Louis XIV jusqu'au xix ^e siècle	142
V. Époque contemporaine.	176

II

PRÉDILECTIONS PARTICULIÈRES ET AUTEURS PRÉFÉRÉS.

I. Prédilections particulières pour certains livres et certains auteurs	225
II. Contre-partie du chapitre précédent : livres et auteurs préférés.	285
INDEX ALPHABÉTIQUE	509

PRÉFACE

L'accueil que le public a bien voulu faire à mon volume *Une Bibliothèque*, épuisé quelques mois après sa mise en vente, m'a encouragé à poursuivre mes recherches bibliographiques, et c'est un ouvrage du même genre, mais plus détaillé et plus complet, que je lui offre aujourd'hui.

J'estime que le livre n'est pas uniquement destiné à être vêtu avec luxe, jalousement renfermé sous vitrine, contemplé avec ferveur et admiration, qu'il est fait surtout pour être lu, médité et savouré. Je le considère comme un instrument d'étude et de distraction, de consolation et de réconfort, avant tout comme un moyen de perfectionnement intellectuel et moral. Je ne sépare donc pas l'amour des livres de l'amour des Lettres, et par conséquent de l'amour du

beau et du bien, du juste et du vrai. Il y a là une triple corrélation, une quasi-synonymie, que je tiens à établir ou à rappeler tout d'abord.

C'est par l'historique du livre, ou, plus exactement, et conformément à la déclaration précédente, de l'amour du livre et de la lecture, de l'amour du livre et de l'amour des Lettres, que débute cette série d'études. Je me suis efforcé de réunir ce qu'on a dit ou écrit de plus judicieux et de plus vrai, de plus piquant ou de plus éloquent, de plus saillant, sur ce double sujet, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours¹. Dans cette anthologie, bien des omissions ont dû se com-

1. « Trouver, conserver, amasser, ordonner, mettre en œuvre. — Il faut thésauriser avant de se mettre en dépense. Il faut amasser lentement, trier avec un soin sévère les pensées qui seront les matériaux de notre œuvre. Cette lente méthode est la seule qui fasse les livres durables. » (Albert COLLIGNON, *la Religion des lettres*, p. 284.) Et ailleurs (*op. cit.*, pp. 51-52), le même écrivain dit : « Rassembler peu à peu, au cours de mes lectures, le meilleur de la pensée des hommes sur la vie et l'art de vivre, aller des épicuriens aux stoïciens, et des philosophes aux chrétiens; extraire, dans les romans et dans l'histoire, dans les correspondances et les mémoires, chez les poètes et chez les prosateurs, les pensées qui me frappent sur le bonheur, sur les plaisirs, sur l'argent, l'ambition, l'amour, les femmes, l'amitié : — on pourrait ainsi former un recueil à la fois classique et populaire, une sorte de dictionnaire de morale pratique, composé par les plus grands hommes. On peut faire un livre très personnel et très utile en choisissant avec goût dans les écrits des autres. »

mettre, c'est certain et c'était fatal : *alius alio plus invenire potest, nemo omnia*, inscrivait un de mes prédécesseurs et de mes maîtres, Gabriel Peignot, en tête du manuscrit de son *Myriobiblon français* ¹.

Avec une telle provision de beaux dictes, sages préceptes, sentences et anecdotes mémorables, ma tâche était des plus simples, et je n'ai été le plus souvent qu'un « encadreur », selon le mot de Sainte-Beuve ².

1. Cf. J. SIMONNET, *Essai sur la vie et les ouvrages de Gabriel Peignot*, p. 177. (Paris, Aug. Aubry, 1865.)

2. « Je ne crois pas avoir à m'excuser auprès de mes lecteurs pour leur avoir donné ici tant de pages qui ne sont pas de moi, et qui sont de meilleurs que moi... J'imagine qu'on aura pris, à les lire, quelque chose du plaisir que j'ai eu moi-même à les rassembler. En pareil cas, et quand j'ai les mains si bien remplies, ma tâche est simple, et mon métier est tout tracé : je ne suis qu'un encadreur. » (SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 210.) «... Les citations découpées par la critique dessinent l'homme mieux que si l'on renvoyait au livre. La bonne critique n'est souvent qu'une bordure. » (Id., *Portraits littéraires*, t. II, p. 166, n. 1.) Chateaubriand faisait aussi grand cas de l'*art des citations*, qu'il a apprécié en ces termes (ap. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 584) : « Il ne faut pas croire que l'art des citations soit à la portée de tous les petits esprits qui, ne trouvant rien chez eux, vont puiser chez les autres. C'est l'inspiration qui donne les citations heureuses. La mémoire est une Muse, ou plutôt c'est la mère des Muses, que Ronsard fait parler ainsi :

Grèce est notre pays; Mémoire est notre mère.

Les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV se sont

Conformément à la méthode préconisée et pratiquée par ce grand critique, notre premier his-

nourris de citations.... Cicéron, qui n'avait qu'un seul idiome au service de son érudition, prodigue les citations également.... Pour ma part, je n'y ai fait faute. Le *Génie du Christianisme* est un tissu de citations avouées au grand jour. Dans *les Martyrs*, c'est un fleuve de citations déguisées et fondues. Dans *l'Itinéraire*, elles devaient régner par la nature même du sujet. Je les admetts volontiers partout.... Socrate a dit quelque part, chez Platon, qu'il était lui-même comme une coupe s'emplissant des eaux des sources étrangères au profit de son auditoire.... » Montaigne, qui a tant cité qu'on peut considérer ses *Essais* comme de véritables stromates, un vaste florilège, un copieux répertoire ou réservoir de l'antiquité, fait cette déclaration (I, xxv; t. I, p. 198: Paris, Charpentier, 1862): « Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire »: en d'autres termes: « Je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma pensée ». Remarquons encore que citer, pour certains esprits, c'est faire acte, non de paresse, mais de modestie. « J'ai toujours le nez dans les livres, c'est vrai, écrit, dans une de ses meilleures pages, Charles MONSELET (*Curiosités littéraires et bibliographiques*, p. 5). On ne se refait point. Prêt à prendre la plume pour mon compte, je m'arrête en disant: « Ne vaudrait-il pas mieux citer? » Ne voyez pas de la paresse là-dedans: cherchez-y plutôt de la modestie. Il y a tant de choses qu'on a si bien dites avant moi, tant de définitions si heureusement et si spirituellement formulées! « C'est de la « besogne toute faite », dira-t-on. Mais comptez-vous pour rien le mérite de l'avoir trouvée, les heures passées devant les étalages des bouquinistes, dans les bibliothèques, à la salle des ventes de la rue des Bons-Enfants? Vous me faites trop d'honneur en réclamant ma prose ou mes vers. Ingrats lecteurs, vous mériteriez souvent d'être pris au mot! » Rappelons encore, à propos des citations, cette humoristique réponse d'un ami et disciple de Sainte-Beuve précisément, à qui l'on reprochait un jour d'avoir reproduit, dans un article, diverses sentences et réflexions tirées de

torien littéraire, je me suis gardé tant que j'ai pu de *l'à peu près*, et appliqué, de toutes mes forces aussi, à être exact : l'exactitude, même dans « notre France *invérificatrice*¹ », devant être

l'antiquité grecque, qui l'avaient frappé par leur justesse et leur originalité : « C'est fort bien, tout ce que vous nous dites là, lui objectait-on : c'est très joli, mais ce n'est pas vous qui l'avez inventé. — Dame ! répliqua-t-il, c'est comme les chiens de chasse, qui n'ont pas non plus inventé les perdreaux, mais qui savent, du moins, les dénicher. »

1. L'expression est de l'abbé RIVE, *la Chasse aux bibliographes et aux antiquaires mal-avisés...* t. I, p. 255, n. 1. (Londres, N. Aphobe, etc., 1789. In-8.) A propos des citations et de la nécessité de donner ces textes non seulement avec la plus scrupuleuse exactitude, mais aussi avec l'indication de leurs sources, afin d'en faciliter le plus possible le contrôle, écoutons encore un de nos devanciers, André CHEVILLIER, l'auteur de *l'Origine de l'imprimerie de Paris* (Paris, Jean de Laulne, 1694 : in-4) : « Quelqu'un, dit-il, dans la préface de cette « dissertation historique et critique », trouvera peut-être qu'il y a trop de passages [cités] dans ce livre. Je n'ai point pu faire autrement ; ils servent ordinairement de preuves aux faits qu'on y avance. J'ai considéré que le lecteur d'un livre nouveau en devient le juge. *Les juges ne doivent rien croire que ce qu'ils voient prouvé dans les procédures* ; et ils forment leurs idées plus fortes ou plus faibles, à proportion de la force des preuves. Dans un siècle d'érudition, comme celui où nous sommes, et qui a l'abondance des livres, *personne ne doit être cru sur sa simple parole*. Il faut avoir en main la preuve de ce qu'on avance. Les seules citations des auteurs mises en marge sont quelque chose ; mais, à mon avis, ce n'est pas assez ; elles laissent au lecteur la peine d'aller chercher le passage, ce qui souvent n'est pas aisé, et toujours la crainte qu'on n'ait pas bien pris le sens de l'auteur. Les passages mis devant les yeux lèvent toute difficulté : celui qui les lit en tire lui-même les conséquences, et y exerce sa critique, comme il a droit de le faire.... »

et devant rester « la première vertu du bibliographe », comme se plaisait si bien à répéter le consciencieux érudit et habile imprimeur Crapelet¹. S'il ne m'a pas toujours été possible, pour tant d'extraits et d'exemples, de remonter à la source originale, du moins ai-je toujours eu soin, autant par probité et scrupule d'écrivain que par prudence, d'indiquer avec précision ma référence, quelle qu'elle fût, de façon que ma citation ou mon assertion pût être vérifiée sur-le-champ et sans peine.

Après deux volumes consacrés à l'histoire du livre et de la lecture, aux diverses façons de lire, au choix des livres, aux relectures, aux bibliolâtres, bibliophobes, emprunteurs de livres, etc., j'aborde la question pratique, la fabrication actuelle du livre : papier, impression, reliure ; viennent ensuite l'achat des livres, l'aménagement des bibliothèques, l'usage et l'entretien des livres. Un dernier volume comprendra : la liste des abréviations, des locutions latines, termes géographiques latins, chiffres romains, signes typographiques, etc., usités en

1. Ap. DIBDIN, *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France*, trad. Licquet et Crapelet, t. IV, p. 124. (Paris, Crapelet, 1825.)

bibliographie ; une nomenclature des principaux ouvrages relatifs aux bibliothèques et à tout ce qui concerne le papier imprimé ; enfin un index alphabétique général.

Dans une suite d'études parfois aussi différentes les unes des autres, au cours d'un travail aussi varié et aussi complexe, ce sont non seulement des omissions, mais des erreurs de toute sorte, qui, malgré l'attention constante et les soins de l'auteur et de l'imprimeur, ont pu et sont venues fatalement se produire. Je m'en excuse d'avance et fais instamment appel à la bonne grâce des lecteurs : puissent-ils, comme par le passé, m'être indulgents et « bénévoles » !

ALBERT CIM.

Janvier 1905

LE LIVRE

TOME I

HISTORIQUE

I

L'AMOUR DES LIVRES ET DE LA LECTURE

I

ANTIQUITÉ

Bien qu'un savant bibliographe allemand¹ se soit avisé de rédiger un mémoire sur *les Écrits et les Bibliothèques avant le déluge*, — antédiluviens, — nous nous contenterons, dans cet « Essai d'une histoire et anthologie de l'amour des livres et de la lecture », de remonter jusqu'à 5000 ans d'ici, jusqu'au roi d'Égypte OSYMANDIAS, que les égyptologues identifient aujourd'hui avec Ramsès II ou Sé

1. Joachim-Jean MADER (1626-1680), auteur d'une dissertation intitulée *De scriptis et bibliothecis antediluvianis*. Voir encore du même écrivain *De bibliothecis*. Cf. Ludovic LALANNE, *Curiosités bibliographiques*, p. 158 : « L'imposition des noms par Adam, les fabuleuses colonnes sculptées par Seth, et le prétendu livre d'Enoch, tels sont les faits qui lui ont servi de base (à J.-J. Mader) pour émettre cette ridicule opinion, qu'il essaye, à grand renfort d'érudition, de faire partager aux lecteurs ».

sostris. La plus ancienne mention d'une bibliothèque et le plus ancien jugement porté sur les livres datent de cette époque. Cette bibliothèque, c'est celle qu'Osymandias avait réunie, selon l'historien Diodore de Sicile¹, dans son magnifique palais de Thèbes, et ce jugement n'est autre que l'inscription gravée par ce roi au-dessus de la porte de cette bibliothèque : « Remèdes de l'âme ».

Remèdes de l'âme : du premier coup, le livre se trouve admirablement et immuablement défini. Jamais on ne dira mieux. Lorsque, bien plus tard, au XVIII^e siècle, Montesquieu nous déclarera qu'il n'a « jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé² » ; lorsque, plus tard encore, au XIX^e,

1. *Bibliothèque historique*, I, 49, trad. Hœfer, t. I, p. 60. (Paris, Hachette, 1865.) Cf. aussi BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, troisième partie, chap. III (*Œuvres choisies*, t. I, p. 582 ; Paris, Hachette, 1868, 5 vol. in-18). Dans le texte de Diodore, il y a simplement *ιατρείον*, officine médicinale.

2. MONTESQUIEU, *Pensées diverses*, Portrait (*Œuvres complètes*, t. II, pp. 419-420 ; Paris, Hachette, 1866, 5 vol. in-18). Dans sa concision, cette phrase de Montesquieu, hommage éclatant rendu aux Lettres, semble cacher un involontaire aveu de sécheresse de cœur. Mais comment imputer cette dureté de sentiments au généreux et compatissant philosophe qui nous fait cet autre aveu, dans une de ses *Pensées* (t. II, p. 421) : « Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri » ? Montesquieu a simplement voulu dire ici (cf. LAROUSSE, *Art d'écrire*, les Fleurs et les Fruits, livre du maître, pp. 190-192) : « En lisant le récit d'infortunes, nous voyons que tous les hommes ont souffert avant nous, que beaucoup ont souffert plus que nous. Alors, la douleur s'adoucit.... En outre, la littérature, aussi bien que les beaux-arts

le romancier anglais Bulwer-Lytton¹ appliquera la lecture de certains ouvrages à la guérison de certaines maladies, et tracera ainsi une espèce de « Thérapeutique bibliographique », ils ne feront l'un et l'autre que délayer et paraphraser, qu'exagérer aussi, la sentence du roi d'Égypte.

Il nous faut franchir un long espace, descendre jusqu'au vi^e siècle avant notre ère, pour retrouver trace de livres. Le tyran ou usurpateur PISISTRATE (561-527 av. J.-C.) fonde, à Athènes, la première bibliothèque publique² et s'occupe de réunir les œuvres d'Homère, qui n'avaient été conservées jusqu'ici que dans la mémoire des rhapsodes, — les troubadours d'alors, — et d'en faire ce que nous appellerions aujourd'hui une première édition⁵.

UN VERS D'ARISTOPHANE (v^e siècle av. J.-C.) nous apprend que les livres étaient déjà très répandus à

et la nature elle-même, est une expression du beau; or, la vue du beau tend à rétablir l'harmonie rompue au profit du sentiment. » Etc. Voir aussi ce que dit plus loin (p. 20) Pline le Jeune : «... Sans doute elle (l'étude) me fait mieux comprendre toute la grandeur du mal (de la peine), mais elle m'apprend aussi à le supporter avec plus de patience »; et ce qu'écrit Éginhard à son ami Loup de Ferrières (pp. 85-86).

1. Dans ses *Mémoires de Pisistrate Caxton*, neuvième partie, chap. v, Idées de mon père sur l'hygiène chimique des livres, trad. Édouard Scheffter, t. I, pp. 260-265. (Paris, Hachette, 1877.) Voir, dans notre tome II, le chapitre intitulé « Thérapeutique bibliographique ».

2. Voir *infra*, p. 26, la citation d'Aulu-Gelle.

5. Cf. DURUY, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 444.

Athènes de son temps¹, et XÉNOPHON (445-355 av. J.-C.), dans les *Mémoires de Socrate*² et dans l'*Anabase*³, nous dit aussi quelques mots des livres, des collections et du commerce qu'on en faisait de son vivant.

A peu près à la même époque, nous voyons ALCI-BIADE (450-404 av. J.-C.) user d'un moyen peu gracieux pour inspirer à ses concitoyens l'amour des livres. Étant entré « en une école de grammaire, il demanda au maître quelque livre d'Homère; le maître lui répondit qu'il n'en avait pas un : il lui donna un soufflet et s'en alla⁴ ».

ALEXANDRE LE GRAND (356-323 av. J.-C.) avait aussi, et au plus haut degré, le culte d'Homère. Après la défaite de Darius, un très riche coffret ayant été trouvé parmi les dépouilles des vaincus, « il demanda à ses familiers qui étaient autour de lui quelle chose leur semblait la plus digne d'être mise dans ce cof-

1. « Chacun a son livre où il s'instruit des arts subtils. » (ARISTOPHANE, *les Grenouilles*, trad. Poyard, p. 426.)

2. « Le bel Enthydème avait fait une nombreuse collection d'ouvrages de poètes et de sophistes les plus renommés... » (XÉNOPHON, *Mémoires de Socrate*, IV, 2, trad. Talbot, t. I, p. 105.)

3. « Là (chez les Thraces). on trouve beaucoup de lits, beaucoup de coffres, beaucoup de livres et beaucoup de tous ces objets que les matelots transportent dans des caisses de bois. » (ID., *Anabase [Expédition de Cyrus]*, VII, 5, trad. Talbot, t. II, p. 174.)

4. PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, trad. Amyot, t. II, pp. 149-150. (Paris, Bastien, 1784.)

fret. Les uns répondirent d'une façon, les autres d'une autre; mais, lui, dit qu'il y mettrait l'*Illiade* d'Homère, pour la dignement garder¹ ».

Alexandre professait, d'ailleurs, la plus haute estime pour les Lettres et pour les savants. Nous le voyons, dans Plutarque, se faire envoyer, alors qu'il était en Asie, les histoires de Philiste, des tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, d'autres ouvrages encore. Il aimait et honorait son ancien précepteur Aristote, « non moins que son propre père, comme il disait lui-même, pource que de l'un il avait reçu *le vivre*, et de l'autre *le bien vivre*² ».

Un passage d'une idylle de THÉOCRITE (500-220 av. J.-C.) nous fournit, dans la légende du chevrier Comatas, la plus gracieuse et la plus éloquente apologie qu'on puisse faire des Lettres. Ce chevrier professait pour les Muses un culte si fervent qu'il leur sacrifiait fréquemment des chèvres du troupeau dont il avait la garde. Son maître, irrité de ces sacrifices faits à son détriment, enferma le chevrier dans un coffre. « Nous allons voir, à présent, à quoi te serviront tes Muses! » Mais quand, au bout de plusieurs mois, il rouvrit le coffre, il y trouva le prisonnier bien vivant : des abeilles, messagères des Muses, étaient venues le nourrir.

« Bienheureux Comatas! car c'est toi qui subis

1. PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, trad. Amyot, t. V, p. 299.

2. Id., *ibid.*, p. 261.

cet agréable supplice; c'est toi qui fus enfermé dans un coffre et souffris tout un printemps, nourri du miel des abeilles¹. »

Un des lieutenants d'Alexandre, PTOLEMÉE SOTER (Sauveur) (325-285 av. J.-C.), fils de Lagos, — d'où le nom de Lagides donné aux Ptolémées, — ayant reçu pour sa part le royaume d'Égypte, lors du partage de l'immense empire, fonda, sur le conseil, dit-on, de DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE (345-285 av. J.-C.), le grammairien, historien, rhéteur et ancien gouverneur d'Athènes, la bibliothèque d'Alexandrie, la plus célèbre et la plus riche des temps anciens².

1. THÉOCRITE, Idylle VII, *les Thalysies*, trad. Personneaux, pp. 64 et 71. (Paris, Charpentier, 1895.)

2. Sur les bibliothèques publiques dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes, voir le traité de Juste LIPSE, *De bibliothecis syntagma*, que PEIGNOT a traduit, sous le titre de *Traité des bibliothèques anciennes*, et placé en tête de son *Manuel bibliographique* (Paris, s. n. d'édition d'impr., 1800); le Père LOUIS JACOB DE SAINT-CHARLES, *Traité des plus belles bibliothèques publiques et particulières, qui ont été et qui sont à présent dans le monde* (Paris, Rolet Le Duc, 1644); PEIGNOT, *Dictionnaire raisonné de bibliologie*, art. Bibliothèque, Notices sur les principales bibliothèques anciennes et modernes, t. I, pp. 58-108 (Paris, Villier, 1802); PETIT-RADEL, *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes* (Paris, Rey et Gravier, 1819); J.-L.-A. BAILLY, *Notices historiques sur les bibliothèques anciennes et modernes* (Paris, Rousselon, 1828): ouvrage très médiocre; H. GÉRAUD, *Essai sur les livres dans l'antiquité, particulièrement chez les Romains*, chap. x (Paris, Techener, 1840); LALANNE, *Curiosités bibliographiques*, pp. 158-197 et *passim* (Paris, Delahays, 1857); G. RICHOU, *Traité de l'administration des bibliothèques publiques* (Paris, Paul Dupont, 1885); Ulysse ROBERT, *Recueil*

Démétrius de Phalère présida à cette fondation et fut comme le premier conservateur de cette bibliothèque.

Les successeurs de Ptolémée Soter, notamment PTOLEMÉE II PHILADELPHIE (Ami de ses frères) (285-247 av. J.-C.) et PTOLEMÉE III ÉVERGÈTE (Bienfaisant) (247-222 av. J.-C.), continuèrent d'entretenir et d'enrichir cette vaste collection. Ils favorisaient la culture du papyrus, de manière à avoir du papier à profusion; ils entretenaient quantité de copistes, et, parfois même, n'hésitaient pas à recourir au larcin pour accroître leur trésor. C'est ainsi que Ptolémée Évergète emprunta aux Athéniens des livres originaux, les œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, et leur rendit de belles copies à la place,

des lois, décrets, ordonnances, arrêtés, concernant les bibliothèques publiques (Paris, Champion, 1885); l'art. Bibliothèque dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (DIDEROT, *Œuvres complètes*, t. XIII, pp. 457-476; Paris, Garnier, 1876): historique résumé et soigneusement fait de l'établissement des bibliothèques chez les principaux peuples anciens et modernes; l'art. Bibliothèque dans l'*Encyclopédie moderne...*, publiée sous la direction de M. Léon Renier (Paris, Didot, 1851); dans la *Grande Encyclopédie* (Paris, Lamirault, s.-d.): article important et bien documenté; etc.; et les deux grands ouvrages: Alfred FRANKLIN, *les Anciennes Bibliothèques de Paris* (Paris, Imprimerie nationale, 1867-1875; 5 vol. in-4); et Léopold DELISLE, *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (Paris, Imprimerie nationale, 1868-1881; 5 vol. texte et 1 vol. planches, in-4); etc. Je ne fais qu'effleurer ici et plus loin cette question des bibliothèques publiques.

preuve que, même en fraudes bibliographiques, il n'y a rien de nouveau sous le soleil¹.

Ce fut Ptolémée II, — surnommé Philadelphe, soit, par ironie, parce qu'il assassina ses frères, soit parce qu'il épousa sa sœur, — qui fit traduire en grec les livres sacrés des Hébreux, traduction qui, effectuée par soixante-dix savants, reçut le nom de *version des Septante*. Cette traduction de la Bible en grec a été, selon la remarque de M. Havet², « un des plus grands événements de l'histoire, car elle a rendu possible la propagation du judaïsme parmi les Gentils et l'avènement du christianisme ».

La bibliothèque d'Alexandrie, qui, au dire d'Aulu-Gelle et d'Ammien Marcellin, compta jusqu'à sept cent mille volumes, ne fut pas brûlée par le chef musulman Omar ou par ses ordres, comme le veut une tradition. C'est là une grosse erreur historique. Lors de la prise d'Alexandrie par les Arabes, en 640, cette bibliothèque n'existait plus. Du temps des Ptolémées, elle avait fini par devenir si considérable qu'on l'avait partagée en deux sections disposées dans deux locaux séparés. L'une de ces sections fut incendiée accidentellement lorsque Jules César s'empara d'Alexandrie, en l'an 47 avant Jésus-Christ; et la seconde, qui se trouvait dans le temple de Sérapis, fut détruite par l'évêque Théophile, quatre cents ans

1. Cf. Louis MÉNARD, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 774.

2. Ap. ID., *op. cit.*, t. II, p. 778.

plus tard, à la suite de l'édit de Théodose ordonnant la suppression de tous les temples païens.

Une autre bibliothèque célèbre dans l'antiquité fut celle de Pergame, fondée, au II^e siècle avant Jésus-Christ, par EUMÈNE II, fils d'Atale I^{er}. Elle renfermait, dit Plutarque¹, « deux cent mille volumes simples », lorsque le triumvir Antoine en fit présent à Cléopâtre, reine d'Égypte et descendante des Ptolémées.

Beaucoup de volumes des bibliothèques d'Athènes et de l'Orient furent transportés en Italie par les généraux romains après leurs victoires : c'est ainsi, entre autres, que Paul-Émile, Sylla, Lucullus, — qui, au dire de Plutarque, se faisait un plaisir de prêter ses livres², — formèrent leurs bibliothèques. Puis vinrent les vastes collections publiques réunies par le célèbre orateur Asinius Pollion, et par les empereurs Auguste, Tibère, Vespasien, Trajan, Adrien, etc.

1. *Vie de Marc Antoine*, trad. Amyot, t. VII, p. 208.

2. « Lucullus assembla une grande quantité de livres... desquels l'usage luy estoit encore plus honorable que la possession, pource que ses librairies (bibliothèques) estoient toujours ouvertes à tous venants; et laissoit-on entrer les Grecs, sans refuser la porte à pas un, dedans les galeries, portiques, et austres lieux propres à disputer, qui sont à l'entour, là où les hommes doctes et studieux se trouvoient ordinairement, et y passoyent bien souvent tout le jour à conférer ensemble, comme en une hostellerie des Muses, estants bien ayses quand ils se pouvoient despestrer de leurs austres affaires pour s'y en aller. » (PLUTARQUE, *Vie de Lucullus*, trad. Amyot, t. IV, pp. 321-322.)

En tête des amis des livres dont Rome s'honore le plus, il convient de placer CICÉRON (106-45 av. J.-C.), ce grand homme de lettres, ce beau génie, dont on a si bien dit qu'il est « le seul que le peuple romain ait produit de vraiment égal à son empire¹ ». C'est

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, tome II, page 55, et *Cahiers*, p. 55. Ailleurs (*Portraits littéraires*, t. III, p. 515). Sainte-Beuve parle de « cet amour pour Cicéron, qui est comme synonyme de pur amour des Lettres elles-mêmes ». Voir aussi *Causeries du lundi*, t. XIV, pp. 185 et s. Il n'est d'ailleurs pas d'ami des Lettres qui n'ait conçu pour le philosophe de Tusculum la plus reconnaissante affection, professé pour lui et pour ses écrits la plus haute admiration. Voici quelques-uns de ces fervents témoignages :

« Salut, toi qui, le premier, fus appelé Père de la Patrie ; qui, le premier, as mérité le triomphe sans quitter la toge, et la palme de la victoire par la seule éloquence ; toi qui as donné la vie à l'art oratoire et aux lettres latines ; toi qui, au témoignage écrit du dictateur César, jadis ton ennemi, as conquis un laurier supérieur à celui de tous les triomphes, puisqu'il est plus glorieux d'avoir tant agrandi par le génie les limites du génie romain, que les limites de l'Empire par toutes les autres qualités réunies. » (PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, VII, 31, trad. Littré, t. I, p. 298. Paris, Didot, 1877.) « Il me semble que c'est en s'attachant à imiter les Grecs que Cicéron s'est approprié la force de Démosthène, l'abondance de Platon et la douceur d'Isocrate. Toutefois, ce n'est pas seulement par l'étude qu'il est parvenu à dérober à chacun d'eux ce qu'il avait de meilleur ; la plupart des rares qualités, ou, pour mieux dire, toutes les qualités qui le distinguent, il les a trouvées en lui-même, dans la fécondité de son immortel génie ; car son éloquence, pour me servir d'une comparaison de Pindare, n'est pas comme un réservoir qu'alimentent des eaux pluviales, c'est comme une source vive et profonde qui déborde sans intermittence. On dirait qu'un dieu l'a créé pour essayer en lui jusqu'où pourrait aller la puissance de la parole. » (QUINTILIEN, X, 1, trad.

lui qui, s'adressant à son ami Terentius Varron, un autre fervent érudit, « celui peut-être des Romains

Panckoucke, t. III, p. 167. Paris, Garnier, s. d.) « L'amour de Pétrarque pour Cicéron allait jusqu'à l'enthousiasme. Il n'admettait pas qu'on pût lui comparer un seul prosateur de l'antiquité... Pour Pétrarque, Cicéron est « un homme unique, « une voix unique, un génie unique ». Il ne l'adore pas tout à fait comme un Dieu, mais « il l'admire et le vénère comme « un homme d'un génie divin. » (MÉZIÈRES, *Pétrarque*, p. 359. Paris, Didier, 1868.) « Ai-je fait quelques progrès en vieillissant? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que jamais Cicéron ne m'a plu autant qu'il me plaît dans ma vieillesse. Non seulement sa *divine* éloquence, mais encore sa *sainteté* inspirent mon âme et me rendent meilleur. C'est pour cela que je n'hésite pas à exhorter la jeunesse à consacrer ses belles années, je ne dis pas à lire et à relire ses ouvrages, mais à les apprendre par cœur. Pour moi, déjà sur le déclin de mes jours, je suis heureux et fier de rentrer en grâce avec mon Cicéron, et de renouveler avec lui une ancienne amitié trop longtemps interrompue. » (ÉRASME, *ap.* Albert COLLIGNON, *la Vie littéraire*, p. 551.) « Que de fois, par un beau jour de printemps ou d'automne, lorsque tout me souriait, la jeunesse, la santé, le présent et l'avenir, ai-je relu, dans mes promenades, le *Traité des Devoirs* de Cicéron, ce code le plus parfait de l'honnêteté, écrit dans un style aussi clair et aussi brillant que le ciel le plus pur! » (S. DE SACY, *ap.* Albert COLLIGNON, *la Religion des lettres*, p. 185.) Cicéron « est tout simplement le plus beau résultat de toute la longue civilisation qui l'avait précédé. Je ne sais rien de plus honorable pour la nature humaine que l'état d'âme et d'esprit de Cicéron. » Etc. (DOUDAN, *Lettres*, t. III, p. 25.) « La beauté accomplie de l'élocution, la merveilleuse lucidité de l'exposition, la variété des aperçus, les trésors d'une érudition semée avec un goût et un tact extrêmes, la connaissance des hommes et des affaires, la sagacité et la multitude des points de vue, les emprunts nombreux et habiles faits aux philosophes de la Grèce et revêtus d'un style harmonieux et coloré, font du recueil des œuvres de Cicéron,

qui avait écrit et lu le plus de livres¹ », lui disait si joliment : « Pour peu que nous ayons un jardin à côté de notre bibliothèque, — c'est-à-dire des fleurs et des livres, — il ne manquera rien à notre bonheur² ». C'est à Cicéron encore qu'est due cette belle définition et apologie des Lettres, tant et tant de fois citée : « Les Lettres sont l'aliment de la jeunesse et la joie de la vieillesse ; elles donnent de l'éclat à la prospérité, offrent un refuge et une consolation à l'adversité ; elles récréent sous le toit domestique,

complétées par la délicieuse collection de ses lettres familières, une encyclopédie d'une inestimable valeur. » (Albert COLLIGNON, *la Vie littéraire*, pp. 292-293.) Cette diversité et cette abondance de choses, ce caractère encyclopédique des écrits de Cicéron, permet de leur appliquer ce mot, qui est de Cicéron lui-même : « *Silva rerum ac sententiarum* ». (Cf. RENAN, *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 416.) Voir aussi le livre de M. G. BOISSIER, *Cicéron et ses amis* ; et *infra*, p. 259, l'éloge de Cicéron par les jansénistes Arnauld et Lancelot.

1. EGGER, *Histoire du livre*, p. 247. « Varron, appelé par Quintilien et par saint Augustin le plus savant des Romains. » (*Satire Ménippée*, p. 275. Paris, Charpentier, 1865.)

2. « Si hortum in bibliotheca habes, deerit nihil. » (*Ad familiares [Varroni]*, N° 451 ; t. V, p. 411 (CICÉRON, *Œuvres complètes*, trad. Nisard. Paris, Didot, 1881). M. Octave UZANNE (*Nos amis les livres*, p. 268) a délicatement commenté cette sentence : « Seigneur, s'écriait un ancien, accordez-moi une maison pleine de livres, un jardin plein de fleurs ! » « Il semble que, dans cette prière, soit contenue toute la quintessence de la sagesse humaine : les fleurs et les livres masquent les tristesses de cette vie, et nous font aller en souriant, l'œil égayé, l'esprit bienheureux, jusqu'au jour de la grande échéance définitive, au vrai quart d'heure de Rabelais. »

sans embarrasser ailleurs ; la nuit, elles veillent avec nous ; elles nous tiennent compagnie dans nos voyages et à la campagne¹. »

En maint endroit de sa correspondance, spécialement dans ses lettres à son ami Atticus, Cicéron parle de ses achats et rangements de livres, des joies qu'il goûte dans sa bibliothèque :

« Ne traitez avec personne de votre bibliothèque, quelque ardent amateur que vous trouviez. Je réserve la totalité de mes petites épargnes pour cette acquisition, qui sera la ressource de ma vieillesse². »

« Conservez-moi vos livres et ne désespérez pas que je puisse en faire l'acquisition. Ils seront miens, je vous le jure. Que si ce beau jour arrive, je me croirai plus riche que Crassus, et je me moquerai de toutes les campagnes et de toutes les terres du monde³. »

1. « Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. » (*Pro Archia*, VII ; t. II, p. 656.)

2. *Lettres à Atticus*, N° 6 ; t. V, p. 4. Afin d'abrégier, et comme le présent ouvrage s'adresse à tout le monde, je m'abstiens, ici et pour une grande partie des extraits suivants, de reproduire le texte original, mais en maintenant toujours l'indication de la source, qui permet de s'y référer sans difficulté. Je ne manquerai pas néanmoins de donner ce texte, lorsqu'il offrira un intérêt particulier, lorsqu'il contiendra, par exemple, des termes techniques en usage chez les Latins, des définitions, sentences ou adages ayant, en quelque sorte, une valeur documentaire, etc.

3. *Ibid.*, N° 9 ; t. V, pp. 5-6.

« C'est chaque jour avec plus de plaisir que je consacre à mes paisibles études tout le temps que me laisse le forum¹. »

« ... Depuis que Tyrannion a arrangé ma bibliothèque, je la regarde comme l'âme de ma maison². Il est vrai que Dyonisius et votre Mésophite (deux ouvriers relieurs) y ont aussi fait merveille. Rien de plus élégant que vos belles cases, surtout avec mes livres, maintenant couverts de leurs ornements³. »

1. *Lettres à Atticus*, N° 25; t. V, p. 29.

2. « Tyrannion, natif d'Amys, dans le Pont, fut fait prisonnier lorsque Lucullus chassa Mithridate de ses États. Affranchi par Muréna, ce Tyrannion, bibliophile très instruit, devint l'ami de Cicéron, prit soin de sa bibliothèque, et en forma une pour lui-même, que l'on porte à 30 000 volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote. C'est lui qui les fit copier, après que Sylla eut apporté la bibliothèque d'Apellicon, d'Athènes à Rome. Tyrannion a composé différents ouvrages dignes de l'estime de Cicéron et d'Atticus. Il est mort fort vieux, à Rome, postérieurement à l'assassinat de Cicéron. » (PEIGNOT, *Essai... sur la reliure des livres et sur l'état de la librairie chez les anciens*, pp. 64-65, note.)

3. *Lettres à Atticus*, N° 111; t. V, p. 115. « Atticus... cet habile agriculteur, était en même temps un adroit négociant qui a fait heureusement tous les commerces.... On sait, par exemple, qu'il aimait beaucoup les beaux livres : c'était alors, comme aujourd'hui, une manie fort coûteuse : il sut en faire une source de beaux bénéfices. Il avait réuni chez lui un grand nombre de copistes habiles qu'il formait lui-même; après les avoir fait travailler pour lui, et quand sa passion était satisfaite, il les faisait travailler pour les autres, et vendait très cher au public les livres qu'ils copiaient. C'est ainsi qu'il fut un véritable éditeur pour Cicéron, et comme les ouvrages de son ami se vendaient beaucoup, il arriva que cette amitié, qui était pleine d'agrément

SÉNÈQUE (3-65 ap. J.-C.) est un des écrivains qui ont le mieux parlé des livres et de l'étude.

« Le loisir sans les lettres est une mort, déclare-t-il : c'est la sépulture d'un homme vivant ¹. »

« Réfugie-toi dans l'étude, dit-il ailleurs, tu échapperas à tous les dégoûts de l'existence ². »

« Celui-là cultive de vrais amis qui cherche tous les jours à se familiariser davantage avec un Zénon, un Pythagore, un Démocrite, un Aristote, un Théophraste, et tous ces autres oracles de la morale et de la science.... Nul n'a eu le privilège de se choisir ses aïeux, dit-on tous les jours; c'est le sort qui les donne. On se trompe : l'homme peut désigner à qui il devra sa naissance. Il y a des familles de nobles génies : à laquelle veux-tu appartenir? Choisis, et non seulement son nom, mais ses richesses seront les tiennes ³. »

Ailleurs encore, Sénèque nous donne d'excellents conseils sur l'achat des livres, nous trace tout un programme, toujours exact et toujours bon à méditer, du choix à faire dans nos lectures et de la meilleure manière d'en tirer profit :

« Rien de plus noble, écrit-il, que la dépense

pour son cœur, ne fut pas inutile à sa fortune. » (G. BOISSIER, *Cicéron et ses amis*, p. 154.)

1. *Lettres à Lucilius*, 82. (SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE, *Œuvres complètes*, trad. Baillard, t. II, p. 252. Paris, Hachette, 1861.)

2. *De la tranquillité de l'âme*, III; t. I, p. 242.

3. *De la brièveté de la vie*, XIV et XV; t. I, pp. 529 et 550.

qu'on fait pour se procurer des livres; mais cette dépense ne me paraît judicieuse que si elle n'est pas poussée à l'excès. A quoi sert une incalculable quantité de volumes, dont le maître pourrait à peine, dans toute sa vie, lire les titres? Cette masse d'écrits surcharge plutôt qu'elle n'instruit, et il vaut bien mieux s'en tenir à un petit nombre d'auteurs que d'en parcourir des milliers.... Chez la plupart, chez des gens qui n'ont même pas l'instruction d'un esclave, les livres, au lieu d'être des moyens d'étude, ne font que servir d'ornement à des salles de festin. Achetons des livres pour le besoin seulement, jamais pour l'étalage....

« C'est un vice en tout que l'excès. Y a-t-il à excuser l'homme qui agence le citre¹ et l'ivoire en bibliothèque, qui va cherchant partout les œuvres bien complètes de tel auteur inconnu ou méprisé, et devant ses milliers de volumes, bâille, admirant par-dessus tout les tranches et les titres? Aussi est-ce chez les moins studieux que tu verras tout ce qu'il y a d'orateurs et d'historiens, et des cases superposées du plancher au plafond; jusque dans les bains

1. « *Armarium citro atque ebore aptanti* », leçon donnée, dans sa traduction, par Baillard, qui ajoute en note (p. 555) : « Le citre est ce thuya d'Algérie dont on fait des meubles si élégants. » Nous verrons plus loin (p. 62) M. Lecoy de la Marche traduire *citrus* par « sorte de cyprès venant d'Afrique ». Nisard donne, dans sa traduction de Sénèque (p. 319), une leçon différente : « *cedro atque ebore* », le cèdre et l'ivoire.

et les thermes, on a sa bibliothèque d'un poli parfait, comme indispensable ornement de maison. Je pardonnerais volontiers cette manie, si elle provenait d'un excès d'amour pour l'étude ; mais ces recueils précieux, mais, avec leurs portraits, les écrits de ces divins génies, s'achètent pour le coup d'œil : ils vont décorer des murailles¹. »

« ... Fais un choix d'écrivains pour t'y arrêter et te nourrir de leur génie, si tu veux y puiser des souvenirs qui te restent. C'est n'être nulle part que d'être partout. Ceux dont la vie se passe à voyager finissent par avoir des milliers d'hôtes et pas un ami.... La nourriture ne profite pas, ne s'assimile pas au corps, si elle est rejetée aussitôt qu'absorbée. Rien ne retarde une guérison comme de changer sans cesse de remèdes ; on ne réussit point à cicatriser une plaie où les appareils ne sont qu'essayés ; on ne fortifie pas un arbuste par de fréquentes transplantations.... La multitude des livres dissipe l'esprit. Ainsi, ne pouvant lire tous ceux que tu auras, il est suffisant pour toi d'avoir ceux que tu peux lire.... Lis donc habituellement les livres les plus estimés ; et si parfois tu en prends d'autres, comme distraction, par fantaisie, reviens vite aux premiers. Fais chaque jour provision de quelque arme contre la pauvreté, contre la mort, contre tous les autres fléaux ; et de plusieurs pages parcourues,

1. *De la tranquillité de l'âme*, ix, trad. Baillard, t. I, p. 250.

choisis une pensée pour la bien digérer ce jour-là. C'est aussi ce que je fais : dans la quantité de choses que j'ai lues, je m'empare d'un trait unique. Voici mon butin d'aujourd'hui, c'est chez Épicure que je l'ai trouvé, car j'ai coutume aussi de mettre le pied dans le camp ennemi, non comme transfuge, mais comme éclaireur : « La belle chose, s'écrie-t-il, que le contentement dans la pauvreté ! » Mais il n'y a plus pauvreté s'il y a contentement ¹. » Etc.

PLINE L'ANCIEN, OU LE NATURALISTE (25-79 ap. J.-C.), qui avait l'habitude de dire ce mot, tant de fois répété : « Il n'y a si mauvais livre où l'on ne puisse trouver quelque chose d'utile », *Nullum esse librum tam malum, ut non aliqua parte prodesset* ², nous apprend que la coutume de placer dans les bibliothèques des bustes et portraits d'hommes célèbres prit naissance de son temps. « Il ne faut pas omettre ici une invention nouvelle : maintenant on consacre en or, en argent, ou du moins en bronze, dans les bibliothèques, ceux dont l'esprit immortel parle encore en ces mêmes lieux ; on va même jusqu'à refaire d'idée les images qui n'existent plus ; les regrets prêtent des traits à des figures que la tradition n'a point transmises, comme il est arrivé pour Homère... L'idée de réunir ces portraits est, à

1. SÉNÈQUE. *Lettres à Lucilius*, 2 ; t. II. pp. 2-5.

2. Ap. PLINE LE JEUNE, *Lettres*, III, 5, trad. Sacy, t. 1, p. 490. (Paris, veuve Barbou, 1808.)

Rome, due à Asinius Pollion, qui, le premier, en ouvrant une bibliothèque, fit des beaux génies une propriété publique¹. Fut-il aussi précédé en cela par les rois d'Alexandrie et de Pergame, qui fondèrent à l'envi des bibliothèques? C'est ce que je ne saurais dire. Que la passion des portraits ait existé jadis, cela est prouvé, et par Atticus, l'ami de Cicéron, qui a publié un ouvrage sur cette matière, et par M. Varron, qui eut la très libérale idée d'insérer dans ses livres nombreux, non seulement les noms, mais, à l'aide d'un certain moyen², les images de sept cents personnages illustres. Varron voulut sauver leurs traits de l'oubli, et empêcher que la durée des siècles ne prévalût contre les hommes. »

Comme Sénèque, PLINE LE JEUNE (62-115 ap. J.-C.) s'applique à nous mettre en garde contre l'abus de la lecture et nous conseille la *relecture*. Il est de lui, cet apophtegme célèbre : *Multum legendum esse, non multa*³ : « Beaucoup lire, mais non beaucoup de choses ».

1. « Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. » (PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, XXXV, 2, trad. Littré, t. II, p. 463. (Paris, Didot, 1877.)

2. D'après un mémoire de M. DEVILLE, *Examen d'un passage de Pline relatif à une invention de Varron...* les portraits de Varron étaient gravés en relief sur une planche de métal ou autre matière, dans le système de notre gravure sur bois, dont les traits et le dessin sont réservés en relief. (Note de Littré, trad.)

3. *Lettres*, VII, 9: t. II, p. 424.

Fidèle à ce principe, il n'avait réuni que peu de livres dans sa villa de Laurentinum, mais des livres dignes d'être sans cesse relus¹. Là, « sans désirs, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiète. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô la paisible vie! Que cette oisiveté est aimable! Qu'elle est honnête! Qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois! Mer, rivage, dont je fais mon véritable et solitaire cabinet de travail, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées²! »

« Les belles-lettres, dit-il plus loin³, me divertissent et me consolent. Il n'est rien de si agréable qui le soit plus qu'elles, rien de si triste qui ne devienne moins triste par elles. Dans le trouble que me causent l'indisposition de ma femme, la maladie de mes gens, la mort même de quelques-uns, je ne trouve d'autre remède que l'étude. Sans doute elle me fait mieux comprendre toute la grandeur du mal, mais elle m'apprend aussi à le supporter avec plus de patience. » Avec la plus charmante bonne grâce, Pline nous déclare encore que « c'est tout un, ou

1. « Non legendos libros, sed lectitandos. » (*Lettres*, II, 17; t. I, p. 150.)

2. « ...O rectam sinceramque vitam! o dulce otium, honestumque, ac pene omni negotio pulchrius! O mare, o littus, verum secretumque *μουσειον*! quam multa invenitis, quam multa dictatis! » (*Ibid.*, I, 9; t. I, p. 52.)

3. *Ibid.*, VIII, 19; t. II, pp. 248-249.

peu s'en faut, d'aimer les belles-lettres et d'aimer Pline¹ »; et il nous a laissé, dans ses exquises lettres, particulièrement dans celle qu'il consacre aux écrits de son oncle le Naturaliste², de sages préceptes sur la façon de lire et de profiter de ses lectures.

PLUTARQUE (50-159 ap. J.-C.), ce « si parfait et excellent juge des actions humaines³ », nous avertit que « le plus grand fruit que les hommes apportent (tirent) de la douceur et bénignité des Muses, c'est-à-dire de la connaissance des bonnes lettres, c'est qu'ils en domptent et adoucissent leur nature, qui estoit auparavant sauvage et farouche, trouvant, avec le compas de la raison, le moyen, et rejetant le trop⁴, » comprenant, en d'autres termes, qu'il faut aimer la modération et bannir de nous tout excès. Plutarque nous conte encore, entre autres « dictes

1. « Neque enim est fere quisquam qui studia, ut non simul et nos amet. » (*Lettres*, I, 15; t. I, pp. 48-49.) Ainsi que Cicéron, Pline le Jeune, malgré ses défauts, son manque de naturel et de souplesse notamment, a toujours été, de la part des amis des Lettres, l'objet d'une intime affection : « Jamais le sentiment littéraire proprement dit, la passion des belles études et de l'honneur qu'elles procurent... n'a été poussé plus loin et plus heureusement cultivé que chez Pline le Jeune. » Etc. (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. II, p. 60.)

2. *Ibid.*, III, 5; t. I, pp. 188-195.

3. MONTAIGNE, *Essais*, II, II; t. II, p. 109. (Paris, Charpentier, 1862.)

4. *Vie de Coriolan*, trad. Amyot, t. II, p. 226. (Paris, Bastien, 1784.)

notables » à la louange des livres, que « Démétrius de Phalère conseilloit au roi Ptolémée d'acheter et lire les livres qui traitent du gouvernement des royaumes et seigneuries; car ce que les mignons de cour n'osent dire à leurs princes est écrit dans ces livres-là¹ ».

« Il y a deux avantages qu'on peut retirer du commerce avec les anciens : l'un est de s'exprimer avec élégance, l'autre d'apprendre à faire le bien par l'imitation des meilleurs modèles, et à éviter le mal, » écrit LUCIEN de Samosate (120-200?), dans sa virulente satire *Contre un ignorant bibliomane*². Et il se raille de ce fat « qui croit en imposer par le nombre de ses livres » : « ... Tu peux les prêter à d'autres, mais tu n'en saurais faire usage. Et cependant tu n'en as jamais prêté à qui que ce soit; tu es comme le chien qui, couché dans l'écurie, et ne pouvant manger d'orge, ne permet pas au cheval d'en prendre, lui qui peut en manger³. » Etc.

On rencontre ailleurs encore, dans CATULLE (86 av. J.-C.-. . .), dans HORACE (64 av. J.-C.-8 ap. J.-C.), dans OVIDE (45 av. J.-C.-17 ap. J.-C.), dans MARTIAL (43-104 ap. J.-C.), dans SUÉTONE (65-135), dans AULUGELLE (II^e siècle), dans ATHÉNÉE (III^e siècle), etc., plus d'une utile réflexion et d'une judicieuse sen-

1. *Œuvres morales*, les Dicts notables, etc., trad. Amyot, t. X, p. 61.

2. XVII; trad. Talbot, t. II, p. 278. (Paris, Hachette, 1866.)

3. XXVIII; t. II, p. 283.

tence sur les livres et les Lettres, ou plus d'un renseignement intéressant sur l'état et les progrès de la bibliophilie.

Ainsi Catulle nous décrit en ces termes les luxueux livres de son temps : « Varrus, ce Suffenus que tu connais est un homme élégant, spirituel et poli ; il fait énormément de vers ; il en a, je crois, dix mille et plus d'écrits ; et non pas, comme c'est l'usage, sur l'humble palimpseste, mais sur papier royal, avec couvertures neuves, charnières neuves (ombilics neufs), aiguillettes rouges, texte soigneusement aligné (le parchemin réglé au plomb, — comme nous dirions réglé au crayon), et le tout poncé à ravir¹ ».

Horace, dans une épître consacrée « A son livre », nous donne d'intéressants détails sur l'état de la librairie à son époque, et le sort de certains écrits : « Il me semble, mon livre, que tu regardes souvent du côté de Vertumne et de Janus. Est-ce que tu voudrais être exposé en vente dans la boutique des Sosie, poli et relié par leurs mains ? Tu t'in-

1. Suffenus iste, Varre, quem probe nosti,
Homo est venustus, et dicax et urbanus,
Idemque longe plurimos facit versus.
Puto esse ego illi millia aut decem, aut plura,
Perscripta : nec sic, ut fit, in palimpsesto
Relata ; chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, et pumice omnia æquata.

(CATULLE, XXII, *Ad Varrum*, p. 584, trad. Nisard. Paris, Didot, 1905.)

dignes, je le vois, de rester sous la clef'; » etc.

Les temples de Vertumne et de Janus dont il est ici question se trouvaient voisins du *forum Cæsaris* et de l'Argilète, où la plupart des libraires de Rome avaient leurs magasins². Quant aux Sosie, « ils tenaient, paraît-il, le premier rang parmi ces libraires.... Les Sosie étaient d'une famille plébéienne très connue. Deux frères de cette maison se distinguaient alors dans la librairie par la correction et la reliure des livres; aussi étaient-ils chargés de publier et de débiter les ouvrages d'Horace, qui sans doute n'était pas leur plus mauvaise pratique, ainsi que son ami Virgile³. »

Athénée⁴ fait mention des plus célèbres bibliothèques formées par des Grecs, et nous cite celle de Polycrate, tyran de Samos, celle d'Euclide l'Athénien, de Nicocrate de Chypre, d'Euripide, et celle d'Aristote, qui passa entre les mains de Théophraste, puis de Nélée, et fut achetée par Ptolémée Philadelphé; il nous apprend⁵, en outre, qu'au commence-

1. Vertundum Janumque, liber, spectare videris;
Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus!
Odisti claves, etc.

(HORACE, *Épîtres*, I, 20, trad. Panckoucke, pp. 522-525. Paris, Garnier, 1866.)

2. Cf. GÉRAUD, *Essai sur les livres dans l'antiquité*, pp. 174-175.

3. PEIGNOT, *Essai... sur la reliure des livres et sur l'état de la librairie chez les anciens*, p. 40.

4. Ap. LALANNE, *Curiosités bibliographiques*, p. 159.

5. Ap. EGGER, *Histoire du livre*, pp. 285 et 515.

ment de l'ère chrétienne un certain Artémon, homme fort obscur d'ailleurs, avait composé un manuel relatif à *l'Art de rassembler des livres*, et un autre traitant de *la Manière de se servir des livres*.

Martial nous parle de son libraire, « installé derrière le temple de la Paix », et nous explique qu'on faisait deux sortes de copies de ses ouvrages, l'une maniable, facile à emporter avec soi, et l'autre destinée aux bibliothèques : « Toi qui désires avoir partout avec toi mes livres, et qui veux en faire tes compagnons de voyage, achète ceux dont le parchemin comprime le mince format¹. Laisse aux bibliothèques les gros volumes; je tiens tout entier dans la main². Cependant, pour que tu saches où l'on me vend, et que tu n'aies pas courir toute la ville, je vais te servir de guide. Va trouver Secundus, l'affranchi du docte Lucensis, derrière le temple de la Paix et le marché de Pallas³. » Plus loin, dans l'épigramme dédiée « A son livre, impatient d'être publié », Martial parle des boutiques du quartier d'Argilète, que ledit petit livre a hâte d'habi-

1. Hos eme, quos arctat brevibus membrana tabellis.

Ce que Lalanne (*op. cit.*, p. 119) traduit par « Achète ceux que le parchemin resserre entre deux courtes tablettes ».

2. Scrinia da magnis; me manus una capit.

3. *Épigrammes*, I, 3, trad. Nisard, p. 541. (Paris, Didot, 1884.)

ter¹. Ce quartier d'Argilète où, comme nous l'avons vu il y a un instant, étaient installés la plupart des bibliopoles ou libraires de Rome, se trouvait au pied du mont Palatin, et s'étendait sur les bords du Tibre, depuis le quartier nommé le Vélabre jusqu'au théâtre de Marcellus. Il donnait aussi sur le *forum Cæsaris*, le marché de César².

Dans ses *Nuits attiques*³, Aulu-Gelle nous conte, entre autres événements, la fondation de la première bibliothèque publique à Athènes par Pisistrate, et l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie :

« On dit que le tyran Pisistrate, ayant rassemblé un assez grand nombre d'écrits littéraires et scientifiques, fonda chez les Athéniens la première bibliothèque publique. Les Athéniens travaillèrent avec zèle à enrichir cette collection et l'augmentèrent considérablement. Mais, lorsque la ville fut prise par Xerxès, qui la fit livrer aux flammes, à l'exception de la citadelle, tous les livres furent enlevés et trans-

1. Argiletanas mavis habitare tabernas,
Quum tibi, parve liber, scrinia nostra vacent.
Etc.

(*Épigrammes*, I, 4, trad. Nisard, p. 541. Voir aussi, sur l'Argilète, la note IV de la page 566 de cette même traduction.

2. ARGi nempe soles subire LETUM;
Contra Cæsaris est forum taberna....
Etc.

(MARTIAL, I, 118, p. 559.) — Cf. PEIGNOT, *Essai... sur la reliure...* pp. 15-14.

3. VI, 17, trad. Nisard, pp. 547-548. (Paris, Didot, 1882.)

portés en Perse. Un grand nombre d'années après, le roi Seleucus Nicanor les rendit aux Athéniens. Dans la suite, les Ptolémées fondèrent en Égypte une riche bibliothèque qui renfermait près de sept cent mille volumes rassemblés ou écrits par leurs ordres. Mais, dans la première guerre d'Alexandrie, tandis que la ville était au pillage, il arriva, non par suite d'aucun ordre, mais par l'imprudence de quelques soldats auxiliaires, que le feu prit à la bibliothèque, et cette magnifique collection fut la proie de l'incendie. »

D'un récit de DIOGÈNE LAËRCE (II^e s. av. J.-C.), on peut conclure qu'il y avait à Athènes, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, des espèces de cabinets de lecture¹; et l'on y constate, à peu près vers le même temps, l'existence de boutiques de librairie servant de lieux de rendez-vous et de conversation aux amateurs de livres². Il en était de même à Rome, ainsi qu'il résulte d'un passage d'Aulu-Gelle³ : les lettrés et curieux se réunissaient volontiers chez les libraires (*bibliopola, æ*), pour converser et discuter.

Les devantures des libraires étaient, des deux

1. « Antigone de Caryste... affirme qu'après l'édition des livres de Platon, ceux qui souhaitaient d'en savoir le contenu payaient, pour cela, ceux qui les possédaient. » (*Vie de Platon*, ap. LALANNE, *op. cit.*, p. 113.)

2. DIOGÈNE LAËRCE, *Vie de Zénon*, ap. LALANNE, *op. cit.*, p. 113.

3. *Nuits attiques*, XIII, 50, p. 655.

côtés de l'entrée, couvertes d'inscriptions indiquant les ouvrages en vente et les noms de leurs auteurs ; et, ainsi que nous le verrons plus loin, les murs intérieurs étaient garnis de rayons disposés en casiers, comme nos magasins de papiers peints.

Les lectures publiques, les « conférences », étaient très fréquentes dans la Rome impériale. Elles commencèrent sous Auguste, et l'usage en fut introduit par Asinius Pollion¹. « Auparavant on se contentait de lire ou de faire lire les ouvrages durant les repas, chez soi ou chez ses amis. Cicéron, par exemple, envoyant de Pouzzoles son traité *De la gloire* à Atticus qui était à Rome, lui recommande de ne pas le publier, mais d'en noter les plus beaux endroits, qu'il pourra faire réciter à table par son lecteur Salvius, devant des auditeurs bien disposés². Mais déjà la vanité s'était emparée de cette coutume, et les mauvais écrivains, sous prétexte de donner à dîner à leurs amis, leur infligeaient, comme un accessoire obligé, l'audition de leurs rapsodies³. Cet

1. SÉNÈQUE, *ap.* GÉRAUD, *op. cit.*, p. 188.

2. CICÉRON, *ap.* GÉRAUD, *ibid.*

3. Cf. CATULLE, XLIV, A sa terre (trad. Nisard, pp. 391-392) :

.....
 Nec deprecor jam, si nefaria scripta
 Sexti recepsio, quin gravedinem, et tussim
 Non mi, sed ipsi Sextio ferat frigus,
 Qui tunc vocal me, quum malum legit librum.

« Je désire, si je reçois encore les détestables écrits de Sextius, que leur froideur donne une toux et un catarrhe,

abus, à la fois si commode et si flattéur pour la médiocrité vaniteuse, prit un rapide accroissement et finit par devenir un usage presque universel. Aussi le spirituel épigrammatiste latin, invitant à souper son ami Turannius et n'ayant à lui offrir qu'une très maigre chère, s'engageait, par forme de compensation, à ne lui pas faire subir l'ennui d'une lecture¹. »

Géraud, de qui j'extrais ces détails², nous conte

non plus à moi, mais à Sextius lui-même, qui m'appelle quand il a un mauvais ouvrage à lire. »

Et MARTIAL : III, 50 (trad. Nisard, pp. 579-580) :

Hæc tibi, non alia, est ad cœnam causa vocandi,
Versiculos recites ut, Ligurine, tuos.
Etc.

« Tu n'as pas d'autre motif, Ligurinus, en appelant des convives, que de leur réciter de petits vers à la façon. A peine ai-je ôté mes sandales que, soudain, parmi les laitues et les sauces piquantes, on apporte un énorme livre. Tu en lis un second au premier service; un troisième avant l'arrivée du service suivant; enfin tu ne nous fais grâce ni d'un quatrième ni d'un cinquième. Un sanglier que tu nous servirais tant de fois sentirait mauvais. Que si tu ne fais pas servir tes maudits poèmes à envelopper des maquereaux, dorénavant, Ligurinus, tu souperas seul. »

1. Parva est cœnula, quis potest negare?
Sed finges nihil, audiesve fictum,
Et vultu placidus tuo recumbes;
Nec crassum dominus leget volumen....

« Un pareil repas est modeste : qui dirait le contraire? Mais du moins vous y jaseriez avec abandon; vous n'y entendrez pas de mensonges et n'y composerez pas votre visage. Le maître du logis n'y lira pas quelque sale manuscrit.... »
(MARTIAL, V, 78, trad. Nisard, p. 417.)

2. *Op. cit.*, p. 188.

encore l'anecdote suivante, empruntée à Philostrate¹ : « Un financier ignorant et qui se piquait de littérature aimait fort à réciter ses écrits en public, et tenait surtout à faire sensation dans son auditoire. Lorsqu'il prêtait de l'argent, il stipulait d'abord un honnête intérêt, mais ajoutait toujours au prêt une condition *sine qua non*, à savoir que l'emprunteur viendrait l'écouter et l'applaudir ; si quelqu'un y manquait, il le poursuivait en justice pour inexécution d'une clause essentielle du contrat. »

« C'était une espèce de devoir pour les parents et les amis d'un auteur que d'assister à ses lectures². Pline le Jeune savait un gré infini à sa femme de ce qu'elle venait, couverte d'un voile, écouter lorsqu'il récitait en public³. Le même auteur raconte⁴ que Passienus Paullus, poète élégiaque assez distingué, devait un jour lire des vers devant une assemblée dont faisait partie Javolenus Priscus en qualité d'ami intime du poète. La pièce que devait lire Paullus commençait par ces mots : « Vous l'ordonnez, Priscus ». — « Moi ? je n'ordonne rien ! » répondit aussitôt Javolenus, qui prit pour lui l'apostrophe. Cette distraction démonta pour tout le reste de la séance la gravité de l'auditoire....

1. Ap. CASAUBON, *Commentaires sur Perse*, p. 98. (Ap. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 194.)

2. PLINE LE JEUNE, *Lettres*, I, 15. (Ap. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 190.)

3. ID., IV, 19.

4. ID., VI, 15.

« Ces petits faits et quelques autres que nous trouvons dans Pline ne sont pas de nature à prouver qu'il y eût à Rome un grand zèle pour les lectures publiques, surtout dans la classe des auditeurs : on y assistait par habitude, tout en maugréant contre l'usage, comme beaucoup de personnes chez nous s'astreignent aux visites du 1^{er} janvier, tout en appelant de leurs vœux l'abolition de cette assujettissante coutume. Parmi les invités, les uns ne venaient pas du tout, les autres faisaient un acte de complaisance forcée, et regardaient comme du temps perdu celui qu'ils passaient à écouter une lecture; aussi ne se piquaient-ils pas d'une grande exactitude. Ils musaient longtems à la porte de l'auditoire, faisaient demander si le lecteur était arrivé, s'il avait débité sa préface, si son livre avançait. Alors seulement ils entraient,¹ lentement et les uns après les autres. Ils s'asseyaient; mais, du reste, pas d'attention, pas un mot d'encouragement, pas un geste d'approbation, et, comme nous l'avons vu, ils saisissaient toutes les circonstances qui pouvaient faire diversion à l'ennui du récit. La plupart même quittaient la séance avant la fin, les uns en dissimulant autant que possible leur sortie, les autres ouvertement et sans gêne¹. Cette indifférence ne refroidissait pas le zèle des auteurs, et chacun des jours des mois d'avril, de juillet et d'août, spé-

1. Cf. PLINE LE JEUNE, I, 45; VI, 47

cialement consacrés sans doute à ces solennités, était marqué par une lecture publique¹.

« Les plus mauvais écrivains n'étaient pas les moins zélés.... Pour ces récitateurs fanatiques, tous les endroits étaient bons : dans des thermes publics, au milieu du forum, ils étaient tout aussi à l'aise que dans leur propre maison². Martial a personifié, sous le nom d'un certain Ligurinus, cette malheureuse manie de récitation qui faisait de chaque petit poète un fléau pour ceux qui l'approchaient³. »

Nous avons déjà entrevu tout à l'heure ce Ligurinus, que Martial menaçait de « laisser souper seul⁴ ». Voici encore deux des épigrammes qu'il lui décoche :

« Veux-tu savoir pourquoi personne n'aime à te rencontrer, pourquoi l'on se sauve dès qu'on t'aperçoit, pourquoi, Ligurinus, autour de toi règne une vaste solitude? Tu es trop poète. C'est un bien dangereux défaut. La tigresse furieuse de l'enlèvement de ses petits, la vipère que brûle le soleil de midi, le scorpion malfaisant, sont moins à craindre

1. Cf. PLINE LE JEUNE, I, 15; VIII, 21; etc.

2. In medio qui
Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes;
Etc.

« Il y a des gens qui lisent leurs ouvrages en plein forum ou dans les bains; » etc. (HORACE, *Satires*, I, 4, trad. Pancoucke, p. 192. Paris, Garnier, 1866.)

3. GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 190-192.

4. *Supra*, p. 29, note.

que toi. Quoi de plus insupportable, en effet, qu'une pareille importunité! Si je suis debout, tu lis; si je m'assieds, tu lis; si je cours, tu lis; tu lis encore, quand je suis à la selle. Je fuis aux thermes, tu te pends à mon oreille; j'entre au bain, tu m'empêches d'y nager; je rentre souper, tu ne me quittes pas un instant; je commence à manger, tu me chasses de table. Harassé, je m'endors, et soudain tu m'éveilles. Vois donc le mal que tu me fais! Tu es juste, probe, inoffensif, et pourtant tu es redouté!! »

Et cette autre :

« Je ne sais si Apollon s'enfuit de la table au festin de Thyeste; mais nous, Ligurinus, nous fuyons de la tienne. Je le sais, elle est somptueuse et chargée des mets les plus délicats; et pourtant tout m'y déplait, quand tu récites. Je dédaigne ton turbot et ton surmulet de deux livres; ce ne sont ni tes champignons ni tes huîtres que je demande, mais seulement ton silence². »

« Rome, ajoute Géraud³, était pleine de pareils

1. Occurrit tibi nemo quod libenter;
Quod, quæcumque venis, fugas est, et ingens
Circa te, Ligurine, solitudo;
Etc.

(MARTIAL, III, 44, trad. Nisard, pp. 378-379.)

2. Fugerit an mensas Phœbus cœnamque Thyestæ,
Ignoro : fugimus nos, Ligurine, tuam.
.....
Nec volo boletos, ostrea nolo : tace.

(ID., III, 45, trad. Nisard, p. 379.)

3. *Op. cit.*, p. 492.

personnages à qui rien ne coûtait pour se produire. Louer à grands frais une maison, des bancs et des chaises, et disposer une salle en amphithéâtre, briguer des auditeurs, répandre des annonces, s'épuiser enfin en démarches et en frais de tout genre¹, telles étaient les conditions auxquelles on se soumettait pour un triomphe d'un instant.

« On ne peut, sans un vif sentiment d'intérêt et de curiosité, lire, dans les poètes satiriques de l'époque, et les prétentions des auteurs, et leurs minauseries devant le public, et les précautions prises d'avance pour se ménager un succès. Nous ne sommes plus alors dans la Rome d'Auguste; on dirait que Martial, Perse et Juvénal ont deviné nos vanités de salon et nos intrigues de coulisses. »

Ainsi conclut l'auteur de l'*Essai sur les livres dans l'antiquité*, qui est mort il y a plus d'un demi-siècle, et n'a pu constater, par conséquent, tous les progrès accomplis par nous dans cette voie, et combien il a eu raison de comparer nos mœurs à celles de la Rome impériale.

Une question, qui, comme celle des lectures publiques, se rattache aux libraires de l'ancienne Rome, c'est celle des rapports des auteurs avec ces commerçants, c'est la question des droits d'auteur.

Ces droits, disons-le tout de suite, n'existaient pas.

1. JUVÉNAL, *Satires*, VII, 45; et TACITE, *Dialogue sur les orateurs*, IX. (Ap. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 192.)

Les libraires ou éditeurs romains « étaient, en thèse générale, des gens qui recevaient gratuitement des auteurs les ouvrages inédits, qui les faisaient transcrire à leurs risques et périls, et qui s'indemnisèrent des frais de publication en percevant seuls tous les bénéfices de la vente¹ ».

Seules les pièces de théâtre avaient chance de rapporter à leurs auteurs quelque argent², « encore étaient-elles achetées, non par les libraires, mais par les comédiens ou les personnes qui donnaient des jeux au peuple³ ».

Géraud, qui me fournit ces remarques, a recueilli, parmi les auteurs latins, maintes preuves de l'exactitude de ses assertions.

Ainsi, « Stace, dont *la Thébaine*, lue en public, mettait en mouvement Rome tout entière, et soulevait, dans un immense auditoire, un frénétique enthousiasme, Stace était obligé, pour avoir du pain, de faire des tragédies⁴. Les vers de Martial eurent une vogue inouïe; il jouit, de son vivant, d'un renom que bien peu d'auteurs obtenaient après leur mort; mais il vécut toujours pauvre⁵. Tout

1. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 199.

2. Cf. AULU-GELLE, III, 5; et JUVÉNAL, VII, 90 et s.

3. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 194.

4. Cf. JUVÉNAL, VII, 86 et s. (*Ap. GÉRAUD, op. cit.*, p. 196.)

5. Sum, fateor, semperque fui, Callistrate, pauper,

Sed non obscurus, nec male notus eques;

Sed toto legor orbe frequens; et dicitur: Hic est;

Quodque cinis paucis, hoc mihi vita dedit.

« Je suis, je l'avoue, et j'ai toujours été pauvre, Calli-

chevalier romain qu'il était, il se trouvait dans l'obligation, et n'en rougissait pas, de demander à Parthénus une robe neuve, et, quand il l'avait obtenue, il lui fallait mendier le manteau¹. Aussi disait-il lui-même : « Que me sert que nos soldats lisent mes vers au fond de la Dacie, que mes « épigrammes soient chantées dans la Bretagne? « Ma bourse n'en est pas mieux garnie, *nescit saccu-*
« *lus ista meus*². »

« Mais il faut bien remarquer que ni Martial, dans strate, mais non pas obscur, ni chevalier mal famé. L'univers entier lit mes œuvres et les relit. « Le voilà, » dit chacun; et je recueille, de mon vivant, la gloire qui n'échoit, après la mort, qu'à bien peu de gens. » (MARTIAL, V, 15, trad. Nisard, p. 406.)

1. MARTIAL, VIII, 28; IX, 50; et XI, 5.

2. Non urbana mea tantum Pimpleide gaudent
 Otia, nec vacuis auribus ista damus;
 Sed meus in Geticis ad Martia signa pruinis
 A rigido teritur centurione liber.
 Dicitur et nostros cantare Britannia versus.
 Quid prodest? nescit sacculus ista meus.
 At quam victuras poteramus pangere chartas,
 Quantaque Pieria prœlia flare tuba;
 Quum pia reddiderint Augustum numina terris,
 Et Mæcenatem si mihi Roma daret!

« Ce n'est pas seulement aux citadins oisifs que plaît ma muse : je n'écris pas pour les seuls badauds : je suis lu par le sévère centurion qui combat chez les Gètes, sous un climat glacé; on dit même que les Bretons chantent mes vers. Mais à quoi bon? mon escarcelle ne se ressent pas de ma vogue. Et pourtant, moi aussi, je pourrais écrire des pages immortelles; je pourrais emboucher le clairon des combats, si les dieux rendaient au monde un Auguste, si Rome me donnait un Mécène! » (MARTIAL, XI, 5, trad. Nisard, p. 505.)

ses plaintes fréquentes sur la pénurie de ses finances, ni Juvénal, dans la satire sur la misère des gens de lettres¹, ne songent à accuser les libraires. Dans les relations de ces derniers avec les auteurs, la part de chacun était faite : au libraire l'argent, à l'écrivain la gloire. Ce partage est clairement exprimé dans ces vers de l'*Art poétique* d'Horace :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sosis : hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum².

« Et Tacite, dans son *Dialogue sur les orateurs*³ :
« Les vers, dit-il, ne conduisent point aux honneurs,
« ils ne mènent point à la fortune; tout leur fruit
« se borne à un plaisir court, à des louanges frivoles
« et stériles. » « Et plus bas⁴ : « La renommée, à

1. Satire VIII.

2. « Pour enlever tous les suffrages, mêlez l'utile à l'agréable; amusez en instruisant. Voilà l'ouvrage qui fait la fortune des Sosie (du libraire); l'ouvrage qui passe même au delà des mers, et fait vivre l'auteur dans la postérité. » (*Art poétique*, vers 545-546, trad. Panckoucke, p. 561. (Paris, Garnier, 1886.)) « Les vers d'Horace ont immortalisé le nom des Sosie, dont la boutique était sur le forum de César, près des temples de Vertumne et de Janus ». (GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 174-175.) Il a déjà été question d'eux précédemment (pp. 23-24).

3. « Nam carmina et versus... neque dignitatem ullam auctoribus suis conciliant, neque utilitates alunt : voluptatem autem brevem, laudem inanem et infructuosam consequuntur. » (*Dialogus de Oratoribus*, IX. TACITE, édit. Dureau de Lamalle, t. III, pp. 407-408. Paris, Lefèvre, 1846.)

4. Chap. x, p. 410.

« laquelle les poètes sacrifient tout, et qu'ils avouent
 « être le seul prix de leurs travaux, *quod unum esse*
 « *pretium omnis sui laboris fatentur*, n'est pas autant
 « le partage des poètes que des orateurs¹. »

Il fallait bien vivre cependant, par conséquent, manger et solder son pain. « Mon livre n'est qu'un joyeux convive, un compagnon de plaisirs, écrit Martial²; il plaît, parce qu'on en jouit gratis. Nos anciens ne se contentaient pas de cette gloire; le moindre présent fait à Virgile fut le bel Alexis. »

« Dans les républiques grecques, dit Géraud³, les poètes chantaient les vainqueurs des jeux publics et en attendaient leur salaire; dans les royaumes, ils vendaient leur muse aux monarques qui voulaient l'acheter, et l'avarice des princes leur valait souvent d'amères satires. A Rome, les poètes spéculaient sur la vanité des empereurs et des grands. Dans la pièce de vers où Martial se plaint que sa bourse se ressente si peu de la vogue de ses livres⁴, que demande-t-il? des libraires plus généreux? Nullement. Il désire que les destins donnent à Rome un nouveau Mécène, comme ils lui ont envoyé un nou-

1. *Ap. GÉRAUD, op. cit., pp. 196-197.*

2. *At nunc conviva est, comissatorque libellus,
 Et tantum gratis pagina nostra placet.
 Sed non hac veteres contenti laude fuerunt,
 Quum minimum vati manus Alexis erat.*

(MARTIAL, V, 16, trad. Nisard, p. 407.)

3. *Op. cit., p. 197.*

4. XI, 5. Cf. *supra*, p. 56, note 2.

vel Auguste dans la personne de Nerva. D'où vient, suivant Juvénal, la détresse des gens de lettres? C'est que Rome n'a plus des Mécène, des Proculéius, des Fabius, des Lentulus, des Cotta¹. »

On sait quelle sollicitude l'empereur Auguste témoigna aux lettres et aux gens de lettres, que de marques de faveur reçurent de lui Virgile et Horace, entre autres. Ses bienfaits se répandaient même sur d'obscurs écrivains, et Macrobe raconte à ce sujet cette curieuse anecdote² : Un pauvre poète grec avait l'habitude d'attendre l'empereur à la porte de son palais, et de lui remettre chaque fois une courte pièce de vers célébrant ses louanges. Fatigué de ce manège, dont il faisait probablement semblant de ne pas comprendre le but, l'empereur prit un jour un morceau de papier et y traça quelques vers, qu'il remit au Grec en échange des siens. Le Grec, aussitôt après les avoir lus, de s'exclamer sur leur grâce, leur élégance, leur perfection, de les louer avec le plus chaleureux enthousiasme ; puis de tirer bien vite sa bourse, et de présenter à l'empereur deux oboles : « Si j'avais plus, je donnerais davantage ».

1. Quis tibi Mæcenas? quis nunc erit aut Proculéius.
Aut Fabius, quis Cotta iterum, quis Lentulus alter?
Tunc par ingenio pretium...

« Où sont les Mécène, les Fabius? où trouver un Cotta? un autre Lentulus? Alors les dons égalaien le génie.... » (JUVÉNAL, VII, trad. Dusaulx, p. 554. Paris, Lefèvre, 1845.)

2. Ap. JUVÉNAL, trad. Dusaulx, p. 547, note 10; et GÉRAUD, *op. cit.*, p. 198.

Cette fois Auguste fut bien forcé de saisir l'apologue; il trouva d'ailleurs la farce bonne, sourit, et fit compter au rusé poète cent mille sesterces (environ 25 000 francs).

« Les successeurs d'Auguste suivirent son exemple et récompensèrent les hommes de lettres tantôt par des honneurs, tantôt par des présents. Domitien enrichit Quintilien et paya généreusement les flatte-ries de Martial; Trajan combla de faveurs Pline le Jeune, et Vespasien donna en une seule fois à Sa-leius cinq cent mille sesterces (125 000 francs). Ta-cite, qui rapporte ce dernier trait¹, ajoute : « Il est
« beau sans doute de mériter, par ses talents, les
« libéralités du prince; mais combien n'est-il pas
« plus beau encore, si notre fortune nous impose
« des besoins, de ne recourir qu'à soi, de n'implorer
« que son génie, de n'avoir que soi pour bienfai-
« teur! » « Sans les libéralités des empereurs, les
« poètes n'auraient eu, dit Juvénal², d'autre parti à

1. *Dialogue Sur les orateurs*, ix, p. 409. Au lieu de 125 000 francs, Dureau de Lamalle donne, en note, 97 265 francs, comme représentant la valeur actuelle de 500 000 ses-terces.

2. Et spes et ratio studiorum in Cæsare tantum :
Solut enim tristes hac tempestate Camenas.
Respexit, quum jam celebres notique poetæ
Balneolum Gabiis, Romæ conducere furnos
Tentarent...

« Les lettres n'ont plus que César qui les soutienne et les anime; lui seul, dans ce siècle ingrat, a rassuré les Muses éperdues, lorsque déjà nos poètes les plus célèbres vou-

« prendre que de se faire garçons de bains, mitrons, « crieurs publics, délateurs ou faux témoins. » « Ils n'auraient certainement pas été réduits à une aussi triste condition, s'ils avaient pu vendre leurs manuscrits aux libraires, et partager avec ces derniers les bénéfices de la publication des ouvrages en vogue. Mais l'idée même d'une spéculation pareille n'existait pas à Rome; car, dans l'état de détresse où étaient les littérateurs, leur verve satirique, qui s'exerçait sans gêne contre la lésinerie des grands, n'aurait pas épargné l'avarice des libraires! »

Revenons aux bibliothèques romaines.

Comme nous l'avons vu tout à l'heure dans une épigramme de Martial, et comme nous le voyons aussi dans Suétone², les bibliothèques publiques étaient d'ordinaire, chez les Romains, installées à proximité des temples ou sous les portiques de ces édifices. Telle était la bibliothèque publique — la première que Rome ait possédée — fondée par Asinius Pollion, et établie dans un temple de la Liberté; la bibliothèque Palatine construite par AUGUSTE (65 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.) dans son palais même,

laient se mettre dans Gabies aux gages d'un baigneur, à ceux d'un boulanger de Rome.... » (JUVÉNAL, VII, vers 1 et s., trad. Dusaulx, p. 329.)

1. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 198.

2. *Vie d'Auguste*, chap. xxix, trad. Laharpe, p. 89 (Paris, Garnier, 1865) : « Il éleva le temple d'Apollon.... Il y ajouta un portique et une bibliothèque grecque et latine. »

à côté du temple d'Apollon¹; etc. Une autre bibliothèque, créée par Auguste en l'honneur de sa sœur Octavie, la bibliothèque Octavienne, fut, peut-être aussi, aménagée sous les galeries d'un temple, qui était voisin du théâtre de Marcellus². Sous le règne de TITUS (40-81), la bibliothèque Octavienne fut détruite par un incendie.

TRAJAN (52-117) édifia une bibliothèque célèbre à Rome, la bibliothèque Ulpienne (d'*Ulpianus*, nom de famille de cet empereur). Placée d'abord sur le forum de Trajan, elle fut transportée plus tard dans les Thermes de Dioclétien. « Au temps de CONSTANTIN (245-315), Rome en comptait vingt-neuf (de bibliothèques publiques), parmi lesquelles la bibliothèque Palatine et la bibliothèque Ulpienne étaient les plus considérables³. » Constantin fit copier quantité de

1. Cf. PETIT-RADEL, *op. cit.*, pp. 14-15; et LALANNE, *op. cit.*, pp. 141-142.

2. Cf. Juste LIPSE, *Traité des bibliothèques anciennes*, chap. VI, *ap.* PEIGNOT, *Manuel bibliographique*, p. 22 : « ... Mon guide me conduit, par de magnifiques degrés, au temple en marbre blanc élevé au dieu dont la chevelure est toujours intacte (Apollon)... Là, toutes les créations des génies anciens et modernes sont mises à la disposition des lecteurs.... Le gardien de ces lieux sacrés m'ordonna d'en sortir. Je me dirige vers un autre temple, situé près d'un théâtre voisin; il me fut aussi défendu d'y entrer. Ce premier asile des belles-lettres, la Liberté, qui y préside, ne me permit pas d'en fouler le vestibule.... » (OVIDE, *les Tristes*, III, 1, p. 695, trad. Nisard; cf. aussi, dans cette traduction, les notes de la page 748.)

3. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 217.

livres pieux, et en forma une importante collection à Constantinople. L'empereur JULIEN dit L'APOSTAT (551-565) voulut supprimer cette bibliothèque, ce qui ne l'empêcha pas d'en fonder deux autres, l'une aussi à Constantinople, et l'autre à Antioche; sur le frontispice de ces établissements il avait fait graver cette sentence, officiel aveu de sa constante passion pour les livres : « Alii quidem equos amant, alii aves, alii feras; mihi vero a puerulo mirandum acquirendi et possidendi libros insedit desiderium¹ ».

« Ces collections publiques ne durent pas peu contribuer à entretenir chez les particuliers l'amour des livres. Déjà, du temps de Sénèque, le luxe des bibliothèques était poussé à Rome à un degré inimaginable. Une bibliothèque était regardée dans une maison comme un ornement nécessaire; aussi en trouvait-on jusque chez les gens qui savaient à peine lire, et [certaines étaient] si considérables que la lecture des titres des livres aurait seule rempli la vie du propriétaire². C'est vers ce temps que vint à Rome le grammairien Épaphrodite de Chéronée, qui ramassa jusqu'à trente mille volumes de choix. Plus tard, Sammonicus Severus, précepteur de Gordien

1. DIDEROT, *Encyclopédie*, art. Bibliothèque, *Œuvres complètes*, t. XIII, pp. 446-447. « Les uns aiment les chevaux, d'autres les oiseaux, d'autres les bêtes sauvages; moi, dès l'enfance, j'ai été saisi d'un prodigieux désir d'acheter et de posséder des livres. »

2. SÉNÈQUE, *De la tranquillité de l'âme*, IX. Cf. *supra*, pp. 16-17.

le Jeune, laissa à son élève la bibliothèque qu'il avait reçue de son père et qui se montait à soixante-deux mille volumes....

« Enfin nous trouvons, dès le II^e siècle, des bibliothèques publiques dans de petites villes de l'Italie : Tibur en possédait une assez bien fournie, située dans un temple d'Hercule. Pline le Jeune nous apprend lui-même qu'il avait prononcé un discours pour l'inauguration de la bibliothèque de Côme, sa patrie; et l'ensemble de sa lettre¹ prouve que cette collection avait été formée peut-être en entier, mais bien certainement en partie, par lui et sa famille. Dans une ancienne inscription découverte à Milan, nous trouvons, entre autres choses, que Pline le Jeune avait donné, pour la réparation ou l'entretien de cette bibliothèque, une somme de cent mille sesterces (environ 25 000 francs)². »

Ainsi que nous le verrons plus loin, les chrétiens héritèrent du zèle des littérateurs romains pour les collections de livres, et formèrent à leur tour de nombreuses bibliothèques.

Avant de quitter les anciens, disons succinctement ce qu'était le livre chez eux et comment il se fabri-

1. I, 8.

2. GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 217-218.

quait¹. Ce mode de fabrication paraît avoir été identique en Grèce et dans le monde romain ; le livre, à Athènes comme à Rome, se composait originairement d'une longue bande de papyrus roulée sur elle-même, nommée en latin *volumen*, rouleau (au pluriel

1. Pour l'étude du livre dans l'antiquité, j'ai eu recours d'abord à l'excellent ouvrage de H. GÉRAUD, *Essai sur les livres dans l'antiquité, particulièrement chez les Romains*, (Paris, Techener, 1840 ; in-8, 252 p.), qui est si abondamment documenté, si soigneusement et consciencieusement fait : on peut dire que l'auteur (mort en 1844, à 52 ans) a passé en revue tous les écrivains latins et grecs, et a butiné tout ce qui se rapporte à la question du LIVRE chez les anciens ; si bien que son « Essai », quoique datant de plus d'un demi-siècle, reste encore et sans conteste le meilleur travail qu'on ait publié sur cette question. J'ai mis aussi à contribution Gabriel PEIGNOT, *Essai historique et archéologique sur la reliure des livres et sur l'état de la librairie chez les anciens* (Dijon, Lagier, et Paris, Renouard, 1854) ; puis Ludovic LALANNE, *Curiosités bibliographiques* (Paris, Delahays, 1857), qui s'est, lui aussi, beaucoup servi de l'ouvrage de Géraud ; LACROIX, FOURNIER et SERÉ, *Histoire de l'imprimerie et des arts... qui se rattachent à la typographie* (Paris, Delahays, s. d.) ; EGGER, *Histoire du livre depuis ses origines jusqu'à nos jours* (Paris, Hetzel, s. d.), et *le Papier dans l'antiquité et dans les temps modernes* (Paris, Hachette, 1867) ; LECOY DE LA MARCHE, *les Manuscrits et la Miniature* (chap. I et VII) (Paris, Quantin, s. d.) ; DELON, *Histoire d'un livre*, 6^e édit. (Paris, Hachette, 1898) ; Dr James Gow, *Minerva*, Introduction à l'étude des classiques scolaires grecs et latins, édition française publiée par M. Salomon Reinach (Paris, Hachette, 1890), pp. 18-26, où la question du livre chez les anciens m'a paru bien résumée ; Anthony RICH, *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, trad. Chéruel (Paris, Didot, 1875) ; DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Paris, Hachette ; en cours de publication) ; etc.

volumina; de *volvere*, rouler), d'où nous avons fait *volume*.

La plante nommée *papyrus* par les Égyptiens, et *βίβλος* par les Grecs, est une espèce de roseau de la famille des cypéracées, qui croît dans les marais de l'Égypte, de l'Abyssinie, de la Syrie, de la Sicile et de la Calabre. Elle a une racine ou rhizome féculent, dont les anciens Égyptiens se nourrissaient, et une tige ou hampe triangulaire haute de 2 mètres à 2 m. 50, sans feuilles et terminée par une large et élégante ombelle¹. C'est avec la tige du papyrus que les anciens fabriquaient leur papier.

Dans son *Histoire naturelle*², Pline nous donne d'amples détails sur les diverses opérations de cette fabrication, « mais les trois chapitres qu'il a consacrés à cette matière sont parfois si obscurs, que, malgré de nombreux commentaires et même diverses expériences tentées sur du papyrus de Sicile, l'interprétation de quelques passages reste toujours incomplète³ ». Voici les plus importants de ces détails, tels qu'ils ont été exposés et interprétés par Géraud et par Egger.

La tige seule du papyrus, avons-nous dit, était bonne à faire du papier. On commençait par la

1. LARIVE et FLEURY, *Dictionnaire des mots et des choses*, art. Papyrus.

2. XIII, 23-26, trad. Littré. (Collection Nisard, Paris, Didot, 1877.)

3. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 25.

fendre longitudinalement en deux parties égales; ensuite, avec une aiguille¹, on enlevait des bandes de papyrus aussi minces et aussi larges que possible. Ces bandes se nommaient en latin *philyræ*. Les meilleures étaient les deux qu'on enlevait d'abord dans chaque partie de la tige, c'est-à-dire celles qui formaient le centre de la plante; les autres diminuaient de qualité à mesure qu'elles se rapprochaient de l'écorce. Avec les premières, on fabriquait le papier de première qualité; avec les secondes, le papier de seconde qualité; avec les troisièmes, celui de troisième qualité; ainsi de suite. La première qualité de papier se nomma d'abord *hiératique*, ou sacrée, parce qu'elle était réservée aux livres saints; la flatterie lui fit donner ensuite le nom de papier *auguste*, ou *royal*; par le même motif, le papier de seconde qualité fut appelé *livien*, du nom de Livie, femme de l'empereur Auguste. Dès lors la dénomination de hiératique ne s'appliqua plus qu'au papier de troisième qualité. Le papier de quatrième qualité était connu sous le nom d'*amphithéâtrique*, parce qu'il était fabriqué à Alexandrie, dans le quartier de l'amphithéâtre. Fannius, grammairien de Rome, ayant réussi à améliorer le papier amphithéâtrique, à étendre un peu sa largeur et à polir sa surface, fit,

1. Peut-être, dans le texte de Pline, faut-il lire *acic*, au lieu de *acu*, remarque Géraud : « M. Stodhart n'a pu enlever les lames du papyrus de Sicile qu'avec un instrument très tranchant ».

d'un papier commun, un papier de première qualité, le papier *fannien*, pouvant rivaliser avec le papier auguste. Le papier de quatrième qualité, qui n'avait pas reçu cette préparation, garda son nom d'amphithéâtrique. Le papyrus qui croissait en abondance aux environs de la ville de Saïs, sur le delta du Nil, mais qui était de qualité inférieure, servait à faire le papier de cinquième catégorie, le papier *saitique*. En sixième lieu venait le papier *ténéotique*, ainsi nommé d'un quartier d'Alexandrie¹ où on le fabriquait; de qualité inférieure, il se vendait au poids. Quant au papier *emporétique* (εμπορικα, commerce, marchandises), qui occupait le dernier rang, il était impropre à l'écriture et ne pouvait servir que pour envelopper les autres papiers, ou emballer des marchandises.

Ces diverses espèces de papier se fabriquaient de la façon suivante : « Sur une table inclinée et mouillée avec de l'eau du Nil, on étendait, les unes à côté des autres, des bandes de papyrus aussi longues que la plante avait pu les fournir, après qu'on en avait retranché les deux extrémités, c'est-à-dire l'ombelle et la racine; on les humectait encore avec de l'eau du Nil. Cette eau, pénétrant les lames du papyrus, délayait les sucs qu'elle pouvait contenir; par là elle perdait sa limpidité, devenait trouble et acquérait une viscosité suffisante pour tenir lieu

1. D'une localité voisine de Saïs, dit EGGER, *op. cit.*, p. 11.

de colle et assujettir entre elles les bandes de papyrus, dans le sens de leur longueur. Sur ces bandes longitudinales on en posait transversalement d'autres, qui, coupant les premières à angle droit, formaient, avec elles, une espèce de claie. Les feuilles, *plagulae*, ainsi faites, étaient soumises à l'action d'une presse, puis séchées au soleil; ensuite on les réunissait en un rouleau, *scapus* (en attendant que, revêtu d'écriture, il prît le nom de *volumen*), qui, du temps de Pline, contenait vingt feuilles. Au IV^e siècle, la *main* de papyrus, comme nous dirions aujourd'hui, n'était plus que de dix feuilles¹. »

Mais, avant même d'être collées ainsi bout à bout et réunies en rouleau, ces feuilles subissaient diverses autres opérations : chacune d'elles était battue au marteau, et soigneusement polie au moyen de la pierre ponce, d'une dent d'animal, ou d'un coquillage ; puis ordinairement *encollée*, afin que l'écriture pût s'y tracer sans bavures. « La colle commune se composait de fleur de farine délayée avec de l'eau bouillante, dans laquelle on jetait quelques gouttes de vinaigre. La mie de pain fermenté, détrempée également dans l'eau bouillante, formait une colle de meilleure qualité, moins épaisse, et qui donnait au papier une finesse égale à celle d'une étoffe de lin : l'une et l'autre devaient être employées dans les vingt-quatre heures. Après

1. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 27.

avoir couvert avec cette colle la feuille de papyrus, on la pressait dans la main pour l'égoutter, ensuite on la déplaçait et on l'étendait à coups de maillet; chaque feuille subissait deux fois cette opération¹. »

Pour écrire sur la bande de papyrus, on traçait, en colonnes verticales, de véritables pages d'écriture (*paginæ*), dont chacune avait à peu près le même nombre de lignes, et qui se succédaient parallèlement l'une à l'autre; au contraire, pour les lettres ou missives, auxquelles suffisaient de petits rouleaux, — « le papier à lettres » (*charta epistolaris*), — les lignes étaient écrites dans le sens le plus étroit de la bande, de manière à ne former qu'une colonne d'un bout à l'autre du rouleau².

« Il n'est pas probable, remarque l'auteur de *Minerva*³, que des ouvrages aussi volumineux que

1. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 51.

2. « Les lettres s'écrivaient sur la même matière que les livres, c'est-à-dire sur le papier d'Égypte. Le papier auguste ou royal fut celui qu'on employa principalement à cet usage : *Augustæ in epistolis auctoritas relictæ*. (PLINE L'ANCIEN, XIII, 24.) On le nommait, comme chez nous, papier à lettres, *charta epistolaris*. (MARTIAL, XIV, 8 [11].) Il paraît qu'on taillait, pour les lettres, des feuilles de papier auguste, auxquelles on donnait une très petite dimension. On trouve une preuve de ce fait dans Sénèque, qui termine ainsi sa quarante-cinquième épître : « Pour ne pas dépasser les limites d'une lettre qui ne doit pas remplir la main gauche de celui qui la lit, je renvoie à un autre jour ce qui me restait à dire. » (GÉRAUD, *op. cit.*, p. 114.)

3. Dr James Gow, *Minerva*, édit. publiée par M. Salomon Reinach, pp. 18-19.

ceux de Thucydide ou d'Homère aient été jamais réunis sur un seul rouleau, dont la longueur aurait atteint 80 mètres ; mais nous possédons des papyrus égyptiens qui ont près de 45 mètres de longueur. Des rouleaux aussi considérables étaient d'un maniement incommode, ce qui fit dire à Callimaque, poète et bibliothécaire alexandrin vers 260 av. J.-C. : *μεγα βιβλίον, μεγα κακόν*¹. » La forme, la nature même des *volumina*, obligeaient ainsi les auteurs à publier leurs ouvrages par sections, et par sections relativement peu étendues : c'est ce qui explique la division en livres des œuvres de la plupart des écrivains latins, d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Martial, Stace, Tibulle, Properce, Apulée, Aulu-Gelle, etc.,

1. Grand livre, grand inconvénient. Ainsi déjà on se plaignait des grands formats. « Chez les Romains, dont le sens était si exquis pour tout ce qui tient aux choses du goût, on publiait les poésies en petits volumes, et les ouvrages d'histoire en grand format. » (MOURAVIT, *le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, p. 197, note.) Cf. LALANNE, *op. cit.*, p. 24. Remarquons cependant que, d'après PEIGNOT (*op. cit.*, p. 45), la hauteur des *volumina* était relativement et forcément assez restreinte, les feuilles de papyrus étant collées à la suite les unes des autres, non dans le sens de la hauteur de la plante, — ce qui aurait donné des rouleaux de 2 mètres à 2 m. 50 de haut (cf. *supra*, p. 46) et aurait été tout à fait incommode, voire impraticable, — mais dans le sens de leur longueur. Dans cette position, leur hauteur n'était plus que de 14 pouces (environ 58 centimètres) pour les plus grandes feuilles de papyrus, et de 5 pouces (14 centimètres) pour les plus petites ; les *volumina* ne pouvaient donc guère dépasser (en défalquant la rognure des deux tranches) 55 ou 56 centimètres de hauteur.

et les dimensions, généralement restreintes, de chacun de ces livres. Aussi ne faut-il pas se faire illusion sur le nombre considérable de volumes, de *rouleaux*, de certaines bibliothèques anciennes : quand nous lisons, par exemple, « que la bibliothèque d'Alexandrie renfermait sept cent mille volumes, il faut bien se persuader que cette masse énorme de volumes était peut-être le produit des veilles de six à sept mille auteurs tout au plus, et que toute cette bibliothèque d'Alexandrie n'aurait peut-être pas occupé trente à quarante mille de nos in-folio actuels¹. »

C'était autour d'une baguette, dite *umbilicus*, fixée à la dernière feuille, baguette de cèdre, de buis ou d'ivoire, que la bande de papyrus s'enroulait². Les deux *tranches* du rouleau, — les deux

1. PEIGNOT, *op. cit.*, pp. 46-47. « Combien d'écrivains anciens dont la fécondité en petits volumes ou rouleaux est attestée par l'histoire ! La plupart en ont laissé cent cinquante, deux cents, quatre cents, et jusqu'à cinq à six cents ; Plinè l'Ancien, lui seul, en a écrit pour sa part plus de quatre cents, et il en eût laissé bien davantage sans sa fin tragique (voir, à ce sujet, la lettre de son neveu, livre III, 5). Bien plus, Origène nous apprend qu'un certain Didyme d'Alexandrie avait composé, du temps de Jules César, six mille volumes ; Sénèque ne lui en attribue que quatre mille, et Athénée trois mille cinq cents ; c'est déjà fort honnête. Mais cela prouve qu'il faut restreindre cette idée de volume à un seul rouleau de parchemin ou de papyrus renfermant cinquante, soixante, quatre-vingts de nos pages. » (*Id.*, *ibid.*)

2. GÉRAUD (*op. cit.*, p. 96) dit qu'« il est certain que, pour rendre la lecture du rouleau plus commode, on le garnis-

bases de ce cylindre, — se nommaient *frontes*; elles étaient souvent coloriées. Les extrémités de la baguette, appelées, elles aussi, *umbilici*, se trouvaient d'ordinaire garnies de petits boutons, bossettes ou pommettes (*cornua*), qui étaient d'ivoire, d'argent, d'or, ou de pierre précieuse, suivant le prix et le luxe du manuscrit. Ces petites pièces, travaillées avec beaucoup d'art, formaient un point brillant au centre de chaque volume (d'où ce nom d'*umbilicus*, nombril), et « portaient sans doute, soit au milieu, soit autour de la bossette, le nom de l'auteur du livre¹ ». Peut-être aussi une étiquette contenant ce nom et le titre de l'ouvrage était-elle suspendue par un fil à ce bouton². Quant aux volumes de condition plus modeste, ils portaient sur leur tranche supérieure, c'est-à-dire sur celle qu'on plaçait en vue, une languette de papyrus ou de parchemin, dite

sait de deux ombilics, un au commencement et l'autre à la fin. » PEIGNOT (*op. cit.*, p. 57) ne parle que d'un seul ombilic : « ... Cette longue bande de feuilles réunies tenait, par une de ses extrémités, du côté de la droite (fin du volume), à un bâton ou cylindre (*Pumbilicus*) sur lequel on la roulait; et son autre extrémité du côté de la gauche (commencement du volume) était adaptée à une peau ou pièce de parchemin solide qui en formait la couverture, portait le titre, et, par le moyen de courroies (les *lora*, au singulier *lorum*) qui en faisaient partie, serrait fortement le volume lorsqu'il était fermé, c'est-à-dire roulé. »

1. PEIGNOT, *op. cit.*, p. 56.

2. EGGER, *op. cit.*, p. 14. Il règne, dans ces menus détails, plus d'une incertitude. Cf. aussi LALANNE, *op. cit.*, p. 25; et GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 101-102.

pittacium, annonçant le titre de l'ouvrage¹, « ou plutôt le nom de l'auteur », rectifie Peignot². Ajoutons que chaque rouleau était préservé des attaques des insectes et rendu incorruptible au moyen d'un bain d'huile de cèdre³.

Pour lire, le lecteur tenait le rouleau dans sa main

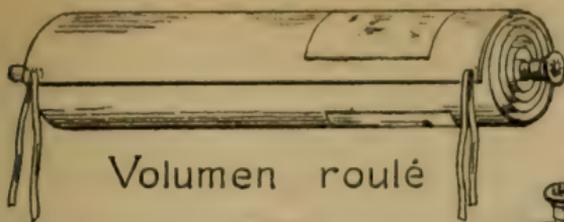
1. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 101.

2. *Op. cit.*, p. 56.

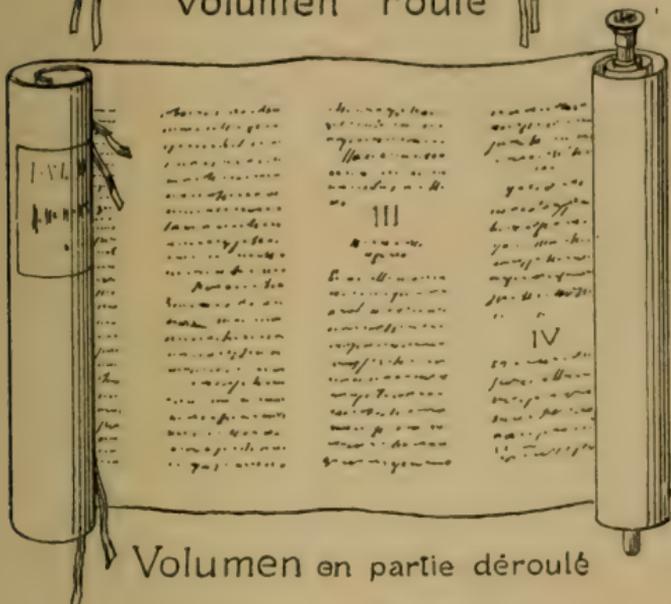
3. Ovide, exilé sur les bords du Pont-Euxin, parle ainsi d'un de ses livres (au début de ses *Tristes*, I, 1) et en décrit en ces termes la forme extérieure :

Parve (nec invideo) sine me, liber, ibis in urbem :
 Hei mihi ! quo domino non licet ire tuo.
 Vade, sed incultus, qualem decet exulis esse.
 Infelix habitum temporis hujus habe.
 Nec te purpureo velent vaccinia succo ;
 Non est conveniens luctibus ille color ;
 Nec titulus minio, nec cedro charta notetur :
 Candida nec nigra cornua fronte geras.
 Felices ornent hæc instrumenta libellos ;
 Fortunæ memorem te decet esse meæ ;
 Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes ;
 Hirsutus sparsis ut videare comis ;
 Etc.

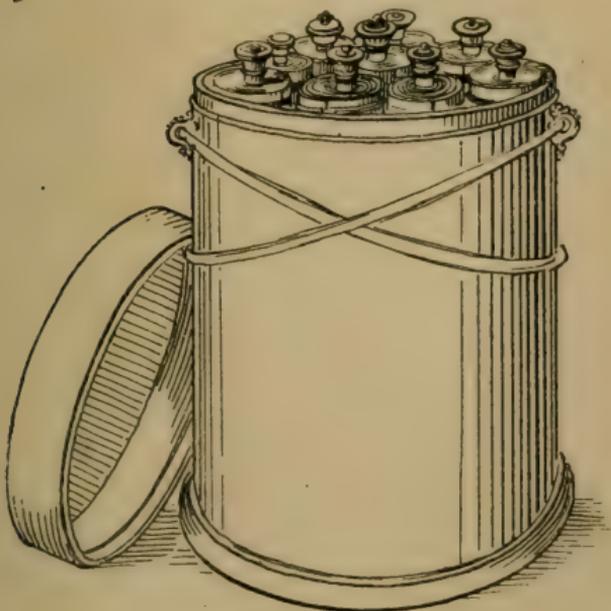
« Va, petit livre, j'y consens, va sans moi dans cette ville où, hélas ! il ne m'est point permis d'aller, à moi qui suis ton père ; va, mais sans ornements, comme il convient au fils de l'exilé ; et malheureux, adopte les insignes du malheur. Que le vaciet (*vaccinia*, arbrisseau qui porte des baies donnant une belle teinture rouge) ne te farde point de sa teinture de pourpre ; cette couleur n'est pas la couleur du deuil ; que le vermillon ne donne pas de lustre à ton titre, ni l'huile de cèdre à tes feuilletts. Qu'on ne voie point de blanches pommettes (*cornua*) se détacher sur tes pages noires ; cet appareil peut orner des livres heureux, mais toi, tu ne dois pas oublier ma misère ; que ta double surface ne soit point polie par la tendre pierre-ponce ; présente-toi hérissé de poils çà et là ; » etc. (Trad. Nisard, p. 661 ; et cf. les notes de la page 745 de cette même traduction.)



Volumen roulé



Volumen en partie déroulé



Scriniūm ou Capsa

droite, et le déroulait, au fur et à mesure de la lecture, avec sa main gauche¹; cette dernière main lui servait à enrouler de nouveau graduellement la portion du volume dont il avait pris connaissance; de là les expressions : *evolvere* ou *explicare librum* ou *volumen*; *ad umbilicum* ou *ad umbilicos* ou *ad cornua*² *pervenire* ou *perducere*, pour signifier « lire un livre, le lire jusqu'au bout ». Le verbe *explicare* (dérouler; supin *explicatum*, ou *explicitum*, d'où le participe *explicitus*) s'appliquait d'ailleurs aussi bien à la transcription qu'à la lecture des livres. *Explicitus liber*, « le livre est déroulé », formule qu'on abrégéa dès le III^e siècle³, et qu'on réduisit à *explicit*, fin d'un livre, les lignes finales, où le copiste prend congé du lecteur, commençant d'ailleurs d'ordinaire par ce mot : *Explicit*⁴....

1. Le papier se déroulait ainsi dans la même direction que l'écriture, en sorte que la lecture s'effectuait de gauche à droite, comme celle des feuilletons de nos journaux. « Parmi les peintures d'Herculanum, plusieurs représentent des volumes tantôt isolément, tantôt entre les mains de personnes qui les lisent. Tous ceux qui sont ouverts se déroulent, à l'exception d'un seul, horizontalement et de gauche à droite, dans le sens de leur longueur. » (GÉRAUD, *op. cit.*, p. 79.)

2. *Explicitum nobis usque ad sua cornua librum.
Et quasi perlectum, Septiciane, refers.
Omnia legisti...*

« Tu me rends mon manuscrit, Septicianus, comme si tu l'avais déroulé et lu jusqu'au bout. Tu as tout lu... » (MARTIAL, XI, 107, trad. Nisard, p. 522.)

3. LALANNE, *op. cit.*, p. 21.

4. « *EXPLICIT, Finitur, absolvitur, cui opponitur Incipit. Vo-*

Pour transporter les rouleaux de papyrus, on les plaçait verticalement et par séries dans des boîtes cylindriques plus ou moins ornées, qui étaient de véritables écrins et en avaient le nom (*scrinium*, pluriel *scrinia*; et *capsa*, æ). Dans les bibliothèques et chez les libraires, on les rangeait à plat dans de petites cases fixées aux murs, ce qui faisait ressembler ces bibliothèques et ces magasins à nos boutiques de papiers peints, dont les murs sont entièrement revêtus de casiers ainsi remplis de rouleaux. Ces bibliothèques et ces librairies pouvaient encore se comparer à l'intérieur des colombiers, tout tapissés de nids; — ou encore à un *columbarium*, avec ses rangées de petites niches destinées aux urnes funéraires; — d'où le nom de *nidi*, nids, donné à ces cases. Il est à supposer que, souvent, afin d'éviter la poussière, ces « nids » avaient chacun son volet, sa petite porte, ou bien étaient dissimulés derrière de longs panneaux de bois s'ouvrant comme des vantaux d'armoire¹.

ces frequentes in mss.... Constat *Explicit* vocabulum minime latinum esse, quamvis a latino sermone ortum. » (DUCANGE, *Glossarium*, art. *Explicit*.)

1. Sur la disposition des bibliothèques chez les anciens, l'ordre qui y régnait, et le rangement des volumes, on ne peut guère, remarque PEIGNOT (*op. cit.*, pp. 61-65), former « que des conjectures appuyées sur quelques citations isolées et fort incomplètes. D'abord les bibliothèques étaient divisées par armoires, et ces armoires étaient numérotées, car Vopiscus dit : « On voit dans la sixième armoire de la

Au lieu de l'écorce (*liber*, d'où le nom de *livre*) du papyrus, on s'est aussi servi parfois de l'écorce intérieure, du *liber*, d'autres végétaux, du hêtre et du tilleul principalement, et aussi de bandes de toile préparées pour recevoir l'écriture, et que Tite-Live désigne sous le nom de *libri lintei*¹.

« Il nous reste un grand nombre de papyrus trouvés dans des tombes égyptiennes et à Hercula-

« bibliothèque Ulpienne *librum elephantinum*. » « ... La petite chambre où l'on a découvert les 1700 rouleaux d'Herculanum était entourée d'armoires de la hauteur de cinq pieds et demi. Boèce, dans sa *Consolation*, nous apprend aussi que ces armoires étaient ornées d'ivoire, c'est-à-dire sans doute que les montants de ces armoires étaient plaqués de petits bas-reliefs et arabesques, ciselés en ivoire.... Ces armoires étaient fermées par des vitraux, du temps de Boèce (mis à mort en 526), de sorte qu'on pouvait voir du dehors les cases, *foruli, capsæ*, destinées dans l'intérieur à recevoir les rouleaux. Ces rouleaux étaient posés de manière à tenir le moins de place, c'est-à-dire qu'on les glissait à côté les uns des autres dans leurs cases, comme nos marchands de papiers de tenture disposent leurs rouleaux dans leurs boutiques. Mais on avait soin que l'*umbilicus*, avec sa bossette, fût toujours en avant. La profondeur des rayons pouvait être de quinze pouces.... On n'entassait pas, sans divisions, les rouleaux les uns sur les autres, car il eût été difficile de tirer un rouleau placé dans la partie inférieure de l'armoire, et qui eût supporté la charge des rouleaux supérieurs.... La partie supérieure de l'armoire était parfois surmontée du buste de l'auteur ou d'une divinité qui présidait aux lettres ou aux sciences.... » Suivent des citations de JUVÉNAL, III, vers 219; SIDOINE APOLLINAIRE, livre II, épître 19; CICÉRON, lettres diverses; etc.

1. Ces *libri lintei*, déposés dans le temple de Monéta, devaient avoir un caractère religieux. (GÉRAUD, *op. cit.*, p. 22.)

num; mais, à l'exception de ceux qui nous ont conservé des fragments d'Hypéride et quelques passages de poètes et de prosateurs malheureusement fort mutilés, aucun texte important d'auteur classique ne nous est parvenu sur papyrus. Tous nos textes complets d'auteurs de premier ordre sont écrits sur une autre matière, le *parchemin*¹. »

Le parchemin (*pergamena*), fabriqué avec des peaux de moutons, de chèvres ou d'ânes, non tannées, mais simplement raclées après macération², doit son nom à la ville de Pergame, où il passe pour avoir été, sinon inventé, du moins employé d'abord et perfectionné. « Pline rapporte, d'après le témoignage de Varron, que les rois de la dynastie des Ptolémées, jaloux de l'importance naissante de la bibliothèque de Pergame, qui menaçait de rivaliser avec celle d'Alexandrie, défendirent l'exportation du papyrus, ce qui obligea les scribes pergaméniens à adopter une matière nouvelle³. »

C'est dans le courant du v^e siècle avant Jésus-Christ que le parchemin apparut⁴; mais ce n'est

1. Dr Gow, *op. cit.*, p. 20.

2. « Le parchemin se fait avec la pellicule intérieure de la bête, celle qui adhère immédiatement à la chair, » dit GÉRAUD, *op. cit.*, p. 10.

3. Dr Gow, *ibid.*

4. Et même bien antérieurement, paraît-il, quinze siècles avant l'ère actuelle. Cf. l'article de M. Albert MAIRE, *Matériaux sur lesquels on écrivait dans l'antiquité*, dans la *Revue scientifique*, 20 août 1904, p. 256.

que bien plus tard, lorsque ses procédés de fabrication furent suffisamment améliorés, au commencement de notre ère, que son usage tendit à se répandre de plus en plus. Grâce à son épaisseur et à sa texture, le parchemin avait sur le papyrus ce grand avantage, qu'il pouvait recevoir de l'écriture des deux côtés. Il présentait, en outre, assez de résistance et de solidité pour qu'on pût le faire servir à la confection de livres de forme analogue aux nôtres, c'est-à-dire composés de feuilles distinctes, de moyenne ou petite dimension, et réunies par une couture dans la marge du fond. On appela ces livres *codices* (au singulier *codex*), *libri quadrati* (*liber quadratus*), « livres carrés ¹ », et nous avons vu, par une épigramme de Martial², que ces *codices*, avec leur couverture plate de bois ou de cuir, étaient à bon droit jugés moins encombrants, plus commodes et plus maniables que les *volumina*, que les *scrinia*. Au lieu d'être rangés dans des casiers, comme les rouleaux de papyrus, les « livres carrés » étaient renfermés dans des armoires (*armaria*, au singulier *armarium*³), dont les rayons, garnis d'un rebord, formaient plusieurs étages de plans inclinés, sur les-

1. Originellement les *codices* étaient le plus souvent en papyrus, à cause de la cherté du parchemin. (Cf. PEIGNOT, *op. cit.*, p. 58.)

2. Cf. *supra*, p. 25.

3. Au moyen âge, ce mot désignait la bibliothèque entière, et *armarius* le bibliothécaire.

quels les livres étaient placés à plat, à côté les uns des autres, le titre en dessus¹.

Le nom de *codex* avait originairement servi à désigner un livre, aussi de forme rectangulaire, composé de tablettes de bois rassemblées par un même côté². Tant en Grèce qu'à Rome, ces tablettes servaient pour les besoins de la vie courante; elles recevaient d'ordinaire un enduit de cire (d'où leur nom de *tabellæ ceræ*, *ceratæ tabellæ* ou simplement *ceræ*³), sur lequel on traçait les caractères à l'aide d'un instrument pointu, le style (*γραφεῖς*, *graphium*, *stilus* ou *stylus*).

« Les tablettes de bois étaient connues des Hébreux à l'époque où fut rédigé le *Livre des Rois*, et des Grecs dès le temps d'Homère; mais les Romains furent les premiers à les faire entrer dans la pratique journalière. Ils en fabriquaient avec le buis, l'if, l'érable et d'autres bois durs; les plus précieuses étaient en *citrus*, sorte de cyprés venant d'Afrique. Elles étaient disposées, tantôt en forme de livre ou de portefeuille (car elles avaient souvent

1. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 220.

2. « Les anciens Latins appelaient *caudex* un assemblage de planches symétriquement disposées les unes sur les autres. Lorsque, après avoir écrit sur des tablettes isolées, on imagina de les réunir en les superposant, le livre carré qu'on forma ainsi prit le nom de *codex*. » (GÉRAUD, *op. cit.*, p. 125.)

3. On les appelait aussi *libelli*, *adversaria*, *pugillares*, etc. Cf. PEIGNOT, *op. cit.*, pp. 58-59.

plusieurs feuillets), tantôt en forme de diptyque ou de polyptyque, et tantôt comme un paravent. Elles s'employaient rarement sans enduit, et l'enduit ordinaire était la cire. Des rebords en saillie retenaient sur chaque feuillet cette substance malléable, sur laquelle on écrivait avec le stylet. Les tablettes ainsi préparées servaient partout aux correspondances, aux devoirs des écoliers, aux comptes, aux notes fugitives; car le principal avantage de la cire et la raison de son emploi, c'est qu'elle permettait d'effacer et de remplacer facilement les caractères tracés. Par le même motif, l'usage des tablettes se perpétua jusqu'à la fin du moyen âge, la vulgarisation du livre proprement dit ne détruisant pas leur utilité toute spéciale. Charlemagne en avait d'habitude sous son chevet, suivant le témoignage d'Éginhard¹. Aux XII^e et XIII^e siècles, les dames françaises en portaient à leur ceinture, renfermées dans un étui plus ou moins riche, et les fabricants de « tables à écrire » formaient à Paris une corporation.

« Les comptes de nos rois étaient dressés sur des tablettes de cire, avant d'être transcrits sur le parchemin, et un de ces brouillons attire encore à juste titre la curiosité du public dans le musée de nos Archives nationales. Ce précieux monument renferme une partie des recettes et des dépenses de l'hô-

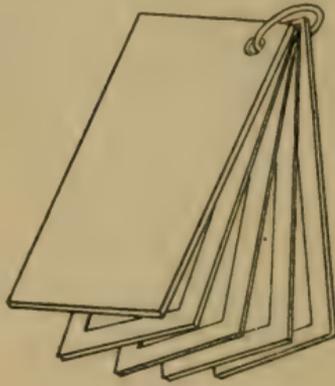
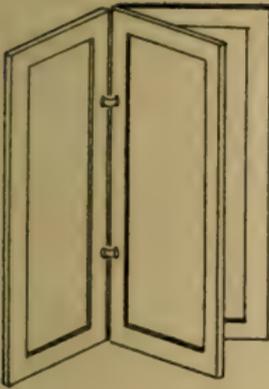
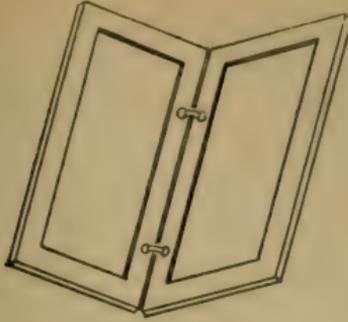
1. *Vie de l'empereur Charles*, chap. xxv, trad. Teulet, p. 55. (Paris, Didot, 1856.)

tel de saint Louis pour les années 1256-1257. Chacun de ses feuillets, autrefois réunis par des charnières, de manière à imiter la forme du livre, est revêtu de cire noire sur l'une et l'autre face; l'écriture y est tracée dans le sens le plus long, et barrée aux articles vérifiés ou recopiés par les gens des comptes. La Bibliothèque nationale possède des documents analogues pour les règnes de Philippe III et de Philippe IV; on en voit d'autres à Florence et à Genève. Viollet-le-Duc a décrit et reproduit l'extérieur de tablettes fort curieuses, remontant au xiv^e siècle et conservées à Namur; mais celles-ci sont en ivoire sculpté et rentrent plutôt dans la catégorie des chefs-d'œuvre artistiques qui servaient de couverture à nos plus précieux manuscrits¹. Le musée du Louvre contient trois ivoires ayant la même destination, qui ont été dépeints sommairement par M. de Laborde². Nos pères utilisaient les tablettes, non seulement pour leurs comptes et leurs messages, mais pour des extraits de livres, des *reportations* de sermons, des testaments, des projets d'actes, et, d'après certains étymologistes, le nom des tabellions n'a pas d'autre origine que celui des *tabellæ* sur lesquelles ils rédigeaient leurs minutes³.

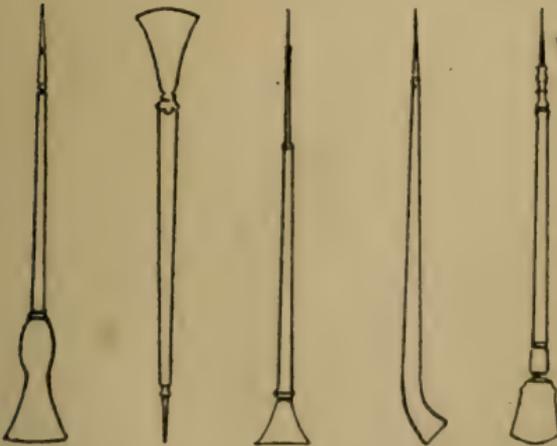
1. *Dictionnaire du mobilier*, t. II, p. 156.

2. *Notice des émaux du Louvre*, p. 586.

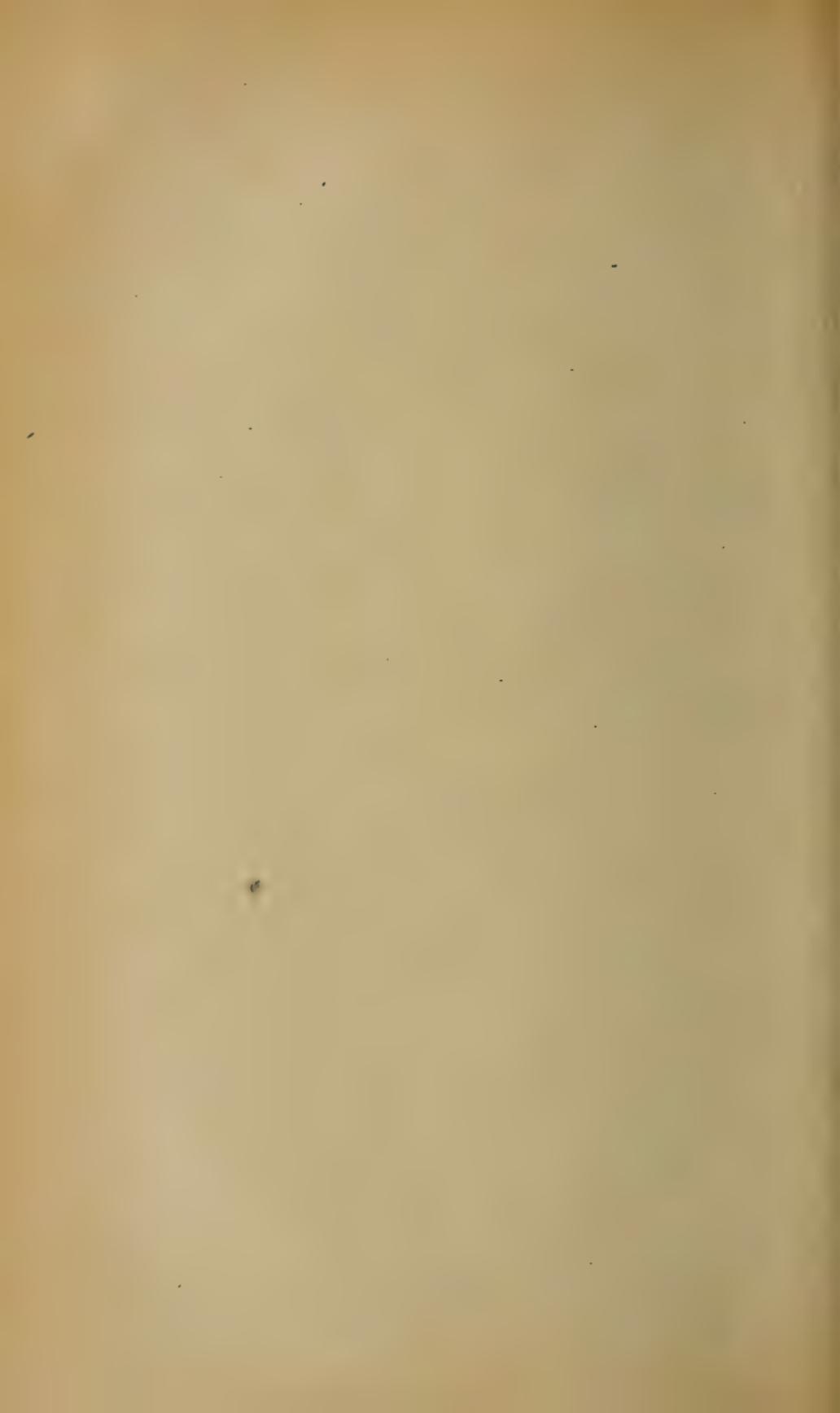
3. LECOY DE LA MARCHE, *les Manuscrits et la Miniature*, pp. 14-16.



Tablettes



Styles



Le *style*, qui servait à écrire sur les tablettes de cire, « était un petit instrument d'os, de fer, de cuivre ou d'argent, long de quatre à cinq pouces, mince, effilé et pointu à l'une de ses extrémités, tandis que l'autre, assez forte, était aplatie.... La pointe traçait l'écriture sur la cire, et, si l'on avait une lettre ou un mot à corriger ou à effacer, on retournait le style et l'on employait l'extrémité aplatie pour faire disparaître la lettre ou le mot réprouvé, pour rendre unie, dans cet endroit, la surface de la cire, et pouvoir substituer un autre mot à celui qu'on venait d'effacer. L'expression *vertere stylum*, retourner le style, passait en proverbe chez les Romains pour dire corriger un ouvrage. C'est ce qui fait qu'Horace, conseillant aux poètes de souvent revoir et corriger leurs ouvrages, leur dit :

Sæpe stylum vertas, iterum quæ digna legi sint,
Scripturus¹....

« Il paraît que l'usage du style est fort ancien; il en est question dans la Bible. Dieu menace de détruire Jérusalem, et, selon l'expression de la Vulgate, de l'effacer comme on efface ce qui est écrit sur des tablettes, en passant et repassant plusieurs fois le style par-dessus². Mais si le style a été en

1. *Satires*, I, 10, p. 216, trad. Panckoucke : « Effacez souvent, si vous voulez qu'on relise vos écrits ».

2. « Delebo Jerusalem sicut deleri solent tabulæ : et delens vertam, et ducam crebrius stylum super faciem ejus. » (*Regum*, IV, 21, verset 15.)

usage longtemps avant l'ère vulgaire, on s'en est encore servi longtemps après. Saint Boniface, apôtre d'Allemagne, nous apprend, dans une de ses lettres (la septième), que les styles d'argent étaient encore à la mode au viii^e siècle. Nous avons vu précédemment que leur usage s'est prolongé bien au delà de ce siècle, puisque les tablettes de ciré étaient encore employées au xv^e¹. »

Durant ce long intervalle, le style est plus d'une fois devenu une arme dangereuse, s'est plus d'une fois transformé en *stylet*. « César, se défendant, en plein sénat, aux ides de mars, contre ses assassins, perça le bras de Cassius avec son style, *graphio trajecit*, dit Suétone². Caligula, désirant la mort d'un sénateur, suborna des gens pour l'attaquer comme ennemi public, et le malheureux fut massacré à coups de style³. Un chevalier romain, dit Sénèque⁴, fut également massacré sur la place publique par les styles du peuple, pour avoir tué son fils à coups de fouet. Saint Cassien, maître d'école à Imola, en Italie, fut martyrisé, vers le iv^e siècle, à coups de style, par ses écoliers⁵. Du temps de Martial⁶,

1. PEIGNOT, *op. cit.*, pp. 74-75.

2. Jules César, 82.

3. SUÉTONE, *Caius Caligula*, 28.

4. *De la Clémence*, I, 14.

5. PRUDENCE, *ap. PEIGNOT, op. cit.*, p. 75.

6. Hæc tibi erunt armata suo graphiaria ferro :
Si puero dones, non leve munus erit.

« A vous cet étui garni de styles de fer : si vous le donnez

l'écritoire des jeunes élèves était toujours garnie de son style de fer¹. »

Pour écrire sur le parchemin ou sur le papyrus, on se servait d'un mince roseau (*καλαμος*, *calamus*, *arundo*), taillé en pointe et trempé dans de l'encre. Les roseaux préférés pour l'écriture étaient, selon Pline l'Ancien, ceux de Cnide²; selon Martial, ceux d'Égypte, « de la terre de Memphis; les autres ne sont bons qu'à couvrir les toits³ ». »

Il résulte d'un passage d'Ausone⁴ que les anciens,

à un enfant, vous ne lui ferez pas un mince cadeau. » (MARTIAL, XIV, 21, trad. Nisard, p. 549.)

1. PEIGNOT, *op. cit.*, p. 75.

2. « Le roseau est attaché au service du papier, surtout le roseau d'Égypte, par une certaine parenté avec le papyrus. On estime cependant davantage celui de Cnide et celui qui croît en Asie, autour du lac Anaïtique. » (PLINE L'ANCIEN, XVI, 64 (ancien 56), trad. Littré, collect. Nisard, t. I, p. 592.)

3. Dat chartis habiles calamos Memphitica tellus;
Texantur reliqua tecta palude tibi.

(MARTIAL, XIV, 38, trad. Nisard, p. 550.)

4. Fac campum replices, Musa, papyrium;
Nec jam fissipedis per calami vias
Grassetur Cnidix sulcus arundinis,
Pingens aridulæ subdita paginæ,
Cadmī filioli atricoloribus.
Aut cunctis pariter versibus oblinat
Furvam lacticolor spongia sepiam.

« Muse, suspends ta marche dans ces champs de papyrus (cessons d'écrire). Arrêtons là le sillon que trace en son chemin le roseau de Cnide au pied fendu, qui va dessinant sur la surface de la page aride les traits noirâtres des filles de Cadmus (les lettres inventées, ou plutôt apportées de Phénicie en Grèce par Cadmus), ou que, passant sur tous

après avoir taillé en pointe leurs *calami*, fendaient cette pointe en deux par le milieu, absolument comme sont taillées et fendues nos plumes actuelles. Ils effectuaient cette double opération à l'aide d'un canif (*scalprum* ou *scalpellum librarium*), et quand la pointe du *calamus* venait à s'émousser, ils l'affilaient avec la pierre ponce (*pumex*, *pumicis*), ou avec une pierre à aiguiser (*cos*, *cotis*).

L'usage du *calamus* (roseau), pour écrire, a duré jusqu'au VI^e ou VII^e siècle¹; le roseau a été alors remplacé par les plumes d'oie ou d'autres oiseaux. Quant aux plumes métalliques, bien qu'on les regarde comme une invention moderne, elles sont « d'une origine assez ancienne. Rader, dans ses commentaires sur Martial², dit que, de son temps, on a trouvé, chez les Daces, un roseau d'argent qu'il supposa avoir servi à Ovide pendant son exil. Laisant de côté la partie purement hypothétique de cette assertion, il n'en reste pas moins constaté qu'on a découvert, au XVI^e siècle, une plume métallique reconnue pour être un ustensile ancien. Au moyen âge, s'il faut en croire Montfaucon³, les patriarches de

ces vers ensemble, l'éponge efface la sèche noire (sépia) sous la blancheur du lait. » (AUSONE, *Lettres*, VII, p. 149, et notes, p. 171, trad. Nisard. Paris, Didot, 1887.)

1. PEIGNOT, *op. cit.*, p. 71.

2. XIV, 58, cité par SCHWARZ, VI, 8. (*Ap. GÉRAUD. op. cit.*, pp. 42-43.)

3. *Palæographia græca*, p. 21.

Constantinople se servaient, pour leurs souscriptions, d'un roseau d'argent¹. »

Le pinceau (*penicillum*) n'était guère employé que pour tracer les lettres d'or ou de cinabre ; on en a fait usage surtout au moyen âge pour l'ornement des manuscrits. « Cependant, observe Géraud², les Égyptiens l'ont parfois employé pour écrire sur du bois à l'encre noire. Il existe au musée de Turin deux textes hiéroglyphes écrits de cette manière sur la face intérieure de deux couvercles de cercueil. » Les Chinois n'ont eu, jusqu'à nos jours, d'autre instrument pour écrire que le pinceau.

L'encre ordinaire (*atramentum*, quelquefois *encaustum*), en usage chez les Latins comme chez les Grecs, était un simple composé de noir de fumée, de gomme et d'eau. « On obtenait le noir de fumée de plusieurs manières. Voici celle qui est décrite par Vitruve. On bâtissait une chambre voûtée comme une étuve ; les murs et la voûte étaient revêtus de marbre poli. Au devant de la chambre, on construisait un four qui communiquait avec elle par un double conduit. On brûlait dans ce four de la résine ou de la poix, en ayant soin de bien fermer la bouche du four, afin que la flamme ne pût s'échapper au dehors, et se répandit ainsi, par le double conduit, dans la chambre voûtée ; elle

1. GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 42-43.

2. *Ibid.*

s'attachait aux parois et y formait une suie très fine, qu'on ramassait ensuite ¹. La résine pouvait se remplacer par de la poix, de la lie de vin desséchée et cuite, du marc de raisins ou de l'ivoire brûlé ². Quelquefois on faisait brûler des sarments et des morceaux de bois résineux, qu'on pilait ensuite dans un mortier. La poudre obtenue par ce procédé remplaçait le noir de fumée ³. L'encre se faisait, à ce qu'il paraît, sans feu, à la seule chaleur du soleil. Celle à laquelle on mêlait un peu de vinaigre s'effaçait, dit Pline ⁴, très difficilement. Ailleurs, il assure que, pour préserver les livres des souris, il suffisait de faire infuser de l'absinthe dans l'encre.

« L'encre des anciens a été en usage jusqu'au XII^e siècle, époque où a été inventée celle dont on se sert aujourd'hui, qui est un composé de sulfate de fer, de noix de galle, de gomme et d'eau. L'ancienne encre était noire lorsqu'on l'employait, mais elle jaunissait avec le temps, et, si elle était exposée à l'humidité, elle finissait par s'effacer entièrement...

« Les anciens connaissaient aussi l'encre de sèche ou sépia, dont nos dessinateurs font usage, et qui, dans l'Orient, sert encore à l'écriture. Perse, gourmandant la paresse des jeunes Romains de son époque, dit qu'ils ne se mettent à l'étude que tard

1. VITRUVÉ, VII, 10.

2. PLINE L'ANCIEN, XXXV, 25.

3. VITRUVÉ, *ibid.*

4. XXVII, 28.

dans la journée, encore trouvent-ils mille prétextes pour retarder l'instant du travail : l'encre est trop épaisse, la sépia s'évapore dans l'eau¹. . . »

Outre l'encre noire, et la sèche, les anciens possédaient une « encre indienne », dont parle Pline l'Ancien², « qui est aussi mentionnée par Vitruve, et pourrait bien avoir donné naissance à l'encre de Chine³ ». Ils connaissaient aussi les encres de couleur, et particulièrement l'encre ou liqueur d'or et celle d'argent. Les plus fréquemment employées des encres de couleur étaient l'encre rouge et l'encre bleue; les plus rares, l'encre verte et l'encre jaune. Ces encres de couleur ne servaient guère que pour les initiales et pour les titres, et comme on avait recours le plus souvent, dans ce cas, à l'encre rouge, les titres ne tardèrent pas à prendre le nom de *rubricæ*, rubriques (*rubere*, rouge). Il y avait plusieurs

1. GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 49-50.

Jam liber, et bicolor positis membrana capillis,
Inque manus chartæ, nodosaque venit arundo.
Tunc queritur, crassus calamo quod pendeat humor;
Nigra quod infusa vanescat sepia lympha;
Dilutas queritur geminet quod fistula guttas.

« ... Enfin il prend son livre; enfin le parchemin à deux couleurs, le papier, la plume, sont dans ses mains. Mais bientôt il se plaint : l'encre, trop épaisse, reste suspendue au bec de sa plume, ou elle (la sépia) est trop claire et ne marque point, ou bien elle marque double. » (PERSE, *Satires*, III, vers 10-14, trad. F. Collet, p. 72, et trad. Nisard, pp. 524-525.)

2. XXXV, 25.

3. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 50.

espèces d'encres rouges. La plus estimée, chez les Latins, était le *minium*, qui a été longtemps regardé comme une couleur sacrée. On en peignait le corps des triomphateurs et la figure de Jupiter aux jours de fêtes¹. Aujourd'hui le nom de minium s'applique à l'oxyde rouge de plomb. Mais on pense que « celui des anciens n'était pas différent du sulfure de mercure, qu'on appelle encore *cinabre*, et *vermillon* quand il est en poudre. On le nommait aussi *coccum*². La rubrique, *rubrica*, espèce de sanguine ou d'ocre brûlée, était d'un rouge moins éclatant et plus sévère que le minium. On l'employait pour écrire les titres des lois; de là, chez les anciens eux-mêmes, une synonymie bien constatée entre les mots *rubrica* et *titulus*, *lex* ou *formula*. De là l'épithète de *rubræ*, rouges, donnée par Juvénal aux lois anciennes³.... »

En général, l'encre noire ordinaire des anciens pouvait assez facilement s'effacer, quand elle était fraîche, avec une éponge et de l'eau; lorsqu'elle était sèche, il fallait faire usage du grattoir.

« Comme la matière première pour écrire était, dans l'antiquité, beaucoup plus rare que ne l'est le papier de nos jours, il arrivait souvent qu'on lavait et qu'on grattait un parchemin portant de l'écri-

1. Cf. PLINE L'ANCIEN, XXXIII, 36.

2. Cf. MARTIAL, III, 2, vers 11.

3. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 51.

ture, pour écrire un nouveau texte par-dessus. Les parchemins ainsi traités s'appellent *palimpsestes*¹. Cette pratique fut malheureusement fort répandue dans les couvents du moyen âge, et nous a coûté beaucoup de précieux monuments de la littérature antique. Souvent, toutefois, le lavage et le grattage n'ont pas été poussés très loin, de sorte que les traces de la première écriture sont restées visibles et ont pu de nos jours être rendues plus distinctes par l'emploi de réactifs chimiques². Il a été possible de retrouver de la sorte quelques-uns des textes classiques que les moines avaient grattés pour y superposer des écrits ecclésiastiques....

« Il est bon d'ajouter que, dans d'autres cas, ce sont des textes ecclésiastiques qui ont été recouverts par des textes classiques : ainsi la bibliothèque de Florence possède un manuscrit de Sophocle,

1. « La facilité de faire des palimpsestes sur papier et sur parchemin, dit encore GÉRAUD (*op. cit.*, p. 48), provenait surtout de la nature de l'encre dont se servaient les anciens. »

2. « Nous indiquerons, comme un procédé infaillible (pour faire revivre les anciennes écritures) et dont les résultats se manifestent instantanément, celui qu'emploie le savant abbé Peyron, de l'Académie de Turin... Il se sert de deux liqueurs, le prussiate de potasse et l'acide muriatique étendu d'eau. Il trempe un premier pinceau dans le prussiate de potasse, et le passe légèrement sur l'écriture effacée; avant que cette première couche soit sèche, il promène sur l'écriture un second pinceau imbibé d'acide muriatique; les lettres pâlies ou effacées reparaissent à l'instant. » (GÉRAUD, *op. cit.*, p. 49.)

écrit en 1298, au-dessus d'une copie en onciales de la version grecque de la Bible dite des Septante¹. »

C'est grâce au parchemin que le moyen âge put faire ces admirables manuscrits, ces missels, ces livres d'heures, aux merveilleuses miniatures, qui sont la joie de nos yeux.

Mais ni le papyrus ni le parchemin n'auraient pu aider Gutenberg et ses émules dans leur invention : le papyrus était trop mince et trop cassant, le parchemin, au contraire, trop sec et trop résistant ; tous les deux se montraient, comme on dit en termes du métier, trop peu « amoureux de l'encre ».

Le papier, heureusement, avait fait son apparition, et, dès le XII^e siècle, était entré en usage : l'imprimerie devait trouver en lui un excellent auxiliaire.

1. D^r Gow, *op. cit.*, pp. 22-25.

II

MOYEN AGE

Arrivent les Barbares, Huns, Goths, Visigoths, Vandales, et l'empire romain s'écroule.

« Malheur à nos jours, parce que l'étude des Lettres périt au milieu de nous ! » s'écrie l'historien des Francs, GRÉGOIRE DE TOURS (559-595) ¹. « Et cependant, remarque, à propos de cette période de l'histoire, le savant helléniste et bibliographe Egger², on ne voit pas que l'amour des livres ait jamais disparu, même au milieu des plus terribles convulsions sociales et politiques. »

Les détails que nous donne, sur les bibliothèques de son pays et de son temps, un écrivain quelque peu antérieur à Grégoire de Tours, l'évêque de Clermont SIDOINE APOLLINAIRE (450-488), prouvent, en effet, qu'il y avait encore chez nous, à cette époque, et malgré ces agitations et ces troubles, des amis des livres et de l'étude. A en juger par les citations

1. « Væ diebus nostris, quia periit studium litterarum a nobis ! » (*Histoire ecclésiastique des Francs*, préface. Paris, Renouard, 1856. In-8.)

2. *Histoire du livre*, p. 268.

qu'on rencontre dans ses ouvrages, le savant évêque devait posséder une bibliothèque bien fournie en auteurs classiques. Il devait en être plus ou moins de même des bibliothèques qu'il mentionne, de celle de Loup, professeur à Agen et à Périgueux; celle de Philagre, autre professeur; celle de l'évêque de Limoges Rurice, pour qui Sidoine faisait copier des manuscrits de sa propre bibliothèque. Il nous parle surtout de la collection de livres que le préfet Tonance Ferréol avait rassemblée dans sa magnifique demeure de Prusiane, sur les bords de la rivière du Gardon, entre Nîmes et Clermont-de-Lodève. Cette collection, relativement très nombreuse, et que Sidoine, par une poétique et hyperbolique évocation, va jusqu'à comparer à la bibliothèque d'Alexandrie, se divisait en trois classes : la première à l'usage des femmes, la seconde destinée aux littérateurs de profession, et la troisième, composée d'ouvrages d'un intérêt plus général, au commun des lecteurs¹.

D'ailleurs, à ces Barbares devenus maîtres de l'Occident, il fallait des ministres pour les aider à gouverner, à établir et débrouiller leurs comptes ;

1. Cf. DIDEROT, *Encyclopédie*, art. Bibliothèque (*Œuvres complètes*, t. XIII, p. 461); PETIT-RADEL, *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes*, pp. 39-40; PEIGNOT, *Manuel bibliographique*, p. 50. Je relève dans SAINTE-BEUVE (*Portraits contemporains*, t. III, p. 381) un beau mot de Sidoine Apollinaire : « Legebat cum reverentia antiquos et sine invidia recentes ».

et ces ministres, ils les choisirent forcément parmi les plus instruits de leurs nouveaux sujets. Ainsi le roi des Ostrogoths THÉODORIC (457-525), qui ne savait pas écrire¹, attira autour de lui les plus savants hommes de son temps, l'évêque de Pavie Eunodius, Boèce, l'auteur du traité *De la Consolation*, traducteur et commentateur d'Aristote, et l'historien philosophe CASSIODORE (468-562), dont il fit son secrétaire et l'un de ses principaux dignitaires. Cassiodore finit par se retirer dans le monastère de Viviers, qu'il avait fondé près de sa ville natale Squillace, en Calabre ; il y organisa un vaste atelier de copistes pour la transcription des ouvrages anciens, et mérita le surnom de « Conservateur des livres de l'antiquité latine »².

A peu près dans ce même temps, le pape HILAIRE (mort en 467) établit, à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, deux bibliothèques, dont l'une devait être

1. « Théodoric n'ayant jamais pu apprendre à écrire son nom avait fait percer à jour, dans une mince lame d'or, les initiales THÉOD.; lorsqu'il voulait signer, il posait sur le papier cette lame, promenait la plume dans les contours des lettres, et les traçait ainsi à travers la plaque métallique, au bas de l'acte où il devait apposer son nom. » (Écrivain anonyme du v^e siècle, publié à la suite de l'Ammien Marcellin de Wagner, *ap.* GÉRAUD, *op. cit.*, p. 42.) « L'empereur Justin l'Ancien (450-527) signait de la même manière les quatre premières lettres de son nom : mais il se servait d'une plaque en bois et d'un roseau, et il fallait encore que sa main fût conduite. » (PROCOPE, *ap.* GÉRAUD, *ibid.*)

2. Cf. EGGER, *op. cit.*, p. 505.

affectée aux archives, affectation sanctionnée plus tard par le pape GRÉGOIRE LE GRAND (540-604). Cette bibliothèque de Saint-Jean-de-Latran, que le pape NICOLAS V (1598-1455), passionné pour les lettres, fit transférer au Vatican et enrichit considérablement, est la plus ancienne des bibliothèques publiques de l'Europe moderne¹.

Néanmoins, durant ces premiers siècles du moyen âge, c'est surtout, c'est presque exclusivement dans les monastères que se réfugie l'amour des livres et de l'étude. Pas de couvent qui ne se piquât d'honneur d'avoir sa bibliothèque : « Monastère sans livres, place de guerre sans vivres, » disait un proverbe d'alors : *Claustrum sine armario, quasi castrum sine armamentario*². La plupart des règles conven-

1. Cf. LALANNE, *Curiosités bibliographiques*, pp. 148 et 190. *La Grande Encyclopédie* (art. Bibliothèque, p. 651) estime que « la première bibliothèque vraiment publique que l'Europe ait connue est la bibliothèque Ambrosienne, à Milan, fondée par le cardinal Borromée (1608) ».

2. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 227. « La bibliothèque est le vrai trésor d'un monastère; sans elle, il est comme une cuisine sans casseroles, une table sans mets, un puits sans eau, une rivière sans poissons, un manteau sans vêtements, un jardin sans fleurs, une bourse sans argent, une vigne sans raisins, une tour sans gardes, une maison sans meubles. Et, de même qu'on conserve soigneusement un bijou dans une cassette bien fermée, à l'abri de la poussière et de la rouille, de même la bibliothèque, suprême richesse du couvent, doit être attentivement défendue contre l'humidité, les rats et les vers. » (THOMAS A KEMPIS, *ap. FERTIAULT, les Amoureux du livre*, pp. 255-256. Paris, Claudin, 1877.) « Une abbaye n'était pas seulement un lieu de prière et de médi-

tuelles, celle de saint Benoît (480-545) notamment, prescrivait l'enseignement et la pratique de la calligraphie et ordonnaient la transcription des manuscrits. En France, l'abbaye de Luxeuil, fondée par des moines irlandais, disciples de saint Colomban (540-615), « posséda une bibliothèque relativement riche, une école d'écrivains célèbres; et ce furent ces écoles monastiques qui, en se répandant sur le monde chrétien, créèrent ce qu'on a appelé de nos jours les écritures nationales, dégénérescences de l'ancienne cursive romaine¹ ».

Mais « il ne faut pas s'y tromper, remarque Ludovic Lalanne² : la règle des couvents, comme toutes les lois en général, indique ce qui devait se faire, et non pas ce qui se faisait; la prescription dont nous venons de parler n'était guère mieux observée que les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans les ordres religieux, qui eurent si souvent besoin d'être réformés³ ». La religion chrétienne était même parfois considérée comme l'adversaire

tation, c'était encore un asile ouvert contre l'envahissement de la barbarie sous toutes ses formes. Ce refuge des livres et du savoir abritait des ateliers de tout genre, » etc. (Aug. THIERRY, *Essai sur l'histoire du Tiers État*, p. 17. Paris, Furne, 1868. In-16.)

1. *La Grande Encyclopédie*, art. Bibliothèque. p. 649.

2. *Op. cit.*, pp. 51-52.

3. « Les bons religieux écrivent les livres, et les mauvais s'occupent d'autres choses, » déclare nettement le brave évêque Richard DE BURY, dans son *Philobiblion*, chap. v, p. 49. (Paris, Aug. Aubry, 1856.)

obligé, l'ennemi déclaré et forcé, de l'antiquité grecque et latine. « Quelques conciles avaient défendu aux évêques de lire les livres des païens, et saint Grégoire reprit sévèrement Didier, évêque de Vienne, de ce qu'il enseignait la grammaire¹. » Ce pape saint Grégoire, Grégoire le Grand, passe pour avoir livré aux flammes un grand nombre d'ouvrages anciens, Tite-Live, entre autres². Au XIII^e siècle encore, la règle des Dominicains s'opposait à ce qu'ils étudiassent les livres païens³.

1. Abbé FLEURY, *Mœurs des chrétiens*, IV, 4, p. 275. (Paris, Dezobry, 1855.)

2. Cf. LALANNE, *op. cit.*, pp. 199-200. « Ajoutons, dit Lalanne en ce même endroit, que si ce pape n'a pas brûlé les auteurs de l'antiquité, on peut croire, d'après son mépris prononcé pour la littérature profane, qu'il était bien capable de le faire. » En effet, il se vantait « de ne pas éviter le désordre du barbarisme, de dédaigner d'observer les cas des prépositions; car je regarderais comme une indignité de plier la parole divine sous les lois du grammairien Donat ». Apprenant que Didier, l'évêque de Vienne (Dauphiné), donnait des leçons de grammaire, il lui écrit : « On me rapporte une chose que je ne puis répéter sans honte; on dit que Ta Fraternité explique la grammaire à quelques personnes. Nous sommes affligés... car les louanges de Jupiter ne peuvent tenir dans une seule et même bouche avec celles de Jésus-Christ. » (Cf. DEMOGEOT, *Histoire de la littérature française*, p. 55; BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, t. VII, pp. 225-226, Paris, Desoer, 1820; etc.) « Il est rapporté dans la Vie de saint Jérôme qu'il fut battu de verges par un ange, qui lui reprochait, en le frappant, de lire avec plus d'ardeur Cicéron que l'Évangile. » (LACORDAIRE, *ap. Sainte-Beuve, Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 404.)

3. Cf. COCHERIS, Introduction au *Philobiblion*, p. XLIII : « Le règlement des Dominicains s'opposait à ce qu'ils étu-

Le diacre saxon **ALCUIN** (755-804), « l'homme le plus savant de son époque¹ » et « véritable bienfaiteur de l'esprit humain² », qui fut comme le précepteur de Charlemagne et son collaborateur dans son œuvre de renaissance littéraire, écrit une lettre « à l'Église d'Angleterre pour solliciter, en faveur de celle de Tours, un envoi de livres », copiés sur ceux qui se trouvent à la bibliothèque d'York, dont il avait été le premier bibliothécaire³. Il faut, en effet, maintenant, aux bibliothèques des monastères, ajouter ces bibliothèques d'églises, ces bibliothèques capitulaires, fondées surtout à partir du ix^e siècle : tout chapitre comptant parmi ses dignitaires un évêque, ce maître avait besoin de livres pour enseigner. Parmi les principales de ces bibliothèques, on cite en France celle (encore existante) de la cathédrale de Chartres, celles des cathédrales de Lyon, de Laon, de Reims, de Cambrai, de Rouen, de Clermont, etc. « On a même remarqué que les écoles capitulaires furent plus florissantes, mieux adm-

diassent les livres païens : « In libris gentilium philosophorum non studeat, et si ad horam suscipiat seculares scientias, non addiscat, nec artes quas liberales vocant ». Cet article très explicite est suivi d'un autre, qui les invite à ne lire que les écrits théologiques : « sed tantum libros theologicos tam juvenes quam alii legant ». Etc.

1. ÉGINHARD, Vie de l'empereur Charles, *Œuvres*, trad. A. Teulet, p. 35. (Paris, Didot, 1856.)

2. EGGER, *op. cit.*, p. 269.

3. PETIT-RADEL, *op. cit.*, p. 54.

nistrées que celles de beaucoup de monastères, et les bibliothèques, réunies à leur intention, souvent mieux composées et plus riches¹. »

CHARLEMAGNE (742-814), qui ne négligeait rien de ce qui concernait les livres, avait accordé à l'abbé de Saint-Bertin un diplôme l'autorisant à se procurer par la chasse les peaux nécessaires pour relier les volumes de son abbaye. Les soins qu'il prenait de sa propre bibliothèque sont consignés dans une lettre de Leidrard, qui nous apprend que cet empereur avait choisi le monastère de l'île Barbe, près de Lyon, pour y placer ses livres. Il avait aussi fondé une bibliothèque au monastère de Saint-Gall².

ÉGINHARD (771-844), qui, en s'excusant « de présenter un livre au lecteur », a si modestement et gracieusement inscrit dans le « prologue » de sa *Vie de l'empereur Charles*, ce beau précepte de Cicéron : « Confier ses pensées à l'écriture sans être capable de les bien disposer, de les embellir ou d'y répandre un charme qui attire le lecteur, c'est abuser outre mesure de son loisir et des lettres³. » — Éginhard nous donne d'intéressants détails sur les lectures de

1. *La Grande Encyclopédie*, art. Bibliothèque, p. 649.

2. PETIT-RADEL, *op. cit.*, p. 59; LALANNE, *op. cit.*, pp. 285 et 150.

3. « ... Sed mandare quemquam literis cogitationes suas, qui eas nec disponere, nec illustrare possit, nec delectatione aliqua allicere lectorem; hominis est, intemperanter abutentis otio et literis. » (CICÉRON. *Tusculanes*, I, 5, Collect. Nisard, t. III, p. 622.)

celui qu'il nomme « le plus illustre, le plus grand des hommes ¹ » : « Pendant qu'il était à table, il aimait à entendre un récit ou une lecture, et c'étaient les histoires et les hauts faits des temps passés qu'on lui lisait d'ordinaire. Il prenait aussi grand plaisir aux ouvrages de saint Augustin, et principalement à celui qui a pour titre *De la Cité de Dieu*². »

Dans le testament de Charlemagne, que publie Éginhard³, on voit que les livres, « dont il (l'empereur) avait amassé dans sa bibliothèque une grande quantité », devaient être vendus, « et que l'argent qui en proviendrait serait distribué aux pauvres ⁴ ».

La correspondance d'Éginhard contient une fort

1. Prologue de la *Vie de l'empereur Charles*, p. xc, trad. A. Teulet.

2. *Op. cit.*, p. 54.

3. *Op. cit.*, p. 46.

4. Une note du traducteur Alexandre Teulet ajoute ici : « On n'a pas d'autres renseignements sur cette nombreuse bibliothèque réunie par Charlemagne. Cependant il est probable que, malgré la faculté qu'il laissa dans son testament, elle ne fut pas entièrement dispersée après sa mort, puisque nous retrouvons à la fin du ix^e siècle une bibliothèque du Palais (*libri in thesauro*), dont Charles le Chauve, par le chapitre XII du capitulaire daté de Quierzy le 4^{er} juillet 877 (dans BALUZE, II, 264), ordonne le partage entre son fils, l'abbaye de Saint-Denis et l'abbaye de Sainte-Marie de Compiègne. Au reste, il semble que le goût des livres ait été héréditaire chez les Carlovingiens ; car la bibliothèque que Charlemagne augmenta sans doute de beaucoup avait été commencée par son père, Pépin le Bref, comme cela résulte de la lettre écrite à ce prince par le pape Paul I^{er} en 758 : *Direximus etiam....* »

belle lettre, adressée à son ami Loup de Ferrières, et relative aux lectures qu'il fait pour se consoler de la mort de sa femme : « ... J'y serais tombé (dans le désespoir), si, avec l'aide et le soutien de la divine miséricorde, je ne m'étais aussitôt appliqué à rechercher quelle conduite, dans des peines et des malheurs semblables, des hommes plus grands et meilleurs que moi avaient su tenir et consacrer par leur noble exemple. J'avais sous la main les ouvrages de docteurs distingués, que, loin de négliger, nous devons écouter et suivre en toutes choses. C'étaient le glorieux martyr Cyprien et ces illustres interprétateurs des Écritures divines et sacrées, Augustin et Jérôme. Ranimé par leurs pensées et par leurs salutaires exhortations, je me suis efforcé de relever mon cœur abattu sous le poids du chagrin, et je me suis mis à réfléchir attentivement en moi-même sur les sentiments que je devais éprouver en voyant sortir de ce monde une compagne chérie, qui, en effet, avait cessé d'être mortelle plutôt qu'elle n'avait cessé de vivre.... Je le pense, — et en le disant je ne crains pas de me tromper, — la douleur et les tourments que m'a causés la perte de ma chère épouse dureront autant que moi et ne cesseront qu'au moment où arrivera le terme fatal des jours que Dieu voudra m'accorder pour cette vie passagère et misérable¹.... »

1. ÉGINHARD, *Œuvres*, Lettres, pp. 257-259.

Le théologien grec et patriarche de Constantinople PHOTIUS (815-891), dont l'ambition provoqua le schisme qui sépare l'Église grecque de l'Église romaine, était aussi un très fervent amateur de livres. Il possédait une riche bibliothèque, dont il avait dressé lui-même un catalogue contenant non seulement des analyses détaillées, mais des extraits de ses livres, catalogue d'autant plus précieux pour nous, que beaucoup de ces ouvrages, près de cinq cents, ont disparu, et ne nous sont aujourd'hui connus que par les appréciations et les citations de Photius¹.

Le savant moine d'Aurillac GERBERT, qui devint pape, en 999, sous le nom de Sylvestre II, avait réussi, à forcé de peines et de soins, à se former une nombreuse bibliothèque. Dans sa correspondance, depuis son avènement à la papauté, il est sans cesse question de livres et des sommes d'argent qu'il destine à rechercher et acquérir des manuscrits dans toute l'Italie, l'Allemagne et la Belgique, et aussi des copies à faire et des corrections de textes à effectuer².

« Deux obstacles principaux empêchaient, à cette époque, au x^e siècle, constate très justement Petit-Radel³, les livres de devenir communs et d'accélé-

1. EGGER, *op. cit.*, pp. 270-271.

2. LALANNE, *op. cit.*, p. 155; PETIT-RADEL, *op. cit.*, p. 82.

3. *Op. cit.*, p. 105.

rer les progrès de l'instruction générale. Le premier dérivait des langues savantes, dont la connaissance était rare ailleurs que dans les cloîtres, et qui tombaient en désuétude encore par la concurrence et l'usage naissant de notre langue vulgaire. L'autre était le prix excessif des manuscrits qui se trouvaient par hasard mis en vente.

« Quel homme, en effet, ne jouissant que d'une fortune médiocre, aurait pu penser alors à se former une bibliothèque nombreuse, lorsqu'il était si peu commun de savoir écrire, et qu'un seul manuscrit des *Homélies* d'Aimon d'Halberstadt fut acheté au x^e siècle, ou plutôt échangé, par une comtesse d'Anjou, contre deux cents brebis, trois muids de grain et nombre de peaux de martre ?

« La cherté des livres en fit naître le commerce au xi^e siècle; c'est l'époque à laquelle on peut juger qu'il commença en France à s'en former des magasins¹. Un procès que Pierre de Blois fut obligé d'in-

1. Sur le « Prix des livres dans l'antiquité et au moyen âge », voir, dans les *Curiosités bibliographiques* de Ludovic Lalanne, pp. 150-158, un chapitre consacré à cette question. On y lit, entre autres exemples intéressants, qu'en 1594 Louis d'Orléans acheta un bréviaire en un seul volume, moyennant 40 écus d'or; qu'un autre bréviaire à l'usage de Paris, en deux grands volumes couverts de cuir blanc, fut acheté par le même prince, en 1597, pour 200 francs d'or.... Au milieu du xv^e siècle, le cardinal Jacques Piccolomini ayant prié le Florentin Donat Acciaïoli de lui acheter un Josèphe, Acciaïoli n'osa faire l'acquisition de cet ouvrage à cause de son prix élevé: mais il offrit au cardinal trois

tenter contre un libraire de Paris nous en instruit, et nous apprenons, de la lettre écrite à un abbé de Beaugency, qu'il fut vendu à Caen une bibliothèque entière vers l'an 1170. »

SAINT LOUIS (1226-1270) s'appliqua, comme Charlemagne, à fonder des écoles et à accroître le nombre des livres. Il avait même conçu l'idée de réunir, en un lieu accessible à tous, des copies des divers manuscrits existant en France, et ce projet de bibliothèque publique, dont la mise à exécution fut seulement tentée, et qui eût exercé une si grande influence sur les progrès de la civilisation, il l'avait emprunté aux Orientaux.

« Ayant entendu parler, lorsqu'il était encore dans les pays d'outre-mer, — raconte son aumônier et

volumes de Plutarque pour 80 écus d'or, et les *Épîtres* de Sénèque pour 16. On trouve, au livre V des *Épîtres* d'Antoine PANORMITA ou de Palerme (1594-1471), une lettre adressée par ce savant au roi de Naples Alphonse V (....-1458), qui prouve bien tout l'amour et le culte qu'Antoine Panormita — un des plus célèbres littérateurs de son temps — avait voués aux livres : « Vous m'avez fait savoir dernièrement de Florence qu'il y avait à vendre, pour 120 écus d'or, les œuvres de Tite-Live, en beaux caractères. Je supplie donc Votre Majesté d'acheter en mon nom et de me faire envoyer cet historien que nous avons coutume d'appeler *le roi des livres*. Pendant ce temps, je me procurerai l'argent nécessaire pour rembourser le prix de l'ouvrage. Mais je désire bien savoir de vous qui a le mieux agi de Pogge ou de moi. Celui-ci, pour acheter une villa à Florence, a vendu un Tite-Live qu'il avait magnifiquement transcrit de sa main, et moi, j'ai mis en vente une terre pour acheter Tite-Live.... »

confesseur Geoffroi de Beaulieu¹, — d'un grand soudan des Sarrasins, qui faisait soigneusement rechercher, transcrire à ses frais, et placer dans une bibliothèque les livres de toute espèce pouvant être utiles aux savants de son pays, et qui les mettait à leur disposition toutes les fois qu'ils en avaient besoin, le pieux roi résolut de faire copier à ses frais, dès qu'il serait de retour en France, tous les livres utiles et authentiques des saintes Écritures qu'il pourrait trouver dans les différentes abbayes, afin que lui et ceux de ses sujets qui étaient lettrés et religieux pussent y étudier, pour leur utilité particulière et pour l'édification de leur prochain. Ce qu'il avait résolu, il l'exécuta quand il fut de retour. Il fit, en effet, préparer un local convenable et sûr, à Paris, dans le trésor de sa chapelle, et y réunit de nombreux textes de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Grégoire et des autres docteurs orthodoxes. Il allait y étudier lui-même, quand il en avait le temps, et accordait volontier aux autres la permission d'y étudier avec lui. Il aimait mieux faire copier les livres que de les acheter, parce que, disait-il, il augmentait ainsi le nombre des exemplaires des saintes Écritures, et les rendait plus utiles.... Quand il étudiait dans ses livres, et que quelques-uns de ses serviteurs qui n'étaient point lettrés se trouvaient présents, il leur traduisait

1. *Ap.* LALANNE, *op. cit.*, pp. 160-161.

du latin en français les passages qu'ils ne comprenaient pas. »

Malheureusement, cet essai de bibliothèque publique n'eut pas de suite : « par une étrange aberration, le saint roi détruisit lui-même l'avenir que se pouvait promettre une si sage institution, en dispersant ses livres et en les distribuant par testament entre divers monastères¹ ».

Saint Louis n'aimait pas à lire ni à entendre lire en mangeant ou au sortir de table². « Il n'est si bon livre, disait-il à ses chapelains, qui vaille après manger une causerie³. »

1. GÉRAUD, *op. cit.*, p. 228.

2. « ... Il (saint Louis) avoit la bible glosée, et originaux de saint Augustin et d'autres sains, et autres livres de la sainte escripture, esquex il lisoit et fesoit lire moult de foiz devant lui el tens dentre disner et heure de dormir, cest a savoir, quant il dormoit de jour; mès pou li advenoit que il dormist a tele heure.... Chascun jour... il sen raloit en sa chambre; et adoncques estoit alumee une chandelle de certaine longueur, cest a savoir de trois piez ou environ; et endementieres que ele duroit, il lisoit en la bible ou en un autre saint livre; et quant la chandele estoit vers la fin, un de ses chapelains estoit apelé, et lors il disoit complie avecques lui. » (*Vie de saint Louis*, par le Confesseur de la reine Marguerite, dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XX, p. 79. Paris, Imprimerie royale, 1840.)

3. Cité par Ph. DE GRANDLIEU (LÉON LAVEDAN) dans le *Figaro* du 26 août 1879, p. 1, col. 2. Je n'ai pu trouver la source originale de ce mot. — Je rejette en note, et dans les termes mêmes où je les trouve, les menus propos suivants, dont le contrôle ne m'a pas été non plus possible et qui peuvent être sujets à caution : « Un des courtisans du roi Alphonse V dit le Sage s'avisa de soutenir en sa présence

Dans un célèbre poème de cette même époque, du XIII^e siècle, *le Roman de Renart*, je recueille ces deux vers¹ flétrissure infligée à tous les ignorants et à tous les ennemis du livre :

qu'il avait lu dans l'histoire qu'un certain roi d'Espagne disait que « la science ne convient nullement aux gens distingués par leur rang ou par leurs richesses. — Vous vous trompez, répondit Alphonse, ce n'est pas un roi qui l'a dit : c'est un bœuf ou un âne. » (JEAN DANCHE, *Essai sur la lecture*, p. 50.) S'agit-il ici d'Alphonse V le Magnanime, appelé aussi le Sage (cf. LAROUSSE, *Petit Dictionnaire complet illustré*, 154^e édit., p. 862; ni le *Grand Dictionnaire* de LAROUSSE, ni MICHAUD, ni HÖEFER, etc., ne mentionnent ce surnom de « le Sage » appliqué à ce souverain), roi d'Aragon, de Naples et de Sicile (...-1458), dont il a été question tout à l'heure (p. 89, note); ou bien d'Alphonse X (et non V), également surnommé le Sage, (*el Sabio*, le Savant), roi de Castille et de Léon (1226-1284), à qui l'on attribue cet aveu, dépouillé de modestie, mais rempli d'excellentes intentions : « Si le Père éternel avait daigné me consulter quand il a créé le monde, je lui aurais certainement donné quelques bons conseils, et, à nous deux, nous aurions fait mieux que ce qu'il a fait tout seul »? (Cf. MICHAUD, *Biographie universelle*; HÖEFER, *Nouvelle Biographie*; etc.) Un autre Alphonse, roi d'Aragon (sans autre indication), « disait qu'entre toutes les choses que les hommes recherchent pendant leur vie, il n'y a rien de meilleur que d'avoir « de vieux bois pour brûler, « de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la société « (pour causer, et de vieux livres pour lire. » (UN LIBRAIRE [P. CHAILLOT JEUNE], *Manuel du libraire, du bibliothécaire...*, p. 155.) Walter SCOTT (*l'Antiquaire*, chap. VI, p. 40; trad. Albert Montémont) attribue ce mot « au roi Alphonse de Castille », sans préciser non plus davantage, et comme s'il n'y avait eu qu'un seul roi de Castille du nom d'Alphonse. Selon M. FERTIAULT (*les Amoureux du livre*, p. 171), cette sentence, apologie du vieux bois, du vieux vin, des vieux amis et des vieux livres, émane d'« Alphonse le Sage, roi d'Aragon ».

1. Vers 59-40.

A desenor muert à bon droit
 Qui n'aime livre ne ne croit.

« Celui-là meurt à bon droit déshonoré, qui n'aime livre *ni* ne croit. »

Durant la première moitié du XIV^e siècle, fut composé un opuscule latin *Philobiblion*, *Tractatus pulcherrimus de amore librorum*¹, tout entier consacré à la louange du livre, et qu'on peut considérer comme le plus ancien ouvrage de bibliophilie que nous ait légué le moyen âge². Ce petit livre est d'une importance capitale dans le sujet qui nous occupe. L'auteur, Richard DE BURY (1287-1545), avait été successivement évêque de Durham, grand chancelier et trésorier d'Angleterre, et il fut le fondateur de la bibliothèque d'Oxford, la seconde des bibliothèques ouvertes au public, la première étant, comme nous l'avons vu, celle du Vatican³. C'est peu de temps avant sa mort, survenue le 14 avril 1545, que Richard de Bury termina son *Philobiblion*, dont plusieurs copies ne tardèrent pas à se répandre, et qui fut imprimé pour la première fois en 1475⁴. « Les livres, écrit le judicieux évêque⁵, ce sont des

1. Hippolyte Cocheris en a donné une excellente édition avec traduction (Paris, Aug. Aubry, 1856. In-16).

2. Cf. LALANNE, *op. cit.*, p. 186.

3. Cf. *supra*, p. 80.

4. Cf. COCHERIS, *op. cit.*, Introduction, pp. xv et xxii.

5. *Philobiblion*, chap. 1. pp. 16-17 et 207 : « Hi sunt magistri, qui nos instruunt sine virgis et ferula, sine verbis et

maitres qui nous instruisent sans verges et sans férule, sans cris et sans colère, sans costume (d'apparat) et sans argent. Si on les approche, on ne les trouve point endormis; si on les interroge, ils ne dissimulent point leurs idées; si l'on se trompe, ils ne murmurent pas; si l'on commet une bévue, ils ne connaissent point la moquerie. » Et il continue : « O livres, qui possédez seuls la liberté, qui seuls en faites jouir les autres, qui donnez à tous ceux qui vous demandent, et qui affranchissez tous ceux qui vous ont voué un culte fidèle, que de milliers de choses ne recommandez-vous pas allégoriquement aux savants, par le moyen de l'Écriture, inspirée d'une grâce céleste ! »

cholera, sine pannis et pecunia. Si accedis, non dormiunt; si inquirens interrogas, non se abscondunt; non remurmurant, si oberres; cachinnos nesciunt, si ignores. »

1. A cet endroit (page 17), Cocheris reproduit en note une « litanie bibliographique » latine, composée, ajoute-t-il, « dans le même esprit que tout ce qui précède. Elle a été publiée par Chasseneux, dans son *Catalogus Gloriæ mundi*, 1659, in-folio (p. 586, part. 12, Consid. 75); par Selden, dans son ouvrage sur l'usage et l'abus des livres (Amsterdam, 1688, petit in-8, p. 48); et par M. G. D., dans le *Bulletin du bibliophile* (année 1859, p. 547 et suiv.), qui l'a fait suivre d'une traduction à laquelle je renvoie les lecteurs. » PEIGNOT, dans son *Manuel du bibliophile* (Discours préliminaire, t. I, p. xxxv, note 1), a aussi reproduit cette litanie, mais sa version diffère très sensiblement de celle de Cocheris; il l'emprunte au *Polyhistor* de Morhof, livre I, chap. III, — dont la première édition (1688-1692) est postérieure de près d'un demi-siècle à celle de l'ouvrage de Chasseneux mentionné plus haut, — et il l'attribue à Lucas de Penne, sans nous

S'autorisant de Salomon, Richard de Bury nous exhorte « à acheter les livres de bon cœur et à ne les vendre qu'avec répugnance¹ », et il nous recommande instamment de les manier toujours avec respect et de les conserver avec soin.

dire quel est ce personnage, dont le nom ne figure ni dans la *Biographie universelle* de Michaud, ni dans celle du Dr Hœfer, ni dans celle de Rabbe, ni dans le *Dictionnaire de la Conversation*, ni dans Larousse, ni dans la *Grande Encyclopédie*. Pour abréger, je n'insérerai ici qu'une des versions de cette « litanie bibliographique », la version donnée par Peignot, qui est moins longue et plus simple que l'autre :

« Liber est lumen cordis, speculum corporis, virtutum magister, vitiorum depulsor, corona prudentium, comes itineris, domesticus amicus, congerro jacentis, collega et consiliarius præsentis, myrothecium eloquentiæ, hortus plenus fructibus, pratum floribus distinctum, memoriæ penus, vita recordationis; vocatus properat, jussus festinat, semper præsto est, nunquam non morigerus, rogatus confestim respondet, arcana revelat, obscura illustrat, ambigua certiorat, perplexa resolvit; contra adversam fortunam defensor, secundæ moderator, opes adauget, jacturam propulsat.... »

(Traduction : Le livre est la lumière du cœur, le miroir du corps; il enseigne les vertus, il chasse les vices; il est la couronne des prudents, le compagnon de voyage, l'ami domestique, la société du malade, le collègue et le conseiller de celui qui gouverne, le coffre à parfums de l'éloquence, le jardin plein de fruits, le pré orné de fleurs, le réservoir de la mémoire, la vie du souvenir; appelé, il arrive; commandé, il accourt; toujours il est prêt, jamais il ne manque de complaisance; interrogé, il répond aussitôt; il révèle ce qui est caché, éclaire ce qui est obscur, rend certain ce qui est embrouillé; il protège contre la mauvaise fortune, modère la prospérité, accroît les richesses, repousse la dépense....)

1. *Op. cit.*, chap. III, p. 28.

« ... Nous obéissons à l'obligation d'une sainte piété, si nous les manions délicatement, ou si, en les remettant à leurs places réservées, nous les maintenons dans une conservation parfaite, de façon qu'ils se réjouissent de leur pureté, tant qu'ils sont entre nos mains, et qu'ils reposent à l'abri de toute crainte, lorsqu'ils sont placés dans leurs demeures. Certainement, après les saints vêtements et les calices consacrés au corps de Notre-Seigneur, ce sont les livres sacrés qui sont dignes d'être touchés le plus honnêtement par les clercs, car ils leur font injure toutes les fois qu'ils osent les prendre avec des mains sales. Aussi nous pensons qu'il est avantageux d'entretenir les étudiants sur les diverses négligences qu'ils pourraient toujours facilement éviter, et qui nuisent considérablement aux livres¹. » Et il conseille à « la gent écolière » d'ouvrir et de fermer sans les brusquer, « avec une sage mesure », les volumes qui lui sont confiés, et de ne pas manquer, la lecture terminée, « de remettre le fermoir », car il convient, ajoute-t-il ingénument, « de conserver avec plus de soin un livre qu'un soulier² ».

Sur Paris et les ressources intellectuelles qui s'y trouvent. Richard de Bury ne tarit pas d'éloges et entonne un véritable dithyrambe : « Quel torrent de

1. *Op. cit.*, chap. xvii, pp. 145-144.

2. *Ibid.*

volupté a réjoui notre cœur toutes les fois que nous avons eu le loisir de visiter Paris, ce paradis de l'Univers¹ ! Là, par l'ardeur de notre passion, les jours s'écoulaient trop vite ; là, existent des bibliothèques, bien plus agréables que des vases remplis de parfums ; là, des vergers abondants en toutes sortes de livres ; là, des prés académiques, jardin des péripatéticiens, hauteur du Parnasse, portique des stoïciens.... Aussi là puisions-nous dans nos trésors et déliions-nous de grand cœur les cordons de notre bourse ; nous jetions l'argent à pleines mains, et nous retirions de l'ordure et de la poussière des livres inappréciables². »

Et le bon et savant évêque résume en quelque sorte son traité par cette sentence : « Amorem librorum, amorem sapientiæ constat esse » : il est certain que l'amour des livres est l'amour même de la sagesse³.

Les livres ont aussi trouvé, à cette époque, dans le grand poète PÉTRARQUE (1504-1374), qui était lié

1. Voir, à cet endroit (p. 85), une note du traducteur sur ce qu'était alors Paris, « le rendez-vous de toutes les intelligences », et une pièce de vers, composée au XIII^e siècle :

O dulcis Parisius, decor omnis ville....

O dulcis Parisius, parens sine pare....

2. *Op. cit.*, chap. VIII, pp. 83-85.

3. *Op. cit.*, chap. XV, pp. 261 et 128. Cf. aussi le chap. II, « Comme quoi les livres doivent être préférés aux richesses et aux plaisirs », pp. 21-26.

d'amitié avec Richard de Bury¹, le plus enthousiaste apologiste : « J'ai des amis dont la société est délicieuse pour moi. Mes livres, ce sont des gens de tous les pays et de tous les siècles, distingués à la guerre, dans la magistrature et dans les lettres, aisés à vivre, toujours à mes ordres. Je les fais venir quand je le veux, et je les renvoie de même. Ils n'ont jamais d'humeur et répondent à toutes mes questions. Les uns déroulent devant moi les événements des siècles passés; d'autres me dévoilent les secrets de la nature: ceux-ci m'apprennent à bien vivre et à bien mourir; ceux-là chassent l'ennui par leur gaieté et m'amusement par leurs saillies; il y en a qui disposent mon âme à tout souffrir, à ne rien désirer, et me font connaître à moi-même. En un mot, ils m'ouvrent les portes de tous les arts et de toutes les sciences: je les trouve dans tous mes besoins.... Pour prix de si grands services, ils ne demandent qu'une chambre bien fermée dans un coin de ma petite maison, où ils soient à l'abri de leurs ennemis (c'est-à-dire de l'humidité et des souris). Enfin, je les mène avec moi dans les champs, dont le silence leur convient mieux que le tumulte des cités². »

« Je ne puis me rassasier de livres, écrivait-il

1. Cf. COCHERIS, *op. cit.*, Notice biographique. p. xvii.

2. Ap. DARCHE, *Essai sur la lecture*, p. 572; et FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, pp. 269-270.

encore dans une de ses lettres¹, et cependant j'en ai peut-être plus qu'il ne faut.... Les livres nous charment jusqu'à la moelle, nous parlent, nous donnent des conseils, et sont unis à nous par une sorte de familiarité vivante et harmonieuse. »

« Pétrarque tombait dans l'hypocondrie quand il cessait de lire ou d'écrire.... Dans le cours de ses fréquents voyages, il écrivait partout où il s'arrêtait². Un de ses amis, l'évêque de Cavaillon, craignant que l'ardeur avec laquelle le poète travaillait à Vaucluse n'achevât de ruiner sa santé, déjà très ébranlée, lui demanda un jour la clef de sa bibliothèque. Pétrarque la lui remit, sans savoir pourquoi son ami voulait l'avoir. Le bon évêque enferma dans cette bibliothèque livres et écritures, et lui dit : « Je te défends de travailler pendant dix jours ». Pétrarque promit d'obéir, non sans un violent effort. Le premier jour lui parut d'une longueur interminable; le second, il eut un mal de tête continu; le troisième, il se sentit des mouvements de fièvre. L'évêque,

1. Ap. MÉZIÈRES, *Pétrarque*, p. 552. (Paris, Didier, 1868.)

2. Il avait une veste de cuir, sur laquelle il écrivait, durant ses promenades, lorsqu'il manquait de papier ou de parchemin. Ce vêtement, couvert d'écriture et de ratures, était encore, en 1527, conservé par le cardinal Sadolet comme une précieuse relique littéraire. (GÉRAUD, *op. cit.*, pp. 9-10.) Cf. Pascal revenant « quelquefois de la promenade avec les ongles chargés de caractères qu'il traçait dessus avec une épingle : ces caractères lui remettaient dans l'esprit diverses pensées qui auraient pu lui échapper ». (SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. IV, p. 599.)

touché de son état, lui rendit sa clef, et le poète recouvra aussitôt ses forces¹. »

Pétrarque a non seulement composé différents opuscules relatifs à la bibliophilie, *De l'abondance des livres*, *De la réputation des écrivains*², etc., remplis de sages conseils et aussi de fines et malicieuses remarques³, il témoignait le plus grand zèle, une véritable passion, pour la découverte et l'exhumation des manuscrits. On voit, dans sa correspondance, qu'il les faisait rechercher en France, en Angleterre, en Italie et jusqu'en Grèce, et qu'il ne passait jamais à proximité d'un ancien monastère, sans se détourner pour en visiter la bibliothèque. « Vers la vingt-cinquième année de ma vie, raconte-t-il dans une de ses lettres⁴, étant arrivé à Liège et ayant appris qu'il s'y trouvait bon nombre de livres, je m'y suis arrêté et j'y ai retenu mes compagnons jusqu'à ce que j'eusse copié moi-même une oraison de Cicéron, et fait transcrire une autre par un de mes amis; je répandis ensuite ces ouvrages en Italie. »

1. ZIMMERMANN, *De la solitude*, chap. VII, pp. 164-165, trad. Marmier. (Paris, Victor Masson, 1855.)

2. Ces deux petits livres font partie de son grand ouvrage philosophique *De remediis utriusque fortunæ*, et ont été traduits par Victor Develay. (Paris, Librairie des bibliophiles, 1885.)

3. Nous en citerons des extraits plus loin, dans le tome II, chap. IV, en parlant du « Choix des livres ».

4. Ap. PETIT-RADEL, *op. cit.*, pp. 156-157; et LALANNE, *op. cit.*, pp. 226-227.

Pétrarque, qui a bien mérité le nom de RESTAURATEUR DES LETTRES¹, fit connaître Sophocle à l'Italie; cita Aristophane plus directement qu'on ne l'avait fait avant lui; découvrit, dans la bibliothèque du chapitre de Vérone, les *Lettres familières* de Cicéron²; et, en donnant à la république de Venise plusieurs manuscrits, posa ainsi, comme il le dit lui-même, les premiers fondements de la bibliothèque de Saint-Marc. Oubliés dans une petite pièce voisine des quatre chevaux de bronze qui ornent la façade de Saint-Marc, ces manuscrits s'y détériorèrent, et aujourd'hui il n'en subsiste qu'un très petit nombre³.

Un autre illustre écrivain du même temps, Jean BOCCACE (1515-1575), fut aussi un grand ami des livres, qui sentait saigner son cœur à la vue des mutilations et profanations dont ils étaient victimes. Voici en quels termes un de ses commentateurs, Benvenuto

1. Cf. MÉZIÈRES, *op. cit.*, p. 528.

2. On montre encore à la bibliothèque Laurentienne (à Florence) un manuscrit des *Lettres* de Cicéron, *Ad familiares*, copiées par Pétrarque, gros recueil à épaisse couverture de bois garnie de cuivres, qui faillit coûter cher à son maître. Afin d'avoir toujours auprès de lui ce manuscrit, dont il se servait très fréquemment, Pétrarque l'avait mis debout « contre la porte de sa bibliothèque. Mais, en passant par là et en pensant à autre chose, il renversa plusieurs fois le livre qui vint chaque fois le frapper à la jambe gauche et à la même place. Il en résulta une blessure qu'il négligea d'abord, qui le fit ensuite beaucoup souffrir, qui le retint au lit plusieurs jours, et qui le mit en danger de perdre la jambe ». (MÉZIÈRES, *op. cit.*, p. 559.)

3. LALANNE, *op. cit.*, pp. 227 et 191.

da Imola, nous rend compte d'une visite faite par l'auteur du *Décameron* à l'abbaye du Mont-Cassin :

« Mon vénérable maître, Boccace de Certaldo, se trouvant dans la Pouille, alla visiter le noble monastère du Mont-Cassin; et, avide de voir la bibliothèque, dont il avait entendu vanter la richesse, il demanda humblement à un moine (car il était très doux de son naturel) qu'il voulût bien avoir la complaisance de lui ouvrir la bibliothèque. Mais celui-ci lui répondit avec humeur en lui montrant une échelle très haute : « Montez, car elle est ouverte ». Boccace monta joyusement, et trouva le local, où était un si précieux trésor, sans clef ni porte; et, étant entré, il s'aperçut que les herbes poussaient aux fenêtres, et que, livres et bancs, tout était couvert d'une épaisse poussière. Alors, tout en s'étonnant de pareilles choses, il commença à ouvrir un livre, puis un autre, et y trouva une infinité d'ouvrages anciens et étrangers. Aux uns, il manquait des cahiers, aux autres on avait coupé les marges; la plupart étaient mutilés de diverses manières. Enfin Boccace, gémissant de voir que les travaux et les fruits des études de tant d'illustres génies étaient tombés entre les mains de tels hommes, s'éloigna, le cœur dolent et les yeux pleins de larmes. Puis, en parcourant le cloître, il demanda à un moine qu'il rencontra pourquoi ces livres précieux étaient ainsi mutilés d'une façon si honteuse. Celui-ci lui répondit que des

moins, voulant parfois gagner deux ou cinq sous, raclaient un cahier et en faisaient des petits psautiers, qu'ils vendaient aux enfants; quant aux marges, ils en faisaient de petits livres qu'ils vendaient aux femmes. Maintenant donc, ô homme studieux! conclut Benvenuto, casse-toi la tête pour faire des livres¹. »

Suivant l'exemple de saint Louis, notre roi CHARLES V dit le Sage ou le Savant (1557-1580) forma une bibliothèque ou « librairie », mais avec l'intention qu'elle ne fût pas dispersée après sa mort, et pût servir à ses successeurs. Il donna l'ordre à son valet de chambre et bibliothécaire, Gilles Malet, de dresser le catalogue de cette collection, qui était installée dans une des tours du Louvre, — la *Tour de la Librairie*, — et y occupait trois étages. « Les croisées en étaient ornées de vitres peintes, défendues par des barreaux de fer et des grillages. Les lambris étaient de bois d'Irlande et le plafond en bois de cyprès. Une lampe d'argent suspendue et trente petits chandeliers y étaient disposés pour éclairer les lecteurs². »

Gilles Malet, dans son catalogue, consacre à chaque salle un chapitre spécial. La « première chambre par bas » renfermait 274 manuscrits; la « chambre du milieu », 255; et la « troisième cham-

1. Ap. LALANNE, *op. cit.*, pp. 211-212.

2. SAUVAL, ap. PETIT-RADEL, *op. cit.*, p. 155.

bre au plus hault », 444 : ce qui donne un total de 975 volumes.

« Ce catalogue, ajoute M. Alfred Franklin¹, est un document précieux pour notre histoire littéraire. On y trouve des Bibles latines et françaises, des Missels, des Psautiers, des Heures, des Bréviaires; la Légende dorée, les Vies des Saints, des relations de miracles; peu d'ouvrages des Pères, mais un grand nombre de traités d'astrologie, de géomancie et de chiromancie, sciences dans lesquelles Charles V avait une grande foi. La médecine comprenait seulement quelques ouvrages d'Hippocrate, des fragments d'Avicenne et des traductions de l'arabe. La jurisprudence était représentée par les Décrétales, le Digeste et trois ou quatre coutumes de diverses provinces. Les livres d'histoire étaient assez nombreux. La plupart de ces volumes contenaient, d'ailleurs, de magnifiques miniatures, étaient revêtus de riches étoffes, et garnis de fermoirs en métal précieux. Aussi Christine de Pisan parle-t-elle avec admiration de « la belle assemblée de notables livres « et belle librairie qu'avait Charles V ».

Malheureusement, en 1429, lorsque les Anglais étaient maîtres de Paris, le duc de Bedford, régent du royaume, mit la main sur ces livres, les acheta à

1. *Les Anciennes Bibliothèques de Paris*, Bibliothèque du Roi, t. II, pp. 114-115. Cf. aussi Léopold DELISLE, *le Cabinet des manuscrits*, t. I, pp. 21 et s.

vil prix et les enleva. Quelques-uns revinrent en France, et notre Bibliothèque nationale en possède aujourd'hui plusieurs.

La Bibliothèque des rois de France ne fut reconstituée que sous Louis XI (1425-1485), qui réunit au Louvre les collections éparses dans les résidences royales, et y joignit les livres de son frère le duc de Guyenne, puis une partie de ceux du duc de Bourgogne.

CHARLES VIII (1470-1498), malgré les guerres continuelles qui remplirent son règne, contribua à augmenter le dépôt du Louvre. Depuis Robert d'Anjou, le protecteur de Pétrarque et de Boccace, Naples possédait une bibliothèque qui, sous Alphonse I^{er} et Ferdinand d'Aragon, était devenue réellement précieuse. Charles VIII, pendant sa rapide expédition en Italie, put s'emparer d'une partie de cette collection; il la rapporta en France, où son bibliothécaire, Robert Gaguin, l'ajouta aux livres rassemblés par Louis XI.

Mais déjà la maison d'Orléans possédait à Blois une bibliothèque, remarquable surtout par la beauté des volumes que le duc Louis, deuxième fils de Charles V, avait fait exécuter à ses frais. CHARLES D'ORLÉANS (1591-1465), fils aîné du duc Louis, eut pour les livres le même goût que son père, et s'efforça d'augmenter la collection que celui-ci avait laissée. Retenu captif en Angleterre, avec son frère

Jean, comte d'Angoulême, il chercha, ainsi que lui, dans les lettres, une consolation aux peines de l'exil; et tous deux s'efforcèrent de racheter quelques-uns des manuscrits que le duc de Bedford avait enlevés de la Tour du Louvre. A leur rentrée en France (1440), ils rapportèrent une soixantaine de volumes, que Charles d'Orléans expédia à Blois.

LOUIS XII (1462-1515), fils de Charles d'Orléans, avait conservé pour Blois, sa ville natale, une prédilection très marquée; il y transporta tous les ouvrages que renfermait encore la Tour du Louvre, les réunit à la bibliothèque de son père, et plaça celle-ci sous la direction de François du Refuge, son aumônier. Pendant son éphémère conquête du Milanais, il trouva le temps d'envoyer à Blois (1499) la belle bibliothèque que les Visconti et les Sforza avaient formée à Pavie, et qui ne comptait pas moins de mille manuscrits grecs, latins, italiens et français. Sa campagne contre les États vénitiens lui permit de s'emparer d'une partie de la précieuse collection qui avait fait les délices de Pétrarque; l'infatigable érudit l'avait rassemblée avec des peines extrêmes; il la traînait avec lui dans tous ses voyages, et avait fini par la donner, en 1562, à la république de Venise¹.

Louis XII enrichit encore sa bibliothèque d'une collection formée par Louis de Bruges, seigneur de

1. Cf *supra*, p. 401.

la Gruthuyse. Le cabinet de ce savant bibliophile était, après celui des ducs de Bourgogne, le plus beau et le mieux fourni de toute la Flandre. A la mort de Louis de Bruges (1492), cette collection passa à son fils Jean, qui la donna ou plutôt la vendit à Louis XII.

FRANÇOIS I^{er} (1494-1547) portait aux Lettres un réel intérêt, que la création du Collège de France suffirait à prouver. La « Bibliothèque du Roi » prit, pendant son règne, un rapide essor. Trouvant la bibliothèque de Blois trop éloignée, il en commença une nouvelle à Fontainebleau, et créa, en 1522, la place de « maître de la librairie du roi », dont il pourvut le savant Guillaume Budé. Il ne pouvait faire, à tous égards, un meilleur choix; le goût des livres était comme héréditaire dans la famille des Budé.

A sa mort, en 1540, Guillaume Budé eut pour successeur Pierre Duchâtel, évêque de Tulle, qui, dès son entrée en fonctions, décida François I^{er} à réunir à sa collection de Fontainebleau la bibliothèque restée à Blois.

Rappelons aussi qu'un peu auparavant, le 8 décembre 1558, François I^{er} avait rendu une ordonnance concernant la librairie, dont les dispositions sont encore en vigueur. Cette ordonnance avait trait au « dépôt légal », et prescrivait aux libraires-éditeurs de remettre un exemplaire de

toutes leurs publications « ès mains de nostre amé et féal conseiller... ayant la charge de nostre dicte librairie... le tout à peine de confiscation¹ ».

HENRI II (1519-1559), « quoique bien instruit en sa jeunesse, fut tellement diverti par les guerres qu'il continua avec Charles-Quint, qu'il n'eut guères moyen de caresser ou favoriser les Muses² », et s'occupa peu de sa bibliothèque.

FRANÇOIS II (1544-1560) régna un an à peine, et n'eut guère de temps non plus à consacrer à ses livres.

A l'avènement de CHARLES IX (1550-1574), protecteur de Ronsard et poète lui-même, on pouvait espérer une ère favorable aux lettres; mais les luttes religieuses en décidèrent autrement. La Bibliothèque du Roi n'acquiesça, sous ce règne, aucune collection nouvelle; un important changement s'y produisit cependant : c'est sous le règne de Charles IX qu'elle quitta Fontainebleau et fut réintégrée à Paris.

Telles sont, résumées en quelques mots, les origines et les premières phases de notre Bibliothèque nationale³.

1. Cf. Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, t. II, p. 136.

2. Gabriel NAUDÉ, *Additions à l'histoire du roy Louis XI*, p. 467, *ap.* Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, p. 140, note 2.

3. Tous ces détails sont extraits, le plus souvent textuellement, du grand et excellent ouvrage de M. Alfred FRANKLIN, *les Anciennes Bibliothèques de Paris*, t. II, pp. 151-145. (Paris, Imprimerie nationale, 1870.)

III

DEPUIS L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE LOUIS XIV

L'invention de l'imprimerie, cette invention « qui semble être plus divine qu'humaine¹ », est, comme l'atteste Victor Hugo², « le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement... Sous la forme imprimerie, la pensée est plus impérissable que jamais; elle est volatile, insaisissable, indestructible. » « Le monde, ce jour-là, entra dans l'infini, » constate, à son tour, l'historien Michelet³.

1. LOUIS XII, Déclaration du 9 avril 1515 concernant les libraires de Paris, ap. LACROIX, FOURNIER ET SERÉ, *Histoire de l'imprimerie*, p. 124.

2. *Notre-Dame de Paris*, livre V, chap. II (t. I, p. 216. Paris, Hachette, 1858).

3. *Histoire de France*, livre XII, chap. IV (t. VII, p. 175. Paris, Marpon et Flammarion, 1879). Michelet fait cette très juste remarque, que je signale en passant : « Des deux découvertes (la mobilité des caractères et la fonte), la première était une chose naturelle, nécessaire, amenée par un progrès invincible.... La grande invention, c'est la fonte; là fut le génie, la révolution féconde. » « Il est assez surprenant, dit, de son côté, PEIGNOT (*Manuel du bibliophile*, t. I, p. xxxvi), que les anciens n'aient pas connu l'imprimerie,

La date de l'invention est incertaine : elle oscille entre 1440 et 1450 ; le nom de l'inventeur est mal connu : ce nom de Gutenberg est écrit tantôt Gudinberg, tantôt Gutenberger, tantôt Gudenburch, tantôt même on l'appelle Gensfleisch¹. On a même longtemps cru, et certains, paraît-il, estiment encore que Gutenberg ou Gensfleisch ou son associé Fust ou Faust ne sont que de perfides plagiaires, que le véritable inventeur est le Hollandais Laurent Coster (de Harlem)². Rien, en un mot, de plus confus et de plus obscur que cette question des origines de l'imprimerie, qui a fait couler des tonnes d'encre.

Décrire l'impulsion donnée par ce nouveau mode de reproduction de la pensée à l'expansion du livre, à la diffusion et à l'amour de la science et des

eux qui l'ont presque touchée au doigt : car ils avaient des caractères alphabétiques en relief, fondus soit en fer, soit en airain, dont ils se servaient pour marquer des vases en terre et autres ustensiles. Il existe au Muséum de Portici » — c'est-à-dire sans doute aujourd'hui au Musée de Naples — « une boîte remplie de ces sortes de caractères anciens, trouvés à Herculaneum. Comment, avec de telles données, n'a-t-on pas eu l'idée de la possibilité d'imprimer? »

1. Cf. LALANNE. *op. cit.*, p. 64, note 1.

2. « Laurent Coster, né en 1370, avait soixante-dix ans en 1440, époque la plus éloignée qu'on puisse attribuer à la découverte de l'imprimerie, et cette année même est celle de la mort de Laurent Coster. » (Ambroise FIRMIN-DIDOT. *Essai sur la typographie*, p. 590.) « L'imprimerie était née.... Cela se passait entre l'an 1440 et l'an 1450 de notre ère. » (EGGER, *Histoire du livre*, p. 119.)

lettres, serait chose superflue. Il va de soi que la nouvelle découverte fit rapidement tomber le prix des livres, précédemment si élevé¹. « Que d'actions de grâces ne vous rendra pas le monde littéraire et chrétien ! dit Jean-André, évêque d'Aléria², au pape Paul II (1448-1471), qui avait introduit l'imprimerie à Rome. N'est-ce pas une grande gloire pour Votre Sainteté d'avoir procuré aux plus pauvres la facilité de se former une bibliothèque à peu de frais, et d'acheter, pour vingt écus, des volumes corrects, qu'antérieurement on pouvait à peine obtenir pour cent écus, quoiqu'ils fussent remplis de fautes de copistes ? Maintenant on peut acheter un volume moins cher que ne coûtait autrefois sa reliure. »

Notons, en outre, que, durant ce même siècle, deux autres grands événements vinrent, comme l'imprimerie, modifier l'état des connaissances humaines et en provoquer l'accroissement : la prise de Constantinople par les Turcs, en 1455, qui fit refluer en Italie et dans tout l'Occident quantité de

1. « La découverte de l'imprimerie, qui popularisa le Livre, porta, par contre, un terrible coup à son luxe. Il lui fallut subir le sort de tout ce qui se démocratise ; il dut, pour pénétrer enfin chez le peuple, se faire plus humble d'apparence, plus simple d'habit. » Etc. (Édouard FOURNIER, *l'Art de la reliure en France*, p. 41. Paris, Dentu, 1888. In-18.)

2. Dans la dédicace en tête de l'édition des *Épîtres* de saint Jérôme, donnée à Rome en 1470 : *ap.* PETIT-RADEL, *op. cit.*, pp. 219-220 ; et LALANNE, *op. cit.*, p. 156.

manuscrits grecs¹, et, en 1464, l'établissement des postes en France par Louis XI², qui, d'abord créées pour le service exclusif du roi et de son gouvernement, ne tardèrent pas à se généraliser, ce qui permit à tous les érudits, travailleurs et chercheurs, aux libraires, imprimeurs, etc., de correspondre entre eux, d'entretenir ensemble des relations plus régulières et plus fréquentes.

Ces faits rappelés, reprenons notre revue succincte des fervents du Livre et servants des Lettres, et notre « florilège » de leurs beaux « dictes », préceptes, sentences et exemples.

Le cardinal BESSARION (1395-1472), qui, deux fois, faillit être élu pape, mérite une des premières places dans cette galerie. Il fut un des plus féconds écrivains et l'un des plus zélés bibliophiles de son époque. Dans sa célèbre lettre du 4 mai 1468, adressée au doge et au sénat de Venise, par laquelle il fait don de ses précieuses collections « à la vénérable bibliothèque Saint-Marc », dont elles sont encore aujourd'hui l'une des richesses, il nous conte les débuts de sa passion et nous en dépeint toute l'ardeur :

« Dès ma plus tendre enfance, écrit-il, tous mes

1. Cf. PETIT-RADEL, *op. cit.*, pp. 158 et 162.

2. Édit du 1^{er} juin 1464. Cf. LEQUIEN DE LA NEUFVILLE, *Usage des postes chez les anciens et les modernes*, pp. 56 et s. (Paris, Delatour, 1750); et Alexis BELLOC, *les Postes françaises*, pp. 16-23 (Paris, Didot, 1886).

goûts, toutes mes pensées, tous mes soins n'ont eu d'autre but que de me procurer des livres pour en former une bibliothèque assortie. Aussi, dès mon jeune âge, non seulement j'en copiais beaucoup, mais toutes les petites épargnes que je pouvais mettre de côté par une grande économie, je les employais sur-le-champ à acheter des livres; et, en effet, je croyais ne pouvoir acquérir ni d'ameublement plus beau, plus digne de moi, ni de trésor plus utile et plus précieux. Ces livres, dépositaires des langues, pleins des modèles de l'antiquité, consacrés aux mœurs, aux lois, à la religion, sont toujours avec nous, nous entretiennent et nous parlent; ils nous instruisent, nous forment, nous consolent; ils nous rappellent les choses les plus éloignées de notre mémoire, nous les rendent présentes, les mettent sous nos yeux. En un mot, telle est leur puissance, telle est leur dignité, leur majesté, leur influence, que, s'il n'y avait pas de livres, nous serions tous ignorants et grossiers; nous n'aurions ni la moindre trace des choses passées, ni aucun exemple, ni la moindre notion des choses divines et humaines. Le même tombeau qui couvre les corps aurait englouti les noms célèbres¹.

1. FORMEY, dans ses *Conseils pour former une bibliothèque...*, p. 101 (Berlin, Haude et Spener, 1756), compare avec raison cette éloquente apothéose des livres à la célèbre apologie des Lettres, placée par Cicéron dans son plaidoyer pour

« Cependant, quoique j'eusse déjà fait tout ce qu'il m'était possible de faire pour ma bibliothèque, je sentis tout à coup mon zèle se ranimer à la funeste nouvelle de la perte de la Grèce et de la prise de Constantinople (le 29 mai 1455), et je n'épargnai rien pour obtenir, par des recherches multipliées, tous les livres grecs que l'on pouvait découvrir; car je craignais beaucoup que tant de grands hommes, que le fruit précieux des veilles et des sueurs de tant d'illustres écrivains, que tant de flambeaux du monde, se trouvant dans un aussi grand danger, ne vissent à périr avec tout le reste. D'ailleurs, dans les temps anciens, les lettres grecques ont déjà fait une telle perte, que de deux cent vingt mille ouvrages qui, au rapport de Plutarque, existaient dans la bibliothèque d'Apamée, à peine il nous en reste mille. J'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de réunir moins un grand nombre de livres que des ouvrages excellents, et surtout de les avoir complets. Ainsi j'ai rassemblé, parmi les productions des sages de la Grèce, tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus difficile à trouver.

« Mais, réfléchissant souvent sur cet objet, il m'a semblé que mon but ne serait pas entièrement atteint, si je ne prenais des précautions pour qu'un

Archias : « Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant... ». Cf. *supra*, p. 13, note 1.

trésor amassé avec tant de soins et à si grands frais ne fût ni vendu ni dispersé après ma mort, mais qu'il fût placé, pendant que j'existe encore, dans quelque lieu sûr et commode, et conservé précieusement pour l'utilité commune des amis des lettres grecques et latines¹. . . »

Le roi de Hongrie Mathias CORVIN (1445-1490), très versé dans les lettres et les sciences, avait rassemblé à Bude, sa capitale, une superbe bibliothèque, qui contenait une grande quantité de manuscrits provenant de Constantinople. Cette bibliothèque, riche de 50 000 volumes, fut saccagée, en 1526, après la bataille de Mohacz, lorsque les Turcs, sous la conduite de Soliman, entrèrent à Bude. Les somptueuses reliures, garnies de pierreries et de fermoirs d'argent, furent arrachées par les soldats, les plus belles miniatures déchirées et enlevées; le feu fut mis ensuite à ce qui restait, et peu de volumes échappèrent au désastre. Quelques-uns, oubliés dans une tour, y furent retrouvés un siècle plus tard, et ils font aujourd'hui partie de la bibliothèque de Vienne; quatre autres figurent dans les collections de notre Bibliothèque nationale; « mais on peut affirmer, dit M. Van Praet, qu'ils sont des plus beaux que renfermait celle de Bude² ».

1. Ap. PEIGNOT, *Manuel du bibliophile*, t. I, pp. xxxi-xxxiv.

2. Ap. Édouard FOURNIER, *l'Art de la reliure en France*, p. 57.

Voici en quels termes enthousiastes un poète et philologue allemand, qui vivait peu après Mathias Corvin, BRASSICANUS (1500-1559), décrit, dans sa préface des œuvres de Salvien, les richesses d'art et d'érudition rassemblées par le roi de Hongrie, avec quelle désolation aussi il raconte la perte de ces merveilles :

« J'ai vu tous ces livres; mais pourquoi dirai-je des livres, quand chacun de ces livres était un trésor? Dieux immortels, qui pourra croire de quelle jouissance a été pour moi un pareil spectacle? Je croyais être, non dans une bibliothèque, mais, comme on dit, dans le sein de Jupiter, tant il y avait là de livres anciens, grecs et hébreux, que le roi Mathias, après la prise de Constantinople et la ruine d'un grand nombre de villes considérables, avait rachetés à grands frais, du milieu de la Grèce, et avait reçus comme des esclaves arrachés aux fers et aux chaînes des barbares.

« Il se trouvait là, à l'exclusion toutefois de tous livres des sophistes, tant d'ouvrages latins, anciens et modernes, que je ne me rappelle pas en avoir vu ailleurs un pareil assemblage. Car le roi Mathias, que l'on appellerait certainement le dévorateur des livres, entretenait à grands frais à Florence quatre fameux copistes, dont la seule et unique fonction était de lui transcrire tous les auteurs grecs et latins les plus célèbres, qu'il n'avait pu faire venir

de la Grèce; car l'art typographique, comme toutes les choses à leur début, n'avait pas encore pris une grande extension ni poussé de telles racines, qu'il pût satisfaire les désirs ardents et vraiment royaux de ce roi, le plus excellent de tous.... J'y ai vu des auteurs grecs innombrables et des commentaires infinis sur presque tous les poètes, commentaires peu ou point connus des savants.... O cruauté des Turcs! ô farouche folie des barbares! ô extermination des belles-lettres!... Ainsi cette bibliothèque vraiment précieuse a péri d'une si misérable façon, que, toutes les fois que le souvenir me revient en mémoire (et il m'y revient souvent), je m'écrie avec Virgile :

... Quis, talia fando...
Temperet a lacrymis¹ ? »

MACHIAVEL (1469-1550) avait coutume, avant d'entreprendre sa lecture quotidienne de quelque chef-d'œuvre d'Athènes ou de Rome, de revêtir ses plus beaux habits, comme pour se rendre plus digne de cette haute fréquentation et, en même temps, faire honneur à cet hôte illustre. « ... Le soir venu, je retourne chez moi, et j'entre dans mon cabinet : je me dépouille, sur la porte, de ces habits de paysan, couverts de poussière et de boue; je me revêts d'habits de cour, ou de mon costume, et,

1. « Qui, à un tel récit, pourrait retenir ses larmes ? » (VIRGILE, *Énéide*, II, vers 6 et 8.) Ap. LALANNE, *op. cit.*, p. 216.

habillé décemment, je pénètre dans le sanctuaire antique des grands hommes de l'antiquité : reçu par eux avec bonté et bienveillance, je me repais de cette nourriture qui, seule, est faite pour moi, et pour laquelle je suis né... et, pendant quatre heures, j'échappe à tout ennui, j'oublie tous mes chagrins, je ne crains plus la pauvreté, et la mort ne saurait m'épouvanter¹.... »

Un autre savant italien, le philosophe, poète et astronome Celio CALCAGNINI (1479-1541), qui, avant COPERNIC (1473-1543) et presque un demi-siècle avant GALILÉE (1564-1642), émit l'idée que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil², légua, par son testament, tous ses livres et instruments de mathématiques à la bibliothèque des dominicains de Ferrare, sa ville natale, et voulut reposer, après sa mort, dans le lieu où il s'était toujours plu à vivre. C'est ce qu'une épitaphe de cette bibliothèque nous apprend : *Index tumuli Cælii Calcagnini, qui ibidem sepelire voluit ubi semper vixit*. Et, au-dessous du mausolée, on lit une inscription où se trouvent ces belles paroles : *Ex diuturno studio hoc delicit : mortalia contemnere, et ignorantiam suam non ignorare*³.

1. MACHIAVEL, Lettre à Francesco Vettori, *Œuvres littéraires*, trad. Périès, p. 456. (Paris, Charpentier, s. d.)

2. Cf. son opuscule *Quomodo cælum stet, terra moveatur*. « Calcagnini n'aurait-il pas droit, lui aussi, à un peu d'immortalité? » (*La Grande Encyclopédie*, art. Calcagnini.)

3. « Une longue étude lui a appris à mépriser les choses

La lecture tient une grande place dans le programme d'études et la « discipline » que RABELAIS (1483?-1555) institue, par l'intermédiaire de Poncecrates, à l'usage de Gargantua. Dans la matinée, « par trois bonnes heures luy estoit faicte lecture ». Puis, « au commencement du repas, » — du repas de midi, du dîner, que nous appelons aujourd'hui déjeuner, — « estoit lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il (Gargantua) eust pris son vin. Lors (si bon sembloit) on continuoit la lecture ou commençoient à deviser joyeusement ensemble. » L'après-midi, Gargantua « se remettoit... tant à répéter la lecture matutinale qu'à poursuivre le livre entrepris¹ ».

On connaît les humbles et studieux débuts de Jacques AMYOT (1515-1595), qui devint évêque d'Auxerre et grand aumônier de France, et s'est acquis, comme traducteur de Plutarque et de Longus, une gloire littéraire encore brillante : tous les dictionnaires, les galeries d'enfants prodiges, les livres de morale à l'usage de la jeunesse, ont consigné ce salubre exemple de passion pour l'étude et les livres, de courageuse et inlassable persévé-

mortelles, et à ne pas ignorer sa propre ignorance. » Cf. MICHAUD, *Biographie universelle*. Voir aussi sur Calcagnini un sonnet de M. F. FERTIAULT, dans *les Légendes du livre*, pp. 78 et 196.

1. *Gargantua*, chap. xxiii, pp. 41-42. (RABELAIS, *Œuvres*, Paris, Charpentier, 1861.)

rance. De Melun, dont il était originaire, la mère de Jacques Amyot envoyait à son fils, chaque huit jours, une miche de pain, par les bateliers qui descendaient la Seine; et l'on rapporte que le manque d'huile obligeait l'enfant à étudier la nuit à la lueur de charbons embrasés. Pour avoir des livres à sa disposition et obtenir des lambeaux de leçons, le jeune Amyot se fit le domestique de quelques étudiants riches, et, à force de privations, de volonté et d'énergie, il réussit à apprendre le latin, le grec, la philosophie, les mathématiques; il se fit recevoir maître ès arts, et, grâce aux protections qu'il s'était acquises, car de tout temps il en a fallu, il finit par obtenir une chaire à l'université de Bourges¹.

1. Cf. l'enfance de Pierre RAMUS (1515-1572), entré comme domestique, à l'âge de douze ans, au collège de Navarre, et consacrant ses nuits à l'étude: de Georges STEPHENSON (1781-1848), qui, fils d'un ouvrier chauffeur, n'ayant pas le sou pour acheter des livres d'étude, dans sa mine de Newcastle-sur-Tyne, s'improvise le cordonnier de ses compagnons; puis, plus tard, pousse si bien son fils, que ce fils, Robert Stephenson, devient un illustre ingénieur, un des premiers sujets d'Angleterre, et repose aujourd'hui à Westminster, à côté des rois (FERTIAULT, *les Légendes du livre*, pp. 40 et 190); du général DROUOT (1774-1847), fils d'un boulanger de Nancy: « Le jeune Drouot s'était senti poussé à l'étude des lettres par un très précoce instinct. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des frères des Écoles chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Ses parents, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré

RONSARD (1524-1585) appelle très joliment ses livres familiers :

Mes bons hostes muets qui ne fâchent jamais¹.

Étienne PASQUIER (1529-1615), l'érudit auteur des *Recherches de la France*, décrit ainsi, dans une de ses lettres à Achille de Harlay, son genre de vie accoutumé : «... Étant maintenant réduit en ma chambre, voici l'économie que j'y garde. J'ai d'un côté mes livres, ma plume et mes pensées; d'un autre, un bon feu, tel que pouvait souhaiter Martial, quand, entre

de l'école ou du collège, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir, dans ses oreilles et son esprit, les inconvénients d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait, par un éclat plus vif, la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès les deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait point de lui manquer de nouveau; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de Tite-Live ou de César. » (LACORDAIRE, *Oraison funèbre du général Drouot*, p. 2. Paris, H. Gautier, s. d.)

1. Car, seul maistre de moy, j'allois, plein de loisir,
Où le pied me portoit, conduit de mon désir,
Ayant tousjours ès mains, pour me servir de guide,
Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
Mes bons hostes muets qui ne fâchent jamais ;
Ainsi que je les prens, ainsi je les remais ;
O douce compagnie et utile et honneste !

(RONSARD, *Poésies pour Hélène*, Élégie, p. 64. *Œuvres choisies*, Paris, Garnier, 1841.)

les félicités humaines, il y mettait ces deux mots : *focus perennis*. Ainsi me dorlotant de corps et d'esprit, je fais de mon étude une étuve, et de mon étuve une étude ; et, en l'un et l'autre sujet, je donne ordre qu'il n'y ait aucune fumée : au demeurant, étude de telle façon composée, que je ne m'asservis aux livres, ains les livres à moi. Non que je les lise de propos délibéré pour les contredire ; mais tout ainsi que l'abeille sautelle d'une fleur à autre, pour prendre sa petite pâture dont elle forme son miel, aussi lis-je ores l'un, ores un autre auteur, comme l'envie m'en prend, sans me lasser, ou opiniâtrément harasser en la lecture d'un seul : car autrement, ce ne serait plus étude, ains servitude pénible. Ainsi mûrissant par eux mes conceptions, tantôt assis, tantôt debout, ou me promenant, leurs auteurs me donnent souvent des avis, auxquels jamais ils ne pensèrent, dont j'enrichis mes papiers...¹ ».

MONTAIGNE (1533-1592) vivait de même dans sa « librairie », au troisième étage de sa tour, butinant çà et là, sans contrainte et selon sa fantaisie : « Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. Tantôt je resve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy.... Je passe là et la plus part des jours de ma vie, et la plus part des

1. Étienne PASQUIER, *Œuvres choisies*, t. II, p. 419. (Paris, Didot, 1849.)

heures du jour.... C'est là mon siège; j'essaye à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté, et conjugale, et filiale, et civile.... Misérable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulièrement la court; où se cacher¹. »

« Le commerce (c'est-à-dire la fréquentation et l'usage) des livres, dit-il encore², est bien plus sûr et plus à nous (que le commerce avec les hommes par la conversation, et avec les femmes par l'amour)... il a pour s'apart la constance et facilité de son service. Cettuy-cy costoye tout mon cours, et m'assiste partout; il me console en la vieillesse et en la solitude; il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent; il esmousse les poinctures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination opportune, il n'est que de recourir aux livres; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobent : et si ne se mutinent point, pour veoir que je ne les recherche qu'au défaut de ces aultres commodités, plus réelles, vives et naturelles; ils me receoivent toujours du mesme visage....

1. *Essais*, livre III, chap. III (t. III, pp. 566-567. Paris, Charpentier, 1862). « Il se faut réserver une arrière-boutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraite et solitude, » dit ailleurs Montaigne (livre I, chap. xxxviii; t. I, p. 559).

2. *Op. cit.*, livre III, chap. III (t. III, pp. 565-566).

J'en jouïs, comme les avaricieux des trésors, pour savoir que j'en jouirai quand il me plaira : mon âme se rassasie et contente de ce droict de possession. Je ne voyage sans livres, ni en paix, ni en guerre : toutesfois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les emploie ; ce sera tantost, dis-je, ou demain, ou quand il me plaira : le temps court et s'en va ce pendant, sans me blecer ; car il ne se peult dire combien je me repose et séjourne en cette considération, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure ; et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que j'aye trouvé à cet humain voyage ; et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à dire » (qui en sont privés).

« Je ne cherche aux livres, dit ailleurs Montaigne¹, qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherché que la science qui traicte de la cognoissance de moi-mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.... Si ce livre me fasche, j'en prends un aultre.... Je ne me prends guères aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides.... »

Il y aurait encore à extraire des *Essais* bien d'autres passages relatifs à la lecture et aux belles-lettres. En voici un dernier, où, toujours sans parti pris,

1. *Essais*, livre II, chap. x (t. II, p. 210).

aussi dépourvu d'entêtement qu'inaccessible à l'exaltation, le prudent épicurien déclare préférer à tout, même aux livres, la santé et la gaieté, *nos deux meilleures pièces* : « Les livres sont plaisants ; mais si, de leur fréquentation, nous en perdons enfin la gaieté et la santé, nos meilleures pièces, quittons-les : je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepoiser cette perte.... Je n'aime pour moi que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent, et conseillent à régler ma vie et ma mort¹. »

HENRI IV (1555-1610) était, au dire de Scaliger², incapable de deux choses : « à savoir de *lire* et de *tenir gravité* ». D'Aubigné parle aussi de ce peu de goût de son maître pour la lecture³. « Il est fort heureux, ajoute Sainte-Beuve⁴, après cette citation de d'Aubigné, qu'il ait lu Plutarque dans son enfance et par les soins de sa mère, car il ne l'aurait sans

1. *Essais*, livre I, chap. xxxviii (t. I, pp. 567-568).

2. *Ap. SAINTE-BEUVE, Causeries du lundi*, t. XI, p. 579.

3. Parmi les princes peu *lisards*, selon l'expression de la maréchale Lefebvre, — qui, visitant un hôtel qu'elle venait d'acheter, et voyant la pièce réservée à la bibliothèque, dont les rayons étaient dégarnis de livres, s'avisait de cet expédient : « J'en ferai un fruitier ! Lefebvre n'est pas *lisard*, moi, point du tout *lisarde*... » (cf. FERTIAULT, *les Légendes du livre*, pp. 27 et 188). — on cite le roi Charles X, qui avouait un jour : « J'en veux à M. de la Vauguyon de m'avoir si mal élevé que je n'ai jamais pu lire quatre pages de suite, même quatre pages de *Gil Blas*, sans m'ennuyer. » (SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. II, p. 550.)

4. SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. XI, p. 580.

doute pas lu plus tard; il n'en aurait eu ni le temps ni la patience, et nous n'aurions pas cette charmante lettre, la plus jolie de celles qu'il adresse à Marie de Médicis, et qui est des premiers temps de son mariage (3 septembre 1601)¹. »

La première femme de Henri IV, la reine MARGUERITE (1555-1645), digne petite-fille de François I^{er}, était savante, comme tous les Valois. Elle parlait latin, aimait les vers, en faisait et s'en faisait faire par des poètes, ses amis plus que ses commensaux, et écrivait d'agréables et curieux Mémoires. « Quand

1. Voici cette lettre, telle que la donne M. de Lescure, dans son édition des *Lettres d'amour d'Henri IV*, pp. 198-199 (Paris, Librairie des bibliophiles, 1886), sauf l'orthographe que j'ai rajeunie : — mais ne pas oublier l'avertissement de M. G. LANSOX (*Histoire de la littérature française*, p. 545, n. 1), précisément à propos des lettres de Henri IV : « Il faut se défier des apocryphes, parfois les plus charmantes » : — « M'amie, j'attendais d'heure à heure votre lettre: je l'ai baisée en la lisant. Je vous répons en mer, où j'ai voulu courre une bordée par le doux temps. Vive Dieu! vous ne m'auriez rien su mander qui me fût plus agréable que la nouvelle du plaisir de lectures qui vous a pris. Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté; l'aimer, c'est m'aimer, car il a été l'instituteur de mon bas âge. Ma bonne mère, à qui je dois tout, et qui avait une affection si grande de veiller à mes bons déportements, et ne vouloir pas, ce disait-elle, voir en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne fusse à peine plus un enfant de mamelle. Il m'a été comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement des affaires. Adieu, mon cœur, je vous baise cent mille fois. Ce 11^e septembre, à Calais. »

elle avait commencé de lire un livre, si long qu'il fût, elle ne le laissait ni ne s'arrêtait jamais jusqu'à ce qu'elle en eût vu la fin ; « et bien souvent en per-
« doit le manger et le dormir ¹ ».

Le chancelier François BACON (1564-1626), l'auteur du *Novum Organum*, *De la dignité et de l'accroissement des sciences humaines*, etc., disait² que « lire, c'est converser avec les sages » ; et il a fait, sur les livres, les ingénieuses et judicieuses comparaisons suivantes : « Les bibliothèques sont comme ces chasses où se conservent et reposent les reliques de tous les vieux saints, mais, cette fois, sans tromperie et sans imposture.... Si l'invention du vaisseau qui porte d'un endroit à un autre endroit les richesses et les agréments de la vie, qui associe les régions les plus éloignées les unes des autres dans la participation de leurs divers produits, passe pour une invention si noble, combien plus doit-on exalter les livres, qui, comme les navires, traversent les vastes mers du temps, et qui font participer les âges les plus lointains à la sagesse, aux lumières, aux découvertes les uns des autres³. »

Le jésuite bibliographe Claude CLÉMENT, Claudius CLEMENS (1594-1642), auteur d'un traité sur la construction, le rangement et le fonctionnement des

1. Ap. SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. VI, p. 189.

2. Ap. FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 176.

3. Ap. ID., *ibid.*

bibliothèques publiques et privées¹, est d'avis qu'« il y a peu de dépenses, de profusions, je dirais même de prodigalités plus louables que celles qu'on fait pour les livres, lorsque en eux on cherche un refuge, les voluptés de l'âme, l'honneur, la pureté des mœurs, la doctrine et un renom immortel² ».

En vrai sage et très judicieusement, GASSENDI (1592-1656) avait coutume de dire que, « dans le monde, la part des gens de lettres est encore la meilleure, parce qu'ils n'ont pas le loisir de s'ennuyer, ni même de se plaindre de tout ce qui afflige les autres jusqu'au fond de l'âme³ ».

Au début de son *Discours de la Méthode*⁴, DESCARTES (1596-1650) fait cette remarque : « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées....

« Mais, continue-t-il, je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires et à leurs fables. Car c'est quasi le même de converser avec

1. *Musei, sive bibliothecæ tam privatæ quam publicæ exstructio, instructio, cura, usus....* (Lugduni, 1655. In-4.)

2. *Ap. MOURAVIT, le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, pp. 65-66.

3. *Ap. SAINTE-BEUVE, op. cit.*, t. XIV, p. 122.

4. Pages 12 et 15 (Paris, Didot, 1884. In-18).

ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. Mais, lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger à son pays; et, lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci¹. »

GUEZ DE BALZAC (1597-1654), le Malherbe de la prose française, comme on l'a à juste titre surnommé, qui, dans ses *Lettres*, dans *le Prince*, le *Socrate chrestien*, etc., s'efforce d'initier les profanes, tous les ignorants du latin et du grec, aux splen-

1. Descartes avait-il beaucoup lu? « Avant d'entreprendre, suivant sa méthode personnelle, la série magnifique de ses travaux, » avait-il vraiment lu, comme l'assure M. Albert COLLIGNON (*la Vie littéraire*, pp. 301-302), « tout ce qui avait jamais été pensé sur le monde et sur l'homme »? Quoi que Descartes ait pu dire sur lui-même et sur ses nombreuses lectures, on est plutôt porté à croire, au contraire, qu'il a toujours lu « avec discrétion », estimant sans doute après Sénèque que : « Paucis ad bonam mentem opus est litteris » (*ap. SAINTE-BEUVE, Portraits littéraires*, t. II, p. 491). « Ce sont, après tout, les ignorants comme Pascal, comme Descartes, comme Rousseau, ces hommes qui ont peu lu, mais qui pensent et qui osent, » etc. (*Id., Causeries du lundi*, t. II, p. 185.) « Descartes et Rousseau étaient de petits liseurs, peu au courant de la tradition. » (Jules LEVALLOIS, *l'Année d'un ermite*, p. 18.)

deurs de l'antiquité, « ne lisait que pour trouver de belles sentences et de belles expressions à recueillir et à enchâsser¹ ».

GUI PATIN (1601-1672), le caustique érudit, adversaire acharné du « gazetier » Renaudot et de l'antimoine, écrit à son ami Spon, le 16 novembre 1645, à propos de la « superbe et solennelle entrée » à Paris des ambassadeurs de Pologne, « qui viennent querir la princesse Marie pour être leur reine » : « Ces spectacles publics ne me touchent guères. Ils me rendent mélancolique, moy qui suis naturellement joyeux et gay, au lieu qu'ils réjouissent les autres. Quand je voy toute cette mondanité, j'ay pitié de la vanité de ceux qui les font. Il est vray qu'on ne fait point cette montre pour les philosophes, de l'humeur et de la capacité desquels je voudrois bien être; mais c'est pour le vulgaire, qui est ébloui de cet éclat et en passe le temps plus doucement. Je fus, ce jour-là, quelque peu de temps davantage qu'à mon ordinaire dans mon étude (bibliothèque, cabinet de travail) et m'y employai assez bien. Mes voisins disent que j'ay grand tort de n'avoir point

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XIII, pp. 245-246. — Les livres de Guez de Balzac reçurent un jour un hommage peu banal pour des livres. Leur maître nous conte qu'un « curieux », un campagnard sans doute, étant venu lui rendre visite, « lui commença sa harangue par le respect et la vénération qu'il avait toujours eue pour luy et pour *Messieurs ses Livres* ». (GUEZ DE BALZAC, *Entretiens*, VII: *Œuvres*, t. II, p. 550. Paris, Lecoffre, 1854.)

été à cette cérémonie, et que c'étoit la plus belle chose du monde. Ils me reprochent que je suis trop peu curieux et trop mélancolique, et moy je dis qu'ils sont trop peu ménagers de leur temps. Je m'en rapporte à vous. Si vous me condamnez, je vous promets que, la première fois que le Pape viendra à Paris, j'iray exprès jusqu'à la rue Saint-Jacques au-devant de luy, où je l'attendray chez un libraire, en lisant quelque livre, et ce ne seroit encore que pour vous complaire : car, à vous dire la vérité, si le roy Salomon avec la reine de Saba faisoient icy leur entrée, avec toute leur gloire, je ne say si j'en quitterois mes livres¹. »

A un autre de ses amis et correspondants, à Falconet, médecin lyonnais, comme Spon, Gui Patin dépeint ainsi son cabinet de travail, — son « étude », où étaient rangés « en belle place et en bel air » les dix mille volumes dont se composait sa bibliothèque² : « Je vous puis assurer qu'elle est belle. J'ay fait mettre sur le manteau de la cheminée un beau tableau d'un crucifix, qu'un peintre que j'avais fait tailler (de la pierre) me donna l'an 1627. Aux deux côtés du bon Dieu, nous y sommes tous deux en portrait, le maître et la maîtresse (c'est-à-dire Gui Patin et sa femme). Au-dessous du crucifix, les deux

1. GUI PATIN, *Lettres choisies*, lettre VIII, p. 27. (Paris, Jean Petit, 1688.)

2. Cf. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VIII, pp. 116-117.

portraits de feu mon père et de feu ma mère. Aux deux coins sont les deux portraits d'Érasme et de Joseph Scaliger. Vous savez bien le mérite de ces deux hommes divins. Si vous doutez du premier, vous n'avez qu'à lire ses Adages, ses Paraphrases sur le Nouveau Testament et ses Épîtres. J'ay aussi une passion particulière pour Scaliger, des œuvres duquel j'aime et chéris les Épîtres et les Poèmes particulièrement; j'honore aussi extrêmement ses autres œuvres, mais je ne les entends point : aussi, quand je les lis, je baisse la tête en me souvenant de ce qu'a dit Martial : *Non omnibus datum est habere nasum*. Outre les ornements qui sont à ma cheminée, il y a, au milieu de ma bibliothèque, une grande poutre qui passe par le milieu de la largeur, de bout en bout, sur laquelle il y a douze tableaux d'hommes illustres d'un côté et autant de l'autre, y ayant assez de lumière par les croisées opposées; si bien que je suis, Dieu merci, en belle et bonne compagnie avec belle clarté¹.

Ailleurs, Gui Patin nous fait cet aveu, qui n'étonnera aucun de ceux qui l'ont fréquenté : « Je me tiens plus heureux céans avec mes livres (avec mes maîtres muets, dit-il ailleurs encore) et un peu de loisir, que n'est le Mazarin avec tous ses écus et ses inquiétudes² ».

1. *Op. cit.*, lettre XXXIV, pp. 104-105.

2. *Ap. SAINTE-BEUVE, op. cit.*, p. 126.

En plusieurs endroits de ses très curieuses lettres, il nous entretient de ses « débauches », des enivrantes joies qu'il goûte dans le silence de sa bibliothèque : « ... Je ne fais guère de débauche que dans mon « étude » avec mes livres ; au moins n'en fais-je point tant comme je voudrais bien (autant que j'en voudrais). Feu M. Piètre¹, qui a été un homme incomparable, tant en bonté qu'en science, disait qu'il faisait la débauche² lorsqu'il lisait Cicéron et Sénèque, mais qu'il se réduisait aisément à son devoir avec Galien et Fernel... Ainsi je me suis réduit dans mon « étude » depuis ce temps-là ; mais on ne m'y laisse guère dans l'état paisible qu'il faudrait pour bien étudier³. »

RICHELIEU (1585-1642) aimait ses livres « plus que chose au monde », selon l'expression de Michelet⁴ : c'est à lui qu'est due la création de la bibliothèque

1. SIMON PIÈTRE dit PIÈTRE LE GRAND (1565-1618), médecin et professeur au Collège de France, célèbre par son érudition et son éloquence. Il était fils d'un médecin et professeur également prénommé Simon.

2. C'est aussi le terme qu'employait en pareille circonstance le chancelier Daguesseau : « ... Les charmes des belles-lettres, qui ont été pour moi une espèce de débauche d'esprit... » (*Instructions sur les études propres à former un magistrat*, II, Étude de l'histoire, p. 257. *Œuvres choisies*, Paris, Didot, 1871.)

3. GUI PATIN, *Lettres*, lettre du 15 juillet 1660. (Tome II, p. 74. La Haye, Van Bulderen, 1715.)

4. *Histoire de France*, t. XIV, p. 253. (Paris, Marpon et Flammarion, 1879.)

de la Sorbonne. Rappelons aussi que, fondateur de l'Académie française, Richelieu « ne reconnaissait au-dessous du trône qu'une dignité égale à la sienne, celle de l'écrivain et du penseur; il voulait qu'un homme du nom de Chapelain ou de Gombauld lui parlât couvert¹ ».

MAZARIN (1602-1661) fut de même un amateur passionné des livres. Il commença à en rassembler de bonne heure. Il en possédait déjà à Rome, dans son palais du mont Quirinal, plus de cinq mille, « conservés, nous apprend le Père Jacob², dans des armoires trépassées de fil doré, ciselées et dorées à surface, avec des vases, bustes et autres antiques sur le haut d'icelles ». Le même bibliographe ajoute ce très intéressant détail : Mazarin ne confiait la reliure de ses livres qu'à des ouvriers appelés exprès de Paris.

C'est au savant Gabriel Naudé, précédemment bibliothécaire de Richelieu, que Mazarin commit le soin de sa bibliothèque³, qui fut installée d'abord

1. Augustin THIERRY, *Essai sur l'histoire... du Tiers État*, chap. VIII, p. 212. (Paris, Furne, 1868.)

2 *Ap.* Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, Collège Mazarin, t. III, p. 37.

3. Voir *ap.* Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, t. III, p. 48, de curieux détails concernant la façon dont Gabriel Naudé faisait, en Italie, des achats de livres pour le compte de Mazarin : « On nous le représente entrant, une toise à la main, chez les libraires, mesurant les tablettes, et fixant le prix d'après leurs dimensions; aussi J.-V. Rossi prétend-il que les boutiques où il avait passé semblaient plutôt avoir été dévastées par un ouragan que visitées par un bibliophile. Naudé, d'ailleurs, marchandait beaucoup, et, à force

dans l'hôtel de Nevers, actuellement occupé par la Bibliothèque nationale.

« A la fin de l'année 1645, la bibliothèque de Mazarin renfermait douze mille volumes imprimés et quatre cents manuscrits; c'était déjà « l'une des plus « accomplies de l'Europe¹ », et le cardinal poursuivait avec ardeur une idée généreuse, que les dernières volontés de Richelieu lui avaient inspirée². » C'était d'ouvrir à deux battants les portes de cette bibliothèque, et de mettre cette collection tout entière à la disposition du public. Cette ouverture eut lieu pour la première fois dans le courant d'octobre 1645; et, après avoir été transférée au collège qu'il fonda plus tard, la bibliothèque de Mazarin, la

de discussions, d'insistances et d'importunités, il finissait... par payer ses livres moins cher que s'il se fût agi de poires ou de limons.... Il est même certain que Naudé cherchait à tromper les libraires.... Dans son *Advis pour dresser une bibliothèque*, il approuve hautement (page 97^{*}) la maxime qu'avait adoptée à cet égard Richard de Bury » (que tous les moyens ou à peu près sont bons pour se procurer des livres : cf. RICHARD DE BURY, *Philobiblion*, chap. VIII, pp. xxxi. 80 et s., et 257 et s., trad. Cocheris). « Naudé n'allait sans doute pas aussi loin en pratique qu'en théorie; mais, quand on le rencontrait couvert de poussière et de toiles d'araignées, les poches remplies de volumes, ayant l'air joyeux et portant haut la tête, on pouvait être certain qu'il venait, à force de peines et de ruses, de conclure un marché plus avantageux pour lui que pour le libraire. » Etc.

1. L. JACOB, *Traité des plus belles bibliothèques*, p. 487, ap. Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, t. III, p. 42.

2. Alfred FRANKLIN, *ibid.*

* Pages 66 et s., édit. Liseux (Paris, 1876).

Mazarine, « fut de nouveau, en 1691, ouverte aux gens de lettres¹ ». Elle comprenait alors environ quarante-cinq mille volumes, dont douze mille in-folio ; on y comptait soixante mille auteurs².

Le nom de Gabriel NAUDÉ (1600-1653), le fidèle et dévoué bibliothécaire de Richelieu et de Mazarin, est resté cher aux bibliophiles. La passion de Naudé pour les livres s'était manifestée dès sa jeunesse, et il avait pu la satisfaire de bonne heure, car il entra dans sa vingtième année quand le président de Mesmes lui donna la direction de sa bibliothèque³. Gabriel Naudé est l'auteur d'un intéressant opuscule : *Advis pour dresser une bibliothèque*, où il dit⁴, entre autres choses ingénieuses, que les bibliothèques ne peuvent « mieux estre comparées qu'au pré de Sénèque, où chaque animal trouve ce qui luy est propre : *Bos herbam, canis leporem, ciconia lacertum*⁵, » et où il conseille « de retrancher la des-

1. Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, t. III, p. 42. Voir aussi PETIT-RADEL, *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes*, Bibliothèque Mazarine, pp. 295 et s.

2. Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, t. III, p. 57.

3. ID., *op. cit.*, t. III, p. 39.

4. Chap. III, p. 24. (Paris, Liseux, 1876.)

5. « Ne t'étonne pas que chaque esprit exploite le même sujet selon ses goûts. Dans le même pré, le bœuf cherche de l'herbe, le chien un lièvre, la cigogne des lézards. Qu'un philologue, un grammairien et un philosophe prennent tous trois *la République* de Cicéron, chacun porte ses réflexions sur un point différent. » Etc. (SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, CVIII, trad. Baillard, t. II, p. 387.) Dans sa lettre LXXXIV

pense superflue que beaucoup prodiguent mal à propos à la reliure et à l'ornement de leurs volumes, pour l'employer à l'achat de ceux qui manquent... parce qu'il n'est pas des volumes comme des

(pp. 243 et s.), Sénèque a encore considéré la lecture comme « l'aliment de l'esprit », et l'a comparée aux aliments absorbés par le corps. « Tant que nos aliments conservent leur substance première et nagent inaltérés dans l'estomac, c'est un poids pour nous ; mais ont-ils achevé de subir leur métamorphose, alors enfin ce sont des forces, c'est un sang nouveau. Suivons le même procédé pour les aliments de l'esprit. A mesure que nous les prenons, ne leur laissons pas leur forme primitive, leur nature d'emprunt. Digérons-les : sans quoi ils s'arrêtent à la mémoire et ne vont pas à l'intelligence. » Etc. Cf. aussi PLUTARQUE (*Comment il faut lire les poètes*, trad. Amyot, t. VIII, p. 100 ; Paris, Bastien, 1784) : « Or tout ainsi comme ès pasturages l'abeille cherche pour sa nourriture la fleur, la chèvre la feuille verte, le pourceau la racine, et les autres bestes la semence et le fruit, aussi en la lecture des poèmes, l'un en cueille la fleur de l'histoire, l'autre s'attache à la beauté de la diction et à l'élegance et douceur du langage ». Etc. Richard DE BURY, dans son *Philobiblion* (chap. XIV, pp. 125 et 260, trad. Cocheris), a dit que « Dieu... connaissait assez la fragilité de la mémoire humaine et la mobilité de la volonté vertueuse dans l'homme, pour vouloir que le livre fût l'antidote de tous les maux, et nous en ordonner la lecture et l'usage comme un aliment quotidien et très salubre de l'esprit ». Gabriel PEIGNOT (*Traité du choix des livres*, p. 7) a fait la même comparaison : « ... Si vous admettez quelques-uns (de ces mauvais livres ou) de ces livres médiocres... votre bibliothèque ressemblera à une table bien servie, où, parmi de bons mets, il s'en trouvera quelques-uns saupoudrés de coloquinte, d'autres infectés de poison, et plusieurs dépourvus d'assaisonnement. » Et N.-V. DE LATENA (1790-1881) : « Les meilleurs livres, comme les meilleurs aliments, sont ceux qui, sous le moindre volume, contiennent le plus de

hommes, qui ne sont connus et respectés que par leur robe et vestement¹ ».

A peu près vers le même temps, un conseiller au Parlement de Paris, Henri DU BOUCHET, sieur DE BOURNONVILLE (....-1654), légua à l'abbaye de Saint-Victor, où il désirait être enseveli, ce qui avait été pendant sa vie « ses plus chères délices, sa bibliothèque, » qu'il avait rassemblée « avec beaucoup de peine et de soin ». Du Bouchet voulut que cette collection, comme celle de Mazarin, fût ouverte aux travailleurs, « que les gens d'étude eussent la liberté d'aller étudier en la bibliothèque de ladite abbaye trois jours de la semaine, trois heures le matin et quatre heures l'après-dîné ». Il légua, en outre, à l'abbaye, une rente de 570 livres pour l'achat des publications nouvelles, et une autre rente de 340 livres pour servir de traitement au religieux qui remplirait les fonctions de bibliothécaire.

nourriture saine et substantielle. » (Ap. FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, pp. 243-244.) Etc. Remarquer, d'ailleurs, que le mot *nourriture* s'appliquait autrefois aussi bien à l'esprit qu'au corps, désignait aussi bien les aliments intellectuels que les aliments matériels : cf. LITTRÉ, *Dictionnaire*, et la phrase de Saint-Simon citée page 161.

1. *Op. cit.*, chap. v, p. 70. SAINTE-BEUVE (*Portraits littéraires*, t. III, p. 370) a dit de Gabriel Naudé : « Il est bien le patron de ceux qui, avant tout, lisent et dévorent, qui parlent de tout ce qu'ils ont lu, et chez qui l'idée ne se présente que de biais en quelque sorte, ne se faufile qu'à la faveur et sous le couvert des citations. »

« Les Pères de Saint-Victor se montrèrent reconnaissants envers leur bienfaiteur... Son buste fut placé dans la bibliothèque, et l'on fit graver sur le marbre le passage de son testament qui contenait le legs de sa riche collection¹. »

Un legs du même genre fut fait, à peu près dans les mêmes conditions, par le chanoine Jacques HENNEQUIN (1575-1660) à sa ville natale, Troyes. Jacques Hennequin avait rassemblé une collection de dix à douze mille volumes « bien choisis » ; comme du Bouchet, il stipula, dans son testament, que sa bibliothèque serait publique, et assura une rente pour le traitement du bibliothécaire et pour l'achat de livres nouveaux².

La reine CHRISTINE de Suède (1626-1689) estimait que « la lecture est une partie du devoir de l'honnête homme³ ». Elle écrivait à Bayle : « Je vous impose pour pénitence qu'à commencer du mois prochain vous m'enverrez les livres nouveaux, en toutes langues, sur toutes sortes de sujets ; je n'excepte ni romans ni satires ; surtout s'il y a des livres de chimie, faites-m'en part au plus tôt⁴ ». Elle adressait à Heinsius les mêmes recommandations : « Envoyez-moi les catalogues des livres

1. Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, Abbaye de Saint-Victor, t. I, pp. 154-156.

2. Cf. MICHAUD, *Biographie universelle*.

3. Ap. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 190.

4. Ap. ID., *ibid.*

que vous avez achetés et des manuscrits que vous avez fait copier, et la dépense pour vous et pour les achats. Je vous ferai tout payer¹.... »

Le savant et sage Urbain CHEVREAU (1615-1701), qui fut quelque temps secrétaire de la reine Christine, et qui raffolait de trois choses, des voyages, des livres et des fleurs, nous dépeint ainsi son existence et son bonheur :

« Je ne m'ennuie point dans ma solitude, où j'ai une bibliothèque assez nombreuse pour un ermite, et admirable pour le choix des livres. On y peut généralement trouver tous les Grecs et tous les Latins, de quelque profession qu'ils aient été, orateurs, poètes, sophistes, rhéteurs, philosophes, historiens, géographes, chronologistes, les Pères de l'Église, les théologiens et les conciles. On y voit les antiquaires, les relations les plus curieuses, beaucoup d'Italiens, peu d'Espagnols, les auteurs modernes d'une réputation établie; et le tout dans une fort grande propreté. J'y ai des tableaux, des estampes; un grand parterre tout rempli de fleurs, des arbres fruitiers, et, dans un salon, des musiciens domestiques, qui, par leur ramage, ne manquent jamais de m'éveiller ou de me divertir dans mes repas. La maison est neuve et bien bâtie; l'air en est sain, et, pour m'acquitter de mon devoir, j'ai

1. Ap. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 190.

trois églises à côté de mes deux portes cochères¹. »

C'était réaliser, et au delà, le programme tracé par Cicéron de « l'homme heureux² ». Avoir à soi et sous la main, outre des livres et des fleurs, des arbres fruitiers et des oiseaux chanteurs; posséder une jolie maison, bien située et artistement, meublée et trois paroisses, pour comble, trois paroisses, entre lesquelles on peut choisir, n'est-ce pas le suprême idéal, et que demander de plus sur terre ?

1. Ap. Charles NODIER, *l'Amateur de livres*, dans *les Français peints par eux-mêmes*, t. II, p. 85. (Paris, Delahays, 1855.)

2. Cf. *supra*, p. 12.

IV

DE L'AVÈNEMENT DE LOUIS XIV JUSQU'AU XIX^e SIÈCLE

Le goût des livres et l'amour de la lecture continuent à se répandre sous le règne de Louis XIV (1638-1715), bien que, par lui-même et en dépit de la réputation que l'histoire lui a faite, ce souverain n'ait guère donné de preuves directes de cet amour ni de ce goût¹.

Jérôme Bignon, surnommé le Varron français, le chancelier Séguier, l'archevêque de Reims Letellier, Patru, Étienne Baluze², Huet, etc., tous ces passion-

1. « Louis XIV avait été très mal instruit dans son enfance ; les quelques thèmes que lui dictait Péréfixe et qu'on a retrouvés depuis ne prouvent rien. Il était très ignorant des choses du passé ; il n'avait presque aucune lecture. On est allé jusqu'à dire que Louis XIV ne savait pas lire couramment *l'impression*, qu'il ne pouvait bien lire que des manuscrits qui étaient comme faits au burin et par des calligraphes. « Quand on lui donnait pour la messe un livre imprimé, il « fallait, dit-on, lui donner en même temps le manuscrit, « afin qu'il lût la messe dans ce dernier. » « C'est un abbé d'Étemare, homme d'esprit et informé de bien des particularités, qui donne cela pour certain. » (SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. I, pp. 540-541.)

2. Par son testament, Étienne Baluze (1650-1718) ordonna que sa bibliothèque fût vendue en détail, afin de faciliter à

nés collectionneurs de livres furent les dignes successeurs de Jean Grolier et des de Thou¹. Colbert, qui avait fait de Baluze son bibliothécaire, mérite aussi de figurer sur cette liste². « Formé au minis-

un plus grand nombre de gens de lettres et d'amateurs l'acquisition des raretés qu'elle contenait. Ses manuscrits, ses extraits, ses livres ou pièces annotés de sa main, furent acquis par le roi et sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. (Cf. Léopold DELISLE, *Testament d'Étienne Baluze*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1872, t. XXXIII, pp. 187-195.) « Baluze fut un des esprits éminents de son siècle, un ami éclairé du progrès.... » Baluze, dit M. Dupin, est un des « hommes qui ont rendu le plus de services à la république « des lettres par son application continuelle à rechercher « de tous côtés des manuscrits des bons auteurs, à les « conférer avec les éditions, et à les donner ensuite au public avec des notes pleines de recherches et d'érudition. » « Sa maison était le rendez-vous des savants et des gens de lettres, qu'il aidait non seulement de ses conseils et de sa plume, mais encore de son argent.... C'est Baluze qui introduisit un des premiers en France l'usage des soupers littéraires, qui se prolongèrent avec tant d'éclat dans le XVIII^e siècle. La joyeuse humeur y était de mise.... » (HOEFER, *Nowelle Biographie*.) Sur Étienne Baluze, voir aussi Alfred FRANKLIN, *les Anciennes Bibliothèques de Paris*, t. II, p. 195, n. 1.

1. Sur ces personnages, que je ne fais que mentionner ici, et sur un grand nombre d'autres bibliophiles et collectionneurs, on trouvera d'utiles renseignements dans le petit livre d'Édouard FOURNIER, *l'Art de la reliure en France aux derniers siècles*. Paris, Dentu, 1888. In-18. (Voir, notamment, les pages 78-110, sur le célèbre Grolier.)

2. « Les trois plus grands ministres qu'ait eus la France se sont rencontrés en un point : malgré la diversité de leur caractère et de leurs idées, ils cédèrent à un même entraînement : tous trois furent d'éminents et surtout de passionnés bibliophiles. Des admirables collections qu'ils avaient réunies, une seule et venue intacte jusqu'à nous. La biblio-

tère dans la maison du cardinal Mazarin... il a dû penser qu'il convenait à un roi tel que Louis XIV de porter au plus haut point l'établissement des bibliothèques publiques; mais Mazarin en avait donné le premier exemple, et il méritera toujours, à ce titre, d'être considéré comme le Pollion de la France¹. »

C'est au chancelier Séguier que le tout jeune roi Louis XIV demandait un jour en riant : « A quel prix. monsieur le chancelier, vendriez-vous la justice? — Oh! Sire, à aucun prix, répondait Séguier. Pour un beau livre, je ne dis pas!... » ajoutait-il en hochant la tête et d'un air mi-sérieux, mi-plaisant².

« A quoi cela vous sert-il de lire? demandait plus tard Louis XIV au duc de Vivonne, qui était renommé pour sa belle mine et ses fraîches couleurs. — La lecture fait à l'esprit, Sire, ce que vos perdrix font à mes joues, » lui répliqua le duc³.

thèque de Richelieu, échue à la Maison de Sorbonne, a été dispersée pendant la Révolution. Celle de Colbert eut une destinée plus triste encore : elle fut vendue aux enchères, et les manuscrits à peu près seuls entrèrent à la Bibliothèque du Roi. Celle de Mazarin, grâce à la générosité de son fondateur, a eu la rare fortune de lui survivre et de garder son nom. » (Alfred FRANKLIN, *op. cit.*, Collège Mazarin, t. III, p. 57.)

1. PETIT-RADEL, *op. cit.*, Bibliothèque Mazarine, p. 300.

2. Ap. Jules JANIN, *l'Amour des livres*, p. 54. (Paris, Miard, 1866.)

3. Cf. VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, chap. xxvi. (*Œuvres complètes*, t. II, p. 446. Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1867-1870.)

Dans ses réflexions à propos *De la lecture et du choix des livres*¹, SAINT-ÉVREMOND (1615-1703) nous explique ainsi son goût :

« J'aime le plaisir de la lecture autant que jamais, pour dépendre plus particulièrement de l'esprit qui ne s'affaiblit pas comme les sens. A la vérité, je cherche plus dans les livres ce qui me plaît que ce qui m'instruit. A mesure que j'ai moins de temps à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus de besoin du fond de la vie que de la manière de vivre; et le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agréments que par des instructions. Les livres latins m'en fournissent le plus, et je relis mille fois ce que j'y trouve de beau, sans m'en dégoûter.

« Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit. »

Ailleurs, dans *Son portrait fait par lui-même*², il revient sur ces considérations et les commente en ces termes :

« La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de livres et charger sa mémoire d'une infinité de choses, aux dépens de son jugement; il ne s'attache point aux écrits les plus savants, pour acquérir

1. SAINT-ÉVREMOND, *Œuvres choisies*, pp. 402-405. (Paris, Garnier, s. d.)

2. Id., *ibid.*, p. 456.

la science, mais aux plus sensés, pour fortifier sa raison ; tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût, tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. »

Le ministre protestant David ANCILLON (1617-1692), originaire de Metz, manifesta, dès l'enfance, un goût très vif pour l'étude et les livres. « Les richesses qu'il acquit par son mariage, écrit Bayle¹, l'ayant mis en état de satisfaire à sa passion favorite, il acheta tous les livres capitaux que l'on peut appeler « les piliers d'une grande bibliothèque », tels que sont les Bibles les plus curieuses par l'édition ou par les notes, les différents dictionnaires, les plus excellents commentaires des livres de l'Écriture, les ouvrages des Pères.... Il en avait choisi les plus belles éditions.... Il disait qu'il est certain que moins les yeux ont de peine à lire un ouvrage, plus l'esprit a de liberté pour en juger ; que, comme on y voit plus clair, et qu'on en remarque mieux les grâces et les défauts lorsqu'il est imprimé que lorsqu'il est écrit à la main, on y voit aussi plus clair quand il est imprimé en beaux caractères et sur du beau papier, que quand il l'est sur du vilain et en mauvais caractères. » Il recherchait de préférence les premières

1. *Dictionnaire historique et critique*, art. Ancillon, t. II, p. 69. (Paris, Desoer, 1820.) Voir aussi, sur David Ancillon, PARENT aîné, *Essai sur la bibliographie et sur les talents du bibliothécaire*, pp. 17-18. (Paris, chez l'auteur, an IX.)

éditions des livres, « quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'on les réimprimerait avec des augmentations et avec des corrections ¹ ».

La bibliothèque de David Ancillon était ainsi « très curieuse et très grande, et il l'augmentait tous les jours de tout ce qui paraissait de nouveau et d'important dans la république des lettres : de sorte qu'enfin elle était devenue une des plus belles qui fût entre les mains d'aucun particulier du royaume. Les étrangers curieux ne manquaient pas de la voir en passant par la ville de Metz, comme ce qui y était de plus rare ². » Cette magnifique collection, « qui avait été composée avec plaisir et avec choix pendant quarante ans », et dans laquelle Ancillon « avait placé, pour ainsi dire, son propre cœur ³, » fut pillée et saccagée en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et Ancillon s'enfuit en Allemagne, où il s'éteignit, à Berlin, à l'âge de soixante-quinze ans.

Après les bons amis, les bons livres m'enchantent.

A toute heure, en tout temps, je tiens entre les mains

Les ouvrages fameux des Grecs et des Romains.

O le grand don de Dieu que d'aimer la lecture !

s'écrie TALLEMANT DES RÉAUX (1619-1692), dans son *Épître au Père Rapin*⁴.

1. BAYLE, *op. cit.*, t. II, p. 71.

2. *Ap. Id.*, *op. cit.*, t. II, p. 70.

3. *Id.*, *op. cit.*, t. II, p. 71.

4. *Ap. SAINTE-BEUVE, Causeries du lundi*, t. XIII, p. 185.

LA FONTAINE (1621-1695), malgré sa native paresse, lisait beaucoup, des anciens et des modernes, des Français ou des Gaulois aussi bien que des Italiens, et volontiers il s'en targue :

Térence est dans mes mains; je m'instruis dans Horace;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

.....
Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi;
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi¹.

« Ce n'est pas, disait fort sensément PASCAL (1623-1662)², dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne : il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune. »

En maint endroit de ses lettres, Mme DE SÉVIGNÉ (1626-1696) prône les vifs et fructueux plaisirs que procure la lecture. « Aimer à lire... la jolie, l'heureuse disposition ! On est au-dessus de l'ennui et de

1. *Épître à Mgr l'évêque de Soissons* (alors le célèbre Huet, qui devint plus tard évêque d'Avranches). (LA FONTAINE, *Œuvres*, t. IX, pp. 202, et 204. Collection des Grands Écrivains. Paris, Hachette, 1892.)

2. *De l'Esprit géométrique*, in fine. (PASCAL, *Œuvres complètes*, t. II, pp. 555-554. Paris, Hachette, 1860.)

l'oisiveté, deux vilaines bêtes¹! » « Qu'on est heureux d'aimer à lire²! » « Je plains ceux qui n'aiment point à lire³. » « Enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas⁴! » « Pour Pauline (sa petite-fille), cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire⁵. » « Je ne veux rien dire sur les goûts de Pauline pour les romans, écrit-elle encore à sa fille.... Tout est sain aux sains, comme vous dites.... Ce qui est essentiel, c'est d'avoir l'esprit bien fait⁶. »

C'est à peu près ce que dira plus tard DIDEROT⁷ : « Il n'y a point de bons livres pour un sot; il n'y en a peut-être pas un mauvais pour un homme de sens. »

« Celui qui aime un livre, dit le géomètre et théologien anglais Isaac BARROW⁸ (1650-1677), ne manquera jamais d'un ami fidèle, d'un sage conseiller, d'un joyeux compagnon, d'un consolateur efficace. Celui qui étudie, qui lit, qui pense, peut se divertir innocemment et s'amuser gaiement, quelque

1. Lettre du 14 décembre 1689. (*Lettres de M^{me} de Sévigné*, t. VI, p. 58. Paris, Didot, 1867. 6 vol. in-18.)

2. Lettre du 15 juin 1689. (Tome V, p. 419.)

3. Lettre du 17 juillet 1689. (Tome V, p. 442.)

4. Lettre du 25 septembre 1671. (Tome I, p. 365.)

5. Lettre du 15 janvier 1690. (Tome VI, p. 94.)

6. Lettre du 16 novembre 1689. (Tome VI, p. 33.)

7. *Les Aventures de Pyrrhus*. (DIDEROT, *Œuvres complètes*, t. IX, p. 463. Paris, Garnier, 1876.)

8. Ap. LUBBOCK, *le Bonheur de vivre*, trad., p. 54. (Paris, Alcan, 1891.)

temps qu'il fasse, en quelque situation qu'il se trouve. »

HUET (1650-1721), évêque de Soissons d'abord, puis d'Avranches, doit être, d'après les calculs de l'abbé d'Olivet, regardé comme celui de tous les hommes « qui a peut-être le plus lu¹ ».

Il est à considérer, d'ailleurs, que Pierre-Daniel Huet était des mieux doués pour la lecture et l'étude. L'heureuse disposition de ses organes lui permettait — c'est lui-même qui le dit — « de lire et d'étudier des journées et des nuits entières sans en éprouver la moindre fatigue, et cela jusque dans son extrême vieillesse.... Il remarque avec beaucoup d'esprit et de justesse que la vie sédentaire des savants, bien loin d'être contraire à la santé, comme le prétendent les médecins, prolonge l'existence.... Non seulement l'étude ne fatiguait pas Huet, elle l'égayait. « Je quittais mes livres, dit-il, toujours frais et dispos, même après six ou sept heures de contention d'esprit. Souvent même, alors, j'étais gai²! »

« Si l'on veut bien considérer, nous dit d'Olivet³, qu'il (Huet) a vécu quatre-vingt-onze ans moins quelques jours, qu'il se porta dès sa plus tendre enfance à l'étude, qu'il a toujours eu presque tout son temps à lui; qu'il a presque toujours joui d'une

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. II, p. 170.

2. S. DE SACY, *Variétés littéraires*, t. II, p. 576.

3. Ap. SAINTE-BEUVE, *ibid.*

santé inaltérable; qu'à son lever, à son coucher, durant ses repas, il se faisait lire par ses valets; qu'en un mot, et pour me servir de ses termes, « ni « le feu de la jeunesse, ni l'embarras des affaires, ni « la diversité des emplois, ni la société de ses égaux, « ni le tracas du monde, n'ont pu modérer cet « amour indomptable de l'érudition qui l'a toujours « possédé »; une conséquence qu'il me semble qu'on pourrait tirer de là, c'est que M. d'Avranches est peut-être, de tous les hommes qu'il y eut jamais, celui qui a le plus étudié. »

« Eh bien! continue Sainte-Beuve, cet homme qui avait le plus lu, qui avait, comme particulier, la plus vaste bibliothèque qu'on pût voir, et à laquelle il tenait tant, savez-vous ce qu'il pensait des livres? Il prétendait « que tout ce qui fut jamais écrit depuis « que le monde est monde pourrait tenir dans *neuf* « *ou dix in-folio*, si chaque chose n'avait été dite « qu'une seule fois. Il en exceptait les détails de « l'histoire, c'est une matière sans bornes; mais, à « cela près, il y mettait absolument toutes les « sciences, tous les beaux-arts. Un homme donc, « à l'âge de trente ans, disait-il, pourrait, si ce recueil se faisait, savoir tout ce que les autres « hommes ont jamais pensé. »

Autre chose encore à relever chez cet homme qui avait tant dévoré de livres, tant médité et travaillé : il était la modestie même, la réserve et la prudence

personnifiées, et voici en quels termes il parlait des savants et des ignorants, l'ingénieuse et très exacte comparaison qu'il établissait entre eux :

« Je compare l'ignorant et le savant à deux hommes placés au milieu d'une campagne unie, dont l'un est assis contre terre et l'autre est debout. Celui qui est assis ne voit que ce qui est autour de lui, jusqu'à une très petite distance. Celui qui est debout voit un peu au delà. Mais ce peu qu'il voit au delà a si peu de proportion avec le reste de la vaste étendue de cette campagne, et bien moins encore avec le reste de la terre, qu'il ne peut entrer en aucune comparaison et ne peut être compté que comme pour rien¹. »

Si, à l'étranger comme en France, en dehors des érudits ou des simples lecteurs, Huet est généralement peu connu, il n'en est pas de même, paraît-il, dans ce coin de Normandie dont il a occupé le siège épiscopal; à Avranches et aux alentours, il a encore du renom; « il en a, assure Sainte-Beuve², jusque parmi le peuple, parmi les paysans; son souvenir a fait dicton et proverbe. Quand un homme a l'air tout absorbé, tout rêveur, et qu'il n'est pas à son affaire, son voisin, qui le rencontre, lui dit : « Qu'as-tu donc? t'es tout évêque d'Avranches ce matin ». D'où vient ce mot? J'ai entendu proposer

1. *Ap.* SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. II, p. 171.

2. *Op. cit.*, t. II, p. 164.

plus d'une explication; voici la mienne. On sait que, lorsque Huet fut nommé à l'évêché d'Avranches, et pendant les huit ou neuf années qu'il remplit les fonctions épiscopales, si peu d'accord avec son amour opiniâtre pour l'étude, il passait bien des heures dans son cabinet, et, quand on venait le demander pour affaire, on répondait : *Monseigneur étudie*, ce qui faisait dire aux gens d'Avranches, pleins, d'ailleurs, de respect pour lui : « Nous prions le roi de nous donner un évêque qui ait fini ses études ». C'est cette idée de savant toujours absorbé et rêveur, tel qu'on se le figure communément, qui se sera répandue dans le peuple et qui aura donné lieu à ce dicton : *T'es tout évêque d'Avranches.* »

En mourant, à plus de quatre-vingt-dix ans, Huet, — de qui Sainte-Beuve a si justement dit¹ : « Ceux qui aiment surtout les Lettres ne doivent jamais parler de Huet qu'avec un respect mêlé d'affection », — légua son immense bibliothèque, ses plus chères délices, aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, chez qui il avait achevé de vieillir et s'était éteint. Son intention était que sa bibliothèque ne fût point dispersée : c'était le but et la condition de son legs aux Jésuites. Après leur suppression (1762-1764), « le legs fut déclaré nul juridiquement, et la bibliothèque fit retour aux héritiers du prélat, par un arrêt

1. *Op. cit.*, t. II, p. 181.

du Conseil de juillet 1765. Elle a passé depuis en masse dans la Bibliothèque du Roi¹. »

LA BRUYÈRE (1646-1696) a tracé un célèbre portrait de bibliomane, *qui ne lit jamais*, — qui, par conséquent, n'a rien de commun avec les amis des livres et des Lettres, — qui ne s'occupe que de faire luxueusement relier ses volumes, et dont la bibliothèque n'est qu'une *tannerie*² :

« Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition; me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, voir sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque³. »

1. SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. II, p. 168, n. 1.

2. Ce maniaque « était un financier du nom de Morel, dont le descendant, M. Morel de Vindé, fut aussi bibliophile, mais avec une ardeur plus intelligente. » (Édouard FOURNIER, *l'Art de la reliure en France*, p. 206.)

3. LA BRUYÈRE, *Caractères*, De la mode, p. 549. (Paris,

Il est de La Bruyère encore ce principe tant de fois cité : « Quand une lecture vous élève l'esprit,

Dezobry, 1849.) Ce vigoureux burin n'a pas manqué de mettre aux champs plus d'un bibliographe. L'un d'eux, L. Derome, a riposté de cette sorte : « ... On n'a rien écrit à cet égard de plus brutal et de plus grossier que ces paroles de La Bruyère : « Je vais, dit-il, trouver cet homme, — le bibliophile, — qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, » etc. (Encore une fois rappelons bien qu'il ne s'agit pas d'un bibliophile, d'un ami des livres, mais d'un maniaque, *qui ne lit jamais.*) » La Bruyère, continue rageusement L. Derome, était un parasite, habitué à vivre dans la domesticité des grands ; il leur rendait en dédain et en mauvais propos l'hospitalité qu'ils lui accordaient. Campé derrière Sénèque et Diogène, sur les hauteurs de la philosophie stoïcienne, il faisait profession de médire de beaucoup de choses qui lui manquaient. D'abord des femmes, parce qu'il avait une figure de soldat, selon l'expression d'un auteur contemporain, et n'avait point le don de leur être agréable ; du pouvoir, qui n'était point à sa portée ; des richesses, qui lui faisaient aussi défaut ; de la noblesse, parce qu'il n'avait pas de naissance ; du luxe des vêtements, parce que le prince de Conti lui laissait porter des habits râpés ; des palais et de ce qu'ils contiennent, y compris les livres, n'ayant de quoi loger ni des livres, ni un mobilier, ni sa personne. C'est l'éternelle fable du renard et des raisins qui sont trop verts. Vivant d'ailleurs dans les coulisses du grand théâtre de la cour, il n'avait qu'à se pencher pour voir défilier une à une les vanités du xvii^e siècle, et il était merveilleusement doué pour en saisir à première vue les côtés grotesques. Aucun détail de mœurs ne lui échappe : son œil pénétrant ne laisse passer aucune misère sans la noter d'un mot qui est un stigmaté. Dans le musée qu'il nomme *Caractères*, la vérité coule à flots pressés ; mais regardez à celui qui la dit, et mesurez, si vous pouvez, l'amertume de son fiel ; nulle part l'éloge ne tempère l'animosité chagrine ; la religion elle-même n'est qu'un sauf-conduit qui sert d'enseigne à son humeur, et l'austérité un manteau qui le

et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon, et fait de main d'ouvrier¹ ».

FÉNELON (1651-1715), si épris de l'antiquité et si nourri de la lecture des anciens, fait dire à Télémaque : « Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres.... Heureux, disais-je, ceux qui... se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir; et l'ennui, qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point, comme moi, privés de la lecture² ! »

défend. Il parle des livres du ton d'un homme en colère; on dirait qu'ils l'ont mordu à la jambe. Ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui les possèdent, qui les couvrent de leurs armoiries. Or, ce ne sont pas des manants. Ce sont les grands du royaume, les hommes d'État, les gens d'Église, l'aristocratie mondaine et lettrée, quiconque a, en France, une place considérable au soleil. Le coup de poing du sombre janséniste tombe sur eux comme une lettre de cachet. Leur effarement est inutile et leurs menaces vaines : le roi n'entend pas qu'on touche à ce bouledogue; il lui accorde la protection dont jadis il a honoré Molière. » (L. DEROME, *le Luxe des livres*, pp. 29-32.)

1. LA BRUYÈRE, *op. cit.*, Des ouvrages de l'esprit, p. 19.

2. *Télémaque*, livre II, p. 28. (Paris, Dezobry, s. d.)

BOILEAU (1636-1711), ce

Studieux amateur et de Perse et d'Horace¹,

qui nous parle avec tant de grâce de ses lectures et de ses promenades à la campagne, dans ce vallon de Haute-Isle où son neveu le greffier possédait « une petite seigneurie² », Boileau, ce grand honnête homme et ce parfait homme de lettres, qu'il était de mode naguère de brocarder et de ridiculiser, s'est, en certaine occurrence où les livres sont en cause, noblement et princièrement comporté. Son ami Patru, l'érudit et galant avocat, étant devenu vieux et infirme, allait voir sa bibliothèque tomber entre les griffes d'un créancier, quand, « généreux comme un souverain, et devançant Colbert, » Boileau la lui acheta, en exigeant qu'il en gardât la jouissance³.

Un autre ami de Boileau, TROUSSET DE VALINCOUR (1653-1730), à qui il dédia sa satire XI, *Sur l'honneur*, ayant perdu sa bibliothèque, détruite par un incendie⁴, répondit à ses amis qui le plaignaient ces

1: Épître X. (BOILEAU, *Œuvres complètes*, t. I, p. 180. Paris, Hachette, 1867.)

2. Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries ;
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi.
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui...

(Épître VI; t. I, p. 161.)

3. Cf. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. V, p. 291.

4. En 1725 (ou 1726?). C'est dans cet incendie, paraît-il, que

belles et stoïques paroles : « Je n'aurais guère profité de mes livres, si je n'avais appris d'eux à m'en passer¹ ».

Le chancelier DAGUESSEAU (1668-1751), autre ami de Boileau et autre passionné des lettres, des sciences et des livres, a laissé, dans ses *Instructions* adressées à son fils *sur les études propres à former un magistrat*, plus d'un utile conseil sur l'« Étude de l'histoire », sur « Ce qu'il faut lire », l'« Ordre dans lequel il faut lire l'histoire », et aussi sur la « Manière de faire des extraits ou des collections », l'« Étude des Belles-Lettres », etc.². « Tout se réduit, disait-il, ou à lire ce que les autres ont écrit, ou à écrire des choses dignes d'être lues : *Aut scripta legere, aut scribere legenda*³ ». « Il arrive souvent, observe-t-il encore⁴, que la plupart des lectures de la jeunesse, quoique faites avec goût et avec application, sont presque inu-

pérèrent les manuscrits où Racine et Boileau, en leur qualité d'historiographes du roi, avaient retracé les campagnes de Louis XIV. (Cf. LANSOX, *Histoire de la littérature française*, p. 554, n. 2.) « On eut la bonté de croire que des ouvrages importants, que l'académicien [Valincour] tenait en réserve, et notamment son *Histoire de Louis XIV*, avaient péri dans cet accident. Ce fut une excellente excuse pour l'humeur paresseuse de Valincour. » (MICHAUD, *Biographie universelle*, art. Valincour.)

1. Cf. Charles NODIER, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Préface, p. III.

2. Voir DAGUESSEAU, *Œuvres choisies*. (Paris, Didot, 1871.)

3. *Op. cit.*, p. 295.

4. *Op. cit.*, p. 265.

tiles, ou ne sont pas du moins aussi utiles qu'elles le devraient être, parce que, faute de notions suffisantes, on ignore ce qu'il faut remarquer, et qu'on ne sent pas la conséquence d'une partie des choses qu'on lit. » De là, la nécessité de relire tous ces chefs-d'œuvre qu'on n'a fait qu'entrevoir, ou plutôt que méconnaître, durant les années scolaires.

C'est Daguesseau qui, lisant je ne sais quel poème grec avec le savant Boivin, eut ce mot charmant, pour exprimer le plaisir qu'il éprouvait : « Hâtons-nous ! Si nous allions mourir avant d'avoir achevé¹ ! »

1. THOMAS, *Éloge de Daguesseau*, ap. DAGUESSEAU, *Œuvres complètes*, t. I, p. xcii, notes (Paris, Fanlin, 1819). Je trouve dans les mêmes notes (pp. xci et suiv.) les renseignements suivants relatifs au chancelier Daguesseau : « Il savait la langue française par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. On pouvait dire de lui qu'il était contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux ; il n'était étranger dans aucun pays ni dans aucun siècle.... Il avait une mémoire prodigieuse ; il lui suffisait, pour retenir, d'avoir lu une seule fois avec application. Il n'avait point appris autrement les poètes grecs, dont il récitait souvent des vers et des morceaux entiers. A l'âge de quatre-vingt-un ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avait pas vu cet auteur depuis l'âge de douze ans. Il retenait quelquefois ce qu'il avait seulement entendu lire. Boileau lui ayant un jour récité une de ses pièces qu'il venait de composer, M. Daguesseau lui dit tranquillement qu'il la connaissait, et sur-le-champ la lui répéta tout entière. Le satirique, comme on s'en doute bien, commença par entrer en fureur, et finit par admirer.... M. Daguesseau ne connut jamais les plaisirs et ce qu'on appelle amusements ; son principe était qu'il n'est

Le fabuliste LAMOTTE-HOUDARD (1672-1751) nous dit¹ :

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes
Et citoyens de tous les lieux....

De la marquise DE LAMBERT (1647-1755), l'auteur des *Avis d'une mère à son fils*, *Avis à ma fille*, etc., cette noble pensée : « Faites que vos idées descendent dans votre conduite, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertus² ».

permis de se délasser qu'en changeant d'occupations. Il ne faisait aucun voyage, même à Versailles, sans lire ou se faire lire en chemin quelque ouvrage.... Il ne demanda, ne désira jamais aucune charge; les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la Régence, lorsqu'il n'était encore que procureur général, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès : « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'occupe jamais la place d'un « homme vivant ! » « Il n'aspirait qu'à être utile; et, pendant soixante ans passés dans les premières charges de l'État, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvait s'enrichir; il aurait cru que c'était vendre ses services.... Il n'a laissé d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Son esprit, solide dans tous les goûts, n'aimait que les livres utiles; il méprisait ceux qui n'étaient que rares.... M. Daguesseau mourut le 9 février 1751. Il porta, même au delà du tombeau, l'horreur du luxe, et la simplicité qui fit son caractère. Il voulut que ses cendres fussent mêlées et confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetière de la paroisse d'Auteuil, où son épouse était enterrée. »

1. Ap. VOLTAIRE, *Conseils à un journaliste*.... t. IV, p. 617 (édit. du journal *le Siècle*). Nous venons de voir (p. 159, n. 1) cette même sentence appliquée au chancelier Daguesseau, polyglotte.

2. Ap. Albert COLLIGNON, *la Vie littéraire*, p. 206.

A propos du duc de Bourgogne, SAINT-SIMON (1675-1755) adresse au duc de Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, les considérations suivantes : « Il est un temps qui doit être principalement consacré à l'instruction particulière des livres, et ce temps ne doit pas être borné à l'âge qui affranchit du joug des précepteurs et des maîtres ; il doit s'étendre des années entières plus loin, afin d'apprendre à user des études qu'on a faites, à s'instruire par soi-même, à digérer avec loisir les nourritures qu'on a prises, à se rendre capable de sérieux et de travail, à se former l'esprit au goût du bon et du solide, à s'en faire un rempart contre l'attrait des plaisirs et l'habitude de la dissipation, qui ne frappent jamais avec tant de force que dans les premières années de la liberté¹ ».

Le marquis René-Louis D'ARGENSON (1694-1757), ministre sous Louis XV et auteur de curieux *Mémoires*, qu'on appelait si injustement et sottement *d'Argenson la Bête*, disait que « les jeunes gens surtout devraient se mettre en tête cette maxime véritable, que *plus on lit, plus on a d'esprit*² ». Quant à lui, il ne se lassait pas de lire *Don Quichotte* : « J'ai-
mais *Don Quichotte* à le relire vingt fois dans ma vie³ ».

1. SAINT-SIMON, *Mémoires*, t. V, p. 198. (Paris, Hachette, 1865. 15 vol. in-16.)

2. Ap. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XII, p. 154.

3. Ap. ID., *op. cit.*, t. XII, p. 150. Dans cette même *Causerie*

Le marquis d'Argenson a eu pour fils le célèbre bibliophile DE PAULMY (Antoine-René Voyer, marquis de Paulmy d'Argenson (1722-1787), « ce noble amateur de livres, dont aucun homme de lettres ne doit parler qu'avec estime et respect, » a dit Sainte-Beuve¹. Sa bibliothèque, une des plus considérables et des plus riches qu'un particulier ait jamais formées, a été acquise, en 1785, par le comte d'Artois, et elle est devenue la Bibliothèque de l'Arsenal.

Dans MONTESQUIEU (1689-1755) comme dans VOLTAIRE (1694-1778), les belles et ingénieuses pensées abondent sur les livres; ces deux grands esprits reviennent sans cesse sur les inappréciables avantages que nous procure l'amour de l'étude et des lettres.

« L'amour de l'étude est presque en nous la seule

du lundi (p. 155), Sainte-Beuve nous décrit en ces termes le « cabinet-sopha » que l'original et ingénieux marquis avait imaginé de se faire construire tout exprès pour lire et travailler plus à son aise : « Comme il avait observé que l'esprit quelquefois se dissipe, et, pour ainsi dire, s'extravase dans un lieu trop vaste, et que « pour étudier, pour « lire, méditer, écrire, les petits endroits ont beaucoup d'avantages sur les plus grands, » il avait imaginé et s'était fait faire une sorte de *cabinet-sopha* ou de cage allant sur roulettes, assez pareille à une maison de berger, où il n'y avait place que pour une personne, où l'on ne pouvait se tenir debout, où l'on était assis très à l'aise, à l'abri de tous vents coulis, et où il suffisait d'une bougie pour échauffer le dedans. »

1. *Op. cit.*, t. XII, p. 152.

passion éternelle ; toutes les autres nous quittent, à mesure que cette misérable machine qui nous les donne s'approche de sa ruine.... Il faut se faire un bonheur qui nous suive dans tous les âges : la vie est si courte que l'on doit compter pour rien une félicité qui ne dure pas autant que nous¹. » « L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé, » nous dit encore Montesquieu². Et, dans ses admirables *Pensées*, il note avec mélancolie, mais non sans une communicative émotion et sans grandeur : « Mes lectures m'ont affaibli les yeux ; et il me semble que ce qu'il me reste encore de lumière n'est que l'aurore du jour où ils se fermeront pour jamais³ ».

« Quelque chose qu'il arrive, aimez toujours les lettres, écrivait Voltaire au cardinal de Bernis⁴. J'ai soixanté-dix ans, et j'éprouve que ce sont de bonnes

1. MONTESQUIEU, *Discours sur les motifs qui doivent nous encourager aux sciences*. (*Œuvres complètes*, t. II, p. 402. Paris, Hachette, 1866.)

2. *Pensées diverses*, Portrait (t. II, pp. 419-420). Voir, comme correctif de cet aveu, *supra*, p. 2, n. 2.

3. *Pensées diverses*, Portrait (t. II, p. 424).

4. Lettre du 18 janvier 1764. (VOLTAIRE. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 352. Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1867-1870.) Presque à la même époque, le cardinal DE BERNIS, archevêque d'Albi (1715-1794), écrivait de son côté : « J'aime toujours les lettres : elles m'ont fait plus de bien que je ne leur ai fait d'honneur. » (*Ap. SAINT-BEUVE, Causeries du lundi*, t. VIII, p. 47.)

amies ; elles sont comme l'argent comptant, elles ne manquent jamais au besoin. »

Et au marquis de Villette¹ :

« Je vous invite plus que jamais à vous livrer à l'étude. L'homme studieux se revêt à la longue d'une considération personnelle que ne donnent ni les titres ni la fortune. Celui qui travaille n'a pas le temps de faire mal parler de soi. »

Sur l'influence de l'étude et la puissance des livres, Voltaire, dans son incomparable *Correspondance*, comme dans son *Dictionnaire philosophique* et ailleurs, ne tarit pas. « Songez que tout l'univers connu n'est gouverné que par des livres, excepté les nations sauvages. Toute l'Afrique, jusqu'à l'Éthiopie et la Nigritie, obéit au livre de l'Alcoran, après avoir fléchi sous le livre de l'Évangile. La Chine est régie par le livre moral de Confucius ; une grande partie de l'Inde, par le livre du Veidam. La Perse fut gouvernée pendant des siècles par les livres d'un des Zoroastres. Si vous avez un procès, votre bien, votre honneur, votre vie même dépend de l'interprétation d'un livre que vous ne lisez jamais... Qui mène le genre humain dans les pays policés ? ceux qui savent lire et écrire. Vous ne connaissez ni Hippocrate, ni Boerhaave, ni Sydenham ; mais vous mettez votre corps entre les mains de ceux qui les

1. Lettre du 20 septembre 1767. (VOLTAIRE, *op. cit.*, t. VIII, p. 616.)

ont lus. Vous abandonnez votre âme à ceux qui sont payés pour lire la Bible¹.

« Plusieurs bons bourgeois, plusieurs grosses têtes, qui se croient de bonnes têtes, vous disent avec un air d'importance que les livres ne sont bons à rien. Mais, messieurs les Welches, savez-vous que l'ordonnance civile, le code militaire et l'Évangile sont des livres dont vous dépendez continuellement² ? »

« Puissent les Belles-Lettres vous consoler ! Elles sont, en effet, le charme de la vie, quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent ; mais quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur³. »

C'est à Vauvenargues, « homme trop peu connu

1. *Dictionnaire philosophique*, art. Livres (t. I, p. 512).

2. *L'homme aux quarante écus*, chap. x (t. VI, p. 244). Cf. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814) (*Études de la nature*, XIV, p. 559; Paris, Didot, 1868, in-18) : « Il me semble qu'il se prépare pour nous quelque révolution favorable. Si elle arrive, on en sera redevable aux lettres ; elles ne mènent aujourd'hui à rien ceux qui les cultivent parmi nous ; cependant elles régissent tout. Je ne parle pas de l'influence qu'elles ont par toute la terre, gouvernée par des livres. L'Asie est régie par les maximes de Confucius, les Koran, les Beth, les Védam, etc. » Cf. aussi vicomte DE BONALD (1754-1840) (*ap.* SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 451) : « Depuis l'Évangile jusqu'au *Contrat social*, ce sont les livres qui ont fait les révolutions ».

3. Lettre de décembre 1744. (VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 651.)

et qui a trop peu vécu¹ », que Voltaire adresse ce salutaire avertissement. VAUVENARGUES (1715-1747), qui a si bien dit qu' « on ne peut avoir l'âme grande ou l'esprit un peu pénétrant sans quelque passion pour les Lettres² », était d'ailleurs passionné pour l'étude et les livres, et voici l'enthousiaste et curieuse lettre qu'il écrivait, à vingt-cinq ans, le 22 mars 1740, à son cousin, le marquis de Mirabeau, *l'Ami des hommes* et le père du célèbre orateur : « C'est (les *Vies* de Plutarque) une lecture touchante ; j'en étais fou à son âge (l'âge du jeune chevalier de Mirabeau, frère du marquis ; il avait alors dix-huit ans et servait dans le même régiment que Vauvenargues, à Verdun-sur-Meuse) ; le génie et la vertu ne sont nulle part mieux peints.... Pour moi, je pleurais de joie, lorsque je lisais ces *Vies* ; je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade, Agésilas et autres³ ; j'allais dans la place de Rome, pour haranguer avec les Gracques, et pour défendre Caton, quand on lui jetait des pierres. Vous souvenez-vous que César voulant faire passer une loi trop à l'avantage du peuple, le même Caton voulut l'empêcher de la proposer, et lui mit la main sur la bouche, pour l'empêcher de parler ? Ces manières

1. VOLTAIRE, *Commentaires sur Corneille*, Pompée (t. IV, p. 447).

2. VAUVENARGUES, *Œuvres choisies*, Réflexions et maximes, p. 276. (Paris, Didot, 1858. In-18.)

3. Cf. *infra*, p. 270, Alfieri lisant les *Vies* de Plutarque.

d'agir, si contraires à nos mœurs, faisaient grande impression sur moi. Il me tomba, en même temps, un Sénèque dans les mains, je ne sais par quel hasard; puis des lettres de Brutus à Cicéron, dans le temps qu'il était en Grèce, après la mort de César : ces lettres sont si remplies de hauteur, d'élévation, de passion et de courage, qu'il m'était bien impossible de les lire de sang-froid; je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému, que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi; j'étouffais, je quittais mes livres, et je sortais comme un homme en fureur, pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse (la terrasse du château de Vauvenargues, — que l'on voit encore aux environs d'Aix) en courant de toute ma force, jusqu'à ce que la lassitude mît fin à la convulsion¹. »

« Moins notre bonheur est dans la dépendance des autres, et plus il nous est aisé d'être heureux.... Par cette raison d'indépendance, l'amour de l'étude est, de toutes les passions, celle qui contribue le plus à notre bonheur, » conclut Mme DU CHATELET (1706-1749)².

« Il n'y a point de divertissement qu'on se procure à aussi bon marché que la lecture, et il n'y a

1. VAUVENARGUES, *Œuvres posthumes et œuvres inédites*, Correspondance, pp. 192-195. (Paris, Furne, 1857.)

2. *Réflexions sur le bonheur*, dans les *Lettres inédites de Mme la marquise du Châtelet à M. le comte d'Argental*, pp. 556-557. (Paris, Xhrouet, Déterville, etc., 1806.)

point de plaisir plus durable, » écrit lady MONTAGUE (lady Mary Wortley, née Pierrepont; 1690-1762), l'auteur des très intéressantes lettres sur la Turquie et les mœurs musulmanes, qui se plaisait tant « au milieu de ses livres bien-aimés ¹ ».

Dans une lettre adressée à son frère Henri, le 31 octobre 1767, FRÉDÉRIC LE GRAND (1712-1786) fait une sorte d'humoristique et plaisante paraphrase du célèbre passage de Cicéron : *Hæc studia adolescentiam alunt*, etc. ² : « Les Lettres sont sans doute la plus douce consolation des esprits raisonnables, car elles rassemblent toutes les passions et les contentent innocemment : — un *avare*, au lieu de remplir un sac d'argent, remplit sa mémoire de tous les faits qu'il peut entasser; — un *ambitieux* fait des conquêtes sur l'erreur, et s'applaudit de dominer par son raisonnement sur les autres; — un *voluptueux* trouve dans divers ouvrages de poésie de quoi charmer ses sens et lui inspirer une douce mélancolie; — un homme *haineux* et *vindictif* se nourrit des injures que les savants se disent dans leurs ouvrages polémiques; — le *paresseux* lit des romans et des comédies qui l'amuse sans le fatiguer; — le *politique* parcourt les livres d'histoire, où il trouve

1. Cf. FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 259; et les *Lettres choisies de lady Montague*, p. III, trad. Paul Boiteau (Paris, Hachette, 1853).

2. Cf. *supra*, p. 15, n. 1.

des hommes de tous les temps aussi fous, aussi vains et aussi trompés dans leurs misérables conjectures que les hommes d'à présent : — ainsi, mon cher frère, le goût de la lecture une fois enraciné, chacun y trouve son compte; mais les plus sages sont ceux qui lisent pour se corriger de leurs défauts, que les moralistes, les philosophes et les historiens leur présentent comme dans un miroir. »

« On ne saurait, certes, ajoute Sainte-Beuve, à qui j'emprunte cette citation¹, traiter un lieu commun avec plus de nouveauté et le relever avec plus d'esprit. »

« Une chose ne mérite d'être écrite, disait encore Frédéric², qu'autant qu'elle mérite d'être retenue. »

A Voltaire, Frédéric le Grand écrit : « Quand tous les autres plaisirs passent, celui-là (le plaisir de cultiver les Lettres) reste; c'est le fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes³ ». « ... J'aime les Belles-Lettres à la folie; ce sont elles seules qui

1. *Causeries du lundi*, t. XII, pp. 578-579.

2. Ap. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. III, p. 158. C'est encore des *Causeries du lundi* (t. III, p. 186) que j'extraits l'anecdote suivante : « Au sortir de la guerre de Sept Ans, quand d'Alembert alla visiter Frédéric à Potsdam et qu'il lui parlait de sa gloire : « Il m'a dit avec la plus grande simplicité, écrit d'Alembert, qu'il y avait furieusement à rabattre de cette gloire; que le hasard y était presque tout, et qu'il aimerait bien mieux avoir fait *Athalie* que toute cette guerre. »

3. Lettre du 20 février 1767. (VOLTAIRE, *Œuvres complètes* t. VII, p. 186.)

charment nos loisirs et qui nous procurent de vrais plaisirs¹.... »

« L'amour des Lettres, écrit DUCLOS (1704-1772), dans ses *Considérations sur les mœurs*², rend assez insensible à la cupidité et à l'ambition, console de beaucoup de privations, et souvent empêche de les connaître ou de les sentir. Avec de telles dispositions, les gens d'esprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes. »

« Les Lettres sont un secours du ciel, atteste BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1757-1814)³. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent; c'est un feu divin.... Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami. »

« Je suis auprès de mes consolateurs, de vieux livres, une belle vue et de douces promenades. J'ai soin de mes deux santés. Je tâche de les faire mar-

1. Lettre du 25 novembre 1770. (VOLTAIRE, *op. cit.*, t. VII, p. 190.)

2. Chap. xi, Sur les gens de lettres, pp. 149-150. (Paris, Hiard, 1851.)

3. *Paul et Virginie*, pp. 95-94. (Paris, Didot, 1859. In-18.)

cher ensemble et de n'avoir mal ni à l'âme ni au corps », écrit l'aimable et sage Ducis (1755-1816)¹, précisément à Bernardin de Saint-Pierre.

C'est Ducis encore qui, d'accord avec sa devise : *Bene vixit qui bene latuit*, disait² : « La solitude est plus que jamais pour mon âme ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force corporelle ».

L'âpre moraliste CHAMFORT (1741-1794) déclare qu' « il faut vivre, non avec les vivants, mais avec les morts, » c'est-à-dire avec les livres³. C'est lui

1. Lettre du 6 pluviôse an XII, *Lettres de Ducis*, édit. Paul Albert, p. 163. (Paris, Jousset, 1879.)

2. Lettre du 22 ventôse an XII, *op. cit.*, p. 169; et lettre du 2 avril 1815, *op. cit.*, p. 576. Cf. aussi SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 584.

3. *Dialogue XXIV (Œuvres choisies, t. I, p. 184. Paris, Dubuisson, Bibliothèque nationale, 1866. 5 vol. in-16).* Cf. la réponse de l'oracle à Zénon le stoïcien sur le meilleur genre de vie et la règle capitale de conduite à adopter : « Converse avec les morts » (avec les livres). Et, selon le conseil du bibliographe lyonnais BOLLILOUD-MERMET (1709-1795) (*Essai sur la lecture*, p. 124; Lyon, Duplain, 1765) : « Que le commerce des morts nous apprenne à converser avec les vivants ». « ... Accoutumons-nous de bonne heure à connaître le prix de la lecture, à l'aimer, à la goûter, à la faire fructifier en nous, dit encore Bollioud-Mermet. (*Ibid.*) Consacrons-lui notre loisir. Comprenons que l'état de l'homme oisif et sans étude est une privation de vie, une sorte de sépulture : « Otium sine litteris mors est, et hominis vivi sepultura ». (SÉNÈQUE. *Epistolæ*, 82.) Ne bornons pas notre zèle à une spéculation vaine et stérile.... Que le bon usage des livres justifie le choix que nous en aurons fait; et que la doctrine saine que nous y puiserons soit toujours la base de nos maximes, le principe de nos actions, la règle enfin de nos devoirs, de nos mœurs et de notre conduite. »

encore qui disait que « la plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour, avec des livres lus de la veille ¹ ».

« Les Lettres, les saintes Lettres! » s'exclame de son côté André CHÉNIER (1762-1794)².

GOLDSMITH (1728-1774) l'auteur du *Vicaire de Wakefield*, affirme, par la bouche d'un de ses personnages, que « la littérature est un sujet qui lui fait toujours oublier ses misères ³ ».

LESSING (1729-1781) n'avait, au fond, qu'une passion, dit M. Paul Stapfer⁴, celle des livres et de l'érudition que procurent les livres. « Il était né bibliothécaire; il était, par nature, de

Ces rats qui, les livres rongeurs,
Se font savants jusques aux dents.

« Un artiste ayant offert de le peindre lorsqu'il était enfant, il exigea qu'il y eût, dans son portrait,

1. *Op. cit.*, Maximes et Pensées, t. II, p. 85.

2. Ap. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 145.

3. *Vicaire de Wakefield*, trad. Fournier, chap. xx, p. 144. (Paris, M. Lévy, 1869.) Et, un siècle avant Goldsmith, MILTON (1608-1674) disait, « en un latin superbe » (B.-H. GAUSSERON, *Bouquiniana*, p. 46) :

Et totum rapiunt me, mea vita, libri.

Rappelons encore un autre mot de Milton, que Mirabeau a inscrit en épigraphe à sa brochure *Sur la liberté de la presse* : « Tuer un homme, c'est tuer une créature raisonnable; mais étouffer un bon livre, c'est tuer la raison elle-même ». (VERMOREL. *Mirabeau, sa vie, ses opinions et ses discours*, t. III, p. 15. Paris, Dubuisson, Bibliothèque nationale, 1868. 5 vol. in-16.)

4. Goethe et Lessing. *Revue Bleue*, 31 janvier 1880, p. 725.

« des livres, une masse de livres, » et le peintre dut représenter le petit homme tenant un gros volume ouvert sur ses genoux, pendant que l'index de sa main droite montrait une pile d'ouvrages entassés à ses pieds. »

L'historien GIBBON (1757-1794), qui avait puisé, dès l'enfance, auprès d'une de ses tantes, un irrésistible amour de la lecture, disait plus tard qu'il n'échangerait pas cette passion « pour les trésors de l'Inde¹ ».

Benjamin FRANKLIN (1706-1790) manifesta, lui aussi, dès son bas âge, un goût très vif pour la lecture. Les quelques livres que possédait son père étaient surtout des ouvrages de polémique religieuse; il les lut; il lut surtout les *Vies* de Plutarque, qui, par hasard, s'y trouvaient mêlées. Il acheta ensuite quelques volumes de voyages; un peu plus tard, un tome dépareillé du *Spectateur* d'Addison lui tomba sous la main et lui servit de modèle de style. A douze ans, Benjamin Franklin était apprenti imprimeur chez un de ses frères, et il devait y rester jusqu'à vingt et un ans. « Son

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VIII, p. 456; et LUBBOCK, *le Bonheur de vivre*, p. 61. On trouve, dans ce dernier ouvrage, chap. III et IV, et dans le volume de M. B.-H. Gausseron, mentionné plus haut, *Bouquiniana, notes et notules d'un bibliologue* (Paris, Daragon, 1901), de nombreuses pensées et anecdotes sur les livres et la lecture, glanées de préférence parmi les écrivains anglais.

grand souci était de se procurer des livres et de se ménager du temps pour les lire, tout en faisant exactement son travail.... Tandis que ses compagnons étaient hors de l'imprimerie pour prendre leur repas, il y faisait vite le sien, qu'il préparait frugalement de ses mains, et il lisait, le reste du temps, se formant à l'arithmétique, aux premiers éléments de géométrie, lisant surtout Locke sur *l'Entendement humain*, et *l'Art de penser*, de Messieurs de Port-Royal¹. »

C'est l'Américain Franklin qui fut le fondateur de la première bibliothèque populaire. « C'est lui qui, simple ouvrier imprimeur, imagina de faire mettre en commun à ses compagnons les livres qu'ils possédaient : « Nous sommes douze, disait-il, et nous « avons chacun un livre; si nous les mettons en « commun, nous aurons douze livres à lire tour à

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VII, p. 130. On connaît l'épithète que Franklin, dans sa spirituelle bonhomie, et si porté à la métaphore familière, composa sur lui-même (ap. MICHAUD, *Biographie universelle*; LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*; etc.) :

ICI REPOSE,

LIVRÉ AUX VERS.

LE CORPS DE BENJAMIN FRANKLIN, IMPRIMEUR.
 COMME LA COUVERTURE D'UN VIEUX LIVRE,
 DONT LES FEUILLETS SONT ARRACHÉS,
 ET LA DORURE ET LE TITRE EFFACÉS.
 MAIS. POUR CELA, L'OUVRAGE NE SERA PAS PERDU;
 CAR IL REPARAITRA,
 COMME IL LE CROYAIT,
 DANS UNE NOUVELLE ET MEILLEURE ÉDITION,
 REVUE ET CORRIGÉE
 PAR
 L'AUTEUR.

tour¹ ». Tels furent le principe et l'origine de ces bibliothèques, aujourd'hui répandues par tout le globe, et qui, sous leurs formes diverses, — bibliothèques municipales, bibliothèques régimentaires, bibliothèques scolaires, bibliothèques de la Ligue de l'enseignement, etc., etc., — ont rendu et continuent de rendre tant de services à la classe ouvrière ou à des associations et des collectivités sociales, et ne cessent de contribuer au progrès général, à l'instruction, au délassement et au bonheur de tous.

1. E. SPULLER, *Conférences populaires*, les Livres et les Conférences, p. 44. (Paris, Dreyfous, 1879.) Ce qui n'empêche pas le conférencier d'émettre (p. 46) ce vœu on ne peut plus louable, car on ne lit bien et l'on ne savoure bien que les livres qui vous appartiennent : « Je voudrais pourtant que chacun s'habituaît à avoir dans sa maison une petite bibliothèque de choix et composée des livres préférés pour faire la lecture en famille ». Voir aussi, sur Franklin et les bibliothèques populaires, Éd. LABOULAYE, *Revue des cours littéraires*, 30 décembre 1865, t. III, p. 85.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Un des hommes de notre temps qui ont le mieux connu les livres, qui en ont le mieux parlé, et ont le plus fait pour en répandre la connaissance et l'amour, c'est Gabriel PEIGNOT (1767-1849) : son érudition, son jugement, son goût, sa méthode et sa puissance de travail, son ordre, sa clarté, toutes ses excellentes qualités sont aujourd'hui unanimement constatées¹.

1. Il n'en a pas toujours été ainsi. Voir, dans le *Manuel du libraire* de J.-C. BRUNET, l'article Peignot : « Les productions bibliographiques de Peignot, quoiqu'elles soient un peu trop superficielles.... Au reste, toujours modeste dans ses écrits (conclut néanmoins Brunet), toujours rempli d'indulgence pour ceux des autres, cet estimable homme de lettres a dû rencontrer plus d'amis que de censeurs; et d'ailleurs, il est juste de le reconnaître, ses ouvrages ont beaucoup servi à populariser la bibliographie. » Voir aussi l'article Peignot dans la *Biographie universelle* de MICHAUD : « On pourrait désirer aussi que Peignot eût souvent été plus sévère dans le choix de ses matériaux.... Du reste, la bonne foi et l'absence de prétention sont chez lui des qualités incontestables et précieuses. » « M. Peignot, l'un des plus savants et laborieux bibliographes de ce siècle. » (QUÉRRARD, *la France littéraire*, t. VII, p. 10.) « M. Peignot est un des

Peignot a beaucoup écrit. « Esprit facile, disposé à tout admirer et à tout aimer, a dit de lui un de ses biographes¹, il se laissa successivement tenter, tout savants qui ont le mieux mérite de la science bibliographique. » (RENOUARD, *Catalogue d'un amateur*, t. IV, p. 214.) « Ce judicieux *Traité du choix des livres*, de Peignot... ouvrage qui devrait être connu de tous ceux qui se vouent à la culture intellectuelle... » (MOURAVIT, *le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*, p. 109.) « Peignot a été le bibliographe le plus savant de ce siècle. Son érudition était immense. » (LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*.) Etc. — On trouve dans les *Curiosités de l'histoire des arts* de P. L. JACOB, *Notice sur le parchemin et le papier*, p. 1 (Paris, Delahays, 1858), une note singulière, et que je signale ici, en raison même de cette étrangeté : « Nous n'hésitons pas, dit le bibliophile Jacob, à réimprimer sous notre nom quelques pages que nous avons publiées dans un grand ouvrage collectif [*les Beautés du moyen âge et de la Renaissance* (mœurs et arts), par MM. Émile Bégin, Champollion-Figeac, Depping, etc. (Parchemin, Papier), sans pagination; Paris, à l'Administration du moyen âge et de la Renaissance, 5, rue du Pont-de-Lodi, s. d.] sous le nom du savant Gabriel Peignot, avec son autorisation formelle, en nous aidant de ses ouvrages, il est vrai, et en leur empruntant des passages textuels. C'a été de la part de l'illustre bibliographe une marque d'estime et de confiance que de nous permettre de lui attribuer un travail qu'il n'avait pas même revu; nous ne croyons pas devoir plus longtemps lui laisser, après sa mort, la responsabilité de notre œuvre. » Tout ce que l'on peut dire, en réponse à cette réclamation en reprise de possession, c'est : 1^o qu'il est regrettable qu'elle ne se soit pas formulée du vivant de « l'illustre bibliographe » co-intéressé; 2^o que de telles substitutions, fraudes et manigances n'étaient nullement dans les habitudes de l'honnête, laborieux et scrupuleux Peignot.

1. J. SIMONNET, *Essai sur la vie et les ouvrages de Gabriel Peignot*, p. 65. (Paris, Auguste Aubry, 1865.) Voir, pp. 187 et s. de ce volume de J. Simonnet, la liste chronologique des ouvrages de Gabriel Peignot.

en restant fidèle à la bibliographie, par l'histoire, par l'antiquité romaine, par l'étude comparée des langues, par l'histoire des mœurs et celle de notre littérature, par la curiosité enfin. » Ses principaux ouvrages, dans le sujet qui nous occupe, sont le *Manuel du bibliophile, ou Traité du choix des livres*, le *Manuel bibliographique, ou Essai sur les bibliothèques anciennes et modernes*, le *Dictionnaire raisonné de bibliologie* (une des meilleures œuvres de Peignot), l'*Essai historique et archéologique sur la reliure des livres et sur l'état de la librairie chez les anciens*, un *Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin*, un *Essai de curiosités bibliographiques*, etc. Le seul reproche qu'on puisse adresser à ces volumes, et ce reproche n'atteint pas l'auteur, c'est d'être aujourd'hui quelque peu arriérés sur certains points. Mais, ne l'oublions pas, Gabriel Peignot a été le pionnier de la science bibliographique, un « défricheur », comme l'a si justement appelé M. Fertiault dans un de ses sonnets :

La notion du Livre a rayonné par lui¹.

C'est surtout dans sa correspondance avec son ami Baulmont qu'on peut se rendre compte des remarquables qualités de cœur et d'esprit — bon sens, bonne humeur, gaieté, exquise délicatesse de

1. FERTIAULT, *les Légendes du livre*, Un défricheur, pp. 59 et 190.

sentiments, érudition toujours aimable et sans pédanterie, infatigable activité, absolu désintéressement, bonté foncière et inépuisable — de Peignot. Aucune gloriole, aucune ambition de sa part : c'est uniquement par goût, pour elles-mêmes et « pour le plaisir », qu'il aime les Lettres : «... Mais, ma foi, je ne donnerais pas une pipe de tabac pour qu'il (son nom) me survécût; il en est des hommes comme des peuples : moins on parle d'eux dans l'histoire, plus ils ont été heureux dans ce bas monde. Je jouis encore de cet avantage, et j'apprécierai de mon mieux le peu de temps qui me reste à en jouir¹. »

Ailleurs, après la mort de deux personnes auxquelles il était attaché : « Nous vivons dans nos amis, écrit-il, comme ils vivent en nous; nous n'avons, pour ainsi dire, entre amis, qu'une âme, qu'un esprit, qu'une pensée. Quand nous perdons ces bons amis, n'est-ce pas descendre petit à petit, par lambeaux, dans la tombe? En vérité, à la mort de chaque personne qui m'intéresse, il me semble sentir une partie de moi-même qui s'en va: c'est un acompte sur la destruction totale. Hélas! j'en ai déjà bien payé de ces acomptes, et de terribles².... »

Après avoir rempli, jusqu'à plus de soixante-dix

1. *Lettres de Gabriel Peignot à son ami N.-D. Baulmont*, lettre du 15 janvier 1856, p. 205. (Dijon, Lamarche et Drouelle, 1857. In-8.)

2. *Op. cit.*, lettre du 3 avril 1818, p. 59.

ans, des fonctions universitaires, en dernier lieu celles d'inspecteur d'Académie à Dijon, aux appointements annuels de 5000 francs : après toute une vie de labeur opiniâtre et de services rendus à ses concitoyens, à l'enseignement et à la science, Peignot mourut pauvre, sans titres ni rubans, ce qui, selon la remarque de son biographe¹, « est le meilleur éloge qu'on puisse faire » de ce modeste et savant, de cet excellent et heureux homme, de ce vrai sage.

J'ai déjà eu recours plus d'une fois, pour le présent travail, aux livres de Gabriel Peignot, et j'y puiserai encore. Je me bornerai ici, dans cette sorte de

1. J. SIMONNET, *op. cit.*, p. 65. Comme Gabriel Peignot, Ludovic LALANNE (1815-1898), un autre grand ami des livres, un autre érudit également aussi laborieux que modeste, l'auteur de l'excellent petit volume, *Curiosités bibliographiques*, que j'ai mis amplement déjà et mettrai encore à contribution, l'auteur des *Curiosités littéraires*, des *Curiosités biographiques*, *Curiosités philologiques*, *Curiosités militaires*, etc., du *Dictionnaire historique de la France*, etc., ne fut rien et ne voulut rien être — que bibliothécaire. Faisant allusion à sa haute taille et en même temps à ses invincibles scrupules et à sa dignité de caractère, il disait que, pour arriver, il fallait se résoudre « à passer sous des portes trop basses, et que cela le gênait de se courber ». (Renseignement personnel.) — Ajoutons que, vingt ans après la mort de Gabriel Peignot, c'est-à-dire en 1869, le Bibliophile Jacob, Gustave Brunet et Pierre Deschamps provoquèrent une souscription pour venir en aide à sa veuve et à ses enfants, qui se trouvaient dans la plus grande détresse. Précédemment deux souscriptions avaient été ouvertes de même en faveur d'un autre docte et infatigable bibliographe, « de Quérard, l'une pour le faire vivre, l'autre pour le faire enterrer ». (Firmin MAILLARD, *les Passionnés du livre*, p. 158.)

florilège, à citer ces quatrains, où le bon, jovial et spirituel septuagénaire, s'est peint avec ses pieuses croyances, sa simplicité de cœur, sa pureté de mœurs, son culte pour l'amitié, les livres et l'étude :

Le sort que me départ ta volonté suprême,
Être puissant et bon, comble tous mes souhaits.
Et, maître de choisir, j'aurais choisi le même :
Je te rends, ô mon Dieu, grâce pour tes bienfaits.

Des livres à mon goût, dans mon coin si modeste,
Remplissent mes rayons; un humble coffre-fort
Suffit à mes besoins : les pauvres ont le reste ;
Mais ma bibliothèque est mon plus cher trésor.

Sain de corps et d'esprit, j'ai des amis sincères ;
L'étude me distrait sans jamais me lasser :
Comptant du jour natal beaucoup d'anniversaires.
Je vois, sans nul regret, mon terme s'avancer.

Convive passager au banquet de la vie,
Je sais qu'il faut bientôt au monde dire adieu ;
A renaître en ton sein ta bonté me convie,
Et mon cœur en nourrit l'espérance, ô mon Dieu !

1. PEIGNOT, *ap.* J. SIMONNET, *op. cit.*, p. 77. On pourrait rapprocher de ces vers le sonnet bien connu, où un autre maître ès livres, l'imprimeur PLANTIN (1514-1589), d'Anvers, a célébré « le Bonheur de ce monde » (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 juillet 1905, col. 9-10; et Max ROOSES, *Catalogue du musée Plantin-Moretus*, 5^e édit., 1902, p. 51) :

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorants,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfants ;
Posséder seul, sans bruit, une femme fidèle ;

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parents,
Se contenter de peu, n'espérer rien des grands,
Régler tous ses dessins sur un juste modèle ;

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes ;

« Lorsque mon cœur oppressé me demande du repos, dit Joseph DE MAISTRE (1754-1821)¹, la lecture vient à mon secours. Tous mes livres sont là sous ma main; il m'en faut peu, car je suis depuis longtemps bien convaincu de la parfaite inutilité d'une foule d'ouvrages qui jouissent d'une grande réputation². »

Un ingénieux et profond moraliste, Joseph JOUBERT (1754-1824), si apprécié de tous les délicats, si cher à tous les lettrés, a, lui aussi, beaucoup aimé les livres, et les a magnifiquement prônés. « Il n'est rien de plus beau qu'un beau livre », déclarait-il³. « Ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs, disait-il encore⁴, et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs. » Un de ses biographes, Paul de Raynal, a décrit en ces termes la passion de Joubert pour les livres. Cette passion « n'était pas celle du bibliomane qui, comme l'avare, amoncelle des trésors dont il ne sait point user. Il lisait tout, et la plupart des volumes de sa bibliothèque portent encore les vestiges du

Conservet l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes :
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 44. (Lyon, Pélagaud, 1870, 10^e édit.)

2. Sur cette question, cf. notre tome II, chap. IV, Du choix des livres; et tome IV, chap. I, De l'achat des livres.

3. *Pensées*. CCXI, t. II, p. 538. (Paris, Didier, 1862.)

4. *Op. cit.*, CCVIII, t. II, p. 557.

passage de sa pensée : ce sont de petits signes dont j'ai vainement étudié le sens, une croix, un triangle, une fleur, un thyrses, une main, un soleil, vrais hiéroglyphes que lui seul savait comprendre et dont il a emporté la clef. Son heureuse mémoire cependant aurait pu se passer d'un tel secours. Il n'oubliait rien, en effet, des choses qu'il avait lues; l'aspect seul du volume, un regard jeté sur la couverture, sur le titre, suffisaient pour réveiller tous ses souvenirs et renouveler soudainement ses impressions premières. C'était, de ses livres à lui, un commerce de tous les instants, une sorte de courant intellectuel presque ininterrompu. Ils ne renfermaient pas une bonne parole dont il ne leur tint compte en passant, un mauvais propos dont il ne leur gardât rancune. Aussi était-il devenu fort scrupuleux dans le choix des volumes qu'il admettait sur ses rayons. Il avait grand soin de ne s'entourer que d'ouvrages amis, et proscrivait, comme un voisinage fâcheux, les auteurs qui blessaient sa pensée¹. »

1. Paul DE RAYNAL, la Vie et les Travaux de M. J. Joubert, *Pensées de Joubert*, t. I, pp. XLV-XLVI. Le même biographe donne encore les détails suivants sur l'amour et la sollicitude que Joubert témoignait à ses livres (*ibid.*, p. XLVIII) : « ... Dès l'abord cependant une singularité m'avait frappé. Je l'avais vu (Joubert) quitter, à notre approche, un volume dont il était occupé, la main enveloppée dans un gant ciré, à polir la couverture. J'ai su depuis que, lorsque sa santé ne lui permettait ni de monter à sa galerie, ni de se livrer aux travaux de la pensée, il lui arrivait souvent de faire

Le vicomte DE BONALD (1754-1840), dont on connaît les aphorismes¹ : « Depuis *l'Évangile* jusqu'au *Contrat Social*, ce sont les livres qui ont fait les révolutions, » « La littérature est l'expression de la société », etc., se montrait, en fait de livres, autrement rigoureux que Joubert, et, non content de proscrire les statues en costume héroïque, « il proposait sérieusement à l'Administration de faire faire des éditions châtiées et exemplaires des auteurs célèbres ; on extrairait de chaque auteur ce qui est grave, sérieux, élevé, noblement touchant, et l'on supprimerait le reste : « Tout ce qui serait de l'écri-
« vain *social* serait conservé, tout ce qui serait de descendre quelques-uns de ses écrivains favoris, pour rendre à leur parure de ces petits soins humbles et naïfs où se laissait aller son amour pour eux. On concevra, du reste, le prix qu'il attachait à ses livres, en songeant que c'était peu à peu, sur des épargnes dont l'emploi était parfois contesté, et presque toujours après de longues recherches, qu'il les avait successivement acquis. » Dans un article publié par *le Magasin pittoresque* (mars 1887, p. 78), et traitant *Du choix de vingt livres*, Agénor BARDOUX (1850-1897), membre de l'Institut, sénateur et ancien ministre de l'Instruction publique, révèle sur Joubert la particularité suivante, dont il a omis de fournir la preuve ou d'indiquer la source : « Le dernier des platoniciens, Joubert, celui de qui l'on a dit qu'il avait l'air d'« une âme ayant rencontré par « hasard un corps, et s'en tirant comme elle pouvait. » Joubert avait une singulière habitude : en dehors des classiques, qu'il conservait dans leur intégrité, il avait l'habitude de déchirer toutes les pages qui lui déplaisaient, de telle sorte qu'il ne conservait que les (*sic*) livres effilés, sans commencement ni fin. »

1. Ap. SAINTE-BEUVE. *Causeries du lundi*, t. IV, pp. 451 et 452.

« l'homme serait supprimé : et, si je ne pouvais faire
 « le triage, dit-il, je n'hésiterais pas à tout sacri-
 « fier¹. » Le systématique et impitoyable doctrinaire
 ne semble pas se douter qu'il pourrait survenir un
 autre épurateur non moins zélé et féroce que lui,
 un autre vandale et massacreur de son espèce, ou
 plutôt d'une espèce contraire, qui s'en prendrait à
 lui, Bonald, et lui ferait subir la peine du talion, le
 supprimerait et sacrifierait à son tour, sans pitié ni
 remords et totalement.

La comtesse d'ALBANY (1752-1824), la femme du
 brutal Prétendant Charles-Édouard et l'amie dé-
 vouée d'Alfieri, puis du peintre Xavier Fabre (de
 Montpellier), avait la passion de la lecture, et une
 passion qui ne fit que s'accroître avec l'âge. Dans
 sa retraite de Florence, après sa promenade mati-
 nale aux Cascine, elle se réfugiait au milieu de ses
 livres, et ne les quittait pour ainsi dire plus : « C'est
 un grand plaisir, écrivait-elle en décembre 1802, que
 de passer son temps à parcourir les différentes idées
 et opinions de ceux qui ont pris la peine de les
 mettre sur le papier. C'est le seul plaisir d'une per-
 sonne raisonnable à un certain âge ; car les conver-
 sations sont médiocres et bien faibles, et toujours
 très ignorantes.... Mes livres augmentent tous les
 jours.... Je ne trouve pas de meilleure et plus sûre

1. Ap. SAINTE-BEUVE. *op. cit.*, t. IV, pp. 455-454.

compagnie : au moins on peut penser avec eux¹. »
 « Les livres, disait-elle encore², ont toujours plus d'esprit que les hommes qu'on rencontre. »

Dans la correspondance de Paul-Louis COURIER (1772-1825), qui devint, à certain moment, en 1812, un des habitués du salon de la studieuse comtesse d'Albany, l'amour des livres et de l'étude apparaît dès le début et en maint endroit : « Mes livres font ma joie, et presque ma seule société. Je ne m'ennuie que quand on me force à les quitter, et je les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus nombre de fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide³. » Et plus loin⁴ : « Mon père regarde comme mal employé le temps que je donne aux langues mortes, mais j'avoue que je ne pense pas de même. Quand je n'aurais eu en cela d'autre but que ma propre satisfaction, c'est une chose que je fais entrer pour beaucoup dans mes calculs; et je ne regarde comme perdu, dans ma vie, que le temps où je n'en puis jouir agréablement, sans jamais me repentir du passé, ni craindre pour l'avenir. Si je puis me mettre à l'abri de la misère, c'est tout ce qu'il me faut; le reste de mon temps sera employé à satis-

1. Ap. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. V. pp. 457 et 424.

2. Ap. ID., *op. cit.*, t. VI. p. 55.

3. P.-L. COURIER, *Lettres*, lettre à sa mère, 10 septembre 1795, p. 425. (*Œuvres*. Paris, Didot, 1865. In-18.)

4. ID., *loc. cit.*, 25 février 1794. pp. 427-428.

faire un goût que personne ne peut blâmer, et qui m'offre des plaisirs toujours nouveaux. Je sais bien que le grand nombre des hommes ne pense pas de la sorte ; mais il m'a paru que leur calcul était faux, car ils conviennent presque tous que leur vie n'est pas heureuse. »

« Les lettres et la solitude, voilà mon élément, » écrivait, en 1792, Benjamin CONSTANT (1767-1850) à Mme de Charrière¹.

« Je n'aime guère à changer de place.... J'étais né pour vivre et mourir dans une cellule, et encore des plus étroites : *in angulo cum libello*, » assurait LAMENNAIS (1782-1854), à trente ans, du fond de sa retraite de la Chesnaie².

« Je veux mourir la tête appuyée, à droite et à gauche, sur des piles de bouquins, souhaitait Charles NODIER (1780-1844) ; il faut bien s'amuser à quelque chose, quand l'âge, les soucis et les infirmités nous ont fait perdre le seul avantage de nous amuser de tout³. » « La bibliomanie est peut-être encore de

1. Ap. SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. III, p. 270.

2. Lettre datée de la Chesnaye, 1811, dans les *Œuvres inédites de Lamennais* publiées par A. Blaize, t. I, p. 410 (Paris, Dentu, 1886). « Rappelons-nous le mot cité de saint François de Sales, à propos de *l'imitation* : « J'ai cherché le repos partout, et je ne l'ai trouvé que dans un petit coin, avec un petit livre. (JOUBERT, *Pensées*, CCXXII, t. II, p. 541.)

3. Ap. UN BIBLIOPHILE [E. Mulsant], *les Ennemis des livres*, p. 2. (Lyon, Georg, 1879.) A ce propos, citons ce mot, absolument authentique, prononcé par un tout jeune commis libraire d'une des plus importantes maisons de Paris. A un

l'amour. Une bibliothèque de luxe est le harem des vieillards », déclarait encore le même amant passionné des livres¹, qui, dans cette dernière phrase, aurait pu se contenter de dire « une bibliothèque », sans épithète.

DARU (1769-1829), l'administrateur militaire et le traducteur d'Horace, adressait à son fils aîné, peu de temps avant de mourir, cette profession de foi littéraire : « J'ai trouvé dans l'étude des Lettres, au bout d'une vie déjà longue et traversée par bien des événements, un grand charme, une grande utilité, souvent de grandes consolations. Je m'y suis adonné de bonne heure, plutôt par goût que par prévoyance.... J'ai dû au goût et à l'habitude du travail les seuls remèdes que l'on puisse opposer soit au vide de l'âme qui suit souvent la perte du pouvoir, soit aux épreuves qui vous frappent dans la vie de ceux que l'on aime. Les Lettres m'ont été toujours secourables, utiles et douces : cultivez-les².... »

« Que serais-je sans toi ? disait SCHILLER (1759-

vieillard septuagénaire, client assidu de cette librairie, qui disait un jour gentiment, en soldant un achat : « Vous ne vous plaindrez pas que je ne viens pas vous voir ? J'en laisse, de l'argent, chez vous ! » ce petit commis, âgé de quatorze ans au plus, répliquait, sans y mettre un grain de malice : « Mais, monsieur, à votre âge, qu'est-ce que vous en feriez, de votre argent ? »

1. *Dictionnaire de la Conversation*, Supplément, art. Bibliophile.

2. *Ap. SAINTE-BEUVE. Causeries du lundi*, t. IX, pp. 470-471.

1805) à sa Muse¹ (c'est-à-dire sans l'amour de l'étude et le culte des Lettres). Je l'ignore. Mais je frissonne en voyant ce que sont sans toi des centaines et des milliers d'hommes². »

Dans ses derniers jours, GOËTHE (1749-1832), « le grand critique de notre âge³ », « ce roi de la critique⁴ », « le plus grand des critiques, celui de qui l'on peut dire qu'il n'est pas seulement la tradition, mais qu'il est toutes les traditions réunies⁵, » parlant de la difficulté qu'il y a souvent à lire un ouvrage, plaisantait sur la présomption des personnes qui, sans études préparatoires, sans connaissances préalables, veulent lire tous les ouvrages de philosophie et de science, absolument comme s'il s'agissait d'un roman. « Les braves gens ne savent pas, disait-il, ce qu'il en coûte de temps et de peine pour *apprendre à lire*⁶. J'ai travaillé à cela quatre-vingts ans,

1. SCHILLER, *Poésies* : les Ex-Voto, ou les Tablettes votives (avec cette inscription préliminaire : « Ce que le Dieu m'a enseigné, ce qui m'a aidé à traverser la vie, je le suspends ici, reconnaissant et pieux, dans le sanctuaire »). (*Œuvres complètes de Schiller*, trad. Ad. Regnier, t. I, pp. 542 et 544.

2. Cf. le mot de CONFUCIUS (551-479 av. J.-C.) : « Il n'est pas facile de trouver un homme qui ait étudié pendant trois ans sans devenir bon ». (Ap. MAX MULLER. *Essais sur l'histoire des religions*, trad. G. Harris, p. 425.)

3. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 174.

4. *Id.*, *op. cit.*, t. III, p. 42.

5. *Id.*, *op. cit.*, t. XV, p. 568.

6. « Quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens lisent : et, parmi ceux qui lisent, il y en a beaucoup qui

et je ne peux pas dire encore que j'y sois arrivé¹. »
 « On lit, disait-il encore², beaucoup trop de livres médiocres avec lesquels on perd son temps, et dont on ne retire rien. On ne devrait lire que ce qu'on admire. »

C'était aussi le conseil de LACORDAIRE (1802-1861) :
 « A part le besoin des recherches dans un but utile, il ne faut lire ici-bas que les chefs-d'œuvre des grands noms; nous n'avons pas de temps pour le reste³. »

ne se servent que de leurs yeux. » (VOLTAIRE, Lettre de M. Clopître à M. Eratou, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 726.) « Il est très commun de lire, et très rare de lire avec fruit. » (Id., Commentaires sur Rodogune, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 467.) « N'avez-vous pas remarqué cela depuis longtemps? il y a peu de gens qui sachent lire. » (SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 555.) « Le critique n'est qu'un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres. » (Id., *Portraits littéraires*, t. III, p. 546.) L'écrivain d'art Ernest CHESNEAU (1855-1890) a prétendu (*la Chimère*, p. 9) qu'« on ne commence à savoir lire qu'après la sortie du collège »; ce qui donne tout à fait tort à cette excellente mère dont parle TALLEMANT DES RÉAUX (1619-1692) (*Histoires*, t. VI, p. 528), — la sienne, paraît-il, — qui s'étonnait que son fils achetât encore des livres et s'occupât de lire après avoir quitté les bancs universitaires : « N'avez-vous pas terminé vos études? »

1. *Conversations de Goethe recueillies par Eckermann*, trad. Délerot, t. II, p. 164. (Paris, Charpentier, 1865.)

2. *Op. cit.*, t. II, p. 271.

3. *Ap. SAINTE-BEUVE, Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 405. — Cf. le mot de Royer-Collard à Alfred de Vigny : « Je ne lis plus, monsieur, je relis ». (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XI, p. 524.)

Dans son oraison funèbre du général Drouot¹, qui, fidèle à ses débuts², a toujours conservé le culte des livres et de l'étude, Lacordaire a éloquemment magnifié l'amour des Lettres :

« L'amour des Lettres ! Oh ! faut-il que je surprenne par là peut-être quelqu'un de mes auditeurs ? Sommes-nous si loin déjà du temps où la culture des Lettres pour elles-mêmes était une passion distinctive de toutes les natures noblement trempées ? Le nombre va-t-il diminuant des esprits délicats et sérieux pour qui les Lettres sont autre chose qu'une vague réminiscence de la jeunesse ou un vulgaire métier ? Je n'ose le croire ; je ne me persuade pas, malgré des signes affligeants, que nous penchions vers la décadence, et que le bataillon sacré des intelligences d'élite soit chaque jour éclairci par des pertes qui ne se réparent point. Le général Drouot avait appris, dans les laborieuses études de sa jeunesse, cet amour antique des Lettres humaines. Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait, un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'était pour lui, comme pour toutes les

1. Prononcée dans la cathédrale de Nancy le 25 mai 1847. (LACORDAIRE, *op. cit.*, p. 14. Paris, Henri Gautier, s. d.)

2. Cf. *supra*, pp. 120-121, n. 1.

âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée supérieure; les larmes viennent aux yeux; on remercie Dieu, qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. Ne vous demandez plus ce qui animait la solitude du vétéran de la grande armée, et lui enlevait les heures que le cours de son âge lui apportait. Tandis que nous vivions dans le présent, il vivait dans tous les siècles; tandis que nous vivions dans la région des intérêts, il vivait dans la sphère du beau. Vie rare et excellente, parce que le goût n'y suffit pas, mais qu'il y faut le cœur et la vertu. Ce n'est pas sans raison que les anciens l'appelaient du nom de culte, et, comme on dit la religion de l'honneur, on pouvait dire aussi la religion des Lettres¹. »

« Les Lettres, c'est l'esprit humain lui-même... L'étude des Lettres, c'est l'éducation de l'âme, » disait VILLEMEN (1790-1870)².

La correspondance de Ximénès DOUDAN (1800-1872), un « inconnu et volontairement inconnu³ » de la foule, « un de ces esprits délicats nés sublimes⁴ »,

1. Cf. *infra*, t. II, chap. 1, la Religion des Lettres.

2. Ap. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VI, p. 162.

3. CUVILLIER-FLEURY, *Notice sur Doudan* (DOUDAN, *Lettres*, t. I, p. XXII. PARIS, C. Lévy, 1879. 4 vol. in-18).

4. SAINTE-BEUVE. *op. cit.*, t. XI, p. 45.

un merveilleux causeur, de qui Victor Cousin disait que « personne, depuis Voltaire, n'a certainement eu autant d'esprit¹, » abonde en remarques piquantes ou profondes et en sagaces conseils relatifs aux livres et à la lecture :

« Dans les études littéraires, on ne profite que de ce qui amuse. C'est là surtout qu'il faut suivre sa pente, c'est-à-dire son goût. Je vois des personnes qui s'obstinent, par conscience, à lire ce qui les ennue. Je doute qu'il leur reste une idée ou un sentiment de ce travail ingrat. Il faut planter là un livre dès que, après l'épreuve d'une vingtaine de pages, on sent qu'il ne vous va pas ; tout au plus le faut-il parcourir ; en parcourant on trouve quelquefois telle page qui vous fait revenir avec plaisir sur les commencements ; mais ne parcourt pas qui veut ; les personnes méthodiques ont de la peine à s'y faire. Il est vrai qu'on peut apprendre à parcourir méthodiquement². Je crois que si Bossuet n'avait pas forcé le Dauphin à lire d'un bout à l'autre des livres qui l'assommaient, le pauvre prince n'aurait pas dit, à la fin de son éducation : « C'est bon, je ne lirai plus que *la Gazette*³ ».

« Pour les esprits féconds, les livres des autres

1. Comte d'HAUSSONVILLE, *Introduction aux lettres de Doudan* (DOUDAN, *loc. cit.*, t. I, p. VIII).

2. Cf. *infra*, t. II, chap. III, Diverses façons de lire, l'Art de parcourir.

3. DOUDAN, *loc. cit.*, t. III, pp. 544-545.

ne donnent pas seulement ce qu'ils contiennent ; leur principale utilité est de suggérer d'autres manières de considérer un sujet par une sorte de méditation que provoque la lecture. C'est ce qui fait dire de certains livres qu'ils font penser. Je le crois vrai de tous, et la lecture n'est peut-être qu'une manière facile de fixer ses pensées sur un objet déterminé. Pendant que l'attention s'attache à la suite des raisonnements ou des récits de l'auteur, il se fait un autre travail dans le fond de l'atelier de l'intelligence, et ce travail, c'est l'invention personnelle et originale¹. »

« Où en est votre convalescence ? Pouvez-vous lire tout votre souï ? C'est la seule consolation que je connaisse. Aussi je crains que la destinée, qui est douce, ne m'arrache les yeux. Quand Luther entra au couvent, il emporta avec lui un Platon et un Virgile. Le goût des Lettres est une marque de grande origine. On ne l'a pourtant pas dans le faubourg Saint-Germain. C'est singulier². » « ...Vous vous faites un rempart de livres que les importuns ne franchissent pas aisément. C'est un bon système de fortifications³.... »

Et sans cesse Doudan revient sur sa passion des livres : « J'aime la vue des livres comme d'autres

1. DOUDAN, *loc. cit.*, t. IV, pp. 171-172.

2. *Id.*, *loc. cit.*, t. IV, p. 275.

3. *Id.*, *loc. cit.*, t. IV, p. 558.

aiment la vue du monde, sans dessein pourtant de causer avec chacun¹ ». « ... Il m'a fallu renoncer à tout le plaisir que je me promettais d'un mois de solitude à lire du matin au soir et du soir au matin dans un petit coin. Je suis né pour lire, et non pas pour écrire, marcher et parler. Vous dites que *lire*, c'est être inutile au monde². Qui vous dit le contraire? Mais ne voyez-vous pas bien qu'écrire, c'est être nuisible au monde³? » Etc. « Je veux savoir exactement ce que vous lisez. Dis-moi qui tu lis, et je te dirai qui tu es⁴. »

Cette dernière sentence a été reprise et commentée et développée en ces termes par l'historien et esthéticien Charles BLANC (1815-1882)⁵ : « J'ai toujours pensé, et j'ai vérifié quelquefois, que l'on peut se faire une idée juste du caractère et de l'esprit d'un homme qu'on n'a jamais vu, rien qu'en regardant sa bibliothèque. Dis-moi ce que tu lis, et je te dirai qui tu es⁶. Avant même d'avoir lu les titres des

1. *Loc. cit.*, t. I, p. 246.

2. Cf. le mot du Père GRATRY (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 7 novembre 1899, col. 778) : « La lecture, cette paresse déguisée... ».

3. *Loc. cit.*, t. I, p. 554.

4. *Loc. cit.*, t. I, p. 355.

5. *Grammaire des arts décoratifs*, p. 356. (Paris, Laurens, s. d.)

6. « La vie d'un homme se reflète dans sa bibliothèque, écrit, lui aussi, l'érudit Anatole CLAUDIN (1855-....); c'est là que l'on sait quel a été le but de ses études... l'objet

ouvrages rangés dans les armoires de ce personnage que l'on ne connaît point et qui vous fait attendre dans son cabinet, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur ses reliures pour savoir s'il a le sentiment de l'ordre, s'il a du tact, s'il a du goût, s'il est vraiment possédé de l'amour des livres ou s'il n'en a que l'ostentation, s'il est enfin de ceux qui ont une bibliothèque seulement pour la montre, de ceux à qui M. de Paulmy¹ proposait cette inscription à mettre sur leurs livres : *Multi vocati, pauci lecti*, beaucoup d'appelés peu de *lus* ».

« Si le style est l'homme, les livres sont l'homme aussi, » affirme, de son côté, le philosophe et historien MATTER (1791-1864)².

principal de ses recherches intéressantes : « Dis-moi quels livres tu lis, je te dirai qui tu es ». (Ap. FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, pp. 192-195.) Et Paul STAFFER (1840-...) : « Dis-moi quels auteurs, quels livres tu aimes à lire, je te dirai qui tu es et ce que tu peux faire. » (Ap. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 291.) Et, bien avant Doudan, avant Charles Blanc, Claudin, Stapfer et *tutti quanti*, un savant religieux du XVIII^e siècle, qui était un passionné liseur, dom Nicolas JAMIN (1711-1782), a écrit de même, dans *le Fruit de mes lectures* (ap. FERTIAULT, *op. cit.*, p. 251) : « Dites-moi quels livres vous lisez ordinairement, et, moi, je vous dirai qui vous êtes ».

1. M. de Paulmy, — ou son père, le marquis René-Louis d'Argenson? (Cf. *supra*, pp. 161-162). Dans ses *Mémoires* (t. V, p. 255 ; Paris, P. Jannet, 1857-1858), le marquis d'Argenson s'attribue la même proposition de la même plaisante devise : *Multi vocati, pauci lecti*.

2. Ap. MOURAVIT, *op. cit.*, p. 450.

« Au catalogue de ses livres, écrivait un jour Jules JANIN (1804-1874), on connaît un homme. Il est là dans sa sincérité : voilà son rêve, et voilà ses amours¹. »

Et RICHARDSON (1689-1761), dans son roman de *Clarisse Harlowe*² : « Si vous avez intérêt de connaître une jeune personne, commencez par connaître les livres qu'elle lit ». « Il n'y a rien de si incontestable, ajoute Joseph DE MAISTRE (1754-1821), en citant ce passage³... Il est certain qu'en parcourant les livres rassemblés par un homme, on connaît en peu de temps ce qu'il est, ce qu'il sait et ce qu'il aime⁴. »

Notre grand historien littéraire SAINTE-BEUVE (1802-1869), l'auteur de ces admirables *Causeries du lundi* qu'on a si justement qualifiées d'« Encyclopédie des Lettres⁵ », de « trésor inépuisable, que tout

1. Ap. UZANNE, *Nos amis les livres*, XI, p. 269.

2. Ap. PEIGNOT, *Manuel du bibliophile*, t. I, p. 49.

3. Ap. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 19-20.

4. A cette série d'affirmations, il est bon d'opposer la légitime restriction de M. Jules CLARETIE (*Causeries sur ma bibliothèque*, dans les *Annales littéraires des bibliophiles contemporains*, 1890, p. 5) : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. L'axiome peut être vrai pour un particulier qui choisit selon ses goûts, pour un amateur qui se compose une bibliothèque comme on composerait un bouquet... Mais la vérité n'est plus stricte lorsqu'il s'agit d'un homme de lettres, tenu à tout garder, après avoir tout lu. »

5. Jules CLARETIE, *le Figaro*, 18 septembre 1905.

lettré ne peut se dispenser d'avoir sous la main¹, » a fait la remarque suivante :

I. E. LEDRAIN, *l'Illustration*, 26 novembre 1904, p. 367. « Sainte-Beuve, le plus vaste tempérament littéraire qu'on ait vu depuis Gœthe, » a dit Auguste VITU (*ap.* Charles MONSELET, *Mes souvenirs littéraires*, p. 164). « Sainte-Beuve, c'est-à-dire le plus accompli de tous les critiques, celui qui a su précisément atteindre, dans le développement du genre, ce point unique de perfection après lequel, l'idéal étant réalisé, il n'y a plus qu'exagération ou faiblesse, les témérités infécondes de la « critique scientifique », ou le retour en arrière à un dogmatisme littéraire également stérile. » (Paul STAPPER, *Des réputations littéraires*, t. I, p. 142.) « Taine a eu raison quand il a proclamé Sainte-Beuve, en notre temps, un des cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain; Weiss a dit vrai quand il affirma que, depuis Gœthe, notre siècle n'a pas produit de plus grand critique et qu'il a produit bien peu d'aussi grands esprits. Prenez un volume au hasard, dans cette œuvre vraiment prodigieuse par le travail, par le savoir et par le talent; vous y trouverez certainement, sur un auteur ancien ou moderne, grave ou léger, étranger ou national, qu'il soit orateur ou historien, mémorialiste ou conteur, philosophe ou dramaturge, prosateur ou poète, un jugement original, des points de vue nouveaux, cent détails curieux, rares, toujours exacts et scrupuleusement contrôlés... Mais surtout, on ne saurait trop le redire, quelle étendue de connaissances! quelle variété inouïe! Sainte-Beuve sait tout, goûte et pénètre tout. Rien ne le surprend... » (François COPPÉE, Discours prononcé à Paris le 19 juin 1898, lors de l'inauguration du monument de Sainte-Beuve au Luxembourg, *Revue encyclopédique*, 9 juillet 1898, p. 641.) « ... Avec les *Causeries du lundi*, et les *Nouveaux Lundis*, Sainte-Beuve poursuivait, pendant près de vingt ans, chaque semaine, un cours de littérature universelle. Et quel cours! le plus souple, le plus vivant, le plus nourri. Bénédictin laïque, Sainte-Beuve... » etc. (Gustave LARROUMET, Discours prononcé à Paris le 19 juin 1898, *ibid.*) « ... On pourrait appeler Sainte-Beuve le Balzac de la critique...

« Ne pas avoir le sentiment des Lettres ¹, cela, chez les anciens, voulait dire ne pas avoir le sentiment de la vertu, de la gloire, de la grâce, de la beauté, en un mot de tout ce qu'il y a de véritable-

Sainte-Beuve reconstitue la comédie humaine d'autrefois, avec l'infinie variété de ses épisodes et de ses types. Il en rappelle un à un les acteurs, les témoins; il les interroge, il les étudie séparément, et il réussit à vous léguer une œuvre sans précédent, un trésor de monographies, une immense galerie de portraits où l'histoire revit dans ses personnages, et chacun de ces portraits a le fini d'une miniature, avec la fermeté d'un tableau de maître; c'est le triomphe d'un art consommé et sûr, patient, contenu, tout en nuances; exquis dans sa discrétion. » (Albert VANDAL, Discours prononcé à Paris le 19 juin 1898, *ibid.*, p. 642.) « Sainte-Beuve... ce cerveau encyclopédique, égal à celui d'un Goethe, a laissé une œuvre que doivent consulter page à page tous ceux qui, après lui, veulent reprendre les sujets qu'il a traités... Il fut, en vérité, le plus compréhensif des juges, des divinateurs d'âmes... Naturaliste de génie, rien ne lui semblait à dédaigner dans la nature, et toujours il chercha la vérité, l'âpre vérité, disait Stendhal... » (Jules CLARETIE, Discours prononcé à Boulogne-sur-Mer le 18 décembre 1904, *le Temps*, 19 décembre 1904.) C'est Sainte-Beuve qui, parvenu presque au terme de son existence, enregistrait et signalait cet aveu plein de sagesse : « Je sens mieux de jour en jour combien il faut savoir de choses pour parler de n'importe quoi sans dire une bêtise! » *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 497, Errata.)

1. Remarquons, en passant, que Sainte-Beuve a soin, le plus souvent, d'écrire Lettres (dans le sens de connaissances que procure l'étude des livres) avec une majuscule : homme de Lettres, gens de Lettres, la république des Lettres, les Belles-Lettres, etc. (Cf. *Causeries du lundi*, 5^e ou 4^e édit., t. I, pp. 42, 51, 114, 258, 240, 259...; t. II, pp. 45, 55, 61, 105, 105...; t. III, pp. 2, 6, 12, 59, 124...; t. IV, pp. 175, 175, 222, 224, 246...; t. V, pp. 4, 5, 6, 26, 58, 268, 282...; t. VI, pp. 64, 100, 154, 155, 162, 165, 180... Etc.)

ment divin sur la terre : que ce soit là encore notre symbole ¹. » « Heureux, écrit-il ailleurs ², heureux ceux qui lisent, qui relisent, ceux qui peuvent obéir à leur libre inclination dans leurs lectures ! Il vient une saison, dans la vie, où, tous les voyages étant faits, toutes les expériences achevées, on n'a pas de plus vives jouissances que d'étudier et d'approfondir les choses qu'on sait, de savourer ce qu'on sent, comme de voir et de revoir les gens qu'on aime : pures délices du cœur et du goût dans la maturité.... Le goût est fait alors, il est formé et définitif ; le bon sens chez nous, s'il doit venir, est consommé. On n'a plus le temps d'essayer, ni l'envie de sortir à la découverte. On s'en tient à ses amis, à ceux qu'un long commerce a éprouvés. Vieux vin, vieux livres, vieux amis ³. On se dit, comme Voltaire, dans ces vers délicieux ⁴ :

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace !

J'ai vécu plus que toi : mes vers dureront moins.
 Mais, au bord du tombeau, je mettrai tous mes soins
 A suivre les leçons de ta philosophie,
 A mépriser la mort en savourant la vie,
 A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
 Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

1. *Causeries du lundi*, t. XV, p. 362.

2. *Op. cit.*, t. III, pp. 54-55.

3. Cf. *supra*, p. 92, note, le mot d'un roi Alphonse d'Aragon ou de Castille.

4. Ils font partie de l'*Épître à Horace* (1772). (VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 575. Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1867-1870.)

« Enfin, que ce soit Horace ou tout autre, quel que soit l'auteur qu'on préfère et qui nous rende nos propres pensées en toute richesse et maturité, on va demander alors à quelqu'un de ces bons et antiques esprits un entretien de tous les instants, une amitié qui ne trompe pas, qui ne saurait nous manquer, et cette impression habituelle de sérénité et d'aménité qui nous réconcilie, nous en avons souvent besoin, avec les hommes et avec nous-même. »

Et ailleurs¹ :

«... Où est-il le temps où, quand on lisait un livre, eût-on été soi-même un auteur et un homme du métier, on n'y mettait pas tant de raisonnements et de façons; où l'impression de la lecture venait doucement vous prendre et vous saisir, comme au spectacle la pièce qu'on joue prend et intéresse l'amateur commodément assis dans sa stalle; où on lisait Anciens et Modernes couché sur son lit de repos comme Horace pendant la canicule, ou étendu sur son sofa comme Gray², en se disant qu'on avait mieux que les joies du Paradis ou de l'Olympe; le temps où l'on se promenait à l'ombre en lisant, comme ce respectable Hollandais qui ne concevait pas, disait-il, de plus grand bonheur ici-bas, à l'âge de cinquante ans, que de marcher lentement dans

1. *Nouveaux Lundis*, t. IX, pp. 86-87.

2. Cf. le mot de Gray, *infra*, t. II, chap. ix, les Romains.

une belle campagne, un livre à la main, et en le fermant quelquefois, sans passion, sans désir, tout à la réflexion de la pensée; le temps où, comme *le Liseur* de Meissonier, dans sa chambre solitaire, une après-midi de dimanche, près de la fenêtre ouverte qu'encadre le chèvrefeuille, on lisait un livre unique et chéri? Heureux âge, où est-il? et que rien n'y ressemble moins que d'être toujours sur les épines comme aujourd'hui en lisant, que de prendre garde à chaque pas, de se questionner sans cesse, de se demander si c'est le bon texte, s'il n'y a pas d'altération, si l'auteur qu'on goûte n'a pas pris cela ailleurs, s'il a copié la réalité ou s'il a inventé, s'il est bien original et comment, s'il a été fidèle à sa nature, à sa race... et mille autres questions qui gâtent le plaisir, engendrent le doute, vous font gratter votre front, vous obligent à monter à votre bibliothèque, à grimper aux plus hauts rayons, à remuer tous vos livres, à consulter, à compulsier, à redevenir un travailleur et un ouvrier enfin, au lieu d'un voluptueux et d'un délicat qui respirait l'esprit des choses et n'en prenait que ce qu'il en faut pour s'y délecter et s'y complaire! Épicurisme du goût, à jamais perdu, je le crains, interdit, désormais du moins, à tout critique, religion dernière de ceux mêmes qui n'avaient plus que celle-là¹, dernier honneur et dernière vertu des Hamilton et des Pétrone, comme je te comprends, comme je

1. Cf. *infra*, t. II, chap. I la Religion des Lettres.

te regrette, même en te combattant, même en l'abjurant ! »

Ailleurs encore¹ :

« Heureux qui peut encore cultiver les Lettres comme du temps de nos pères, dans la retraite ou dans un demi-loisir, faisant aux affaires, aux inévitables ennuis, leur part, et se réservant l'autre : s'écriant avec le poète : *O campagne, quand te reverrai-je?* et la revoyant quelquefois ; et là, dans la paix, dans le silence, mûrissant quelques beaux fruits préférés ; résumant, dans quelque livre choisi, et qu'on ne recommence pas, les héros de son imagination ou de son cœur, ou, comme Montaigne, le suc le plus exquis de ses lectures et de son étude ! La littérature ainsi comprise et cultivée se peut appeler la fleur et le parfum de l'âme². »

Et quelque temps avant sa mort, le 11 novembre 1867, Sainte-Beuve écrivait à M. Émile Fage : «... Plus que jamais, à mesure que la santé se retire,

1. *Causeries du lundi*, t. XIII, p. 456 (Appendice).

2. Avant Sainte-Beuve, Voltaire avait dit (*Dictionnaire philosophique*, art. Gens de Lettres : *Œuvres complètes*, t. I, p. 422, édit. du journal *le Siècle*) : « Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne sont point auteurs, et ce sont probablement les plus heureux. Ils sont à l'abri du dégoût que la profession d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animosités de parti, et des faux jugements ; ils jouissent plus de la société : ils sont juges, et les autres sont jugés. »

je me rattache aux Lettres seules, le plus sûr des amours. Mais je n'en sépare pas ce qui en fait la force et l'honneur, je veux dire le sérieux et le vrai de la pensée ¹. »

Un secrétaire de Sainte-Beuve, l'érudit et fin critique Jules LEVALLOIS (1829-1905)², l'auteur de *Cri-*

1. SAINTE-BEUVE, *Correspondance*, t. II, p. 228.

2. « Après lui [M. Octave Lacroix], j'eus presque immédiatement pour secrétaire un homme, très jeune alors, et dont le nom, aujourd'hui bien connu, est, à lui seul, un éloge. M. Jules Levallois... » [SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 460, Appendice (1865)]. « ...Un jeune écrivain, M. Jules Levallois, qui unit le goût vif des arts au sentiment des Lettres... » (Id., *Port-Royal*, livre VI, t. V, p. 477, note.) « Jules Levallois... l'un des plus éminents critiques du XIX^e siècle. » (Jules TROUBAT, *Sainte-Beuve intime et familier*, p. 14. Paris, L. Duc, 1905. In-8, 51 pp.) « ... Il y eut une heure où Jules Levallois, qui n'était plus, depuis des années, qu'un philosophe résigné, fut une puissance en littérature. Adolphe Guérout, le fondateur de *l'Opinion nationale*, qui se connaissait en hommes, l'avait chargé de la critique littéraire dans son journal, et Jules Levallois fut là pour les livres ce que Francisque Sarcey fut pour les théâtres. Les « Variétés littéraires » de Levallois étaient aussi lues dans le corps du journal que la « Causerie dramatique » au bas du feuilleton. Et, pour toute une génération, consacrée aujourd'hui par la gloire, pour les Goncourt, pour Zola, pour Daudet, Jules Levallois fut « le bon juge », et, à ses heures, mérita d'être — alors que Schérer et Montégut écrivaient encore — regardé comme le successeur direct de Sainte-Beuve, dont il avait été le secrétaire... Jules Levallois était un esprit supérieur que hantaient les problèmes de la destinée humaine; mais... c'était aussi un esprit charmant, très brillant et très gai, qui séduisait tous ceux qui l'approchaient. » (Jules CLARETIE, *le Figaro*, 18 septembre 1903, Un secrétaire de Sainte-Beuve.)

tique militante, de *Corneille inconnu*, de *Sainte-Beuve*, de *Senancour*, de *l'Année d'un ermite*, de *la Vieille France*, des *Mémoires d'un critique*, etc., qui avait songé, nous apprend-il, à écrire « une *Philosophie de la lecture*, dans laquelle il aurait résumé, condensé ses nombreuses observations ¹, » et a eu l'originale idée de dresser un *Calendrier des livres* que nous décrirons plus loin ², a émis, dans une de ses études sur la vie intellectuelle et sociale, *Comment on reste libre* ³, cette très juste, très féconde et très belle réflexion : « Savez-vous le grand avantage de la lecture? C'est que, lorsqu'on a le bonheur de l'aimer, on ne s'ennuie jamais. Or, un homme qui ne s'ennuie pas est imprenable et libre par excellence. Il y a quelque chose qui vous garde mieux des séductions, des tentations, que les plus sages maximes, c'est une bonne bibliothèque. » « La lecture, a-t-il dit encore ⁴, a été la grande et conti-

1. Jules LEVALLOIS, *l'Année d'un ermite*. p. 21. (Paris, Lacroix, Verbœckhoven et Cie, 1870.)

2. Tome II, chap. VIII.

3. Dans *l'Année d'un ermite*, p. 18.

4. Ap. Eugène NOËL, *le Petit Rouennais*, 12 juin 1896. Cf. aussi la très intéressante préface des *Mémoires d'un critique* (Paris, Librairie illustrée, s. d.), un des derniers et des meilleurs livres de Jules Levallois : « ... Aucun de mes contemporains ne me démentira si je dis que, de notre jeunesse première à l'âge suffisamment mûr, le sentiment auquel nous sommes restés le plus fidèles sous des formes bien différentes, à travers la diversité des destinées et des organisations, a été l'enthousiasme, un fond de respect pour les

nuelle joie de ma vie. » Et voici le plan de conduite que ce véritable et pur homme de Lettres s'était tracé dès ses débuts, son admirable profession de foi, digne d'être proposée comme modèle à tous ceux qui aiment et cultivent les Lettres : «... Le désir de la réputation littéraire me venait quelquefois, sans me troubler ni m'enflammer; celui de la fortune, jamais. De bonne heure — et c'est peut-être le seul point par où je suis réellement ce qu'on nomme un original — j'ai fait un pacte avec la pauvreté¹. Ce

idées, pour les écrivains en qui elles s'incarnent, pour les livres où elles se manifestent. Nous n'avons pas tous été, tant s'en faut, des littérateurs ou des philosophes, mais nous avons eu presque tous la superstition du livre, et nous ne nous en sommes pas plus mal trouvés.... » (Page VIII.) « ...Lisez beaucoup, et lisez de tout. Le frivole vous mènera au sérieux. Ce goût immodéré de la lecture que je trouvais dans Sainte-Beuve fut une des raisons qui me retinrent et me captivèrent dans son œuvre.... » (Page XII.) Etc.

1. On connaît l'admirable panégyrique de la pauvreté tracé par PROUDHON, dans *la Guerre et la Paix* (t. II, pp. 185-185) : « ... Acceptez virilement la situation qui vous est faite, et dites-vous, une fois pour toutes, que le plus heureux des hommes est celui qui sait le mieux être pauvre. L'antique sagesse avait entrevu ces vérités. Le christianisme posa le premier, d'une manière formelle, la loi de pauvreté en la ramenant toutefois, comme c'est le propre de tout mysticisme, au sens de sa théologie. Réagissant contre les voluptés païennes, il ne pouvait considérer la pauvreté sous son vrai point de vue; il la fit souffrante dans ses abstinences et dans ses jeûnes, sordide dans ses moines, maudite du ciel dans ses expiations. A cela près, la pauvreté glorifiée par l'Évangile est la plus grande vérité que le Christ ait prêchée aux hommes. La pauvreté est décente; ses habits ne sont pas troués, comme le manteau du cynique; son

n'est donc point à gagner de l'argent, rarement à écrire des livres, que je pensais dans ces longues promenades. Non, j'étais déjà préoccupé de ce qui,

habitation est propre, salubre et close; elle change de linge une fois au moins chaque semaine; elle n'est ni pâle ni affamée. Comme les compagnons de Daniel, elle rayonne de santé en mangeant ses légumes; elle a le pain quotidien, elle est heureuse. La pauvreté n'est pas l'*aisance*: ce serait déjà, pour le travailleur, de la corruption. Il n'est pas bon que l'homme ait ses aises: il faut, au contraire, qu'il sente toujours l'aiguillon du besoin. L'aisance serait plus encore que de la corruption: ce serait de la servitude; et il importe que l'homme puisse, à l'occasion, se mettre au-dessus du besoin et se passer même du nécessaire. Mais la pauvreté n'en a pas moins ses joies intimes, ses fêtes innocentes, son luxe de famille, luxe touchant, que fait ressortir la frugalité accoutumée du ménage. A cette pauvreté inévitable, loi de notre nature et de notre société, il est évident qu'il n'y a pas lieu de songer à nous soustraire. La pauvreté est bonne, et nous devons la considérer comme le principe de notre allégresse. La raison nous commande d'y conformer notre vie, par la frugalité des mœurs, la modération dans les jouissances, l'assiduité au travail, et la subordination absolue de nos appétits à la justice. Comment se fait-il maintenant que cette même pauvreté, dont l'objet est d'exciter en nous la vertu et d'assurer l'équilibre universel, nous pousse les uns contre les autres et allume la guerre entre les nations?» Etc. Cf. SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 2 (t. II, p. 5, trad. Baillard): «...La belle chose, s'écrie-t-il (Épicure) que le contentement dans la pauvreté!» «Mais il n'y a plus pauvreté, s'il y a contentement. Ce n'est point d'avoir peu, c'est de désirer plus, qu'on est pauvre.» Etc. Cf. aussi l'érudite et célèbre philologue Joseph Scaliger, de mœurs si simples, déclarant «qu'il avait toujours eu la pauvreté pour compagne.» (LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*.) Comme conclusion, constatons que les meilleures choses de la vie, la santé, l'affection, l'intelligence, l'esprit, etc., sont celles qu'on ne peut acquérir avec de l'argent.

au fond, a été le grand, l'unique souci de ma vie : tremper et former mon âme, la mettre au niveau des choses et au-dessus des événements ; saisir le côté par lequel, chétif atome perdu dans l'immensité, je pouvais faire œuvre utile, concourir à la marche de l'ensemble, jouer ma partie dans le suprême concert, et, dans cette immensité même, ne pas me sentir rouler sans raison et sans conscience comme l'inerte grain de sable ¹. »

Et n'est-elle pas émouvante et belle entre toutes, cette apostrophe de Jules JANIN (1804-1874)? « O mes livres! mes économies et mes amours! une [fête à mon foyer, un repos à l'ombre d'un vieil arbre, mes compagnons de voyage!... et puis, quand tout sera fini pour moi, les témoins de ma vie et de mon labeur². »

« L'art — c'est-à-dire l'amour du Beau et du Vrai, l'étude et le culte des Lettres — est ce qui nous console le mieux de vivre, » disait Théophile GAUTIER (1811-1872)³.

L'art, ce consolateur des misères humaines! proclame de son côté François PONSARD (1814-1867)⁴.

1. Jules LEVALLOIS, *l'Année d'un ermite*, p. 202.

2. *Courrier de la librairie*, mai 1858. Cf. aussi *l'Amour des livres*, du même écrivain, pp. 55 et 59 : « O mes livres! mon juste orgueil! ma fête suprême! Oraison funèbre qui ne saurait périr! » Etc.

3. *Poésies*, t. I, préface, p. 7 (Paris, Lemerre, 1890).

4. *L'Honneur et l'Argent*, III, VI.

Dans les souvenirs de jeunesse du grand historien MICHELET (1798-1874) se trouve une page très délicate et très touchante relative aux livres : « ... J'ai pourtant dû aller contrôler l'estimation qu'on a faite des livres de mon pauvre ami (Poinsot). Je les ai trouvés épars dans un grenier. Rien de plus triste que de voir partir ainsi notre âme, nos livres, ces amis qui nous ont formés ou soutenus, encouragés, *préservés*, grandis!... Quand je regarde les trois ou quatre planches de bois blanc qui composent toute ma bibliothèque, je souffre de n'avoir pas encore les moyens de m'acheter une belle armoire vitrée, où j'enfermerais cette centaine de volumes avec le soin jaloux de l'avare qui met sous clef son trésor¹. »

Édouard LABOULAYE (1811-1885) a maintes fois parlé, et en excellents termes, des secours que nous offrent les livres et la lecture :

« La lecture n'est pas la science universelle, ce n'est pas non plus la sagesse universelle; mais un homme qui a pris l'habitude de lire peut toujours consulter, sur chaque question donnée, une expérience plus grande que la sienne, et une expérience désintéressée.... Le livre est donc l'expérience du passé. C'est mieux encore : un livre est quelque chose de vivant, c'est une âme qui revit en quelque sorte, et qui nous répond chaque fois que nous vou-

1. MICHELET, *Mon Journal*, 1820-1825, pp. 182-185.

lons l'interroger.... Où donc trouver des amis véritables? Dans les livres. Là sont des gens qui ont souffert et qui ont raconté ce qu'ils ont souffert, des amis qui ont vécu souvent plusieurs siècles avant nous, mais qui nous consolent, parce qu'ils viennent mêler leurs souffrances à la nôtre¹.... »

1. De l'éducation qu'on se donne à soi-même, conférence publiée par la *Revue des Cours littéraires*, t. III, 24 mars 1866, pp. 281-288. Voir aussi d'Édouard Laboulaye une conférence sur les *Bibliothèques populaires*, *eod. loc.*, 30 décembre 1865, pp. 85-88: *la Manie des livres, à propos d'un catalogue* (du catalogue de la bibliothèque du trop fameux Libri), dans les *Études morales et politiques*, par É. Laboulaye, pp. 351-372 (Paris, Charpentier, 1871; 5^e édit.); et *Sur un catalogue*, *eod. loc.*, pp. 575-586. Cf. encore les considérations suivantes, empruntées à A.-L.-A. FÉE (1789-1874) (*Voyage autour de ma bibliothèque*, pp. 1-2; Paris, Berger-Levrault, 1856): « Les livres sont des amis, a-t-on dit, et personne plus que moi n'est disposé à les qualifier ainsi; j'ajouterai même que, parmi ces amis, il en est vers lesquels on se sent attiré par des sympathies si nombreuses qu'on serait tenté de voir en eux des parents dignes de tout notre respect et de tout notre amour. Une bibliothèque qui les réunit tous devient une sorte d'assemblée de famille, à laquelle on peut demander des conseils ou des consolations. Écoutez-les parler, les uns avec enjouement, les autres avec gravité; tous vous diront, en bons termes, ce qu'il faudrait que vous fissiez pour être sage et heureux. Ils vous instruisent en vous récréant, et, sans se lasser jamais, répandent sur vous des trésors inappréciables de douce morale et de saine philosophie; ceux même qui ne peuvent vous convaincre font entendre à votre oreille des sons harmonieux, dont les combinaisons savantes vous émeuvent comme le ferait une musique délicieuse. Ainsi rassemblés, ces auteurs forment une société choisie, composée des gens que vous aimez le mieux. Discrets et spirituels, ils parlent quand on le désire, se taisent quand on le veut; jamais incommodes et tou-

Et le moraliste américain William-Henry CHANNING (1810-1884) :

« C'est surtout par les livres que nous jouissons du commerce des esprits supérieurs, et cet inappréciable moyen de communication est à la portée de tout le monde. Dans les plus beaux livres, les grands hommes nous parlent, nous donnent leurs plus précieuses pensées et versent leur âme dans la nôtre. Remercions Dieu des livres ! Ils sont la voix de ceux qui sont loin et de ceux qui sont morts ; ils nous font les héritiers de la vie intellectuelle des siècles écoulés. Les livres sont les vrais niveleurs.... Qu'importe ma pauvreté ? Qu'importe que les heureux du siècle dédaignent d'entrer dans mon obscure demeure ? Si la sainte Écriture entre et séjourne sous mon toit, si Milton passe mon seuil pour me chanter le Paradis, Shakespeare pour m'ouvrir les mondes de l'imagination et les secrets du cœur humain, Franklin pour m'enrichir de sa sagesse pratique, je ne manquerai pas d'amis intellectuels...¹. »

jours complaisants. Plusieurs d'entre eux se sont fait connaître à vous dès votre entrée dans la vie ; les autres seulement à la maturité de l'âge, ou même dans la vieillesse. Ceux-ci vous ont laissé passer sur la terre sans rien perdre de leur éternelle jeunesse ; ceux-là vous permettent de deviner que le temps a marché pour eux, comme il a marché pour vous. Ce sont ces changements que je veux essayer de constater.... »

1. CHANNING (W.-II), *ap.* FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 188.

Dans son autobiographie, *Ma Vocation*¹, Ferdinand FABRE (1827-1898), un romancier dont le talent d'observateur et d'écrivain méritait plus de gloire et de succès, fait l'aveu suivant : « Les livres m'ont toujours fort troublé; dès mon enfance... j'ai eu pour les livres je ne sais quel respect profond, quelle attention émue. Je me suis dit souvent depuis : « C'est dans les livres que l'homme a caché ce qu'il « a de plus noble, de plus haut, de plus vertueux, « de plus vaillant.... »

« J'aime mes livres comme je les aimais à vingt ans, nous dit TENANT DE LATOUR (1779-1862), dans ses *Mémoires d'un bibliophile*²; je les aime peut-être même avec plus d'ardeur, car, tout bien considéré, je les connais mieux, et il n'arrive point, dans l'amour des livres, ce qui arrive, hélas ! trop souvent dans l'autre amour, savoir que, lorsqu'on est parvenu à bien connaître l'objet de sa flamme, on est tenté de l'aimer un peu moins.... Parmi les goûts si divers que la Providence a départis aux humains, l'amour des livres est celui qui, après avoir donné, pendant la prospérité, les plus grandes, les plus véritables jouissances, ménage, pour toutes les peines de la vie, les plus douces, les plus pures, les plus durables consolations. »

C'est ce qu'a également éprouvé et ce que nous

1. Page 410. (Paris, Lemerre, 1889.)

2. Pages 250 et 252. (Paris, Dentu, 1861.)

dit aussi le spirituel chroniqueur et humoriste bibliophile Jules RICHARD (1825-1899)¹ : « Après avoir profité de tous les biens de ce monde dans la juste mesure de mes moyens et de mes forces, je puis, sans hypocrisie, constater ici que, de toutes les jouissances, celles qui proviennent de l'amour des livres sont, sinon les plus vives, tout au moins les plus facilement et les plus longtemps renouvelables². Au jeu, on ne gagne pas toujours; avec les femmes, la vieillesse arrive avant la satiété. Il y a bien aussi la table! Mais quand on a bu et mangé pendant deux heures, il faut s'arrêter. La pêche! la chasse! dira-t-on. — Pour la pêche, il faut de la patience et... du poisson; pour la chasse, il faut des jambes et du gibier. Pour le livre, il ne faut que le livre³. » — Et des yeux, des yeux pas trop fatigués, est-il séant d'ajouter.

« Le Livre est l'instrument civilisateur par excel-

1. *L'Art de former une bibliothèque*, pp. 152-153.

2. Cf. le mot de Virgile : « On prétend que Virgile, interrogé sur les choses qui ne causent jamais ni dégoût ni satiété, répondit qu'on se lassait de tout, excepté de comprendre, — *præter intelligere*. » (LITTRÉ. *ap.* SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. V, p. 215.) « Il n'y a pas dans ce monde une joie plus vraie ni plus ardente que de voir une grande intelligence qui s'ouvre à vous. » (GOETHE, *Werther*, trad. Louis Énault, p. 103.)

3. « Il est bon d'exercer son esprit pour se procurer des plaisirs à tous les âges; il est bon de se former des plaisirs intellectuels qui servent d'entr'actes aux plaisirs des sens.... » (SÉNAC DE MEILHAN, *ap.* SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XII, p. 473.)

lence, dit M. Alfred MÉZIÈRES (1826-....)¹; il nous a rendu les mondes anciens, latin et grec; il a fait reculer toutes les barbaries, et il contient en lui, chaudes et vivaces, toutes les améliorations que nous doit, que nous donnera l'avenir. Travailler pour le Livre, c'est donc faire œuvre d'homme d'État, de philosophe, de prêtre laïc, de propagateur, de coopérateur et de semeur des idées généreuses, qui nous rendront plus douce la vie et plus facile l'espérance. »

Dans *la Vie littéraire*, dans *la Religion des lettres*, dans d'autres ouvrages encore, M. Albert COLLIGNON (1859-....) s'est spécialement occupé du sujet que nous traitons ici, des livres et de la lecture. « L'art de lire a sa place dans l'art de vivre, écrit-il². Les sensations les plus agréables, même les plus violentes, s'usent par la répétition, mais la lecture est un plaisir si varié, toujours si différent de lui-même, qu'il ne peut conduire à l'ennui. »

« Les Lettres sont la source paisible, charmante et féconde, d'où dérivent le bon style et la bonne vie, le bien dire et le bien agir, l'éloquence, l'art et l'héroïsme³. »

« On a parfois comparé, écrit encore M. Albert

1. *Ap.* LÉON-FÉLIX DE LABESSADE, *l'Amour du livre*, p. 51. (Paris, Imprimerie nationale, 1904.)

2. *La Vie littéraire*, p. 8. (Paris, Fischbacher, 1896.)

3. *Op. cit.*, p. 206.

Collignon¹, les grandes bibliothèques à des nécropoles. Que de vivants sont moins vivants que ces prétendus morts ! Ils parlent, on les écoute à travers les siècles écoulés ; ils agissent sur nous bien autrement, avec plus de force, avec plus d'intime persuasion que ceux-là mêmes dont nous sommes entourés ; nous les connaissons mieux, ce sont de plus grands hommes et de meilleurs amis ; discrets, sûrs, jamais importuns. Ils font partie de nous-même. Amis des jours heureux, consolateurs des heures tristes, nous les retrouvons toujours prêts à nous accueillir. Ce que ces grands hommes ont senti, souffert, aimé, pensé, rêvé, ils nous le disent. Que de bonnes heures ainsi passées autour de sa bibliothèque, allant çà et là, suivant sa fantaisie ou la secrète logique des idées, d'Aristote à Descartes, de Tacite à Michelet, d'Horace à Montaigne, Béranger ou Musset, évoquant les souvenirs de tous les âges, éveillant les rapports et les comparaisons fécondes, sentant s'ouvrir en soi un monde de pensées nouvelles et de sensations imprévues ! »

« Malheur à qui n'aime pas à lire ! s'écrie M. Gustave MOURAVIT (1840-....), l'auteur d'un excellent ouvrage sur le Livre². Malheur à qui n'aime pas à

1. *Op. cit.*, p. 501.

2. *Le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur, Essai de critique, d'histoire et de philosophie morale sur l'amour des livres* (Paris, Aug. Aubry, s. d.). LORENZ (*Catalogue général*,

lire, c'est-à-dire à se perfectionner lui-même, à puiser dans ce merveilleux océan, formé de la fusion de tant de génies divers, les éléments de sa propre vie, de sa dignité, de son bonheur!¹ » «... Ce mot de *bibliophilie* n'est pas de création récente. Nous l'avons trouvé inscrit pour la première fois sur le titre d'un intéressant petit livre, première œuvre bibliographique du savant et judicieux Salden (sous le pseudonyme de Christianus Liborius Germanus) : *BIBLIOPHILIA, sive de scribendis, legendis et æstimandis exercitatio parænetica* (Utrecht, 1681, in-16). Qu'on veuille bien accorder quelque attention à l'énoncé de ce titre, car il renferme la véritable et complète explication de ce qu'on entendait alors et de ce qu'on doit réellement entendre par ce mot de bibliophilie. La bibliophilie vraie, en effet, ne sépare pas l'œuvre du livre². » «... Le vrai bibliophile ne cherche, par le livre, qu'un moyen plus direct et plus rapide — non pour lui seulement, mais pour les autres encore — de perfectionnement intellectuel et moral³. » «... Il faut donc que la connais-

t. VI, p. 309) donne 1870 comme date de publication, et ajoute que ce livre n'a été tiré qu'à 200 exemplaires : c'est ce qui en explique le peu de diffusion et la rareté. J'ai déjà eu et j'aurai encore fréquemment recours au livre de M. Mouravitz, où abondent les précieux conseils, les lumineuses réflexions et les plus sages maximes.

1. *Op. cit.*, pp. 3-4.

2. *Op. cit.*, pp. 403-404.

3. *Op. cit.*, p. 277. Dans le même ouvrage (p. 147), M. Mou-

sance des livres et le culte des Lettres se donnent la main, qu'ils s'unissent dans un embrassement qui les honorera, les élèvera¹. » «... Les livres, les seuls amis que le temps ne nous enlève pas². » «... O chers livres! vous qui avez banni du monde l'ignorance et la grossièreté; vous dont « telle est la puissance, telle la dignité, telle l'influence, que, si « vous n'étiez point, il n'y aurait parmi nous ni « trace des choses passées, ni la moindre notion « des choses divines et humaines³, » ils sont bien antiques, vos titres à l'amour et à la reconnaissance des hommes, « car à la tête de tous les peuples, il

ravit dit encore : « O vous, qui ambitionnez ce titre chatouilleux de bibliophile, ou qui, plus modeste, osez simplement vous dire ami des livres, ne soyez jamais de ceux qui ont l'outrecuidance ou l'ingénuité de croire que, pour mériter ces noms,

Il suffit d'alléguer avoir beaucoup de livres⁴. »

Cf. aussi la remarque enregistrée par SAINTE-BEUVE, (*Causeries du lundi*, t. XV, p. 575) : « La bibliographie... cette science des livres dont on a dit « qu'elle dispense trop « souvent de les lire ».

1. *Op. cit.*, pp. 541-542.

2. *Op. cit.*, p. 562. « Les livres sont des amis, de bons amis »; maintes fois déjà nous avons rencontré cette comparaison : cf. Sénèque (p. 15), Pétrarque (p. 98), Barrow (p. 449), Michelet (p. 209), Laboulaye (pp. 209-210), A.-L.-A. Fée (p. 210, n.), W.-H. Channing (p. 211), Albert Collignon (p. 215), etc.

³ Cardinal BESSARION, Lettre au doge et au sénat de Venise (1468). — Cf. *supra*, pp. 112-115.

⁴ DU LORENS. *Satyre contre les demy-sçavans*.

« y a un livre, et un livre à la tête de toutes les « grandes civilisations*¹ ».

« Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques », se plaisait à répéter PASTEUR (1822-1895) à ses élèves; et l'un d'eux, Émile DUCLAUX (1840-1904), ajoute, sûr, dit-il, de rester fidèle à la pensée de son illustre maître : « Vous n'y trouverez pas toujours la gloire; vous n'y trouverez jamais la fortune²; mais vous y sentirez cette dou-

1. *Op. cit.*, pp. 556-557.

2. « Vous n'y trouverez pas toujours la gloire; vous n'y trouverez jamais la fortune. » C'est le mot de PÉTRONE (.. — 66 ap. J.-C.) (*Satyricon*, chap. 83, p. 128; Paris, Garnier, 1876), mot éternellement vrai : *Amor ingenii neminem unquam divitem fecit*. Nous avons vu Tacite exprimer une pensée analogue : « ... Les vers ne mènent point à la fortune.... » (Cf. *supra*, p. 57.) « Les lettres... ne mènent aujourd'hui à rien ceux qui les cultivent... » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la nature*, XIV, Récapitulation, p. 559. Paris, Didot, 1868.) Sébastien MERCIER (1740-1814) écrit, de son côté, dans son *Tableau de Paris*, « que la littérature, la poésie, les lettres et les sciences, que les créations du cerveau ne pouvaient jamais nourrir un homme. » (Ap. BALZAC, *Illusions perdues*, Ève et David, t. II, p. 169. Paris, Librairie nouvelle, 1864.) Dans *la Peau de chagrin* (p. 101; Paris, Librairie nouvelle, 1857), Balzac a fort logiquement déduit les motifs qui empêchent les vrais savants et les vrais gens de lettres « d'arriver », et font réussir les intrigants et les charlatans : « La faute des hommes supérieurs est de dépenser leurs jeunes années à se rendre dignes de la faveur. Pendant que les pauvres gens thésaurisent et leur force et la science pour porter sans effort le poids d'une puissance qui les fuit, les intrigants, riches de mots et dépourvus d'idées, vont et viennent, surprennent les sots, et se logent

* *Bulletin du bibliophile*, 17^e série, p. 525.

ceur d'être chaque jour quelque chose de plus que la veille, et d'avoir apporté dans le monde votre part de vérité'. »

Et RENAN (1825-1892) : «Je ne vous enseignerai pas l'art de faire fortune, ni, comme on dit vulgairement, l'art de faire son chemin ; cette spécialité-là m'est assez étrangère. Mais, touchant au terme de ma vie, je peux vous dire un mot d'un art où j'ai pleinement réussi, c'est l'art d'être heureux. Eh bien ! pour cela les recettes ne sont pas nombreuses ; il n'y en a qu'une, à vrai dire : c'est de ne pas chercher le bonheur ; c'est de poursuivre un objet désin-

dans la confiance des demi-niais : les uns étudient, les autres marchent ; les uns sont modestes, les autres hardis ; l'homme de génie tait son orgueil ; l'intrigant arbore le sien ; il doit arriver nécessairement. Les hommes du pouvoir ont si fort besoin de croire au mérite tout fait, au talent effronté, qu'il y a chez le vrai savant de l'enfantillage à espérer les récompenses humaines.... Hélas ! *l'étude est si maternellement bonne, qu'il y a peut-être crime à lui demander des récompenses autres que les pures et douces joies dont elle nourrit ses enfants.* »

1. *Revue encyclopédique*, 3 novembre 1900, p. 871 ; et *Revue universelle*, 1^{er} juin 1904, p. 511. Cf. la suprême et superbe profession de foi du grand historien Augustin THIERRY (1795-1856), privé de la vue à l'âge de trente-cinq ans, devenu infirme, et cloué sur un fauteuil de martyr : « Grâce à l'étude, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée.... Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. » (*Dix Ans d'études historiques*, Préface, p. 24.)

téressé, la science, l'art, le bien de nos semblables, le service de la patrie....¹ »

Dans un rarissime opuscule, plein à la fois de philosophie et d'humour, Charles ASSELINEAU (1820-1874) a ainsi magnifié « ces chers livres » : « Gloire à vous ! Vous répandez sur nous la vive lumière du Ciel.... C'est à la clarté de vos paroles que nous entrevoyons le Dieu tout-puissant caché dans les profondeurs de l'infini, et que nous percevons les récompenses promises aux justes.... Vous seuls êtes immortels ! Nous tous nous vieillissons et nous mourons à côté de vous. Par vous, nos enfants connaîtront l'esprit de leurs pères ; par vous, l'esprit de nos pères a survécu en nous. Vous êtes les flambeaux éternels que les générations se passent les unes aux autres. Vous êtes la ligne de vie de l'humanité, les phares de l'histoire et la lumière des siècles.... Parlez ! brillez ! vous êtes pour nous l'étoile de la délivrance, à l'heure où nos travaux s'interrompent et où notre pensée captive aspire à la vie de l'esprit.... Gloire à vous ! vous répandez sur nous la lumière du Ciel. Notre devoir est de vous défendre, de vous glorifier.... Vous êtes la joie et la lumière de nos âmes² ! »

1. Ernest RENAN, Discours prononcé à Tréguier le 2 août 1884, *Discours et Conférences*, pp. 218-219.

2. *Le Paradis des gens de lettres, selon ce qui a été vu et entendu par Charles ASSELINEAU, l'an du Seigneur 1861*, pp. 32-36.

Parlant de ses livres et du bonheur qu'il goûte au milieu d'eux, M. Jules CLARETIE (1840-...) ¹ fait cette très belle profession de foi : « J'aime les Lettres, je les aime uniquement, profondément, passionnément, et je les aime par-dessus tout. Je les aime sous toutes leurs formes, avec toutes leurs luttes, toutes leurs rancœurs, tous leurs déboires. Elles consolent même des tristesses qu'elles font naître, comme cette lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle pouvait faire. « La littérature mène à tout, » disait Villemain, à la condition qu'on en sorte. » Quel paradoxe ! La littérature peut ne mener à rien, mais elle rendra heureux jusqu'à la fin celui qui l'adore, à la condition qu'il n'en sorte jamais. »

Les Lettres, PRÉVOST-PARADOL (1829-1870) les a, lui aussi, chantées et glorifiées, et son panégyrique ² est un des plus justement et universellement renommés : « Salut, Lettres chéries, douces et puissantes consolatrices ! Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits ; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre dans nos âmes. Vous êtes comme ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin

1. Causerie sur ma bibliothèque, *Annales littéraires des bibliophiles contemporains*, 1890, p. 21.

2. Pêroraison d'une courte étude sur le poète Lucrèce, *Essais de politique et de littérature*, 2^e série, p. 180. (Paris, Michel Lévy, 1865.)

sous de frais ombrages : celui qui vous ignore continue à marcher d'un pied fatigué, ou tombe épuisé sur la route; celui qui vous connaît, nymphes bien-faisantes, accourt à vous, rafraîchit son front brûlant, lave ses mains flétries, et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos, et, si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante et un esprit intelligent, vous y ajoutez par surcroît quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé! »

Cette superbe apothéose des Lettres mérite d'avoir pour corollaire ou pendant l'admirable page que Silvestre DE SACY (1801-1887), dans la péroraison de son article sur le *Catalogue de la bibliothèque de feu J.-J. de Bure*, a consacrée à sa propre bibliothèque et où il lui adresse ses adieux, cette émouvante et mémorable oraison funèbre, tant de fois citée¹, et qui est comme la « Tristesse d'Olym-

1. Et tant de fois altérée et faussée, car cette célèbre invocation a eu le sort des *Provinciales* et des *Pensées* de Pascal, « qu'on tronque toujours quand on le cite », selon la piquante remarque de M. Ferdinand BRUNETIÈRE (*Histoire et Littérature*, t. I, p. 314). Comme exemples de ces inexactitudes et déformations, cf. FONTAINE DE RESBECQ, *Voyages littéraires sur les quais de la Seine*, p. 154; — ROUYEYRE, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 5^e édit., t. II, pp. 165-164; — etc. Le pieux Jean DARCHE a fait mieux : il s'est approprié le texte, l'a démarqué et rebaptisé, puis l'a terminé en sermon : « O mes livres, mes chers livres, à moins

pio » du bibliophile : nous ne saurions mieux terminer cette esquisse historique et anthologique de « l'Amour des livres et de la lecture ». « Encore bien peu de jours, et cette belle bibliothèque de MM. de Bure n'existera donc plus ! Ces livres, qu'ils avaient rassemblés avec amour, vont se partager entre mille mains étrangères, et sortir de ce petit cabinet où ils étaient gardés avec un soin si tendre !

D'autres bibliothèques s'en enrichiront pour être dispersées à leur tour ! Triste sort des choses humaines ! O mes chers livres ! Un jour viendra aussi où vous serez étalés sur une table de vente, où d'autres vous achèteront et vous posséderont, possesseurs moins dignes de vous peut-être que votre maître actuel ! Ils sont bien à moi pourtant, ces livres ; je les ai tous choisis un à un, rassemblés à

que mes enfants soient dignes de vous posséder et qu'ils aient du Ciel le don de vous savoir apprécier et goûter, mes bien-aimés livres, un jour peut-être vous serez mis en vente ; d'autres vous achèteront et vous posséderont, possesseurs moins dignes de vous sans doute que votre maître actuel ! Ils sont bien à moi pourtant, ces livres, je les ai tous choisis un à un... Mais, ô mon Dieu ! rien n'est stable en ce monde ! et ce sera bien ma faute si... Amen ! » (*Essai sur la lecture*, pp. 574-575.) — Cet article de Silvestre DE SACY a paru dans le *Journal des Débats* du 25 octobre 1855, et il fait partie des *Variétés littéraires, morales et historiques* de cet écrivain (Paris, Didier-Perrin, 1884, 2 vol. in-12, 5^e édit. : la 1^{re} édit. est de 1858), t. I, pp. 242-255. « L'article mémorable... chef-d'œuvre de M. de Sacy, a été celui du mardi 25 octobre 1855, sur le *Catalogue de la bibliothèque de feu J.-J. de Bure*. » (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XIV, p. 491.)

la sueur de mon front, et je les aime tant! Il me semble que, par un si long et si doux commerce, ils sont devenus comme une portion de mon âme! Mais quoi! Rien n'est stable en ce monde, et c'est notre faute si nous n'avons pas appris de nos livres eux-mêmes à mettre au-dessus de tous les biens qui passent, et que le temps va nous emporter, le bien qui ne passe pas, l'immortelle beauté, la source infinie de toute science et de toute sagesse¹. »

1. Cf. le mot du sage Valincour, cité plus haut (pp. 157-158) : « Je n'aurais guère profité de mes livres, si je n'avais appris d'eux à m'en passer ». Avec sa modestie coutumière et sa ferveur, Silvestre de Sacy disait encore (*ap.* Albert COLLIGNON, *la Vie littéraire*, p. 15) : « Je ne suis ni un grand critique ni un grand érudit, mais j'aime les Lettres, je les aime avec passion. Je ne pourrai jamais dire tout ce que ce goût des livres et des Lettres a répandu de charme sur ma vie; combien de fois une heure, une seule heure de lecture m'a ranimé et rendu à moi-même! » Glissons encore, dans cette fin de note, un court adieu à ses chers livres d'un autre bibliophile contemporain, du marquis Isidore DE GAILLON (*ap.* FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 215) : « ... Hélas! quelque noble, quelque digne d'estime que soit l'amour des livres, cet amour a le sort de toutes les choses humaines, et est compris dans les vanités que Salomon a vues sous le soleil. Ces trésors que nous amassons avec un soin si curieux et si amoureux, ces livres que nous épousons, il faudra les quitter. *Linquenda tellus et domus et uxor*, comme dit Horace : *uxor*, c'est-à-dire notre bibliothèque.... »

PRÉDILECTIONS PARTICULIÈRES ET AUTEURS PRÉFÉRÉS

I

PRÉDILECTIONS PARTICULIÈRES POUR CERTAINS LIVRES ET CERTAINS AUTEURS

THUCYDIDE (474-401 av. J.-C.), assistant, à l'âge de quinze ans, à une lecture qu'Hérodote faisait de ses *Histoires* devant le peuple d'Athènes, fut tellement frappé de la beauté du style, qu'il entra dans une espèce de transport et d'enthousiasme, et versa des larmes de joie¹.

DÉMOSTHÈNE (384-322 av. J.-C.) faisait tant de cas de l'*Histoire* de Thucydide, qu'il la copia « jusqu'à huit fois de sa belle écriture² », pour mieux se pénétrer du style de cet historien.

1. PEIGNOT, *Manuel du bibliophile*, t. I, p. 51. — C'est de même à Peignot, dont la seconde partie du *Manuel du bibliophile*, t. I, pp. 29 à 415 (ou son *Traité du choix des livres*, pp. 14 à 207), est consacrée à la « Prédilection particulière que des hommes célèbres de tous les temps ont eue pour certains ouvrages et surtout pour les chefs-d'œuvre littéraires », que j'emprunte les détails suivants ci-dessus non accompagnés d'indications de sources.

2. Cf. LUCIEN, *Contre un ignorant bibliomane*, IV, trad. Talbot, t. II, p. 272.

ALEXANDRE LE GRAND (356-323 av. J.-C.) avait un tel culte pour Homère, qu'il portait toujours *l'Iliade* avec lui, et, en se couchant, la mettait sous son chevet avec son épée. Après la défaite de Darius, on trouva, parmi les dépouilles de ce prince, une cassette d'un très beau travail et de très grande valeur; on la porta à Alexandre, qui aussitôt y renferma *l'Iliade* en disant : « Il est naturel que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain soit renfermé dans la cassette la plus précieuse du monde¹ ». Traversant un jour le Sigée et voyant le tombeau d'Achille : « O fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires! »

SCIPION L'AFRICAIN (255-185 av. J.-C.) et LUCULLUS (115-47 av. J.-C.) faisaient leurs délices des ouvrages de Xénophon.

CICÉRON (106-43 av. J.-C.) regardait Démosthène comme le plus grand de tous les orateurs dans tous les genres. Un jour qu'on lui demandait quel était le plus beau discours de Démosthène, il répondit : « Le plus long ». Outre Démosthène, Cicéron avait une prédilection marquée pour Aristote, Platon et Théophraste.

MARCUS BRUTUS (86-42 av. J.-C.), l'assassin de César, lisait sans relâche *l'Histoire* de Polybe, et il en fit un abrégé pour son usage personnel.

VIRGILE (70-19 av. J.-C.) avait un tel culte pour

1. Cf. le récit de Plutarque, *supra*, pp. 4-5.

Homère, qu'on le surnommait *l'Homérique*. Il suffit d'ailleurs de lire Virgile pour reconnaître en lui un admirateur d'Homère.

L'empereur romain ADRIEN (76-138), par esprit de contradiction et amour du paradoxe, autant que par mauvais goût, affectait de préférer Antimaque à Homère, Ennius à Virgile, Cœlius Antipater à Saluste¹, etc.

L'empereur romain TACITE (200-275) avait une estime particulière pour les ouvrages de Tacite, dont il se faisait gloire de descendre. Il honora la mémoire de ce grand historien en ordonnant de placer sa statue dans les bibliothèques publiques, et d'effectuer, chaque année, aux dépens du fisc, dix nouvelles copies de ses livres. Malheureusement le règne de ce prince fut de très courte durée, de six mois seulement, et ses ordres ne purent être mis à exécution suffisamment longtemps pour nous conserver en entier les écrits de Tacite.

L'empereur romain JULIEN dit L'APOSTAT (331-363) était enthousiaste d'Homère et du « divin » Platon.

THÉODORIC I^{er} (...-451), roi des Visigoths d'Espagne, avait un goût particulier pour Virgile.

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 70; DURUY, *Histoire des Romains* t. V, p. 1. — Antimaque, poète du v^e siècle av. J.-C. — Cœlius Antipater (II^e siècle av. J.-C.), auteur d'*Annales* auxquelles eut souvent recours Tite-Live. (Cf. A. PIERRON, *Histoire de la littérature romaine*, p. 186.)

CHARLEMAGNE (742-814) aimait beaucoup *la Cité de Dieu* de saint Augustin. Parlant du goût de Charlemagne pour les Lettres, Gabriel Naudé, dans son *Addition à l'histoire de Louis XI*, dit¹ : « Son Homère était le livre de saint Augustin, *la Cité de Dieu*, qu'il se faisait lire pendant son dîner, et mettre sous son chevet lorsqu'il allait dormir ».

ALFRED LE GRAND, roi d'Angleterre (849-900), avait pour les fables d'Ésope une estime particulière, et il les traduisit en vers saxons.

LOUIS IX, roi de France (1215-1270), faisait des *Psaumes* de David sa lecture ordinaire.

POUR PÉTRARQUE (1304-1374), comme nous l'avons vu², « Cicéron est un homme unique, une voix unique, un génie unique ». Il ne l'adore pas tout à fait comme un Dieu, mais « il l'admire et le vénère comme un homme d'un génie divin ».

Théodore GAZA ou GAZÈS, de Thessalonique, célèbre grammairien grec (1598-1478), disait que si tous les livres des anciens étaient dans le feu, il en tirerait de préférence Plutarque.

LOUIS XII, roi de France (1462-1515), faisait, dit Gabriel Naudé³, « un grand estat des *Commentaires* de César » et du traité *Des devoirs* de Cicéron.

André NAVAGERO (en latin NAUGERIUS), homme

1. Ap. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 83-84.

2. Page 11, note.

3. Ap. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 88.

politique et littérateur italien (1485-1529), avait un goût très vif pour Catulle. Son affection pour cet auteur lui avait fait prendre en haine les épigrammes de Martial, à tel point qu'ayant fondé chez lui une fête annuelle en l'honneur des Muses, il ne manquait jamais, durant cette solennité, de sacrifier aux mânes et à la mémoire de Catulle un exemplaire de Martial. D'autres prétendent qu'il faisait ce sacrifice le jour de sa naissance, et que, ramassant tout ce qu'il pouvait rencontrer d'exemplaires de Martial dans la ville de Venise, il les brûlait ce jour-là'. On a attribué ces mêmes faits à l'érudit Marc-Antoine MURET (1526-1585), qui était également passionné pour Catulle.

Antoine DUPRAT, cardinal et chancelier de France (1465-1555), aimait tellement les écrits de Rabelais, qu'il lui était impossible de s'en passer, et que, dans tous ses voyages, partout, il avait toujours son Rabelais sur lui.

Un autre cardinal, Jean DU BELLAY (1492-1560), n'avait pas une passion moins vive pour les récits du curé de Meudon. Il alla même, raconte-t-on, jusqu'à refuser d'admettre à sa table un savant de grande réputation, parce que ce savant n'avait pas

1. « Un illustre président du Parlement de Toulouse, nommé Caminade, ne pensait pas si désavantageusement de Martial; tous les ans il faisait cadeau, en étrennes, d'un exemplaire de cet auteur à notre poète MAYNARD (1582-1646). » (PEIGNOT. *op. cit.*, t. I, p. 89.)

lu LE LIVRE : ainsi appelait-on alors l'œuvre de Rabelais¹.

Jules-César SCALIGER (1484-1558) assurait qu'il aimerait mieux avoir fait la troisième ode du quatrième livre d'Horace : *Quem tu, Melpomene, semel*, etc., que d'être roi d'Aragon².

CHARLES-QUINT (1500-1558) faisait de Thucydide « le compagnon de toutes ses entreprises ». Il lisait aussi avec passion les *Mémoires* de Commines.

Le maréchal de France Pierre STROZZI (1500-1558) « avait pris pour sa part » les *Commentaires* de César³.

1. Cf. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 90.

2. Un des fils de Jules-César Scaliger (qui eut quinze enfants), Joseph-Jules Scaliger (1540-1609), s'était acquis, de son vivant, « une telle réputation, que Juste Lipse écrivait qu'il aimerait mieux jouir de l'entretien de Scaliger que de voir toute la pompe triomphale d'un ancien consul romain. Ce compliment était peut-être dû en partie à la terreur qu'inspirait l'espèce de despotisme exercé par l'orgueilleux Scaliger sur tous les littérateurs de son temps. Casaubon tremblait en écrivant, quand il pensait que ce qu'il écrivait serait vu par Joseph Scaliger. » Etc. (PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 93-94, note.)

3. « On récite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particulière recommandation; comme le grand Alexandre, Homère, Scipion Africain, Xénophon, Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquième, Philippe de Commines, et dit-on, de ce temps, que Machiavel est encore ailleurs en crédit. Mais le feu mareschal Strozzi, qui avoit pris César pour sa part, avoit sans doute bien mieux choisi; car, à la vérité, ce devroit estre le bréviaire de tout homme de guerre, comme estant le vrai et souverain patron de l'art militaire. » (MONTAIGNE, *Essais*, II, xxxiv; t. III, p. 212. Paris, Charpentier, 1862.)

MÉLANCHTHON (1497-1560) bornait toute sa bibliothèque à quatre auteurs dont les noms commencent par la même lettre : Platon, Pline, Plutarque et Ptolémée¹.

L'amiral de COLIGNY (1517-1572) faisait, dans sa jeunesse, sa lecture habituelle des *Éléments* d'Euclide et des *Vies des hommes illustres* de Plutarque.

Le poète Jean DORAT OU DAURAT (1508-1588) admirait tellement certaine épigramme d'Ausone (la 107^e : *In puerum formosum*), qu'il prétendait qu'un démon en était l'auteur.

Le célèbre jurisconsulte CUJAS (1520-1590) disait des ouvrages de Paul de Castro, professeur de droit, mort à Florence en 1457 : *Qui non habet PAULUM DE CASTRO tunicam vendat et emat*. Ce mot a été appliqué depuis à l'ouvrage de DOMAT (1625-1696), *Des lois civiles dans leur ordre naturel*.

MONTAIGNE (1555-1592) aimait Boccace, Rabelais et Jean Second. Il estimait *les Géorgiques* de Virgile « le plus accompli ouvrage de la poésie ». Lucrèce, Catulle et Horace lui semblaient être, avec Virgile, les quatre meilleurs poètes latins. Il affectionnait aussi particulièrement Lucain et Térence, Plutarque

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 95, à qui, comme je l'ai dit, sont empruntés tous les faits et détails non accompagnés de notes. — Bien que Mélanchthon ait commenté et édité Pline le Jeune (*la Grande Encyclopédie*, art. Mélanchthon), il s'agit ici de Pline l'Ancien. Pline sans épithète s'appliquant d'ordinaire à l'auteur de l'*Histoire naturelle*.

« depuis qu'il est Français », Sénèque, Cicéron, surtout dans ses ouvrages de philosophie morale et dans ses lettres à Atticus (bien que, ajoute-t-il, — et c'est là une des erreurs de goût de Montaigne, — « sa façon d'écrire me semble ennuyeuse¹ »), Diogène Laërce, César et Salluste.

Le poète PASSERAT (1554-1602) mettait, en tête de ses auteurs favoris, Properce, Catulle et Tibulle.

Le savant Juste LIPSE (1547-1606) goûtait tellement Tacite qu'il l'avait appris par cœur en entier. On raconte qu'il fit un jour le pari de réciter de mémoire tous les endroits des ouvrages de cet historien qu'on lui désignerait, consentant à être poignardé s'il venait à se tromper ou à se trouver à quia. Il est à remarquer cependant que le célèbre philologue ne donne aucune place à Tacite dans la déclaration suivante : « Je n'admire que trois hommes, Homère, Hippocrate et Aristote. Ce sont les seuls, à mon avis, qui ont porté l'humanité au delà de ses forces et de sa sphère naturelle². »

Comme l'amiral de Coligny, HENRI IV (1555-1610) avait, dans sa jeunesse, un goût particulier pour les *Éléments* d'Euclide et les *Vies* de Plutarque³.

1. MONTAIGNE, *Essais*, II, x; t. II, pp. 211 et s. (Paris, Charpentier, 1862.) Ce chapitre x du livre II est entièrement consacré par Montaigne à ses ouvrages préférés.

2. Ap. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 108.

3. Cf. *supra*, p. 126, n. 1, la lettre de Henri IV à Marie de Médicis : « ... Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté; l'aimer, c'est m'aimer, » etc.

Le chancelier François BACON (1561-1626) disait que « les livres ne sont que des répétitions.... Fouillez les Grecs, les Romains, les Arabes et tous les auteurs modernes : vous ne verrez partout qu'Aristote, Platon, Euclide et Ptolémée. »

MALHERBE (1555-1628) comptait parmi ses préférés Stace, Sénèque le Tragique, Juvénal, Ovide, Martial, et surtout Horace, qu'il appelait son bréviaire.

RICHELIEU (1585-1642) faisait de l'*Argenis*¹, du romancier anglais Jean Barclay, son livre favori. Il plaçait en tête des savants de son époque Saumaise, Grotius et Jérôme Bignon. Par une singulière hyperbole, il comparait aux quatre éléments quatre écrivains de son temps, qu'il regardait comme les meilleurs : le cardinal de Bérulle, comparé au feu pour son élévation ; le cardinal Duperron, à la mer pour son étendue ; le Père Coeffeteau, à l'air pour sa vaste capacité ; et Du Vair, à la terre pour l'abondance et la variété de ses productions. Ces quatre prétendus *éléments* sont bien déchus et bien oubliés maintenant, et l'on voit, ajoute Peignot², que les goûts littéraires de Son Éminence étaient bien au-dessous de ses talents politiques.

L'écrivain espagnol QUEVEDO (1580-1645) admirait par-dessus tout *Don Quichotte* : quand il le lisait, il

1. Roman satirique, qui dépeint les intrigues et les vices des cours princières.

2. *Op. cit.*, t. I, p. 114.

était, disait-il, tenté de brûler tous ses ouvrages.

GROTIUS (1580-1645) avait toujours un exemplaire de Lucain dans sa poche, et, raconte Gui Patin, « il le baisait plusieurs fois le jour ». Consulté par M. Dumaurier, ambassadeur de France en Hollande, sur les livres qu'il devait lire et étudier de préférence, Grotius lui indiqua les suivants : *l'Ecclésiaste* et le livre *De la Sagesse*; les *Vers dorés* de Pythagore; toutes les œuvres de Platon; la *Rhétorique* et la *Politique* d'Aristote; les *Harangues* de Démosthène; les *Fragments* de Théognis et de Phocylide¹; les tragédies d'Euripide; les *Caractères* de Théophraste; les comédies de Térence; les *Offices* et les *Oraisons* de Cicéron; les écrits de Salluste; les *Épîtres* d'Horace; le *Manuel* d'Épictète; les œuvres philosophiques de Sénèque; les tragédies de Sénèque; les *Opuscules* de Plutarque; les écrits d'Hiéroclès, d'Arrien, de Dion Cassius²; l'ouvrage de

1. Théognis (vi^e siècle av. J.-C.), le poète gnomique par excellence (*gnomé*, sentence). Phocylide de Milet, contemporain de Théognis : il est aussi « le type le plus complet du poète gnomique, un Pibrac grec, comme l'appelle M. Croiset ». (*La Grande Encyclopédie*.) Une traduction des *Sentences* de Théognis, de celles de Phocylide, ainsi que des *Vers dorés* de Pythagore, dues toutes les trois à Pierre-Charles Lévêque (1757-1812), se trouve dans le volume *Moralistes anciens* (Bibliothèque des philosophes et des historiens grecs; Paris, Lefèvre, 1840; in-18).

2. Hiéroclès, philosophe grec de l'École néo-platonicienne, vivait à Alexandrie vers le milieu du v^e siècle de notre ère; il est l'auteur d'un *Commentaire sur les vers dorés de Pytha-*

Polybe sur les *Républiques*, les *Pandectes* et le *Code de Justinien*. « On est surpris de ne pas voir Homère, Virgile et les *Vies* de Plutarque figurer dans cette liste¹. »

VAUGELAS (1585-1650) faisait très grand cas du style de l'*Histoire romaine* de Coeffeteau. Il délaissa ensuite Coeffeteau et lui préféra les traductions de d'Ablancourt, surtout celle d'Arrien, qui lui servit de modèle pour sa traduction de Quinte-Curce.

Le savant médecin Samuel SORBIÈRE (1615-1670) mettait les *Offices* de Cicéron au-dessus de tous les livres, excepté l'Écriture sainte. Pour les modernes, il les plaçait dans l'ordre suivant : Charron, Montaigne, Balzac et La Mothe-Le Vayer. « Ces quatre messieurs, disait-il, font presque toute ma bibliothèque. »

GUI PATIN (1601-1672) dit, dans une de ses lettres² : « L'*Histoire* de Pline est un des plus beaux livres du monde ; c'est pourquoi il a été nommé la *Bibliothèque des pauvres*. Si l'on met Aristote avec lui, c'est une bibliothèque presque complète. Si l'on y

gore, d'un *Traité de la Providence*, etc. — Arrien (Flavius), historien grec, né vers l'an 105, a écrit la vie d'Alexandre le Grand (*Anabase*), un *Manuel* sur la philosophie d'Épictète, etc. — Dion Cassius, autre historien grec, né vers l'an 155, auteur d'une *Histoire romaine*, écrite dans la manière de Polybe, mais de moindre valeur.

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 117-118.

2. Datée du 12 septembre 1645. (GUI PATIN, *Lettres choisies*, p. 20. Paris, Jean Petit, 1688.)

ajoute Plutarque et Sénèque, toute la famille des bons livres y sera, père et mère, aîné et cadet. » Gui Patin était grand admirateur d'Hippocrate, de Galien et de Cicéron. « Juvénal, dit-il encore, est mon cher ami d'entre les anciens, avec Virgile et Lucrèce, sans pourtant que je méprise aucun des autres. Je compte, au nombre de mes intimes et des premiers auteurs modernes, le bon Érasme, le docte Scaliger, et l'incomparable M. de Saumaise. Feu M. Grotius était aussi mon ami¹. . . . »

L'historien anglais Hyde DE CLARENDON (1608-1674) lisait tous les jours quelques passages de Tite-Live et de Tacite, ses auteurs favoris.

MILTON (1608-1674) lisait chaque matin un chapitre de la Bible en hébreu. Après l'Écriture sainte, son livre préféré était Homère, qu'il savait presque par cœur. Milton avait trois filles, auxquelles, dit-on, il avait fait apprendre à lire et à bien prononcer huit langues, qu'elles n'entendaient pas. Il avait coutume de dire qu'« une langue suffisait à une femme » ; mais il voulut, comme il était devenu aveugle, que ses filles fussent capables de lui faire les lectures dont il avait besoin. On a su par l'une d'elles que ce qu'il se faisait lire le plus souvent c'était Isaïe en hébreu, Homère en grec, et les *Métamorphoses* d'Ovide en latin². Milton avait aussi, paraît-il, spé-

1. *Ap.* PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 121.

2. *Cf.* *Id.*, *op. cit.*, t. I, p. 356, n. 1.

cialement « pratiqué Tacite », et l'on a vendu, il y a quelque douze ans, un exemplaire du *Discours sur Tacite*, de l'historien italien Malvezzi (1599-1654), traduit en anglais par sir Richard Baker (1568-1645), exemplaire chargé de notes en latin et en anglais attribuées à Milton¹.

TURENNE (1611-1675) avait, dans sa jeunesse, une grande admiration pour Quinte-Curce.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN (1595-1676) ne voyait rien de plus beau sur terre que son poème de *Clovis*, et il en était si enchanté qu'il en renvoyait la gloire à Dieu : « Oui, dit-il dans ses *Délices de l'esprit*, Dieu m'a sensiblement assisté, puisqu'il m'a permis de finir un aussi beau livre ». On prétend qu'un plaisant, lorsque Desmarets lui envoya son volume des *Délices de l'esprit*, mit à l'errata : DÉLICES, lisez DÉLIRES.

Pierre CORNEILLE (1616-1684) faisait ses lectures favorites de Tacite, de Tite-Live, et surtout de Lucain et de Sénèque (le Tragique?)².

Pétrone, que Juste Lipse appelle *auctor purissimæ impuritatis*, était l'admiration du grand CONDÉ (1621-1686), et cette admiration était telle « qu'il pensionnait un lecteur, uniquement chargé de lui réciter le *Satyricon*³ ».

1. *Revue bleue*, 18 février 1895. p. 224.

2. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 128-129.

3. J.-N.-M. DE GUERLE, *Recherches sur le Satyricon*, Œuvres

La reine CHRISTINE de Suède (1626-1689) professait le même culte pour le même Pétrone, « qu'elle mettait au-dessus de tous les auteurs latins », nous apprend un de ses familiers¹, et pour Martial, « qu'à l'âge de vingt-trois ans elle savait tout entier par cœur² », ce qui, soit dit en passant, révèle de singulières dispositions chez une jeune personne³. Ajou-

complètes de Pétrone, trad. Panckoucke, p. xxvii. (Paris, Garnier, 1876.)

1. Ap. Adolphe RETTÉ, *la Revue* (ancienne *Revue des Revues*), 1^{er} octobre 1904, p. 349.

2. GUI PATIN, ap. Adolphe RETTÉ, *ibid.*; et PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 131.

3. Pétrone et Martial, qui ont si amplement et complaisamment décrit les amours hors nature et toutes les immondes passions de la Rome vieillissante, peuvent être considérés comme les deux écrivains latins « qui bravent le plus l'honnêteté ». Les dispositions de la jeune Christine ne se démentirent d'ailleurs pas, et il n'y a aucun doute sur la facilité et la licence de ses mœurs. Elle était, nous conte et nous démontre la Princesse Palatine (voir sa lettre du 10 novembre 1719 : *Correspondance*, t. II, pp. 185-186; Paris, Charpentier, 1869), « livrée à tous les genres de débauche ». Quant à ses lectures préférées, l'anecdote suivante révèle une fois de plus la liberté de goûts et d'allure de cette souveraine. « Saumaise étant à Stockholm, et au lit, malade de la goutte, lisait pour se désennuyer *le Moyen de parvenir*; la reine Christine entre brusquement chez lui sans se faire annoncer : il n'a que le temps de cacher sous sa couverture le petit livre honteux (*perfacetum quidem, at subturpiculum libellum*). Mais Christine, qui voit tout, l'a vu; elle va prendre hardiment le livre jusque sous le drap, et, l'ouvrant, se met à le parcourir de l'œil avec sourire; puis, appelant la belle de Sparre, sa fille d'honneur favorite, elle la force de lui lire tout haut certains endroits qu'elle lui indique, et qui couvrent ce noble et jeune front d'embarras

tons, comme correctif, qu'elle faisait aussi un cas particulier de Catulle, de Sénèque le Tragique et de Lucain¹, et qu'elle ne se lassait pas de lire Pascal. « Vous êtes, écrivait-elle à l'auteur des *Provinciales*², le précepteur du genre humain et le flambeau du monde; je lis vos ouvrages, je les médite sans cesse, et je sens que mon esprit se réveille, se fortifie et s'anime avec une telle nourriture.... »

MÉNAGE (1615-1692) regardait Plutarque comme l'auteur le plus essentiel; il disait, ainsi que Théodore Gaza³ : « Si tous mes livres étaient au feu, et que je n'en pusse sauver qu'un, ce serait Plutarque ».

Antoine ARNAULD, le grand ARNAULD (1612-1694), aimait passionnément Cicéron, et il estimait, avec son coreligionnaire Claude Lancelot⁴, « que lui seul doit tenir lieu de beaucoup d'auteurs, et entretenir agréablement ceux qui aiment les Belles-Lettres durant toute leur vie⁵ ».

et de rougeur, aux grands éclats de rire de tous les assistants. Huet tenait l'histoire de la bouche de Saumaise, et il la raconte en ses mémoires. » (SAINTE-BEUVE, *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, p. 272, n. 3. Paris, Charpentier, 1869.)

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 131.

2. Ap. FERTIAULT, *les Amoureux du livre*, p. 190.

3. Cf. *supra*, p. 228.

4. Préface de la *Méthode latine* de Port-Royal.

5. Sur Cicéron, voir *supra*, pp. 10-14.

LA FONTAINE (1621-1695), entendant lire, à l'âge de vingt-deux ans, une ode de Malherbe¹, se prit d'admiration pour ce poète; il s'attacha ensuite à Horace, à Virgile, à Térence, à Quintilien. Parmi les auteurs français, il prit un goût particulier pour Rabelais, Marot, d'Urfé (*l'Astrée*) et Voiture. Il écrivait à Saint-Évremond, en 1687² :

J'ai profité dans Voiture;
Et Marot, par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître :
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

Puis il ajoute : « J'oubliais maître François (Rabelais), dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent (Voiture), et celui de maître Clément (Marot). Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge ». La Fontaine avait alors soixante-six ans. C'est surtout de Rabelais qu'il raffolait. Il aimait aussi les *Fabliaux*, Villon et Mellin de Saint-Gelais. Parmi les Italiens, il donnait, comme nous l'avons vu³, la préférence à l'Arioste, à Boccace, à Machiavel et au Tasse :

1. *L'Ode sur la mort de Henri IV.* (Cf. P. MESNARD, Notice biographique sur La Fontaine : LA FONTAINE, *Œuvres*, t. I. p. xv. Paris, Hachette, 1883. Collection des Grands Écrivains.)

2. LA FONTAINE. *Œuvres*, t. IX. p. 405 (même édition).

3. *Supra*, p. 148.

Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse ;
 Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
 J'en parle si souvent qu'on en est étourdi ;
 J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi¹.

Il aimait les Grecs, faisait ses délices de Platon, qu'il appelait « le plus grand des amuseurs », et de Plutarque, qu'il lisait en latin, « car la belle langue des Grecs lui était inconnue », nous apprend l'abbé d'Olivet².

La Fontaine dit encore³ :

Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
 Homère et son rival (Virgile) sont mes dieux du Parnasse.

On sait que, sur le tard, La Fontaine s'enthousiasma du prophète Baruch. Voici dans quelles circonstances : « ... Il accompagnait quelquefois Racine dans ses dévotions ; témoin le jour où cet ami, étant avec lui à Ténèbres, lui mit dans les mains les petits Prophètes. Il trouvait, il est vrai, l'office un peu long, et Racine lui donna le saint livre pour l'occuper. L'essentiel est que la lecture fit merveille. La Fontaine y devint admirateur enthousiaste de Baruch ; et, pendant quelques jours, il ne rencontra plus un ami sans lui dire : « Avez-vous lu Baruch ? C'était un beau génie⁴ ».

1. LA FONTAINE, Épître à Monseigneur l'évêque de Soissons, en lui donnant un Quintilien... (*Œuvres*, t. IX, p. 204 ; même édition.)

2. *Ap.* PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 141.

3. Dans la même épître, *ibid.*, p. 202.

4. LOUIS RACINE, *Mémoires*, *ap.* P. MESNARD. Notice bio-

Claude LANCELOT, savant de Port-Royal (1615-1695), plaçait en tête des auteurs latins, pour la pureté de la langue, Térence, Cicéron, César, Virgile et Horace. Puis venaient Quinte-Curce, Salluste et Tite-Live.

MME DE SÉVIGNÉ (1626-1696) était passionnée pour les *Essais de morale* de Nicole ; puis pour Corneille, « dont je suis folle », écrit-elle¹ ; pour La Fontaine, dont les fables « sont divines »² ; et pour « le grand Bourdaloue³ ».

Selon LA BRUYÈRE (1659-1696), « Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images⁴ ».

RACINE (1659-1699) savait presque par cœur, à l'âge de seize à dix-sept ans, Sophocle et Euripide, dans leur texte original. Il avait déjà chargé d'apostilles les marges du Platon et du Plutarque, édigraphique sur La Fontaine : LA FONTAINE, *Œuvres*, t. I, p. cxcj ; même édition.

1. Lettre du 9 mars 1672 (t. I, p. 473. Paris, Didot, 1867). « Vive donc notre vieil ami Corneille ! » écrit-elle encore (let. du 16 mars 1672, p. 477). « Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. »

2. Lettre du 20 juillet 1679 (t. III, p. 465). « On croit d'abord en distinguer quelques-unes ; et, à force de relire, on les trouve toutes bonnes. » (*Ibid.*)

3. Lettre du 28 mars 1689 (t. V, p. 366). Voir aussi t. I, p. 141, et *passim*.

4. LA BRUYÈRE, *Caractères*, Des ouvrages de l'esprit, p. 10. (Paris, Dezobry, 1849.)

tions de Bâle, texte grec également, sans traduction latine, dont il se servait dans ses classes. Étant encore à Port-Royal, entre 1655 et 1658, il trouva par hasard le roman grec de *Théogène et Chariclée*, d'Héliodore. Il le dévorait, lorsque, raconte-t-on, le sacristain et professeur, Claude Lancelot, le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre et le jeta au feu. Le jeune Racine réussit à s'en procurer un autre exemplaire, qui eut le même sort. Il en acheta un troisième, et, pour n'en plus craindre la perte, l'apprit par cœur; il le porta alors au bon Lancelot et lui dit : « Vous pouvez brûler celui-ci comme vous avez brûlé les autres : je n'en ai plus besoin¹ ».

SAINT-ÉVREMOND (1615-1705) écrit² :

« ... *Don Quichotte*, de Cervantès, est un ouvrage que je puis lire toute ma vie, sans être dégoûté un seul moment. De tous les livres que j'ai lus, *Don Quichotte* est celui que j'aimerais mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses.... Quevedo³ paraît un auteur fort ingénieux ; mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses livres, quand il lisait *Don Quichotte*, que de les avoir su faire. » Et plus loin⁴ : « Les *Essais* de Montaigne,

1. Cf. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 165 et s.

2. De quelques livres espagnols, italiens et français, *Œuvres choisies*, p. 406. (Paris, Garnier, s. d., édit. Gidel.)

3. Cf. *supra*, pp. 255-254.

4. *Op. cit.*, même page.

les poésies de Malherbe, les tragédies de Corneille et les œuvres de Voiture se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie ».

BOSSUET (1627-1704), consulté sur celui de tous les ouvrages qu'il préférerait avoir fait, répondit : « Les *Lettres provinciales* de Pascal¹ ». Il avait aussi une prédilection particulière pour le poète latin Horace, prédilection que rien ne justifie, remarque Lamartine². « Peut-être aussi, continue-t-il, cette inexplicable prédilection pour le moins divin de tous les poètes tenait-elle à ce que la poésie avait apparu à Bossuet enfant pour la première fois dans les pages de ce poète. Cette ravissante apparition s'était prolongée et changée en reconnaissance dans son âme. Il y a, dans les bibliothèques comme dans le monde, de mauvaises rencontres qui deviennent de vieilles amitiés. »

Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme³,

qui n'a rien compris à notre xvi^e siècle, qui a méconnu et malmené Montaigne⁴, qui a traité Rabelais d'« infâme cynique » et de « grand boueux de

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 172.

2. LAMARTINE, *Lectures pour tous*, Vie de Bossuet, pp. 420-421. (Paris, Hachette, 1860.)

3. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XI, Notes et Pensées, p. 462.

4. Cf. LAMARTINE, *les Confidences*, livre XI, xvi, p. 315. (Paris, M. Lévy, 1855.)

l'humanité »¹, La Fontaine de « vieillard égoïste » et de « philosophe cynique » aussi², se montre indul-

1. « RABELAIS, de qui découlent les Lettres françaises, » disait, au contraire, Chateaubriand. (Cf. SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. XI, p. 502.) «... Rabelais, un écrivain si ample, si complet et si maître en sa manière de dire (pour ne le prendre que par cet endroit) qu'il y aurait vraiment à le comparer à Platon, si l'on ne voyait en lui que la forme, et non ce qu'il y a mis, et que l'on pourrait avancer sans blasphème que la langue de Massillon (encore une fois, je parle de la langue uniquement) n'est, par rapport à celle de Rabelais, qu'une langue plutôt de corruption, de mollesse déjà commençante et de décadence. » (SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 29.) « A Pantagruel commence à poindre la liberté, et j'ose dire la morale. Pantagruel est l'écrasement de l'idéal, le précurseur de Voltaire, la Révolution... Nous avons entendu M. de Lamartine traiter Rabelais d'*infâme cynique!* Pareille insulte devait lui venir du plus mou et du plus efféminé de nos idéalistes. Rabelais est chaste entre tous les écrivains, et Pantagruel honorable entre tous les héros. » (PROUDHON, *De la Justice dans la Révolution*, t. III, p. 315. Bruxelles, Lacroix, 1868.) «... Sans doute, ils (les livres de Rabelais) ne sont pas lecture de jeunes femmes; mais ils ne contiennent pas un atome d'immoralité. L'immoralité littéraire est dans les peintures lascives et dans les narrations complaisantes d'actes honteux. De ces narrations et de ces peintures il n'y en a pas une, je dis pas une, dans Rabelais. » Etc. (ÉMILE FAGUET, *Seizième Siècle*, p. 125.) « Parlez-moi de Rabelais, voilà mon homme! Que de profondeur, que de verve! Que Voltaire, près de lui, est un petit garçon! Montaigne lui-même n'en approche pas... Rabelais, sous sa robe de bateleur, avait le mal en haine, et c'était tout un monde nouveau que sa sublime folie aspirait à créer. Il n'y a point, dans notre langue ni dans aucune langue, d'ouvrage plus sérieux que le sien. Il l'est quelquefois jusqu'à effrayer. » (LAMENNAIS, *Correspondance*, lettre au baron de Vitrolles, *ap.* Jules LEVALLOIS, *Revue bleue*, 2 juin 1894, p. 680.)

2. Sur ces divers qualificatifs, cf. PROUDHON, *op. cit.*, t. III,

gent et doux en se contentant d'appeler Horace « une mauvaise rencontre ».

BOURDALOUE (1655-1704) relisait tous les ans saint Paul, saint Chrysostome et Cicéron.

BAYLE (1647-1706) tomba malade, à dix-neuf ans, par suite de ses excès de lecture ; il lisait tout ce qu'il rencontrait sous sa main, mais relisait Plutarque et Montaigne de préférence¹. Dans une lettre datée de Genève et adressée à son frère, il fait cet aveu² : « Le dernier livre que je vois (que je lis) est celui que je préfère à tous les autres ». Et il ajoute : « Il est certain que jamais amant volage n'a plus souvent changé de maîtresse, que moi de livres ». Il en était

p. 515 ; SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XI, p. 502 ; et LAMARTINE, *Premières Méditations*, Préface, pp. 5-6. De même que tout à l'heure pour Rabelais, donnons ici, en note, pour La Fontaine, un correctif aux brutales épithètes de Lamartine : « Il y a, dans La Fontaine, une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les autres auteurs français. » (Joubert, *Pensées*, t. II, p. 579.) « ...Elle (la postérité) reconnaît La Fontaine pour l'auteur qui a le plus reproduit en lui et dans sa poésie toute réelle les traits de la race et du génie de nos pères, et, si un critique plus hardi que Voltaire (ce critique, le premier en date, est Joubert : cf. SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. II, p. 515) vient à dire : « Notre véritable Homère, l'Homère des Français, qui le croirait ? c'est La Fontaine, » cette postérité y réfléchit un moment, et elle finit par répondre : « C'est vrai ». (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. VII, p. 519.) « C'est La Fontaine qui est notre Homère. » (Taine, *La Fontaine et ses fables*, p. 46.)

1. SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. I, p. 566.

2. Ap. SAINTE-BEUVE. *op. cit.*, t. I, p. 569.

de même du poète allemand WIELAND (1733-1815) : le dernier livre lu lui semblait le plus beau ; ce qui faisait dire à Gœthe¹ : « Tâchons de ne pas ressembler à Wieland... et gardons-nous de sa délicate mobilité, par suite de laquelle la dernière chose qu'il lisait effaçait pour ainsi dire tout ce qui avait précédé ».

BOILEAU (1656-1711) plaçait en première ligne Homère ; puis venait Térence. Il donnait le pas aux anciens sur les modernes, à l'exception d'un seul auteur, Pascal, qu'il mettait à côté des plus grands. « Mon Père, disait Boileau au Père Bouhours, lisons les *Lettres provinciales*, et, croyez-moi, ne lisons pas d'autres livres. » Le jésuite Bouhours ne devait pas être tout à fait de l'avis de Boileau².

MALEBRANCHE (1658-1715), ayant lu par hasard le *Traité de l'homme* de Descartes, en fut vivement frappé, aussi vivement que La Fontaine des vers de Malherbe ; il abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes, et consacra le reste de ses jours à la métaphysique³.

1. *Conversations recueillies par Eckermann*, t. II, p. 529.

2. Je rappelle que les détails et les citations sans indications de sources proviennent de PEIGNOT, *Manuel du bibliophile*, t. I, pp. 29-415.

3. Notons que le célèbre philosophe oratorien n'avait, en revanche, aucun goût pour l'histoire et la tenait en très piètre estime. « ... Presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. Malebranche, à cet égard, avait raison de dire qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire

LEIBNITZ¹ (1646-1716) faisait, dit-on, consister toute sa bibliothèque dans les œuvres de Platon, d'Aristote, de Plutarque, de Sextus Empiricus², d'Euclide,

que des nouvelles de son quartier. » (VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, art. Ana, Anecdotes; t. I, p. 97. Paris, édit. du *Siècle*, 1867.) Voltaire disait, lui (*op. cit.*, art. Donation; t. I, p. 506) : « L'histoire n'est autre chose que la liste de ceux qui se sont accommodés du bien d'autrui ». Nous verrons plus loin (p. 265) Mme du Deffand nous dire que « tout ce qui est histoire d'une nation me paraît un recueil de gazettes, que les auteurs arrangent pour autoriser leurs systèmes et faire briller leur esprit ». « Si l'on ment de la sorte pour des choses qui se sont passées devant votre nez, que faut-il croire de ce qui est loin de nous et de ce qui est survenu il y a bien des années ? Je crois que les histoires, excepté ce qui regarde la sainte Écriture, sont aussi fausses que les romans ; la seule différence, c'est que ces derniers sont plus amusants. » (MADAME, duchesse d'ORLÉANS, princesse PALATINE, lettre du 31 mars 1718, *Correspondance*, t. I, p. 589, trad. G. Brunet. Paris, Charpentier, 1869.) Le traducteur de cette correspondance ajoute en note à cet endroit : « L'idée que Madame indique ici a été développée avec quelque érudition dans un ouvrage de l'abbé Lancellotti : *Farfallonî degli antichi storici*, Venetia, 1756 (1656). Ce livre a été traduit par J. Oliva et a paru en 1770 : *Les Impostures de l'histoire ancienne et profane*, 2 vol. in-12. L'auteur a réuni, pour en montrer l'absurdité, toutes les fables, tous les *farfalloni* racontés par les historiens, tel que l'emploi du vinaigre dont Annibal fit usage pour faire fondre les rochers des Alpes, et la perle qu'avalait Cléopâtre. »

1. La véritable orthographe, conforme à la signature, est LEIBNIZ. « Les lettres autographes qui nous restent de ce génie incomparable sont toutes signées LEIBNIZ. » (HÖEFER, *Nouvelle Biographie*.) Cf. aussi MICHAUD, *Biographie universelle*; LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*; la *Grande Encyclopédie*; etc.

2. Sextus Empiricus, philosophe, astronome et savant médecin grec, originaire de Mitylène (fin du II^e siècle), ainsi surnommé parce qu'il avait adopté l'empirisme en méde-

d'Archimède, de Pline (l'Ancien), de Cicéron et de Sénèque (le Philosophe?)¹. Jeune, lorsqu'il étudiait les langues anciennes, il donnait la préférence à Tite-Live et à Virgile, et, dans sa vieillesse, il pouvait encore réciter Virgile presque tout entier mot pour mot².

CHARLES XII, roi de Suède (1682-1718), avait pour Quinte-Curce une prédilection particulière, due à son vif désir de ressembler au héros de cet historien.

Le célèbre marin et ingénieur militaire RENAUD D'ÉLIÇAGARAY, dit PETIT-RENAUD (1652-1719), collaborateur et ami de Vauban, manifestait, paraît-il, une aversion prononcée pour tous les livres, à l'exception d'un seul, *la Recherche de la vérité*, de Malebranche³.

L'érudit Pierre-Daniel HUET, évêque de Soissons, puis d'Avranches (1650-1721), nous apprend « qu'il avait coutume, — dans sa jeunesse tout au moins, — chaque printemps, de relire Théocrite sous l'ombrage renaissant des bois, au bord d'un ruisseau et au chant du rossignol⁴ ».

Il a été l'apologiste du scepticisme, qui, selon lui, devait conduire au repos de l'âme et à un équilibre parfait de la raison. (Cf. Eugène TALBOT, *Histoire de la littérature grecque*, p. 521.)

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 194.

2. ID., *ibid.*; et FONTENELLE, Éloge de M. Leibnitz, *Œuvres choisies*, t. II, p. 185. (Paris, Jouaust, 1885.)

3. Cf. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 366.

4. SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. III, pp. 49 et 452.

LOUIS DE LONGUERUE, savant critique (1652-1723), estimait si peu les poètes, qu'à sa mort on n'en trouva pas un seul dans sa bibliothèque. Il les considérait comme des écrivains frivoles, qui n'apprennent rien : quand on a quelque chose à dire, on le dit en prose¹. L'abbé de Longuerue avait cependant lu beaucoup de poèmes, et, dans une conversation qu'il eut un jour avec Louis Racine, il passa en revue les principaux poètes, et dit son fait à chacun. Il n'épargna que l'Arioste : « Pour ce fou-là, il m'a quelquefois amusé ». Cette antipathie pour les vers et pour les poètes se retrouve chez d'autres grands écrivains, chez Pascal, par exemple². Duclos, quand

1. « Pour écrire en prose, il faut absolument avoir quelque chose à dire. Pour écrire en vers, ce n'est pas indispensable. » (Mme ACKERMANN, *Pensées d'une solitaire*, p. 26.) « La poésie est un mensonge. Les gens qui veulent dire nettement leur pensée la disent en prose. » (LOUIS ULBACH, *la Confession d'un abbé*, p. 80.)

2. Cf. *Pensées*, Art. VII. § 25 (*Œuvres complètes*, t. I, p. 289; Paris, Hachette, 1860; in-18) : « On ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie. » Etc. Parmi les dépréciateurs de la rime et des vers, on cite encore Malebranche, La Motte et l'abbé Prévost... Stendhal en voulait particulièrement au vers alexandrin, qu'il prétendait n'être souvent qu'un *cache-sottise*, et comparait « à une paire de pincettes brillantes et dorées, mais droites et roides ». (SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. II, p. 178, n. 1; *Causeries du tundi*, t. IX, p. 517; et *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, p. 61, n. 2 (Paris, Charpentier, 1869). « ... Malgré son essai de tragédie en vers de *Cromwell*, malgré les deux fragments versifiés reproduits dans ses *Œuvres complètes*, H. de Balzac affirmait n'avoir jamais pu assouplir sa plume à écrire de ces phrases en lignes inégales, termi-

il rencontrait quelques passages poétiques très remarquables, disait : « Cela est beau comme de la prose¹ ».

L'académicien Claude-François FRAGUIER (1666-1728) aimait passionnément Homère. La première fois qu'il le lut, il souligna au crayon les passages qui le frappaient le plus ; la seconde fois, il fut surpris de retrouver des beautés qu'il n'avait pas aperçues d'abord, il les souligna encore. A la troisième lecture, nouveaux passages admirés qui semblaient lui reprocher une injuste préférence dans les deux premières lectures. Il en fut de même à la quatrième et à la cinquième, de sorte qu'à la sixième le livre se trouva presque souligné d'un bout à l'autre².

nées chacune par une assonance. Il avait peut-être, sur la versification, les mêmes idées que Stendhal, lequel disait qu'un rimeur lui faisait l'effet d'un homme qui, ayant l'usage de ses deux jambes, s'astreindrait à marcher à cloche-pied. » (Julien LEMER, *Balzac, sa vie, son œuvre*, p. 247. Paris, Sauvaire, 1892.)

1. « Ce mot de Duclos fait tout à fait contraste avec celui de Voltaire, qui est si connu : « Entrez, entrez, monsieur, je ne fais que de la vile prose » ; et avec cet autre de l'abbé Delille, à qui M. Walckenaer faisait observer qu'un de ses beaux vers du poème de *l'Imagination* était pris mot à mot dans la belle prose des *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre : « Ce qui n'a été dit qu'en prose n'a jamais été dit ». (PEIGNOT, *op. cit.*, t. 1, p. 200, n. 1.)

2. A propos d'Homère, rappelons ce mot célèbre : « Lorsque j'ai lu Homère, j'ai cru avoir vingt pieds de haut, » disait le sculpteur Bouchardon. (Ap. VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, art. Épopée : t. I, p. 546 ; Paris, édit. du jour-

L'évêque de Rochester ATTERBURY (1662-1752) savait par cœur tous les bons auteurs du siècle d'Auguste, mais il donnait la préférence à Virgile. Parmi nos livres, ceux qu'il estimait le plus étaient les *Essais* de Montaigne, les *Pensées* de Pascal, l'*Histoire universelle* de Bossuet, le *Télémaque* de Fénelon; puis Rollin, La Fontaine, Boileau, Jean-Baptiste Rousseau, Molière et Racine.

Le maréchal DE VILLARS (1655-1734) aimait tant les poésies d'Horace qu'il en avait toujours un exemplaire dans sa poche¹.

Le maréchal et vice-amiral D'ESTRÉES (1660-1757) partageait ce culte pour Horace, et emportait toujours avec lui, dans ses voyages sur mer, les œuvres de ce poète.

Jean-Baptiste ROUSSEAU (1671-1740), passant en revue, dans son épître à Clément Marot, les poètes latins qu'il faut, avant tous autres,

consulter,

Lire, relire, apprendre, méditer,

nomme Virgile, Ovide, Horace, Catulle et Tibulle.

ROLLIN (1661-1741) se sentait le plus vif attrait
nal le Siècle, 1867.) Voici textuellement le propos naïf de Bouchardon : « Il y a quelques jours qu'il m'est tombé
 « entre les mains un vieux livre français que je ne connais-
 « sais point; cela s'appelle l'*Illiade* d'Homère. Depuis que
 « j'ai lu ce livre-là, les hommes ont quinze pieds (de haut)
 « pour moi, et je ne dors plus. » (Note de Georges Avenel, ap. VOLTAIRE, *ibid.*).

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XIII, p. 125.

pour les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, et il faisait de quelque tome de cet ouvrage son compagnon de promenade habituel.

JONATHAN SWIFT (1667-1745), l'auteur des *Voyages de Gulliver*, avait pris « l'amère habitude de relire, chaque fois que l'année ramenait le jour de sa naissance, le chapitre de l'Écriture où Job déplore la sienne, et maudit cette nuit fatale où l'on annonça dans la maison de son père qu'un enfant mâle était né ». Ce qui n'empêchait pas cet impitoyable pessimiste de déclarer que « la meilleure méthode, en cette vie, est de prendre son café quand on le peut, et de s'en passer gaiement quand on ne le peut pas¹ ».

SAINT-HYACINTHE, l'auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1684-1746), disait que, pour former une excellente bibliothèque, il ne faut que joindre les ouvrages de Plutarque à ceux de Platon et de Lucien, les livres de ces trois hommes devant être regardés comme la source de la sagesse, du savoir et des grâces en tous genres. Pour l'étude des mœurs modernes, il ajoutait à ces trois noms celui de La Bruyère.

Le chancelier DAGUESSEAU (1668-1751) ne passait jamais un jour sans ouvrir l'Écriture sainte². Il esti-

1. PRÉVOÏT-PARADOL, *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres*, en tête des *Voyages de Gulliver*, t. I, pp. 8 et 59. (Paris, Bibliothèque nationale, 1868.)

2. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 215.

maît la quatorzième lettre des *Provinciales* de Pascal un chef-d'œuvre d'éloquence égal à tout ce que l'antiquité a le plus admiré¹. Dans les *Instructions* qu'il adresse à son fils, on voit quelles lectures il lui conseille : ce sont, par exemple, la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, divers ouvrages² de Grotius, de Pufendorff, de Domat, d'Arnauld, de Malebranche, Nicole, Quintilien, etc.

MONTESQUIEU (1689-1755) faisait de Tacite sa lecture favorite. « J'avoue, dit-il³, mon goût pour les anciens ; cette antiquité m'enchanté, et je suis toujours prêt à dire avec Pline : « C'est à Athènes « que vous allez ; respectez les dieux ». Il faisait particulièrement cas de *Télémaque*, « l'ouvrage divin de ce siècle, *Télémaque*, dans lequel Homère semble respirer⁴ ». Eschyle, Euripide, Sophocle, Plutarque, Aristote, Platon, Cicéron, Suétone, Virgile, etc., étaient encore au nombre de ses favoris. « Deux chefs-d'œuvre : la mort de César dans Plutarque, et celle de Néron dans Suétone, » écrit-il⁵. Parmi les modernes, il estimait particulièrement Crébillon : « Nous n'avons pas d'auteur tragique

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 172.

2. Ces ouvrages, ou sections d'ouvrages, sont indiqués par PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 217-218.

3. *Pensées diverses, Des anciens.* (*Œuvres complètes*, t. II, p. 424; Paris, Hachette, 1866.)

4. *Op. cit.*, *ibid.*

5. *Op. cit.*, p. 425.

qui donne à l'âme de plus grands mouvements, qui nous arrache plus à nous-mêmes¹, » etc. « Je me souviens qu'en sortant d'une pièce intitulée *Ésope à la cour*², je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte³. » « Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense⁴. » « Les *Maximes* de La Rochefoucauld sont les proverbes des gens d'esprit⁵. » « Un honnête homme (Rollin) a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur.... C'est l'abeille de la France⁶. » « Fontenelle, autant au-dessus des autres hommes par son cœur, qu'au-dessus des hommes de lettres par son esprit⁷. » « Les quatre grands poètes, Platon, Malebranche, Shaftesbury, Montaigne⁸. »

FONTENELLE (1657-1757) appréciait très hautement *l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'il a ainsi qualifiée, dans sa *Vie de Corneille*⁹ : « Ce livre, le plus beau qui soit parti (*sic*) de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas ».

L'Imitation de Jésus-Christ était aussi un des

1. *Op. cit.*, Des modernes, p. 426.

2. De Boursault.

3. 4. 5. *Op. cit.*, p. 426.

6. *Op. cit.*, p. 427.

7. *Op. cit.*, p. 428.

8. *Op. cit.*, p. 452.

9. En tête des *Œuvres complètes* de P. Corneille, t. 1, p. 5. (Paris, Didot, 1886. In-8.)

livres de prédilection du prince EUGÈNE (1665-1736) : il la portait toujours sur lui, dans ses expéditions militaires¹.

Le marquis René-Louis D'ARGENSON (1694-1757) affectionnait particulièrement le chef-d'œuvre de Cervantès : « J'aimais *Don Quichotte* à le relire vingt fois dans ma vie », disait-il².

Le médecin Camille FALCONET (1671-1762) disait que si on ne lui permettait de choisir que quatre volumes dans sa bibliothèque (qui en comptait près de vingt mille), il prendrait d'abord la Bible, puis ces trois maîtres : maître François, maître Michel et maître Benoît : c'est ainsi qu'il désignait Rabelais, Montaigne et Spinoza³.

Le dauphin LOUIS (1729-1765), père de Louis XVI, faisait de Cicéron et d'Horace sa lecture favorite : il savait presque entièrement par cœur les œuvres d'Horace. Il avait appris seul la langue anglaise, et lisait Locke avec tant d'intérêt qu'il le plaçait sous son chevet.

Jacques DOUGLAS, médecin anglais (1707-1768), professait pour Horace la plus grande admiration. Sa bibliothèque était uniquement composée d'éditions de cet auteur : il en possédait quatre cent cinquante, dont la première datait de 1476, et la dernière de 1739,

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 276.

2. Cf. *supra*, p. 161; et SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XII, p. 150.

3. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 280.

époque à laquelle il en publia le catalogue. Un autre amateur, le comte de Solms, s'est aussi spécialement occupé d'Horace ; il possédait dans sa bibliothèque plus de huit cents ouvrages, comprenant soit des éditions de ce poète, soit des études publiées sur lui.

Le pape CLÉMENT XIV (Ganganelli : 1705-1774) récitait de mémoire les plus beaux passages des poètes anciens ; et, parmi les poètes d'Italie, donnait la palme à l'Arioste, à Dante, au Tasse, à Pétrarque et à Métastase¹.

L'historiographe POUILLAIN DE SAINT-FOIX (1698-1776) « faisait son idole de Corneille² ».

Dans son poème *la Chartreuse*, GRESSET (1709-1777) donne la liste des auteurs qui composent sa bibliothèque : Anacréon et Horace,

Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières...

Le Tasse et Milton ensuite ; et Saint-Réal et Montaigne

Entre Sénèque et Lucien ;
Saint-Évremond les accompagne...
La Rochefoucauld, La Bruyère,
Viennent embellir l'entretien.

Le président DE BROSSES (1709-1777), qui, « dès le bas âge, donnait la préférence à un livre sur tous les jouets³, » avait une prédilection particulière

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 199, n. 1.

2. ID., *op. cit.*, t. I, p. 282.

3. R. COLOMB, *Essai sur la vie et les écrits du président de*

pour Salluste, prédilection qui avait commencé sur les bancs de l'école. Elle lui fit prendre la résolution « non seulement de traduire ce qui nous reste de cet historien, mais encore de recomposer son *Histoire romaine*, » dont il ne reste plus que des lambeaux. C'est principalement pour compléter ces études sur Salluste que le président de Brosses entreprit son voyage en Italie (de 1739 à 1740), dont il nous a laissé, dans ses *Lettres familières*, une si intéressante et si curieuse relation. Son *Salluste* l'occupa toute sa vie, et il ne publia ce travail que l'année même de sa mort, en 1777¹.

VOLTAIRE (1694-1778) avait toujours sur sa table l'*Athalie* de Racine et le *Petit Carême* de Massillon².

Brosses, en tête des *Lettres familières écrites d'Italie*, par Charles DE BROSSES, t. I, p. x. (Paris, Didier, 1858.)

1. R. COLOMB, *op. cit.*, pp. XII, XIII, XLII. « ... Comment exprimer en peu de mots la vivacité de l'intérêt et la préférence, en quelque sorte monomane, qu'inspirait Salluste à M. de Brosses? Quand on songe qu'il a mis plus de quarante années à le compléter, le traduire, l'expliquer, à disputer à l'oubli des siècles jusqu'aux plus faibles débris des pensées de son auteur; enfin qu'il a dépensé peut-être cinquante mille francs à dépouiller le corps entier des anciens grammairiens, dont les manuscrits sont disséminés dans les principales bibliothèques de l'Europe, à faire dessiner et graver des bustes, des médailles, des plans de batailles, des cartes géographiques, il est impossible de ne pas accorder quelque estime à une telle entreprise. Peu de personnes savent, au juste, ce que M. de Brosses a fait pour Salluste; » etc. (Id., *ibid.*, p. xxxvi.)

2. Le fait est attesté par d'Alembert, qui dit, dans son *Éloge de Massillon* : « Le plus célèbre écrivain de notre

Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778) nous conte, dans ses *Confessions*¹, qu'après avoir commencé par lire des romans, en compagnie de son père, il s'attacha tout particulièrement à Plutarque : « Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans; et je préfèrai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamène et Juba ».

Plus tard, entre vingt et trente ans, Jean-Jacques affectionna tout particulièrement les livres « qui mêlaient la dévotion aux sciences.... Tels étaient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-Royal. Je me mis à les lire, ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du Père Lamy, intitulé *Entretiens sur les sciences*. C'était une espèce d'introduction à la connaissance des livres qui en traitent. Je le lus et le relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide². »

nation et de notre siècle (Voltaire) faisait des sermons de ce grand orateur une de ses lectures les plus assidues. Massillon était pour lui le modèle des prosateurs, comme Racine celui des poètes, et il avait toujours sur la même table le *Petit Carême* et *Athalie* ». Sans indiquer d'autorité ni de source, Charles NODIER (*Questions de littérature légale*, p. 117; Paris, Crapelet, 1828) remplace *Athalie* par les *Provinciales* : « Voltaire avait toujours sur sa table les *Provinciales* et le *Petit Carême* ». Pour DORAT, le chantre des *Baisers*, *Athalie* n'était que « la plus belle des pièces ennuyeuses ». (PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 285-286, note.)

1. Partie I, livre I (t. V, p. 516. Paris, Hachette, 1864). Cf. *infra*, t. II, chap. II, Premières Lectures.

2. *Confessions*, I, VI; t. V, p. 477. Malgré ces assertions,

Dans l'*Emile*¹, Rousseau ne met entre les mains de son élève qu'un seul livre, le *Robinson Crusoé*, de Daniel de Foë : « Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Émile; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non : c'est *Robinson Crusoé*.

♫ Robinson Crusoé dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants....

« Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île,

Jean-Jacques, comme nous le verrons plus loin (t. II, chap. IV et XI), n'a jamais été grand liseur. « Je hais les livres, ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. » (*Émile*, livre III; t. I, p. 563.)

1. Livre III; t. I, pp. 563 et suiv.

et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Émile durant l'époque dont il est ici question. »

LORD CHATHAM (1708-1778) se délassait de la politique en lisant Virgile, dont il « s'enchantait¹ ».

« Si tous les livres politiques devaient périr, et que je fusse le maître d'en conserver un seul, je ne demanderais grâce (n'en déplaise à M. de Voltaire) que pour *l'Esprit des lois* de Montesquieu, » a dit, dans ses *Amusements des gens d'esprit*², le littérateur GAIN DE MONTAIGNAC (1751- vers 1780).

A HORACE WALPOLE (1717-1797), qui ne pouvait souffrir Montaigne, au point de dire des *Essais* : « C'est un vrai radotage de pédant, une rhapsodie de lieux communs, même sans liaison; son Sénèque et lui se tuent à apprendre à mourir, — la chose du monde qu'on est le plus sûr de faire sans l'avoir apprise³, » Mme DU DEFFAND (1697-1780) ripostait⁴ : « Je suis bien sûre que vous vous accoutumerez à Montaigne: on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique: il n'en-

1. DOUDAN, *Lettres*, t. IV, p. 151. (Paris, C. Lévy, 1879. In-18.)

2. Page 9. Berlin, 1762. In-12. La seconde édition de cet ouvrage porte le titre de *Amusements philosophiques*. (Cf. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 578; LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*: et HÖFFER, *Nouvelle Biographie*.)

3. Marquise DU DEFFAND, *Correspondance*, t. I, p. 381. n. 1. (Paris, Plon, 1865.)

4. *Loc. cit.*, t. I, p. 385. Lettre du 27 octobre 1766.

seigne rien, parce qu'il ne décide de rien ; c'est l'opposé du dogmatisme.... Allez, allez, c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu. »

Mme du Deffand affectionnait aussi tout particulièrement Cicéron, dont le style l'« enchante¹ » : « après César, c'est l'homme que j'aime le mieux² ». Elle était grande admiratrice d'*Athalie*, « l'ouvrage que je voudrais avoir fait, s'il avait fallu n'en faire qu'un seul, parce qu'il me paraît à tous égards avoir atteint la perfection³, » et ne se lassait pas de lire *Gil Blas*⁴, qui « est écrit à merveille ; il me fait des plaisirs indicibles⁵ ». Mais elle se plaît surtout avec les Mémoires, les Biographies et les Correspondances : « ... J'aime surtout les détails des intrigues, et c'est ce qui fait que je préfère infiniment les Mémoires et les Vies particulières aux histoires générales⁶.... J'ai commencé la lecture de votre *Histoire d'Amérique*, mais je ne puis m'intéresser à tous ces événements ; les seules lectures qui m'amuse, ce sont les Mémoires, les Vies particulières, les lettres et les romans : tout ce qui est histoire d'une

1. *Loc. cit.*, t. II, p. 562. Lettre du 18 juin 1776.

2. *Loc. cit.*, t. II, p. 563. Lettre du 7 juillet 1776.

3. *Loc. cit.*, t. II, p. 713. Lettre du 3 février 1780.

4. *Loc. cit.*, t. II, p. 153. Lettre du 24 mars 1771.

5. MME DU DEFFAND, *Correspondance*, t. I, p. 356. Lettre du 5 mars 1771. (Paris, Lévy, 1877.)

6. M^{ARQUISE} DU DEFFAND, *Correspondance*, t. II, p. 131. Lettre du 27 janvier 1771. (Paris, Plon, 1865.)

nation me paraît un recueil de gazettes, que les auteurs arrangent pour autoriser leurs systèmes et faire briller leur esprit¹. »

D'ALEMBERT (1717-1785) disait que si l'on éta réduit à ne conserver qu'un seul poète ancien, « faudrait choisir Horace de préférence à tous les autres, parce qu'il est peut-être le seul où l'o trouve des beautés de tous les genres : enthousiasme, imagination, noblesse, harmonie, élégance, sensibilité, finesse, gaieté, goût exquis, philosophie tantôt légère, tantôt profonde, et toujours utile² ». Après Horace, parmi les auteurs latins dignes d'être traduits, d'Alembert place Cicéron, Virgile, les deux Pline, Sénèque et Lucain.

DIDEROT (1715-1784) écrit dans son *Éloge de Richardson*³ : « O Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux, tu seras ma lecture dans tous les temps ! Forcé par des besoins pressants, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfants les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres ; mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle, et je vous lirai tour à tour. »

1. *Loc. cit.*, t. II, p. 662. Lettre du 25 août 1778.

2. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 522-525.

3. DIDEROT, *Œuvres complètes*, t. V, p. 216. (Paris, Garnier, 1875-1877 ; édit. annotée par Assézat et Tourneux.)

Et plus loin¹ : « Depuis qu'ils (les romans de Richardson) me sont connus, ils ont été ma pierre de touche ; ceux à qui ils déplaisent sont jugés par moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras et de l'embrasser. »

L'historien MABLY (1709-1785) « savait presque par cœur Platon, Thucydide, Xénophon, Plutarque, et les ouvrages philosophiques de Cicéron² ». Parmi les modernes, il admirait surtout Descartes, Corneille, Pascal, Bossuet, Fénelon, Malebranche, Boileau, Racine, Condillac, Molière et La Fontaine.

Le littérateur THOMAS (1752-1785) lisait toujours le même livre, et ce livre était Cicéron, si l'on en croit Hérault de Séchelles³, qui nous dit plus loin, — en énumérant les autres auteurs favoris de Thomas : Homère, Euripide, Virgile, Métastase et le Tasse, — que « Voltaire était toujours dans ses mains », ce qui laisse supposer que Thomas délaissait alors son exemplaire de Cicéron⁴. Racine, Jean-

1. *Op. cit.*, p. 222.

2. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 541.

3. *Ap. PEIGNOT, op. cit.*, t. I, pp. 345 et s.

4. Et il devait aussi délaissier souvent Voltaire, puisque, parlant de Tacite et de Montesquieu, il dit à Hérault de Séchelles, que « ce sont deux auteurs *de cheminée* : il ne faut pas passer un jour sans les lire ». (PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 546.) -

Baptiste Rousseau et Juvénal lui plaisaient aussi beaucoup. En tête des écrivains, « si l'on voulait les juger par la force et l'étendue des idées », toujours au dire d'Hérault de Séchelles, il plaçait Bacon et Montesquieu; puis Buffon et Diderot; ensuite Jean-Jacques Rousseau, Marmon- tel, d'Alembert, Raynal et Saint-Lambert. Il consi- dérait Bossuet et Jean-Jacques comme nos deux premiers orateurs. Pour lui, Massillon n'est qu'un grand écrivain; Bourdaloue, un faiseur de traités; Mascaron est informe et inégal; Daguesseau, sans force, sans imagination; etc.

Le savant GROSLEY (1718-1785) avait pour lectures préférées Érasme, Rabelais, Montaigne et la *Satire Ménippée*¹.

« Lorsque je suis affligé, disait Frédéric le Grand (1712-1786)², je lis le troisième livre de Lucrèce, et cela me soulage. »

BUFFON (1707-1788) recommandait la lecture des œuvres des plus grands génies, qu'il réduisait à cinq : Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et... Buffon lui-même. On sait encore qu'il faisait un cas particulier de Massillon, « qu'il estimait le premier de nos prosa-

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 565. Grosley avait pour devise : « Paix et peu ». Il disait fort justement et joliment que c'est « le propre des Muses de nous amuser inutilement et de nous payer avec leur seule douceur ». (Cf. SAINTE-BEUVE, *Tableau de la poésie française au XVII^e siècle*, pp. 467 et 468.)

2. Ap. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. III, p. 195.

teurs¹ », de Fénelon et de Richardson. Parmi les écrivains de l'antiquité, il estimait surtout Aristote et Plin l'Ancien, dont il a écrit de pompeux éloges dans son *Histoire des animaux* et dans son *Histoire du Monde*².

L'AVOCAT GERBIER (1725-1788) était passionné pour les *Lettres Provinciales* de Pascal. « Les livres de sa bibliothèque, superbement reliés, dit Garat dans ses *Mémoires sur Suard*³, étaient plus le luxe de son état que de son goût; presque tous restaient neufs dans leurs rayons. Un seul, un seul petit volume se voyait dans ses mains, se rencontrait, à Paris et à Franconville, sur ses tables, sur ses fauteuils; il le savait par cœur et le lisait toujours: c'étaient les *Petites Lettres*, les *Provinciales*. Ce n'est pas qu'il fût le moins du monde janséniste; mais il ne pouvait rien mettre à côté de cette logique nue et serrée, piquante et véhémence, à côté de ce style où la verve comique et la verve oratoire sont toujours si près l'une de l'autre, et toutes les deux près de la raison, pour l'environner d'une double puissance. »

1. SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. IX, p. 7. C'était aussi l'opinion de FRAYSSINOU (*Défense du christianisme*, Moïse législateur, t. I, p. 552): « ... Massillon, le premier prosateur de la littérature française ». Sur Massillon, cf. *supra*, p. 258, n. 2.

2. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 567. Rappelons la fière et belle déclaration de Buffon, qui pourrait et devrait servir de programme à tout véritable écrivain: « Je n'ai pas mis dans mes livres un seul mot dont je ne pusse rendre compte. » (*Ap.* Gustave MERLET, *Études littéraires*, Chanson de Roland. Joinville, etc., p. 566. Paris, Hachette, 1882. In-8.)

3. Tome I, p. 157; *ap.* PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 569.

Benjamin FRANKLIN (1706-1790), dans sa jeunesse, faisait de Xénophon¹ sa lecture favorite.

LOUIS XVI (1754-1795) venait de monter sur le trône (en 1774) lorsqu'il lui tomba sous la main un livre, « alors extrêmement rare² », intitulé *Directions pour la conscience d'un roi*, par Fénelon. Il dévore cet ouvrage, qui renferme un abrégé des devoirs des rois, et le trouve si à son goût qu'il décide non seulement de le prendre désormais pour guide de ses actions, mais encore de le faire réimprimer et de le répandre le plus possible. En effet, la réimpression eut lieu, et l'éditeur mit sur le titre cette formule : *Du consentement exprès du Roi*.

La lecture favorite de la reine MARIE-ANTOINETTE (1755-1795), alors qu'elle était enfermée à la Conciergerie, était celle des *Voyages du capitaine Cook*, que le concierge lui avait procurés³.

Mme ROLAND (1754-1795), au début de ses *Mémoires particuliers*, nous parle en détail de sa passion pour la lecture, pour Plutarque surtout, « le

1. Et des *Vies* de Plutarque aussi : cf. *supra*, p. 175.

2. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 570. Cet ouvrage a paru originellement sous le titre de : *Éducation royale ou examen de conscience pour un prince*. (Cf. BRUNET, *Manuel du libraire*.) Il porte aujourd'hui le titre de : *Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, et se trouve dans le tome IV, pp. 540-566, des *Œuvres choisies* de Fénelon (Paris, Hachette, 1862; in-18) et tome III, pp. 535-551 des *Œuvres* de Fénelon (Paris, Didot, 1878; in-8).

3. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 377-378.

Plutarque de Dacier. Je goûtai ce dernier ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchaient pourtant beaucoup.... Plutarque semblait être la véritable pâture qui me convînt. Je n'oublierai jamais le carême de 1765 (j'avais alors neuf ans), où je l'emportais à l'église en guise de Semaine sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendaient républicaine, sans que je songeasse à le devenir¹. »

L'impératrice de Russie CATHERINE II (1729-1796) aimait le *Plutarque* d'Amyot, le *Tacite* d'Amelot de la Houssaye, et Montaigne. « Je suis une Gauloise du Nord, disait-elle au prince de Ligne²; je n'entends que le vieux français; je n'entends pas le nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos messieurs les gens d'esprit en *istes* (les encyclopédistes et les économistes), je les ai essayés, j'en ai fait venir, je leur ai quelquefois écrit, ils m'ont ennuyée et ne m'ont pas entendue. Il n'y avait que mon bon protecteur Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la mode? Il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute ma vie à le lire, et il m'a appris bien des choses en m'amusant. » Parmi les romans, Catherine choisissait ceux de Le Sage. Elle aimait Molière et Cor-

1. Mme ROLAND, *Mémoires*, t. III, p. 27. (Paris, Bibliothèque nationale, 1869.)

2. *Ap. PEIGNOT, op. cit.*, t. I. pp. 579-580.

neille. « Racine n'est pas mon homme, disait-elle, excepté dans *Mithridate*. » Rabelais et Scarron lui avaient plu autrefois, mais, en avançant en âge, elle les avait oubliés.

KANT (1724-1804) soutenait que, lorsqu'on est tourmenté par l'insomnie, il suffit le plus souvent de s'appliquer à écarter de son esprit toute idée importune, et de fixer son attention sur des choses indifférentes ou agréables; il avait coutume, pour s'endormir, de se remémorer « la vie et les écrits de Cicéron, et cet exercice ne manquait jamais de le calmer¹ ».

LA HARPE (1759-1805) tenait en la plus haute estime Massillon et Fénelon : « Si la raison elle-même, écrit-il, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait qu'elle prit les traits et le langage de l'auteur du *Petit Carême* ou de celui de *Télémaque* ». Il divisait les principaux écrivains du XVIII^e siècle en trois classes : 1^o les philosophes, en tête desquels il plaçait Fontenelle, Buffon, Montesquieu, d'Alembert et Condillac; 2^o les moralistes et les économistes : Vauvenargues et Duclos, Quesnay, Linguet, etc.; 3^o ceux qu'il nomme les sophistes, parmi lesquels il compte

1. BARON TANNEGUY DE WOGAN, *Manuel des gens de lettres*, p. 465. (Paris, Didot, s. d.)

d'abord Toussaint, l'ex-janséniste devenu encyclopédiste; puis Helvétius, Diderot ensuite, enfin Boulanger et Jean-Jacques Rousseau¹.

ALFIERI (1749-1803), le grand poète tragique italien, cite, parmi les livres qui firent sur lui, dans sa jeunesse, le plus d'impression, et eurent le plus d'action sur lui, les *Vies* de Plutarque et les *Essais* de Montaigne. Voici ce qu'il dit à ce sujet, dans ses *Mémoires*² : «... Pour moi, le livre des livres, celui qui, pendant cet hiver, me fit passer bien des heures de ravissement et de béatitude, ce fut Plutarque, et ses vies des vrais grands hommes. Il en est, celles, par exemple, de Timoléon, de César, de Brutus, de Pélopidas, de Caton, et d'autres encore, que je relus jusqu'à quatre et cinq fois, avec un tel transport de cris, de larmes et parfois de colère, que, s'il y avait eu quelqu'un à m'écouter dans la chambre voisine, on n'eût pas manqué de me croire fou. Souvent, à la lecture de quelques beaux traits de ces grands hommes, je me levais tout hors de moi, et des pleurs de rage et de douleur jaillissaient de mes yeux³, à la seule idée que j'étais né en

1. PEIGNOT. *op. cit.*, t. I, pp. 382-385.

2. Pages 151-152 et 156-157, trad. Antoine de Latour. (Paris, Charpentier, 1840.)

3. Cf. *supra*, pp. 166-167, Vauvenargues lisant les *Vies* de Plutarque : « J'en étais fou... je pleurais de joie, lorsque je lisais ces *Vies*; je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade, Agésilas et autres » ; etc.

Piémont, dans un temps et sous un gouvernement où rien de grand ne pouvait se faire ni se dire, et où, tout au plus, pouvait-on stérilement sentir et penser de grandes choses. »

« ... Les *Essais* de Montaigne (si depuis j'ai su penser un peu, je ne le dois peut-être qu'à ce livre), ces sublimes *Essais* du plus familier des écrivains, m'étaient aussi d'une grande ressource. Divisés en dix petits volumes et devenus pour moi de fidèles et inséparables compagnons de route, ils occupaient exclusivement toutes les poches de ma voiture. Ils m'instruisaient, ils me charmaient, ils flattaient même singulièrement ma paresse et mon ignorance; car il me suffisait d'en ouvrir au hasard un volume et de le refermer après en avoir lu une page ou deux, pour n'avoir plus moi-même qu'à rêver ensuite sur ces deux pages pendant des heures entières. J'éprouvais bien aussi quelque honte lorsqu'il m'arrivait, à chaque page, de rencontrer deux ou trois passages latins, et que je me voyais forcé d'en chercher le sens dans la note, incapable désormais de comprendre même les plus simples citations en prose, loin de pouvoir entendre celles que Montaigne emprunte sans cesse aux plus grands poètes. Je ne me donnai même plus la peine de l'essayer, j'allai droit à la note. » Etc. ¹.

1. Citons encore ces aveux de Victor ALFIERI (*op. cit.*, p. 565), terminés par une attestation ou profession de foi,

Comme Alfieri, avec qui elle était intimement liée, la comtesse d'ALBANY (1752-1824) faisait de Montaigne sa lecture habituelle : « C'est mon bréviaire que ce Montaigne, disait-elle¹, ma consola-

qui va de pair avec celle de Buffon (*supra*, p. 266, n. 2) : « ... C'est à dater de ce jour que commença mon désenchantement de la gloire, qui, depuis, a toujours été en augmentant. Toutefois je persisterai dans la résolution que j'ai prise d'essayer encore pendant dix ou quinze ans, jusqu'à l'approche de ma soixantaine, d'écrire, dans deux ou trois genres, de nouvelles compositions. Je le ferai de mon mieux et avec tout le soin dont je suis capable. Je veux avoir, en mourant ou en vieillissant, l'intime consolation de me dire que, *autant qu'il a été en moi, j'ai satisfait à l'art et à moi-même.* »

1. *Ap.* SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. V, p. 426. Cf. *supra*, p. 261, ce que Mme du Deffand dit de Montaigne. « ... Le livre le plus éminent de notre ancienne littérature, les *Essais* de Montaigne. » (CHARLES NODIER, *Notice sur Bonaventure des Périers*, en tête des *Contes et Nouvelles Récréations* de Bonaventure des Périers, p. 28 (Paris, Gosselin, 1843). « Philosophe, non de profession, mais par nature, sans programme et sans système, observant toujours et n'enseignant jamais, Montaigne laisse errer sa pensée et sa plume à travers tous les sujets qu'elles rencontrent : jamais on ne s'est aventuré avec un tel bonheur. » (DAUNOU, *ap.* SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. IV, p. 544.) « ... Montaigne, notre plus grand peintre. » (TAINÉ, *La Fontaine et ses fables*, p. 295.) « Montaigne... Quel charmant, quel commode et quel joli voyageur c'était que cet homme de cabinet qui avait en lui l'étoffe de plusieurs hommes ; quel naturel heureux, curieux, ouvert à tout, détaché de soi et du chez soi, déniaisé, guéri de toute sottise, purgé de toute prévention!... Que d'accortise à tout venant ! que de bon sens partout ! que de vigueur de pensée ! quel sentiment de la grandeur, quand il y a lieu ! que de hardiesse et aussi d'adresse en lui ! J'appelle Montaigne « le Français le plus sage qui ait jamais existé ». (SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 177.)

tion, et la patrie de mon âme et de mon esprit ! »

Le célèbre orientaliste ANQUETIL-DUPERRON (1751-1805), le traducteur du *Zend-Avesta* et le créateur des études asiatiques en Europe, qui, sans fortune et sans ressources, brûlant d'aller étudier la langue et la religion de Zoroastre, s'enrôla, à vingt-trois ans, comme simple soldat, dans une compagnie expédiée aux Indes, partit avec ces trois volumes dans son sac : la Bible, les *Essais* de Montaigne et le *Traité De la Sagesse* de Charron¹.

William PITT (1759-1806), fils de lord Chatham, qui, comme nous l'avons vu², « s'enchantait de Virgile », se complaisait avec Eschyle ; et son adversaire, Fox (1749-1806), le chef des whigs, se délectait, lui, avec les lettres de Mme de Sévigné³.

Jacques DELILLE (1758-1813) se passionna d'abord pour le poème de *la Religion*, de Louis Racine⁴.

PALISSOT (1750-1814) considérait le xviii^e siècle comme moins fécond en ouvrages de génie que le siècle précédent, mais « il paraît l'emporter du côté des traductions ». Celle de Térence par l'abbé

1. Edgar QUINET, *le Génie des religions*, livre II, chap. I, p. 47. (Paris, Chamerot, 1851.)

2. *Supra*, p. 261.

3. DOUDAN, *Lettres*, t. IV, p. 151. (Paris, C. Lévy, 1879. In-18.)

4. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, p. 391. Nous rappelons encore une fois que toutes les particularités et citations dont les sources ne sont pas indiquées sont empruntées à PEIGNOT, *Manuel du bibliophile*, t. I, pp. 29-413.

Lemonnier, des *Géorgiques* par Delille, de Juvénal par Dusaulx, du Tasse par Charles-François Lebrun, des *Métamorphoses* d'Ovide par Saint-Ange, « sont très supérieures à toutes celles que nous connaissons; il en est même qui ne sont pas éloignées de la perfection des originaux ».

Le prince DE LIGNE (1754-1814), fervent lecteur de Montaigne, l'appelait son oracle. « Voltaire est l'homme que j'aime et admire le plus », disait-il. Il regardait le *Panégryrique de Trajan*, par Pline le Jeune, « comme le bréviaire des souverains ». Parmi les historiens, « mon favori est Xénophon; il est pour moi dans ce genre ce que sont les Pline dans le leur, Horace pour la poésie, Cicéron pour l'éloquence, et César pour la guerre.... J'estime Paterculus, Justin et Florus, qui sont les présidents Hénault de ce temps-là; mais c'est Plutarque, le seul Plutarque au monde qui donne à penser. Cicéron est sans contredit un des plus grands hommes du monde; en morale, rhétorique, logique, politique, quel homme!... Comme philosophe, Sénèque, réduit à un petit volume, aurait été le premier, après Cicéron et Plutarque.... Regnard marche tout près de Molière, mais il amuse sans corriger; Molière est moraliste, Regnard n'est que moqueur¹. »

SUARD (1752-1817) était passionné pour La Bruyère;

1. PEIGNOT, *op. cit.*, t. I, pp. 395-397.

il le relisait continuellement, et portait toujours sur lui un petit exemplaire des *Caractères* : il a d'ailleurs composé une « exquise¹ » *Notice sur la personne et les écrits de La Bruyère*, qui figure en tête de plusieurs éditions des œuvres du célèbre moraliste.

Louis-Joseph DE BOURBON, prince DE CONDÉ (1756-1818), avait une affection particulière pour Corneille et pour Bossuet. Un jour, il dit au précepteur du duc d'Enghien : « Mon cher abbé, j'ai surpris mon petit-fils lisant ce volume de Chaulieu ; faites-lui sentir que cette lecture ne lui convient point.... Qu'il lise Corneille : c'est le bréviaire des princes. »

On sait que Louis XVIII (1755-1824) se plaisait à citer Horace, son auteur de prédilection².

Dès sa prime jeunesse, NAPOLÉON I^{er} (1769-1821) manifesta « une insatiable passion pour la lecture » : Plutarque, Corneille, Montesquieu, Ossian, étaient ses favoris³. Plutarque et Ossian ont été tous les deux surtout « ses véritables livres de

1. L'épithète est de Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I, p. 405 : « On doit lire sur La Bruyère trois morceaux essentiels.... Le premier morceau en date est celui de l'abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie*.... Les deux autres... sont une notice exquise de Suard, écrite en 1782, et un *Éloge* approfondi par Victorin Fabre (1810). »

2. LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*, art. Louis XVIII.

3. MOURAVIT, Napoléon bibliophile, *Revue biblio-icônographique*, novembre 1905, pp. 585 et s. Cette étude, qui remplit de nombreux numéros de la *Revue biblio-icônographique*, a été très soigneusement faite par M. Mouravit, et peut être considérée comme définitive.

chevet¹ ». De même qu'Alexandre le Grand serrait précieusement les œuvres d'Homère dans une cassette de cèdre incrustée d'or et de pierreries, Napoléon I^{er} « faisait à une petite édition anglaise d'Ossian les honneurs de son intimité », et renfermait dans un petit coffret, pour les emporter avec lui, les chants de *Fingal* et de *Temora*².

GOËTHE (1749-1832) avait la plus vive admiration pour Molière et pour Voltaire : « Molière est si grand que, chaque fois qu'on le relit, on éprouve un nouvel étonnement. C'est un homme unique; ses pièces touchent à la tragédie, elles saisissent.... *L'Avare* surtout, dans lequel le vice détruit toute la piété qui unit le père et le fils, a une grandeur extraordinaire, et est à un haut degré tragique.... Tous les ans, je lis quelques pièces de Molière, de même que de temps en temps je contemple les (des) gravures d'après de grands maîtres italiens³.... Je connais et j'aime Molière depuis ma jeunesse, et, pendant toute ma vie, j'ai appris de lui. Je ne manque pas de lire chaque année quelques-unes de ses pièces, pour me maintenir toujours en commerce

1. Tancrède MARTEL, *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte*, t. I, p. xxvii. (Paris, Savine, 1888.)

2. P. CHRISTIAN, *Étude sur Ossian*, en tête des *Poèmes d'Ossian*, p. 5 (Paris, Lavigne, 1844); et LAROUSSE, *Grand Dictionnaire*, art. Ossian.

3. *Conversations recueillies par Eckermann*, trad. Délerot, t. I, pp. 215-216. (Paris, Charpentier, 1865.)

avec la perfection.... *Le Misanthrope*, que je relis sans cesse comme une des pièces du monde qui me sont les plus chères¹.... »

Et, à propos de Voltaire : « Quand les familles se conservent longtemps, on peut remarquer que la nature produit enfin un individu qui réunit les qualités de tous ses ancêtres, rassemble et exprime dans la perfection toutes les dispositions qui, jusqu'à lui, s'étaient montrées isolées et en germe. Il en est de même pour les nations, dont les mérites ont souvent le bonheur de trouver leur expression dans un individu unique. C'est là ce qui est arrivé pour Louis XIV, le roi français dans toute la force du terme; cela est arrivé aussi pour Voltaire, le Français suprême, l'écrivain qui a été le plus en harmonie avec sa nation². »

« Voltaire, c'est le plus grand homme en littérature de tous les temps; c'est la création la plus étonnante de l'Auteur de la nature³. »

Gœthe faisait aussi le plus grand cas du roman

1. *Loc. cit.*, pp. 522-523.

2. GOETHE, *loc. cit.*, t. II, p. 77, n. 1. Cf. aussi SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XV, p. 210, n. 1 : « Si l'on cherchait un nom... le vrai représentant de l'esprit français dans ce que j'appelle un congrès européen serait Voltaire. Gœthe l'a vu et l'a exprimé avec sa supériorité de critique et de naturaliste.... » Voltaire, « ce diable d'homme (c'est le nom dont on le nomme involontairement).... » (SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. XIII, p. 12.)

3. GOETHE, cité dans les *Œuvres complètes de Voltaire*, t. VIII, pp. 1125-1126. (Paris, édit. du journal *le Siècle*, 1870.)

pastoral de Longus, *Daphnis et Chloé*, dans la traduction de P.-L. Courier : « Voilà encore un chef-d'œuvre que j'ai souvent lu et admiré, où l'on trouve l'intelligence, l'art, le goût poussés à leurs dernières limites, et qui fait un peu descendre le bon Virgile.... On fait bien de lire ce livre une fois tous les ans; on y apprend toujours, et l'on ressent toujours toute fraîche l'impression de sa rare beauté¹. »

Le savant helléniste et philologue CORAY (1748-1855) recommençait chaque année, au premier de l'an, la lecture d'Homère et celle d'Hippocrate².

Le législateur SIEYÈS (1748-1856) et l'idéologue DESTUTT DE TRACY (1754-1856) « lisaient perpétuellement Voltaire : arrivés au dernier tome, ils reprenaient le premier et recommençaient³ ».

CHATEAUBRIAND (1768-1748) a dit⁴ : « Pascal et Bossuet⁵, Molière et La Fontaine sont quatre hommes

1. *Conversations recueillies par Eckermann*, t. II, pp. 272 et 280.

2. SAINTÉ-BEUVE, *les Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 499.

3. « On raconte que Sieyès et M. de Tracy lisaient perpétuellement Voltaire : quand la lecture était finie, ils recommençaient; ils disaient l'un et l'autre que tous les principaux résultats étaient là. » (SAINTÉ-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. II, p. 457. Voir aussi même tome, p. 184, n. 1.)

4. *Génie du Christianisme*, livre IV, chap. v, t. II, p. 40, n. 1. (Paris, Didot, 1865. In-18.)

5. Les mérites de Bossuet historien et philosophe. — jadis si surfait, aujourd'hui si en dehors de notre société démocratique et des idées modernes, si redondant et si creux, — ont été plus d'une fois contestés. Voir, entre autres, l'appréciation d'Émile de Labédollière et de Georges Avenel, dans

tout à fait incomparables et qu'on ne retrouvera plus. Si nous ne mettons pas Racine de ce nombre, c'est qu'il a un rival dans Virgile. »

leur édition des *Œuvres complètes de Voltaire* (t. II, p. 1; Paris, journal *le Siècle*, 1867) : « Bossuet, prêtre et homme d'État, avait osé, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, fabriquer une histoire selon son Église, selon sa politique, et toute à l'usage de la cour où il vivait et des princes qu'il éduquait; il avait confisqué l'humanité entière à son profit et au leur; il l'avait concentrée, emprisonnée dans Israël »; etc. Mais on n'a rien écrit de plus topique, de plus catégorique et de plus net sur l'éloquent rhéteur, « l'aigle de Meaux », que cette lettre d'Ernest Renan à Alphonse Peyrat, datée de Paris, 8 avril 1856 (*ap. Adolphe Brisson, Portraits intimes*, pp. 100-102) : « Monsieur, je vous remercie bien vivement de vos beaux articles sur Bossuet, que j'ai reçus et lus avec le plus grand intérêt. Je vous félicite d'avoir osé attaquer avec tant de franchise et de vigueur une idole de l'admiration routinière. Les influences combinées du clergé, de l'Université et de la littérature rhétoricienne avaient élevé autour de Bossuet une sorte d'enceinte sacrée que vous percez avec autant d'audace que de bonheur. Pour ma part, la destruction de cette superstition-là (dans la mesure, bien entendu, où une superstition se détruit) a toujours été une de mes idées fixes. Vous venez de réaliser ce que j'aurais voulu faire, vingt fois mieux que je ne l'aurais fait : vos preuves sont décisives, et votre exposition pleine de force (et?) d'habileté. J'attends avec impatience la seconde série d'articles où vous examinerez comme écrivain celui dont vous avez détruit le prestige comme homme. Montrez hardiment ce qu'il a fallu de naïveté et de confiance dans les rhéteurs pour accepter comme des chefs-d'œuvre un ouvrage aussi puéril que l'*Histoire universelle*, qui, de nos jours, mériterait à peine de figurer parmi les ouvrages destinés à un pensionnat de religieuses; la *Politique tirée de l'Écriture*, ignoble parodie de la Bible au profit de Louis XIV, l'*Histoire des variations*, fondée tout entière sur un sophisme évident; les écrits philosophiques, vrais cahiers de collège,

Le savant géographe et critique WALCKENAER (1771-1852) disait que « les quatre morceaux de poésie latine où brille toute la majesté romaine, et, à ce point de vue, préférables à tous les autres, sont : le *Prologue*, de Laberius¹; l'*Épithalame de Thétis et Pélée*, de Catulle; la *Consolation* (anonyme) adressée à Livie sur la mort de son fils; et l'*Héroïde de Cornélie à Paulus*, par Properce ».

sans aucune valeur; les écrits sur l'Écriture sainte, pleins d'une exégèse arriérée, à une époque où une critique meilleure se faisait jour avec Richard Simon. Les persécutions suscitées par Bossuet à ce grand homme, si supérieur à son temps dans le domaine de la science sacrée, m'ont toujours semblé caractéristiques de l'esprit absolu et borné de l'Église gallicane et de la Sorbonne en particulier. Pour tout ce qui est de la méthode et du fond des connaissances, Bossuet n'est en réalité qu'un sorbonniste encroûté; je ne crois pas exagérer en ne lui laissant absolument que le mérite d'orateur. Celui-là, il le possède à un haut degré; s'il se fût contenté du rôle d'un Mascaron ou d'un Fléchier, on eût pu l'accepter comme le premier des maîtres en éloquence classique; mais la prétention de résoudre avec de la rhétorique les plus graves problèmes de la religion, de la politique, de l'histoire, de la philosophie, est insoutenable. C'est en flattant les mauvaises tendances de l'esprit français, toujours séduit par la pompe du langage et par une prétendue apparence de sens commun, que Bossuet est arrivé chez nous à cette espèce de dictature intellectuelle que vous lui avez si victorieusement contestée. Recevez de nouveau, monsieur, mes félicitations pour votre acte de courage (je ne crois pas trop dire en employant ce mot), et croyez aux sentiments infiniment distingués avec lesquels je suis.... »

1. Decimus Junius Laberius, auteur comique latin, qui vivait environ 50 ans avant Jésus-Christ, a composé une quarantaine de *mimes* (pièces — tragédies ou comédies —

Henri HEINE (1797-1856) aimait *Don Quichotte* « jusqu'aux larmes ». C'était le premier livre qu'il avait lu tout enfant, dès qu'il avait su son alphabet, et l'impression qu'il avait ressentie de cette première lecture lui était demeurée ineffaçable¹.

GUIZOT (1787-1874) lisait chaque soir quelques sonnets de Pétrarque « pour se rasséréner l'esprit » ; et THIERS (1797-1877) se délassait avec les *Oraisons funèbres* de Bossuet².

« J'avoue ma prédilection, écrit l'académicien Silvestre DE SACY (1801-1879); de tous les grands

satiriques), dont on a conservé les titres. Laberius, dont le style était d'une âpreté rude et mordante, avait sans doute irrité César, car le dictateur, durant les fêtes de son triomphe, le contraignit à monter sur la scène, au prix de cinq cent mille sesterces, et à jouer lui-même dans ses mimes. Laberius s'exécuta, la mort dans l'âme; mais son indépendance retrouva toute sa fierté moqueuse dans le *Prologue* de sa pièce, chef-d'œuvre de persiflage et de douloureuse protestation, conservé par Macrobe dans ses *Saturnales* (cf. Eugène TALBOT, *Histoire de la littérature romaine*, pp. 160 et s.), où figure un fragment de ce *Prologue*, « pièce d'un goût exquis, que Rollin n'a pas dédaigné de critiquer et de traduire » dans son *Traité des études*, De la poésie, livre III, chap. 1, art. 2; t. I, pp. 247-249 (Paris, Didot, 1885).

1. BARDOUX, *le Magasin pittoresque*, février 1887, p. 63.

2. « M. Guizot me disait un jour que, tous les soirs, au milieu de ses travaux et de ses affaires, il lisait les *Sonnets* de Pétrarque pour se rasséréner l'esprit. Je crois que les ministres d'aujourd'hui lisent bien rarement Pétrarque ou Dante. Tout en menant leur train de guerre, lord Chatham s'enchantait de Virgile, M. Pitt des chœurs d'Eschyle, M. Fox des lettres de Mme de Sévigné, M. Thiers des oraisons de Bossuet. » (DOUDAN, *Lettres*, t. IV, p. 151.)

hommes de l'antiquité, celui qui, tout compensé, me paraît avoir réuni le plus de nobles et de belles qualités, c'est Cicéron, Cicéron orateur, philosophe, hommes de lettres, Cicéron homme d'État¹. »

Auguste VACQUERIE (1819-1895), l'auteur de *Tru-galdabas*, plaçait au-dessus de tous les écrivains Victor Hugo et Shakespeare. « On plaint, disait-il², les peuples qui sont six mois de l'année sans voir le soleil, et la plupart des hommes sont toute la vie sans voir Shakespeare³. »

Le romancier Alphonse DAUDET (1840-1897), dans les dernières années de sa vie, avait arrêté son choix sur Montaigne, et faisait des *Essais* son unique livre de chevet⁴.

1. *Variétés littéraires*, t. I, p. 16. Voir aussi *supra*, p. 41, note.

2. *Profils et Grimaces*, p. 518.

3. « ... Mais il s'est produit des grands hommes littéraires tout à fait en dehors de cette tradition (de la tradition littéraire, la tradition classique). Nommez-les. Je n'en sais qu'un, et bien grand, en effet, Shakespeare; et celui-là, êtes-vous bien sûr qu'il est tout à fait en dehors? N'avait-il pas lu Montaigne et Plutarque, ces copieux répertoires, ou mieux, ces ruches de réserve de l'antiquité, où tant de miel est déposé? Poète admirable et le plus naturel sans doute depuis Homère (quoique si diversement), de qui l'on a pu écrire avec raison qu'il a une imagination si créatrice et qu'il peint si bien, avec une si vaillante énergie, tous les caractères, héros, rois, et jusqu'aux cabaretiers et aux paysans, « que, si la nature humaine venait à être détruite « et qu'il n'en restât plus aucun autre monument que ses « seuls ouvrages, d'autres êtres pourraient savoir par ses « écrits ce qu'était l'homme! » (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XV, p. 566.)

4. Renseignement personnel.

CONTRE-PARTIE
DU CHAPITRE PRÉCÉDENT
LIVRES ET AUTEURS PRÉFÉRÉS¹

- ABLANCOURT (D') Voir Vaugelas (p. 255).
(1606-1664).
- AGUESSEAU (D') ou DA- Voir Thomas (p. 264).
GUESSEAU.
(1668-1751).
- ALEMBERT (D') Voir Thomas (p. 264), La
(1717-1785). Harpe (p. 269).
- ANACRÉON Voir Gresset (p. 257).
(560-478 av. J.-C.).
- ANTIMAQUE Voir Adrien (p. 227).
(v^e siècle av. J.-C.).

1. Dans le chapitre précédent, dont Gabriel Peignot m'a fourni les principaux éléments, j'ai suivi, comme lui, l'ordre chronologique, qui permet de mieux considérer le mouvement et le développement littéraires. Ici, dans cette seconde partie, je rangerai les noms dans l'ordre alphabétique, plus commode pour les recherches.

- ANTIPATER (Cœlius) . . . Voir Adrien (p. 227).
(II^e siècle av. J.-C.).
- ARCHIMÈDE Voir Leibnitz (p. 248).
(287-212 av. J.-C.).
- ARIOSTE (L') Voir La Fontaine (p. 240),
(1474-1555). Longuerue (p. 250), Clément XIV (p. 257).
- ARISTOTE Voir Cicéron (p. 226), Juste
(384-522 av. J.-C.). Lipse (p. 252), Bacon (p. 253), Grotius (p. 254), Gui Patin (p. 255), Leibnitz (p. 248), Montesquieu (p. 254), Buffon (p. 265).
- ARNAULD (Antoine) . . . Voir Daguesseau (p. 255).
(1612-1694).
- ARRIEN (Flavius) Voir Grotius (p. 254), Vaugelas (p. 255).
(II^e siècle).
- AUGUSTIN (saint) Voir Charlemagne (p. 228).
(354-450).
- AUSONE Voir Jean Dorat ou Daurat
(309-394). (p. 231).
- BACON (François) Voir Thomas (p. 264), Buffon (p. 265).
(1561-1626).

- BALZAC (GUEZ DE). . . . Voir Sorbière (p. 255).
(1597-1654).
- BARCLAY (Jean) Voir Richelieu (p. 255).
(1582-1621).
- BARUCH. Voir *BIBLE*; voir La Fon-
(VII^e-VI^e siècle av. taine (p. 240).
J.-C.).
- BÉRULLE (cardinal DE). Voir Richelieu (p. 255).
(1575-1629).
- BIBLE* (LA). Voir Louis IX (p. 228), Gro-
tius (p. 254), Sorbière
BARUCH, DAVID, ISAÏE, (p. 255), Milton (p. 256),
JOB, MOÏSE, *l'Ecclé-* La Bruyère (p. 242), Swift
siaste, la Sagesse, etc. (p. 255), Daguesseau
(p. 255), Falconet (p. 256),
Diderot (p. 263), Anque-
til-Duperron (p. 273).
- BIGNON (Jérôme) . . . Voir Richelieu (p. 255).
(1589-1656).
- BOCCACE Voir Montaigne (p. 251), La
(1513-1575). Fontaine (p. 240).
- BOILEAU Voir Atterbury (p. 252).
(1656-1711). Mably (p. 264).
- BOSSUET Voir Atterbury (p. 252).
(1627-1704). Daguesseau (p. 255), Ma-
bly (p. 264), Thomas

- (p. 264), L.-J. de Bourbon, prince de Condé (p. 275), Chateaubriand (p. 278), Thiers (p. 281).
- BOULANGER (Nicolas-Antoine), philosophe. (1722-1759). Voir La Harpe (p. 269).
- BOURDALOUE Voir Mme de Sévigné (1652-1704). (p. 242), Thomas (p. 264).
- BOURSAULT Voir Montesquieu (p. 254). (1638-1701).
- BUFFON. Voir Thomas (p. 264), Buffon (p. 265), La Harpe (p. 269). (1707-1788).
- CASTRO (Paul DE). Voir Cujas (p. 251). (xv^e siècle).
- CATULLE Voir Navagero (p. 229), Muret (p. 229), Montaigne (p. 251), Passerat (p. 252), reine Christine de Suède (p. 258), J.-B. Rousseau (p. 252), Walckenaer (p. 280). (87-vers 54 av. J.-C.).

- CERVANTÈS (*Don Qui-chotte*). Voir Quevedo (p. 255),
 (1547-1616). Saint-Évremond (p. 245),
 d'Argenson (p. 256),
 Henri Heine (p. 281).
- CÉSAR Voir Louis XII (p. 228),
 (101-44 av. J.-C.) Strozzi (p. 250), Mon-
 taigne (p. 251), Lancelot
 (p. 242), Mme du Deffand
 (p. 262), prince de Ligne
 (p. 274).
- CHAPELLE, poète Voir Gresset (p. 257).
 (1626-1686).
- CHARRON (Pierre) Voir Sorbière (p. 255), An-
 (1541-1605). quetil-Duperron (p. 275).
- CHAULIEU Voir Gresset (p. 257).
 (1659-1720).
- CHRYSOSTOME (saint). Voir Bourdaloue (p. 246).
 (347-407).
- CICÉRON Voir Pétrarque (p. 228),
 (106-45 av. J.-C.). Louis XII (p. 228), Mon-
 taigne (p. 251), Grotius
 (p. 254), Sorbière (p. 255),
 Gui Patin (p. 255), An-
 toine Arnauld (p. 259),
 Lancelot (p. 242), Bour-
 daloue (p. 246), Leib-

- nitz (p. 248), Montesquieu (p. 254), le dauphin Louis, père de Louis XVI (p. 256), Mme du Deffand (p. 262), d'Alembert (p. 263), Mably (p. 264), Thomas (p. 264), Kant (p. 269), prince de Ligne (p. 274), Silvestre de Sacy (p. 281).
- COEFFETEAU Voir Richelieu (p. 253),
(1754-1625). Vaugelas (p. 255).
- COELIUS ANTIPATER . . . Voir Adrien (p. 227).
(II^e siècle av. J.-C.).
- COMMINES (Philippe DE) Voir Charles-Quint (p. 230).
(1445-1509).
- CONDILLAC Voir Mably (p. 264), La
(1715-1780). Harpe (p. 269).
- COOK (capitaine) Voir Marie-Antoinette (p.
(1728-1779). 267).
- CORNEILLE (Pierre) . . . Voir Mme de Sévigné
(1606-1684). (p. 242), Saint-Évremond (p. 243), Poullain de Saint-Foix (p. 257), Mably (p. 264), Catherine II (p. 268), L.-J. de

Bourbon, prince de Condé (p. 275), Napoléon I^{er} (p. 275).

- COURIER (Paul-Louis) . Voir Gœthe (p. 276).
(1772-1825).
- CRÉBILLON (le Tragique) Voir Montesquieu (p. 254).
(1674-1762).
- DAGUESSEAU OU D'ÂGUES- Voir Thomas (p. 264).
SEAU.
(1668-1751).
- DANTE Voir Clément XIV (p. 257).
(1265-1321).
- DAVID *Voir BIBLE.*
(x^e siècle av. J.-C.).
- DELILLE (Jacques). . . Voir Palissot (p. 275).
(1758-1815).
- DÉMOSTHÈNE Voir Cicéron (p. 226), Gro-
(585-522 av. J.-C.). tius (p. 254).
- DESCARTES Voir Malebranche (p. 247),
(1596-1650). Mably (p. 264).
- DESHOULIÈRES (Mme) . Voir Gresset (p. 257).
(1653-1694).
- DESMARETS DE SAINT- Voir Desmarets de Saint-
SORLIN. Sorlin (p. 257).
(1595-1676).

- DIDEROT Voir Thomas (p. 264), La
(1713-1784). Harpe (p. 269).
- DIOGÈNE LAËRCE. Voir Montaigne (p. 251).
(II^e siècle av. J. C.).
- DION CASSIUS Voir Grotius (p. 234).
(vers 155-vers 240).
- DOMAT. Voir Cujas (p. 251), Da-
(1625-1696). guesseau (p. 255).
- DUCLOS. Voir La Harpe (p. 269).
(1704-1772).
- DUPERRON (cardinal) Voir Richelieu (p. 255).
(1556-1618).
- DUSAULX Voir Palissot (p. 274).
(1728-1799).
- DU VAIR Voir Richelieu (p. 255).
(1556-1621).
- ECCLÉSIASTE (L)*. *Voir BIBLE.*
- ÉCRITURE SAINTE*. *Voir BIBLE.*
- ENNIUS Voir Adrien (p. 227).
(239-169 av. J.-C.).
- EPICTÈTE Voir Grotius (p. 234).
(I^{er} siècle).
- ÉRASME. Voir Gui Patin (p. 255),
(1467-1536). Grosley (p. 265).

- ESCHYLE Voir Montesquieu (p. 254),
(525-456 av. J.-C.). William Pitt (p. 275).
- ÉSOPE Voir Alfred le Grand
(vers 620-560 av. J.-C.). (p. 228).
- EUCLIDE (géomètre) . . Voir amiral de Coligny
(525-285 av. J.-C.). (p. 251), Henri IV (p. 252),
Bacon (p. 255). Leibnitz
(p. 248).
- EURIPIDE Voir Grotius (p. 254), Jean
(480-406 av. J.-C.). Racine (p. 242), Montes-
quieu (p. 264), Diderot
(p. 265), Thomas (p. 264).
- FÉNELON (*Télémaque*) . Voir Atterbury (p. 252),
(1651-1715). Montesquieu (p. 254),
Mably (p. 264), Buffon
(p. 265), Louis XVI
(p. 267), La Harpe (p. 269).
- FLORUS, historien. . . Voir prince de Ligne
(II^e siècle). (p. 274).
- FOË (Daniel DE). . . . Voir J.-J. Rousseau (p. 260).
(1661-1731).
- FONTENELLE Voir Montesquieu (p. 254),
(1657-1757). La Harpe (p. 269).

- GALIEN, médecin. Voir Gui Patin (p. 255).
(151-201).
- GROTIUS Voir Richelieu (p. 255), Gui
(1585-1645). Patin (p. 255), Dagues-
seau (p. 255).
- HÉLIODORE, évêque et Voir Jean Racine (p. 242).
romancier.
(iv^e siècle).
- HELVÉTIUS Voir La Harpe (p. 269).
(1715-1771).
- HÉRODOTE Voir Thucydide (p. 225).
(484-406 av. J.-C.).
- HIÉROCLÈS, philosophe. Voir Grotius (p. 254).
(v^e siècle).
- HIPPOCRATE Voir Juste Lipse (p. 252),
(vers 460-580 av. J.-C.). Gui Patin (p. 255), Coray
(p. 278).
- HOMÈRE Voir Alexandre le Grand
(ix^e siècle av. J.-C.). (p. 226), Virgile (p. 226).
Adrien (p. 227), Julien
l'Apostat (p. 227), Juste
Lipse (p. 252), Milton
(p. 256), La Fontaine
(p. 240), La Bruyère
(p. 242), Boileau (p. 247),

Fraguier (p. 251). Bouchardon (p. 251, note). Diderot (p. 265). Thomas (p. 264), Coray (p. 278).

HORACE. Voir Scaliger (p. 250). Montaigne (p. 251), Malherbe (p. 255), Grotius (p. 254), La Fontaine (p. 240), Lancelot (p. 242), La Bruyère (p. 242), Bossuet (p. 244), maréchal de Villars (p. 252), maréchal d'Estrées (p. 252), J.-B. Rousseau (p. 252), le dauphin Louis, père de Louis XVI (p. 256), Douglas (p. 256), comte de Solms (p. 257), Gresset (p. 257), d'Alembert (p. 265), prince de Ligne (p. 274). Louis XVIII (p. 275).

Hugo (Victor) Voir Auguste Vacquerie (1802-1885). (p. 282).

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST Voir Fontenelle (p. 255), prince Eugène (p. 256).

- ISAÏE Voir *BIBLE*.
(785-681 av. J.-C.)
- JOB Voir *BIBLE*.
(xiv^e siècle av. J.-C.)
- JUSTIN, historien Voir prince de Ligne
(ii^e siècle). (p. 274).
- JUSTINIEN I^{er}, empereur d'Orient
(485-565). Voir Grotius (p. 234).
- JUVÉNAL Voir Malherbe (p. 255), Gui
(42-120). Patin (p. 255), Thomas
(p. 264), Pahissot (p. 273).
- LABERIUS. Voir Walckenaer (p. 280).
(i^{er} siècle av. J.-C.)
- LA BRUYÈRE Voir Saint - Hyacinthe
(1645-1696). (p. 255), Gresset (p. 257),
Suard (p. 274).
- LA FONTAINE Voir M^{me} de Sévigné
(1621-1695). (p. 242), Atterbury
(p. 252), Mably (p. 264),
Chateaubriand (p. 278).
- LA MOTHE-LE VAYER. Voir Sorbière (p. 255).
(1588-1672).

- LAMY (le Père) Voir J.-J. Rousseau (p. 259).
(1640-1715).
- LA ROCHEFOUCAULD . . Voir Montesquieu (p. 254),
(1615-1680). Gresset (p. 257).
- LEBRUN (Charles-Fran- Voir Palissot (p. 274).
çois).
(1759-1824).
- LEIBNITZ Voir Buffon (p. 265).
(1646-1716).
- LEMONNIER (abbé), tra- Voir Palissot (p. 275).
ducteur.
(1721-1797).
- LE SAGE (*Gil Blas*) . . Voir Mme du Deffand
(1668-1747). (p. 262), Catherine II
(p. 268).
- LINGUET Voir La Harpe (p. 269).
(1736-1794).
- LOCKE Voir dauphin Louis, père
(1652-1704). de Louis XVI (p. 256).
- LONGUS (*Daphnis et Voir Goëthe (p. 276).
Chloé*).
(v^e siècle).
- LUCAIN Voir Montaigne (p. 251),
(59-65). Grotius (p. 254), Cor-
neille (p. 257), reine

- Christine de Suède
(p. 258), d'Alembert
(p. 263).
- LUCIEN (de Samosate). Voir Saint - Hyacinthe
(120-200?). (p. 255), Gresset (p. 257).
- LUCRÈCE Voir Montaigne (p. 251),
(95-51 av. J.-C.). Gui Patin (p. 255), Frédéric le Grand (p. 265).
- MACHIAVEL Voir La Fontaine (p. 240).
(1469-1527).
- MALEBRANCHE Voir Renau d'Élicagaray
(1658-1715). (p. 249), Daguesseau
(p. 255), Montesquieu
(p. 254), Mably (p. 264).
- MALHERBE Voir La Fontaine (p. 240),
(1555-1628). Saint-Évremond (p. 245).
- MARMONTEL Voir Thomas (p. 264).
(1723-1799).
- MAROT (Clément) Voir La Fontaine (p. 240).
(1495-1544).
- MARTIAL Voir Navagero (p. 229),
(45-104). Caminade (p. 229), Mal-
herbe (p. 255), reine
Christine de Suède
(p. 258).

- MASCARON. Voir Thomas (p. 264).
(1654-1705).
- MASSILLON Voir Voltaire (p. 258), Tho-
(1665-1742). mas (p. 264), Buffon
(p. 265), La Harpe (p. 269).
- MELLIN DE SAINT-GELAIS. Voir La Fontaine (p. 240).
(1491-1558).
- MÉTASTASE Voir Clément XIV (p. 257).
(1698-1782). Thomas (p. 264).
- MILTON. Voir Gresset (p. 257).
(1608-1674).
- MOÏSE *Voir BIBLE.*
(1571-1451 av. J.-C.?).
- MOLIÈRE Voir Atterbury (p. 252).
(1622-1675). Mably (p. 264), Catherine II (p. 268), prince de
Ligne (p. 274), Goethe
(p. 276), Chateaubriand
(p. 278).
- MONTAIGNE Voir Sorbière (p. 255).
(1555-1592). Saint-Évremond (p. 245).
Bayle (p. 246), Atterbury
(p. 252), Montesquieu
(p. 254), Falconet (p. 256),
Gresset (p. 257), Walpole
(p. 264), Mme du Deffand

- (p. 261), Grosley (p. 265), Catherine II (p. 268), Alfieri (p. 270), comtesse d'Albany (p. 272), Anquetil-Duperron (p. 273), prince de Ligne (p. 274), Alphonse Daudet (p. 282).
- MONTESQUIEU Voir Gain de Montaignac (1689-1755). (p. 261), Thomas (p. 264), Buffon (p. 265), La Harpe (p. 269), Napoléon I^{er} (p. 275).
- NEWTON Voir Buffon (p. 265). (1642-1727).
- NICOLE, moraliste. Voir Mme de Sévigné (1625-1695). (p. 242), Daguesseau (p. 255).
- OSSIAN Voir Napoléon I^{er} (p. 275). (III^e siècle).
- OVIDE Voir Malherbe (p. 253), Milton (p. 256), J.-B. Rousseau (p. 252), Palissot (p. 273). (45 av. J.-C.-17 — ap. J.-C.).

- PASCAL Voir reine Christine de Suède (p. 258), Bossuet (p. 244), Boileau (p. 247), Atterbury (p. 252), Daguesseau (p. 253), Voltaire (p. 259, note), Mably (p. 264), Gerbier (p. 266), Chateaubriand (p. 278).
- PATERCULUS (Velleius). Voir prince de Ligne (1^{er} siècle). (p. 274).
- PAUL (saint) Voir Bourdaloue (p. 246). (1^{er} siècle).
- PAVILLON (Étienne) . . . Voir Gresset (p. 257). (1652-1705).
- PÉTRARQUE Voir Clément XIV (p. 257), Guizot (p. 281). (1304-1374).
- PÉTRONE Voir le grand Condé (1^{er} siècle). (p. 257), reine Christine de Suède (p. 258).
- PHOCYLIDE Voir Grotius (p. 254). (vi^e siècle av. J.-C.).
- PLATON Voir Cicéron (p. 226), Julien l'Apostat (p. 227), Mélanchthon (p. 251), Bacon (p. 253), Grotius (p. 254),

- La Fontaine (p. 240), La Bruyère (p. 242), Racine (p. 242), Leibnitz (p. 248), Saint-Hyacinthe (p. 255), Montesquieu (p. 254), Mably (p. 264).
- PLINE L'ANCIEN OU LE NATURALISTE. (25-79). Voir Mélanchthon (p. 251), Gui Patin (p. 255), Leibnitz (p. 248), d'Alembert (p. 265), Buffon (p. 265), prince de Ligne (p. 274).
- PLINE LE JEUNE (62-115). Voir d'Alembert (p. 265), prince de Ligne (p. 274).
- PLUTARQUE (50-120). Voir Théodore Gaza (p. 228), Mélanchthon (p. 251), amiral de Coligny (p. 251), Montaigne (p. 251), Henri IV (p. 252), Grotius (p. 254), Gui Patin (p. 255), Ménage (p. 259), La Fontaine (p. 240), Racine (p. 242), Bayle (p. 246), Leibnitz (p. 248), Rollin (p. 252), Saint-Hyacinthe (p. 255), Montesquieu (p. 254), J.-J. Rousseau (p. 259), Mably

(p. 264), Franklin (p. 269, note), Mme Roland (p. 267), Catherine II (p. 268), Alfieri (p. 270), prince de Ligne (p. 274), Napoléon I^{er} (p. 275).

- POLYBE Voir Brutus (p. 226), Grotius (p. 254).
(204-122 av. J.-C.).
- PROPERCE Voir Passerat (p. 252), Walckenaer (p. 280).
(51-14 av. J.-C.).
- PTOLÉMÉE, astronome. Voir Mélancthon (p. 251).
(1^{re} siècle). Bacon (p. 255).
- PUFENDORFF Voir Daguesseau (p. 255).
(1632-1694).
- PYTHAGORE Voir Grotius (p. 254).
(iv^e siècle av. J.-C.).
- QUESNAY, économiste . Voir La Harpe (p. 269).
(1694-1774).
- QUEVEDO Y VILLEGAS. . Voir Saint - Évremont
(1580-1645). (p. 245).
- QUINTE-CURCE. Voir Turenne (p. 257), Lancelot (p. 242), Charles XII
(1^{er} siècle). (p. 249).

- QUINTILIEN Voir La Fontaine (p. 240),
(42-120). Daguesseau (p. 255).
- RABELAIS Voir Duprat (p. 229), Jean
(1495-1555). du Bellay (p. 229), Montaigne (p. 231), La Fontaine (p. 240), Falconet (p. 256), Grosley (p. 265), Catherine II (p. 268).
- RACINE (Jean). Voir Atterbury (p. 252), Voltaire (p. 258), Mme du Deffand (p. 262), Mably (p. 264), Thomas (p. 264), Catherine II (p. 268), Chateaubriand (p. 278).
- RACINE (Louis) Voir Delille (p. 275).
(1692-1765).
- RAYNAL (abbé) Voir Thomas (p. 264).
(1713-1796).
- REGNARD Voir prince de Ligne (p. 274).
(1655-1709).
- RICHARDSON, romancier. Voir Diderot (p. 263), Buffon (p. 265).
(1689-1761).
- ROLLIN Voir Atterbury (p. 252),
(1661-1741). Montesquieu (p. 254).

- ROUSSEAU (Jean - Bap- Voir Atterbury (p. 252).
tiste). Thomas (p. 264).
(1671-1741).
- ROUSSEAU (Jean-Jac- Voir Thomas (p. 264), La
ques). Harpe (p. 269).
(1712-1778).
- SAGESSE (Livre de LA) . Voir BIBLE.
- SAINT-ANGE, poète et tra- Voir Palissot (p. 274).
ducteur.
(1747-1810).
- SAINT-ÉVREMOND. . . . Voir La Fontaine (p. 240).
(1616-1705). Gresset (p. 257).
- SAINT-GELAIS (MELLIN Voir La Fontaine (p. 240).
DE).
(1491-1558).
- SAINT-LAMBERT Voir Thomas (p. 264).
(1716-1805).
- SAINT-RÉAL Voir Gresset (p. 257).
(1659-1692).
- SALLUSTE Voir Adrien (p. 227), Mon-
(86-54 av. J.-C.). taigne (p. 251), Grotius
(p. 254), Lancelot (p. 242),
président de Bosses
(p. 257).

- SATIRE MÉNIPPÉE* . . . Voir Grosley (p. 265).
- SAUMAISE Voir Richelieu (p. 255),
(1588-1658). Gui Patin (p. 235).
- SCALIGER (Joseph-Jules). Voir Gui Patin (p. 235).
(1540-1609).
- SCARRON Voir Catherine II (p. 268).
(1610-1660).
- SECOND (Jean). Voir Montaigne (p. 251).
(1511-1556).
- SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE. Voir Montaigne (p. 251),
Grotius (p. 234), Gui Patin (p. 235), Leibnitz
(p. 248), Gresset (p. 257),
d'Alembert (p. 265),
prince de Ligne (p. 274).
- SÉNÈQUE LE TRAGIQUE. Voir Malherbe (p. 235),
(1^{er} siècle). Grotius (p. 234), Corneille (p. 237), reine Christine de Suède (p. 258).
- SÉVIGNÉ (Mme DE). . . Voir Fox (p. 273).
(1626-1696).
- SEXTUS EMPIRICUS . . . Voir Leibnitz (p. 248).
(fin du II^e siècle).
- SHAFTESBURY, philosophe. Voir Montesquieu (p. 254).
(1671-1713).

- SHAKESPEARE Voir Auguste Vacquerie
(1564-1616). (p. 282).
- SOPHOCLE Voir Racine (p. 242), Mon-
(495-405 av. J.-C.). tesquieu (p. 254), Dide-
rot (p. 263).
- SPINOZA Voir Falconet (p. 256).
(1652-1677).
- STACE Voir Malherbe (p. 255).
(61-96).
- SUÉTONE Voir Montesquieu (p. 254).
(65-155).
- TACITE Voir Tacite, empereur
(54-114). (p. 227), Juste Lipse*
(p. 252), Clarendon
(p. 256), Milton (p. 256),
Corneille (p. 257), Mon-
tesquieu (p. 254), Cathe-
rine II (p. 268).
- TASSE (LE) Voir La Fontaine (p. 240),
(1544-1595). Clément XIV (p. 257).
Gresset (p. 257), Thomas
(p. 264), Palissot (p. 275).
- TÉRENCE Voir Montaigne (p. 251),
(194-158 av. J.-C.). Grotius (p. 254), La Fon-

- taine (p. 240), Lancelot
(p. 242), Boileau (p. 247),
Palissot (p. 273).
- THÉOCRITE Voir Huet (p. 249).
(500-220 av. J.-C.).
- THÉOGNIS Voir Grotius (p. 234).
(vers 570-vers 485 av.
J.-C.).
- THÉOPHRASTE Voir Cicéron (p. 226), Gro-
(374-287 av. J.-C.). tius (p. 254).
- THUCYDIDE Voir Démosthène (p. 225).
(471-401 av. J.-C.). Charles-Quint (p. 250),
Mably (p. 264).
- TIBULLE Voir Passerat (p. 252),
(54-18 av. J.-C.). J.-B. Rousseau (p. 252).
- TITE-LIVE Voir Clarendon (p. 256),
(59 av. J.-C.-19 ap. Corneille (p. 257), Lan-
J.-C.). celot (p. 242), Leibnitz
(p. 248).
- TOUSSAINT (François- Voir La Harpe (p. 269).
Vincent).
(1715-1772).
- URFÉ (Honoré d'). . . . Voir La Fontaine (p. 240).
(1568-1625).

- VAUVENARGUES Voir La Harpe (p. 269).
(1715-1747).
- VILLON. Voir La Fontaine (p. 240).
(1451-1489?).
- VIRGILE. Voir Adrien (p. 227), Théodorie I^{er} (p. 227), Montaigne (p. 251), Gui Patin (p. 255), La Fontaine (p. 240), Lancelot (p. 242), La Bruyère (p. 242), Leibnitz (p. 248), Atterbury (p. 252), J.-B. Rousseau (p. 252), Montesquieu (p. 254), lord Chatham (p. 261), d'Alembert (p. 265), Thomas (p. 264), Palissot (p. 275), Chateaubriand (p. 278).
- VOITURE (Vincent). Voir La Fontaine (p. 240).
(1598-1648). Saint-Évremond (p. 245).
- VOLTAIRE Voir Thomas (p. 264), Catherine II (p. 268), prince de Ligne (p. 274), Gœthe (p. 276), Sieyès (p. 278), Destutt de Tracy (p. 278).

XÉNOPHON Voir Scipion l'Africain
(445-355 av. J.-C.). (p. 226), Lucullus (p. 226),
Mably (p. 264), Franklin
(p. 267), prince de Ligne
(p. 274).

INDEX ALPHABÉTIQUE¹

- ABLANCOURT (D') : 255, 285.
 ACCIAIOLI (Donat) : 88.
 ACKERMANN (Mme) : 250.
 ADAM : 1.
 ADRIEN, empereur romain :
 9, 227, 285, 284, 288, 290,
 292, 505, 507.
Adversaria : 62.
 AGÉSILAS : 166, 259, 270.
 AGUESSEAU (D') : VOIR DA-
 GUESSEAU.
 AIMON D'HALBERSTADT : 88.
 A KEMPIS (Thomas) : 80.
 ALBANY (comtesse D') : 185-
 186, 272, 298.
 ALCIBIADE : 4, 166, 270.
 ALCUIN : 85.
 ALEMBERT (D') : 7, 169, 265,
 265, 269, 285, 288, 293,
 296, 500, 504, 507.
 ALEXANDRE LE GRAND : 4, 5,
 6, 226, 250, 255, 276, 292.
 ALFIERI : 166, 185, 270-272,
 298, 501.
 ALFRED LE GRAND : 228, 291.
 ALPHONSE I^{er}, roi d'Aragon :
 105.
 ALPHONSE V, roi d'Aragon :
 89, 91, 92, 200.
 ALPHONSE X, roi de Cas-
 tille : 92.
 AMBROISE (saint) : 90.
- AMELOT DE LA HOUSSAYE :
 268.
 AMMIEN MARCELLIN : 8, 79.
 AMYOT (Jacques) : 4, 5, 9,
 21, 22, 119-120, 157, 268.
 ANACRÉON : 257, 285.
 ANCILLON (David) : 146-147.
 ANJOU (Robert D') : 105.
 ANNIBAL : 248.
 ANQUETIL-DUPERRON : 273,
 285, 287, 298.
 ANTIGONE DE CARYSTE : 27.
 ANTIMAQUE : 227, 285.
 ANTIPATER (Cœlius) : 284.
 ANTOINE, triumvir : 9.
 APOLLON : 53, 41, 42.
 APULÉE : 51.
 ARCHIMÈDE : 249, 284.
 ARGENSON (René-Louis,
 marquis D') : 161-162, 196,
 256, 287.
 ARGENTAL (comte D') : 167.
 ARIOSTE (L') : 148, 240, 241,
 250, 257, 284.
 ARISTIDE : 259.
 ARISTOPHANE : 5, 4, 101.
 ARISTOTE : 5, 14, 15, 24, 79,
 215, 226, 232, 255, 254,
 255, 248, 254, 260, 266,
 284.
Armarium, a : 61.
Armarius : 61.

1. Les chiffres gras (égyptiennes) indiquent des pages contenant des renseignements détaillés.

- ARNAULD (Antoine) : 12, 259, 254, 284, 287.
- ARRIEN (Flavius) : 254, 255, 284.
- ARTAMÈNE : 259.
- ARTOIS (comte d') : 162.
- Arundo* : 69.
- ASSELINEAU (Charles) : 220.
- ASSÉZAT (J.) : 265.
- ATALE I^{er} : 9.
- ATHÉNÉE, écrivain grec : 22, 24, 52.
- Atramentum* : 71.
- ATTERBURY, évêque : 252, 285, 291, 294, 297, 299, 502, 505, 507.
- ATTICUS : 13, 14, 19, 28, 252.
- AUBIGNÉ (d') : 125.
- AUGUSTE, empereur : 9, 28, 54, 59, 40, 41, 42, 47, 252.
- AUGUSTIN (saint) : 12, 85, 86, 90, 228, 284.
- AULU-GELLE : 5, 8, 22, 26, 27, 55, 51.
- AUSONE : 70, 251, 284.
- AVENEL (Georges) : 252, 278.
- AVICENNE : 104.
- BACON (François), chancelier : 127, 233, 265, 284, 291, 299, 501.
- BAILLARD (J.) : 15, 17, 136, 207.
- BAILLY (J.-L.-A.) : 6.
- BAKER (Richard) : 257.
- BALUZE (Étienne) : 85, 142-143.
- BALZAC (GUEZ DE) : 129, 150, 255, 285.
- BALZAC (H. DE) : 198, 218, 250, 251.
- BARCLAY (Jean) : 255, 285.
- BARDOUX (Agénor) : 184, 281.
- BARROW (Isaac) : 149, 217.
- BARUCH : 241, 285.
- BAULMONT (N.-D.) : 178, 179.
- BAYLE : 82, 159, 146, 147, 246, 297, 500.
- BEAULIEU (Geoffroi DE) : 90.
- BEDFORD (duc DE) : 104, 106.
- BÉGIN (Émile) : 177.
- BELLOC (Alexis) : 112.
- BENOÎT (saint) : 81.
- BENVENUTO DA IMOLA : 101, 102, 103.
- BÉRANGER : 215.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : voir SAINT-PIERRE (Bernardin DE).
- BERNIS (cardinal DE) : 165.
- BÉRULLE (cardinal DE) : 255, 285.
- BESSARION, cardinal : 112-115, 217.
- Bible (la)* : 67, 76, 275, 285, 289, 290, 294, 297, 505.
- Bibliographie; définition de ce terme : 217.
- BIBLIOPHILE JACOB : voir LACROIX (Paul).
- BIBLIOPHILE (UN) : voir MULSANT (E.).
- Bibliophilie; origine de ce mot; ce qu'il signifie : 216.
- Bibliothèque; la plus ancienne : 2; première bibliothèque publique : 3; — d'Alexandrie : 6, 8, 52;

- de Pergame, d'Athènes, de Rome : 9 et s.; bibliothèques romaines; bibliothèques Palatine, Octavienne, Ulpienne, etc. : 41 et s., 59; premières bibliothèques publiques au moyen âge : Vaticane, Ambrosienne, etc. : 79 et s.; — capitulaires : 85; — de Saint-Marc, à Venise : 101, 112; — Laurentienne, à Florence : 101; — du Mont-Cassin : 102; — du Roi ou Nationale, à Paris : 105-108, 155, 144, 154; — Mazarine : 155, 156, 144; — de l'abbaye de Saint-Victor : 158, 159; — de l' Arsenal : 162; — populaires : 174-175.
- BIGNON** (Jérôme) : 142, 255, 285.
- BLAIZE** (A.) : 187.
- BLANC** (Charles) : 195, 196.
- BLOIS** (Pierre DE) : 88.
- BOCCACE** : 101-103, 105, 148, 251, 240, 241, 285.
- BOÈCE** : 59, 79.
- BOERHAAVE** : 164.
- BOILEAU** : 157, 158, 159, 247, 252, 264, 285, 292, 299, 506.
- BOISSIER** (G.) : 12, 15.
- BOITEAU** (Paul) : 168.
- BOIVIN** : 159.
- BOLLIOD-MERMET** : 171.
- BONALD** (vicomte DE) : 165, 184-185.
- BONAVENTURE DES PÉRIERS** : VOIR DES PÉRIERS (BONAVENTURE).
- BONIFACE** (saint) : 68.
- BORROMÉE**, cardinal : 80.
- BOSSUET** : 2, 195, 244, 252, 254, 264, 265, 275, 278-280, 281, 285, 295, 299.
- BOUCHARDON** : 251, 252, 295.
- BOUHOURS** (le Père) : 247.
- BOULANGER**, philosophe : 270, 286.
- BOURBON** (Louis-Joseph DE —, prince de CONDÉ) : 275, 286, 289.
- BOURDALOUE** : 242, 246, 265, 286, 287, 299.
- BOURGOGNE** (duc DE) : 105, 107, 161.
- BOURNONVILLE** (Henri DU BOUCHET, sieur DE) : 158.
- BOURSAULT** : 255, 286.
- BRASSICANUS** : 116.
- BRISSON** (Adolphe) : 279.
- BROSSES** (président DE) : 257-258, 505.
- BRUGES** (Jean DE) : 107.
- BRUGES** (Louis DE) : 106-107.
- BRUNET** (Gustave) : 180, 248.
- BRUNET** (Jacques-Charles) : 176, 267.
- BRUNETIÈRE** (Ferdinand) : 222.
- BRUTUS** (Marcus) : 167, 226, 250, 259, 270, 501.
- BUDÉ** (Guillaume) : 107.
- BUFFON** : 260, 265-266, 269, 272, 284, 286, 291, 295, 297, 298, 300, 502.
- BULWER-LYTTON** : 5.

- BURE (DE) : 222, 225.
 BURY (Richard DE) : 81, 93-97, 98, 135, 137.
 Cabinets de lecture à Athènes et à Rome : 27.
 CADMUS : 69.
Calamus : 69, 70.
 CALCAGNINI (Celio) : 118, 119.
 CALIGULA : 68.
 CALLIMAQUE : 51.
 CALLISTRATE : 35-36.
 CAMINADE : 229, 296.
Capsa : 55, 58, 59.
 CASAUBON : 50, 250.
 CASSIEN (saint) : 68.
 CASSIODORE : 79.
 CASSIUS : 68.
 CASTRO (Paul DE) : 251, 286.
 CATHERINE II : 268, 288, 295, 297, 298, 501, 502, 504, 505, 507.
 CATON : 166, 270.
 CATULLE : 22, 25, 28, 229, 231, 252, 259, 252, 280, 286.
Ceræ : 62.
Ceratæ tabellæ : 62.
 CERVANTÈS : 245, 256, 281, 287.
 CÉSAR (Jules) : 8, 10, 37, 40, 52, 68, 121, 166, 167, 226, 228, 250, 252, 242, 254, 262, 270, 274, 281, 287.
 CHAILLOT (P.) (UN LIBRAIRE) : 92.
 CHAMFORT : 171-172.
 CHAMPOLLION-FIGEAC : 177.
 CHANNING (W.-H.) : 211, 217.
- CHAPELAIN : 154.
 CHAPELLE : 257, 287.
 CHARLEMAGNE : 65, 85, 84-85, 89, 228, 284.
 CHARLES V dit LE SAGE : 105, 104, 105.
 CHARLES VIII : 105.
 CHARLES IX : 108.
 CHARLES X : 125.
 CHARLES XII, roi de Suède : 249, 501.
 CHARLES D'ORLÉANS : 105, 106.
 CHARLES-ÉDOUARD (Prétendant) : 185.
 CHARLES LE CHAUVE : 85.
 CHARLES-QUINT : 108, 230, 288, 506.
 CHARRIÈRE (Mme DE) : 187.
 CHARRON (Pierre) : 255, 275, 287.
Charta epistolaris : 50.
 CHASSENEUX : 94.
 CHATEAUBRIAND : III, 245, 278, 286, 294, 297, 299, 502, 507.
 CHATELET (Mme DU) : 167.
 CHATHAM (lord) : 261, 275, 281, 507.
 CHAULIEU : 257, 275, 287.
 CHÉRUEL : 45.
 CHESNEAU (Ernest) : 190.
 CHEVILLIER (André) : v.
 CHEVREAU (Urbain) : 140-141.
 CHRISTIAN (P.) : 276.
 CHRISTIANUS LIBERIUS GERMANUS (pseudonyme de SALDEN) : 216.
 CHRISTINE DE PISAN : 104.

- CHRISTINE DE SUÈDE (reine) : 139-140, 238, 286, 296, 299, 504.
- CHRYSOSTOME (saint) : 246, 287.
- CICÉRON : IV, 10-14, 19, 21, 28, 59, 82, 84, 101, 115, 155, 156, 141, 167, 168, 226, 228, 252, 254, 255, 256, 239, 242, 246, 249, 254, 256, 262, 265, 264, 269, 274, 282, 284, 287, 289, 299, 506.
- Cinabre : 74.
- Citations (sur les) : II et s.
- CLARENDON (Hyde DE) : 256, 505, 506.
- CLARÉTIE (Jules) : 197, 199, 204, 221.
- CLAUDIN (Anatole) : 195, 196.
- CLEMENS (Claudius) ou CLÉMENT (Claude) : 127.
- CLÉMENT XIV, pape : 257, 284, 289, 297, 299, 505.
- CLÉOPATRE : 9, 248.
- Cocum* : 74.
- COCHERIS (Hippolyte) : 82, 95, 94, 98, 155, 157.
- Codex, codices* : 61 et s.
- COEFFETEAU (le Père) : 255, 255, 288.
- COELIUS ANTIPATER : 227, 288.
- COLBERT : 145, 144, 157.
- COLIGNY (amiral DE) : 251, 252, 291, 300.
- COLLET (F.) : 75.
- COLLIGNON (Albert) : II, 11, 12, 129, 160, 214-215, 217, 224.
- COLOMB (R.) : 257, 258.
- COLOMBAN (saint) : 81.
- COMATAS : 5.
- COMMINES (Philippe DE) : 250, 288.
- CONDÉ (le grand) : 257, 299.
- CONDÉ (prince DE) : voir BOURBON (Louis-Joseph DE).
- CONDILLAC : 264, 269, 288.
- CONFESSEUR DE LA REINE MARGUERITE (LE) : 91.
- CONFUCIUS : 164, 189.
- CONSTANT (Benjamin) : 187.
- CONSTANTIN, empereur romain : 42.
- CONTI (prince DE) : 155.
- Conversation (Dictionnaire de la)* : voir *Dictionnaire de la Conversation*.
- COOK (capitaine) : 267, 288.
- COPERNIC : 118.
- COPPÉE (François) : 108.
- CORAY : 278, 292, 295.
- CORNEILLE (P.) : 205, 257, 242, 244, 255, 257, 264, 268-269, 275, 288, 295, 304, 505, 506.
- Cornua* : 55 et s.
- CORVIN (Mathias) : 115, 116.
- Cos, cotis* : 70.
- COSTER (Laurent) : 110.
- COTTA : 59.
- COURIER (Paul-Louis) : 186-187, 278, 289.
- COUSIN (Victor) : 195.
- CRAPELET : VI.
- CRASSUS : 15.
- CRÉBILLON (le Tragique) : 254, 289.

- CROISSET : 254.
 CUJAS : 251, 286, 290.
 CUVILLIER-FLEURY : 192.
 CYPRIEN, martyr : 86.
 CYRUS : 4.

 DACIER : 268.
 DAGUESSEAU, chancelier :
 155, 158-160, 253-254, 265,
 285, 284, 285, 289, 290, 292,
 296, 298, 299, 301, 302.
 DANTE : 257, 281, 289.
 DARCHE (Jean) : 92, 98, 222.
 DAREMBERG : 45.
 DARIUS : 4, 226.
 DARU : 188-189.
 DAUDET (Alphonse) : 204,
 282, 298.
 DAUNOU : 272.
 DAURAT : voir DORAT (Jean).
 DAVID : 228, 285, 289.
 DE BROSSES : voir BROSSES
 (président de).
 DÉLEROT : 190, 276.
 DELILLE (Jacques) : 251, 275,
 274, 289, 502.
 DELISLE (Léopold) : 7, 104,
 145.
 DELON (Charles) : 45.
 DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE : 6,
 7, 22.
 DÉMOCRITE : 45.
 DEMOGEOT : 82.
 DÉMOSTHÈNE : 10, 225, 226,
 254, 289, 506.
 Dépôt légal : 107-108.
 DEPPING : 177.
 DEROME (L.) : 155-156.
 DESCARTES : 128-129, 215,
 247, 264, 289.
 DESCHAMPS (Pierre) : 180.
 DESHOULIÈRES OU DES HOU-
 LIÈRES (Mme) : 257, 289.
 DESMARETS DE SAINT-SOR-
 LIN : 257, 289.
 DES PÉRIERS (Bonaven-
 ture) : 272.
 DESTUTT DE TRACY : 278,
 307.
 DEVELAY (Victor) : 100.
 DEVILLE : 19.
 DIBDIN : VI.
*Dictionnaire de la Conversa-
 tion* : 95, 188.
 DIDEROT : 7, 43, 78, 149, 285,
 290, 263-264, 265, 270, 291,
 293, 302, 305.
 DIDIER, évêque : 82.
 DIDOT (Ambroise-Firmin) :
 110.
 DIDYME D'ALEXANDRIE : 52.
 DIOCLÉTIEN : 42.
 DIODORE DE SICILE : 2.
 DIOGÈNE (le Cynique) : 155.
 DIOGÈNE LAËRCE : 27, 252,
 290.
 DION CASSIUS : 254, 255, 290.
 DOMAT : 251, 254, 298.
 DOMITIEN : 40.
 DONAT, grammairien : 82.
 DORAT OU DAURAT (Jean),
 poète du XVI^e siècle :
 251, 284.
 DORAT (Claude-Joseph),
 poète du XVIII^e siècle,
 auteur des *Baisers* : 259.
 DOUDAN (X.) : 11, 192-195,
 196, 261, 275, 281.
 DOUGLAS (Jacques) : 256,
 295.

- Droits d'auteur chez les Romains : 54 et s.
- DROUOT, général : 120-121, 191-192.
- DU BELLAY (Jean), cardinal : 229, 502.
- DU BOUCHET (Henri) : 158, 159.
- DUCANGE : 58.
- DUCHATEL (Pierre), évêque : 107.
- DU CHATELET (Mme) : 167.
- DUCIS : 171.
- DUGLAUX (Émile) : 218.
- DUCLOS : 170, 250, 251, 269, 290.
- DU DEFFAND (Mme) : 248, 261-262, 272, 287, 288, 295, 297, 502.
- DU LORENS : 217.
- DUMAURIER, ambassadeur : 254.
- DUPERRON, cardinal : 255, 290.
- DUPIN : 145.
- DUPRAT (Antoine) : 229, 502.
- DUREAU DE LAMALLE : 57, 40.
- DU REFUGE (François) : 106.
- DURUY (Victor) : 5, 227.
- DUSAULX : 59, 41, 274, 290.
- DU VAIR : 255.
- DYONISIUS : 14.
- ECKERMANN : 190, 247, 276, 278.
- EGGER (Émile) : 12, 24, 44, 46, 48, 55, 77, 79, 85, 87, 110.
- ÉGINHARD : 5, 65, 85, 84-86.
- ÉNAULT (Louis) : 215.
- Eucaustum* : 71.
- Encre chez les anciens : 71 et s.
- Encyclopédie (la Grande)* : voir *Grande Encyclopédie (la)*.
- Encyclopédie moderne* : 7.
- ENGHIEU (duc d') : 275.
- ENNIUS : 227, 290.
- ENOCH : 1.
- ENTHYDÈME : 4.
- ÉPAPHRODITE : 45.
- ÉPICTÈTE : 254, 290.
- ÉPICURE : 18, 207.
- ÉRASME : 11, 152, 256, 265, 290.
- ESCHYLE : 5, 7, 254, 275, 281, 291.
- ESTRÈES (maréchal d') : 252, 295.
- ÉSOPE : 228, 291.
- ÉTEMARE (abbé d') : 142.
- Étude (l'), maternellement bonne : 219.
- EUCLIDE : 24, 251, 252, 253, 248, 291.
- EUGÈNE (prince) : 295.
- EUMÈNE II : 9.
- EUNODIUS, évêque : 79.
- EURIPIDE : 5, 7, 24, 254, 242, 254, 265, 264, 291.
- Explicit* : 57.
- FABIUS : 59.
- FABRE (Ferdinand) : 212.
- FABRE (Victorin) : 275.
- FABRE (Xavier) : 185.
- FAGE (Émile) : 205.
- FAGUET (Émile) : 245.

- FALCONET (André), médecin lyonnais : 151.
- FALCONET (Camille), médecin : 256, 285, 297, 502, 505.
- FANNIUS, grammairien : 47.
- FAUST OU FUST : 110.
- FÉE (A.-L.-A.) : 210, 217.
- FÉNELON : 156, 252, 264, 266, 267, 269, 291.
- FERDINAND D'ARAGON : 105.
- FERNEL : 155.
- FERRÉOL (Tonance) : 78.
- FERTIAULT (F.) : 80, 92, 98, 119, 120, 125, 127, 158, 159, 140, 168, 178, 196, 211, 224, 259.
- FIRMIN-DIDOT (Ambroise) : 110.
- FLÉCHIER : 280.
- FLEURY (abbé) : 82.
- FLORUS : 274, 291.
- FOE (Daniel DE) : 260, 291.
- FONTAINE DE RESBECQ : 222.
- FONTENELLE : 249, 255, 269, 291, 295.
- Format des livres chez les anciens; inconvénients des grands formats : 51.
- FORMEY : 115.
- Foruli* : 59.
- FOURNIER (Édouard) : 45, 109, 111, 115, 143, 154.
- FOX : 275, 281, 504.
- FRAGUIER (Claude-François) : 251, 295.
- FRANÇOIS DE SALES (saint) : 187.
- FRANÇOIS I^{er} : 107, 126.
- FRANÇOIS II : 108.
- FRANKLIN (Alfred) : 7, 104, 108, 154, 155, 156, 159, 145, 144.
- FRANKLIN (Benjamin) : 174-175, 211, 267, 501, 508.
- FRAYSSINOUS : 266.
- FRÉDÉRIC LE GRAND : 168-169, 265, 296.
- Frontes* : 55.
- FUST OU FAUST : 110.
- GAGUIN (Robert) : 105.
- GAILLON (Isidore DE) : 224.
- GAIN DE MONTAIGNAC : 261, 298.
- GALIEN : 155, 256, 292.
- GALILÉE : 118.
- GANGANELLI (pape) : 257.
- GARAT : 266.
- GASSENDI : 128.
- GAUTIER (Théophile) : 208.
- GAZA OU GAZÈS (Théodore) : 228, 259, 500.
- GEOFFROI DE BEULIEU : 90.
- GÉRAUD (H.) : 6, 24, 28, 29, 50, 52, 55, 54, 55, 57, 58, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 52, 53, 54, 57, 59, 60, 62, 70, 71, 73, 74, 75, 79, 80, 91, 99.
- GERBERT, pape : 87.
- GERBIER, avocat : 266, 299.
- GOETHE : 189-190, 198, 199, 215, 247, 276-278, 289, 295, 297, 507.
- GOMBAULD, poète : 154.
- GONCOURT (les) : 204.
- GORDIEN LE JEUNE : 45-44.
- GOW (Dr James) : 45, 50, 60, 76.
- GRACQUES (les) : 166.

- Grande Encyclopédie (la)* : 7, 80, 81, 84, 95, 118, 234, 248.
- GRANDLIEU (Ph. de) : 91.
- GRATRY (le Père) : 195.
- GRAY : 201.
- GRÉGOIRE DE TOURS, historien : 77.
- GRÉGOIRE LE GRAND, pape, ou GRÉGOIRE (saint) : 80, 82, 90.
- GRESSET : 257, 285, 287, 289, 295, 294, 295, 296, 297, 299, 500, 505, 504, 505.
- GROLIER (Jean) : 145.
- GROSLEY : 265, 290, 298, 502, 504.
- GROTIUS : 255, 234, 256, 254, 284, 285, 287, 289, 290, 291, 292, 295, 294, 295, 299, 500, 501, 505, 504, 505, 506.
- GRUTHUYSE (LOUIS DE BRUGES, seigneur de LA) : 107.
- GUERLE (J.-N.-M. de) : 257.
- GUÉROULT (Adolphe) : 204.
- GUEZ DE BALZAC : voir BALZAC (GUEZ de).
- GUI PATIN : 130-133, 254, 235-236, 258, 284, 287, 290, 292, 294, 296, 300, 504, 507.
- GUIZOT : 281, 299.
- GUTENBERG : 76, 110.
- GUYENNE (duc de) : 105.
- HALBERSTADT (Aimon d') : 88.
- HAMILTON : 202.
- HARLAY (Achille de) : 121.
- HARRIS (G.) : 189.
- HAUSSONVILLE (comte d') : 195.
- HAVET : 8.
- HEINE (Henri) : 281, 287.
- HEINSIUS : 159.
- HÉLIODORE : 245, 292.
- HELVÉTIUS : 270, 292.
- HENNEQUIN (Jacques) : 159.
- HENRI II : 108.
- HENRI IV : 125-126, 252, 240, 291, 500.
- HÉRAULT DE SÉCHELLES : 264-265.
- HÉRODOTE : 225, 292.
- HIÉROCLÈS : 254, 292.
- HILAIRE (pape) : 79.
- HIPPOCRATE : 104, 164, 252, 256, 278, 292.
- Histoire (sur l') : 247-248.
- HOEFER (*Nouvelle Biographie universelle*, publiée sous la direction du docteur) : 2, 92, 95, 145, 248, 261.
- HOMÈRE : 5, 4, 5, 51, 62, 148, 226, 227, 228, 250, 252, 255, 256, 241, 242, 246, 247, 251-252, 254, 265, 264, 276, 278, 282, 292.
- HORACE : 22, 25, 24, 52, 37, 59, 51, 67, 148, 157, 188, 200, 201, 215, 224, 250, 251, 255, 254, 240, 241, 242, 244, 252, 256-257, 265, 274, 275, 295.
- HUET, évêque : 142, 148, 150-153, 259, 241, 249, 506.
- HUGO (Victor) : 109, 282, 295.
- HYPÉRIDE : 60.

- Imitation de Jésus-Christ* : KANT : 269, 288.
255, 295.
- IMOLA (Benvenuto DA) : 101, 102, 105.
- Imprimerie (invention de l') : 109 et s.
- ISAÏE : 256, 285, 294.
- ISOCRATE : 10.
- JACOB DE SAINT-CHARLES (le Père Louis) : 6, 154, 155.
- JAMIN (Nicolas) : 196.
- JANIN (Jules) : 144, 197, 208.
- JAVOLENUS PRISCUS : 50.
- JEAN-ANDRÉ, évêque d'Alé-
ria : 111.
- JEAN, comte d'Angoulême :
106.
- JEAN DE BRUGES : 107.
- JÉRÔME (saint) : 82, 86, 90,
111.
- JOB : 255, 285, 294.
- JOSËPHE, historien : 88.
- JOUBERT (Joseph) : 182-184,
187, 246.
- JUBA : 259.
- JULIEN L'APOSTAT : 45, 227,
292, 299.
- JUPITER : 74.
- JUSTE LIPSE : voir LIPSE
(Juste).
- JUSTIN L'ANCIEN, empe-
reur : 79.
- JUSTIN, historien : 274, 294.
- JUSTINIEN : 255, 294.
- JUVÉNAL : 54, 55, 57, 59, 40,
41, 59, 74, 255, 265, 274,
294.
- LABÉDOLLIÈRE (Émile DE) :
278.
- LABERIUS : 280, 281, 294.
- LABESSADE (Léon-Félix
DE) : 214.
- LABORDE (DE) : 64.
- LABOULAYE (Éd.) : 175, 209-
210, 217.
- LA BRUYÈRE : 154-156, 242,
255, 257, 274, 275, 285, 292,
295, 294, 300, 307.
- LACORDAIRE : 82, 190-192, 121.
- LACROIX (Octave) : 204.
- LACROIX (Paul) (BIBLIO-
PHILE JACOB) : 45, 109,
177, 180.
- LA FONTAINE : 148, 149,
240-241, 242, 244, 246, 247,
252, 264, 278, 284, 285, 292,
295, 294, 296, 297, 300, 302,
305, 305, 306, 307.
- LAGIDES (les) : 6.
- LAGOS : 6.
- LAHARPE OU LA HARPE :
41, 269, 285, 286, 288, 290,
291, 292, 295, 297, 298, 501,
505, 506, 507.
- LALANNE (Ludovic) : 1, 6,
24, 25, 27, 42, 45, 51, 55,
57, 80, 81, 82, 84, 87, 88,
90, 95, 100, 101, 105, 110,
111, 117, 180.
- LAMARTINE : 244-245, 246.
- LAMBERT (marquise DE) :
160.
- LAMENNAIS : 187, 245.
- LA MOTHE-LE VAYER : 255,
294.

- LA MOTTE OU LAMOTTE-HOUDARD** : 160, 250.
LAMY (le Père) : 259, 295.
LANCELLOTTI (abbé) : 248.
LANCELOT (Claude) : 12, 259, **242, 243**, 287, 295, 501, 505, 506, 507.
LANSON (G.) : 126, 158.
LARIVE et FLEURY : 46.
LA ROCHEFOUCAULD : 255, 257, 295.
LAROUSSE (Pierre) (*Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* par) : 2, 92, 95, 174, 177, 207, 248, 261, 275, 276.
LARROUMET (Gustave) : 198.
LATENA (N.-V. DE) : 157, 270.
LA VAUGUYON (DE) : 125.
LAVEDAN (Léon) : 91.
LEBRUN (Charles-François) : 274, 295.
LECOY DE LA MARCHE : 16, 45, 64.
Lectures publiques à Rome : 28 et s.
LEDRAIN (E.) : 198.
LEFEBVRE (le maréchal et la maréchale) : 125.
LEIBNITZ OU LEIBNIZ : **248-249**, 265, 284, 287-288, 291, 295, 500, 504, 506, 507.
LEIDRARD : 84.
LEMER (Julien) : 251.
LEMONNIER (abbé) : 274, 295.
LENTULUS : 59.
LEQUIEN DE LA NEUFVILLE : 112.
- LESAGE OU LE SAGE (*Gil Blas*)** : 262, 268, 295.
LESCURE (DE) : 126.
LETELLIER OU LE TELLIER, archevêque : 142.
Lettres (apologie des) : 5, 221, et *passim*; — Sainte-Beuve écrivant **Lettres (Belles-Lettres)** avec une majuscule : 199.
LEVALLOIS (Jules) : 129, **204-208**, 245.
LÉVESQUE (Pierre-Charles) : 254.
Libelli : 62.
Librairie chez les Romains : 25 et s., 27 et s.
Libri lintei : 59.
Libri quadrati : 61.
LICQUET : VI.
LIGNE (prince DE) : 268, **274**, 287, 288, 291, 295, 294, 297, 298, 299, 500, 501, 502, 504, 507, 508.
LINGUET : 269, 295.
LIGURINUS : 29, 52, 55.
LIPSE (Juste) : 6, 42, 250, **232**, 257, 284, 292, 505.
Littérature, mène à tout... : 221. (Voir **Lettres**, et *passim*.)
LITTRÉ : 10, 19, 46, 69, 158, 215.
LIVIE : 47.
Livre (le) chez les anciens : 44 et s.; — prix des livres dans l'antiquité et au moyen âge : 88 et s.; — litanie des livres : 94-95; — livres comparés aux

- aliments : 156-158; — sont des amis : 217. (Voir *passim*.)
- LOCKE : 174, 256, 295.
- LONGUERUE (LOUIS DE) : 250, 284.
- LONGUS : 119, 278, 295.
- LORENZ : 215.
- Lorum, lora* : 55.
- LOUIS, dauphin, père de Louis XVI : 256, 288, 295, 295.
- LOUIS DE BRUGES : 106-107.
- LOUIS D'ORLÉANS (duc) : 88, 105.
- LOUIS IX (saint LOUIS) : 64, 89-91, 103, 228, 285.
- LOUIS XI : 105, 112, 229.
- LOUIS XII : 106-107, 109, 228, 287.
- LOUIS XIV : III, 142, 144, 158, 277, 279.
- LOUIS XV : 161.
- LOUIS XVI : 256, 267, 291.
- LOUIS XVIII : 275, 295.
- LOUP DE FERRIÈRES : 3, 86.
- LOUP, professeur : 78.
- LOUVRE; Tour de la Librairie : 103, 106.
- LUBBOCK : 149.
- LUCAIN : 251, 254, 259, 265, 295.
- LUCAS DE PENNE : 94.
- LUCENSIS : 25.
- LUCIEN DE SAMOSATE : 22, 225, 255, 257, 296.
- LUCRÈCE, poète : 221, 251, 256, 265, 296.
- LUCULLUS : 9, 14, 226, 508.
- LUTHER : 194.
- MABLY : 264, 285, 288, 289, 291, 294, 296, 297, 299, 300, 302, 306, 308.
- MACHIAVEL : 117-118, 148, 250, 240, 241, 296.
- MACROBE : 59, 281.
- MADER (J.-J.) : 1.
- MAILLARD (Firmin) : 180.
- MAIRE (Albert) : 60.
- MAISTRE (Joseph DE) : 182, 197.
- MALEBRANCHE : 247, 249, 250, 254, 255, 264, 289, 296.
- MALET (Gilles) : 105.
- MALHERBE : 129, 233, 240, 244, 247, 293, 294, 296, 298, 304, 305.
- MALVEZZI : 237.
- MARC-ANTOINE : 9.
- MARCELLUS : 42.
- MARGUERITE DE VALOIS, femme de Henri IV : 126.
- MARIE-ANTOINETTE : 267, 288.
- MARMIER (Xavier) : 100.
- MARMONTEL : 265, 296.
- MAROT (Clément) : 240, 252, 296.
- MARTEL (Tancrede) : 276.
- MARTIAL : 22, 25, 26, 29, 32, 33, 34, 35, 56, 58, 40, 41, 50, 51, 57, 61, 68, 69, 70, 74, 121, 152, 159, 229, 255, 258, 296.
- MASCARON : 265, 280, 297.
- MASSILLON : 245, 258-259, 265-266, 269, 297.
- MATTER : 196.
- MAYNARD : 229.

- MAZARIN : 152, **134-136**, 158, 144.
- MÉGÈNE : 56, 58, 59.
- MÉDICIS (Marie DE) : 126, 252.
- MEISSONIER : 202.
- MÉLANCHTHON : 251, 299, 500, 501.
- MELLIN DE SAINT-GELAIS : 240, 297.
- MÉNAGE : **239**, 500.
- MÉNARD (Louis) : 8.
- MERCIER (Sébastien) : 218.
- MERLET (Gustave) : 266.
- MESMES (président DE) : 156.
- MESNARD (P.) : 240, 241.
- MÉTASTASE : 257, 264, 297.
- MÉXOPHITE : 14.
- MÉZIÈRES (Alfred) : 11, 99, 101, **214**.
- MICHAUD (*Biographie universelle ancienne et moderne*, publiée sous la direction de M.) : 92, 95, 149, 159, 158, 174, 176, 248.
- MICHELET (Jules) : 109, 155, **209**, 215, 217.
- MILTON : 211, **236-237**, 257, 285, 292, 297, 298, 505.
- Minium* : 74.
- MIRABEAU (chevalier DE) : 166.
- MIRABEAU (marquis DE) : 166.
- MITHRIDATE : 14.
- MOÏSE : 242, 265, 266, 285, 297.
- MOLIÈRE : 156, 252, 264, 268, 274, **276**, 278, 297.
- MONSELET (Charles) : iv, 198.
- MONTAGUE (lady) : 468.
- MONTAIGNE : iv, 21, **122-125**, 215, 250, **231-232**, 255, 245, 244, 245, 246, 252, 255, 256, 257, 261, 265, 268, **270-271**, **272**, 273, 274, 282, 285, 286, 287, 289, 290, 295, 295, 296, 297, 500, 502, 505, 504, 505, 507.
- MONTÉGUT : 204.
- MONTÉMONT (Albert) : 92.
- MONTESQUIEU : 2, **162-163**, **254-255**, **261**, 264, 265, 269, 275, 284, 286, 288, 291, 295, 297, 298, 500, 502, 504, 505, 507.
- MONTFAUCON : 70.
- MOREL DE VINDÉ : 154.
- MORHOF : 94.
- MOURAVIT : 51, 128, 177, 196, **215-217**, 275.
- MULLER (Max) : 189.
- MULSANT (É.) (UN BIBLIOPHILE) : 187.
- MURÉNA : 14.
- MURET (Marc-Antoine) : 229, 286.
- MUSSET (Alfred DE) : 215.
- NAPOLÉON I^{er} : 275-276, 289, 298, 501.
- NAUDÉ (Gabriel) : 108, **134-138**, 228.
- NAUGERIUS : voir NAVAGERO (André).
- NAVAGERO (André) : 228, 286, 296.
- NÉLÉE : 24.

- NÉRON : 254.
 NERVA : 59.
 NEWTON : 265, 298.
 NICOCRATE : 24.
 NICOLAS V, pape : 80.
 NICOLE, philosophe : 242, 254, 298.
Nidi : 58.
 NISARD (Désiré) : 12, 16, 23, 25, 26, 28, 29, 53, 56, 58, 42, 46, 54, 57, 69, 70, 75, 84.
 NODIER (Charles) : 141, 158, 187, 272.
 NOEL (Eugène) : 205.
 OCTAVIE, sœur d'Auguste : 42.
 OLIVA (J.) : 248.
 OLIVET (abbé d') : 150, 241, 275.
 OMAR : 8.
 ORIGÈNE : 52.
 ORONDATE : 259.
 OSSIAN : 275-276, 298.
 OSYMANDIAS : 1-2.
 OVIDE : 22, 42, 51, 54, 70, 233, 256, 252, 274, 298.
Pagina, æ : 50.
 PALATINE (princesse) : 258, 248.
 PALERME (Antoine DE) : 89.
 Palimpsestes : 75.
 PALISSOT : 273, 289, 290, 294, 295, 298, 305, 305, 306, 307.
 PANCKOUCKE : 11, 24, 52, 57, 67, 238.
 PANORMITA (Antoine) : 89.
 Papier (le) chez les anciens : 47 et s.; différentes sortes : *hiératique, auguste ou royal, livien, amphithéâtrique, fannien, saïtique, ténéotique, emporétique* : 47 et s.
 Papyrus : 46 et s.
 Parchemin : 60 et s.
 PARENT aîné : 146.
 Paris (Éloge de) par Richard de Bury : 96-97.
 PARTHÉNIUS : 56.
 PASCAL : 129, 148, 222, 239, 244, 247, 250, 252, 254, 259, 264, 266, 278, 299.
 PASQUIER (Étienne) : 121-122.
 PASSERAT : 252, 286, 301, 306.
 PASSIENUS PAULLUS : 50.
 PASTEUR : 218.
 PATERCULUS (Velleius) : 274, 299.
 PATRU : 142, 157.
 PAUL I^{er}, pape : 85.
 PAUL II, pape : 111.
 PAUL-ÉMILE : 9.
 PAUL (saint) : 246, 299.
 PAULLUS : 50.
 PAULMY D'ARGENSON : 162, 196.
 Pauvreté (la), son éloge : 206-207.
 PAVILLON (Étienne) : 257, 299.
 PEIGNOT (Gabriel) : III, 6, 14, 24, 26, 42, 45, 51, 52, 53, 54, 58, 61, 62, 68, 69, 70, 78, 94, 95, 109, 115,

- 157, **176-181**, 197, 225-285.
- PÉLOPIDAS : 270.
- Penicillum* : 71.
- PENNE (LUCAS DE) : 94.
- PÉPIN LE BREF : 85.
- PÉRÉFINE : 142.
- PÉRIÈS : 118.
- PERSE, poète : 54, 72, 75, 157.
- PESSONNEAUX : 6.
- PETIT-RADEL : 6, 42, 78, 85, 84, 87, 100, 105, 111, 112, 156, 144.
- PETIT-RENAU : VOIR RENAU D'ÉLIGAGARAY.
- PÉTRARQUE : 11, **97-101**, 105, 106, 217, 228, 257, 281, 287, 299.
- PÉTRONE : 202, 218, 257, 258, 299.
- PEYRAT (Alphonse) : 279.
- PEYRON (abbé) : 75.
- PHILAGRE : 78.
- PHILIPPE III : 64.
- PHILIPPE IV : 64.
- PHILISTE : 5.
- PHILOSTRATE : 50.
- Philyræ* : 47.
- PHOCYLIDE : 254, 299.
- PHOTIUS : 87.
- PIBRAC : 254.
- PICCOLOMINI (cardinal Jacques) : 88.
- PIERRE DE BLOIS : 88.
- PIERRON (A.) : 227.
- PIÈTRE (Simon) : 155.
- PINDARE : 10.
- PISISTRATE : 5, 26.
- Pittacium* : 54.
- PITT (William) : 275, 281, 291.
- Plagula*, *x* : 49.
- PLANTIN, imprimeur : 181.
- PLATON : IV, 10, 27, 194, 226, 227, 251, 255, 254, 241, 242, 248, 255, 254, 255, 264, 299.
- PLINE L'ANCIEN : 10, **18-19**, 21, 46, 47, 50, 52, 60, 69, 72, 75, 74, 251, 255, 249, 254, 260, 265, 266, 274, 500.
- PLINE LE JEUNE : 5, 18, **19-21**, 50, 51, 52, 40, 44, 251, 254, 263, 274, 500.
- Plumes à écrire : — d'ivoire : — métalliques : 70.
- PLUTARQUE : 4, 5, 9, **21-22**, 89, 119, 125, **126**, 157, 166, 226, 228, 251, 252, 254, 255, 256, 259, 241, 242, 246, 248, 255, 254, 259, 264, **267-268**, 270, 274, 275, 282, 500.
- Poésie (contre la) : **250-251**.
- POGGE : 89.
- POINSOT : 209.
- POLLION (Asinius) : 9, **19**, **28**, **41**, 144.
- POLYBE : 226, 250, 255, 501.
- POLYCRATE : 24.
- PONSARD (François) : 208.
- POULLAIN DE SAINT-FOIX : 257, 288.
- PRAET (van) : 115.
- PROCOPE : 79.
- PROCULEIUS : 59.
- PROPERCE : 51, 252, 280, 501.
- PROUDHON (P.-J.) : **206-207**, 245.

- PRÉVOST (abbé) : 250.
 PRÉVOST-PARADOL : 221, 255.
 PRISCUS : 50.
 PRUDENCE : 68.
 PTOLÉMÉE, astronome : 251, 253, 301.
 PTOLÉMÉES (les) : 6-9, 27, 60 : — PTOLÉMÉE I^{er} SOTER : 6, 7, 22 ; — PTOLÉMÉE II PHILADELPHÉ : 7, 8, 24 ; — PTOLÉMÉE III ÉVERGÈTE : 7.
 PUFENDORFF : 254, 301.
Pugillares : 62.
Pumex, icis : 70.
 PYTHAGORE : 15, 254, 301.
 QUÉRARD : 176, 180.
 QUESNAY : 269, 301.
 QUEVEDO : 255, 245, 287, 301.
 QUINET (Edgar) : 275.
 QUINTE-CURCE : 255, 257, 242, 249, 301.
 QUINTILIEN : 10, 12, 40, 240, 241, 254, 302.
 RABBE : 95.
 RABELAIS : 12, 119, 229-230, 251, 240, 244, 245, 246, 256, 265, 269, 302.
 RACINE (Jean) : 158, 241, 242-243, 252, 258, 259, 262, 264, 269, 279, 291, 292, 300, 302, 305.
 RACINE (Louis) : 241, 250, 275, 302.
 RADER : 70.
 RAMSÈS II : 1.
 RAMUS (Pierre) : 120.
 RAPIN (le Père) : 147.
 RAYNAL (abbé) : 265, 302.
 RAYNAL (Paul DE) : 182, 185.
 REFUGE (François DU) : 106.
 REGNARD : 274, 302.
 REGNIER (Ad.) : 189.
 REINACH (Salomon) : 45, 50.
 RENAN (Ernest) : 12, 219-220, 279.
Renart (Roman de) : 92.
 RENAÜ D'ÉLIÇAGARAY : 249, 296.
 RENAUDOT : 150.
 RENIER (Léon) : 7.
 RENOÜARD : 177.
 RETTÉ (Adolphe) : 258.
 RICH (Anthony) : 45.
 RICHARD (Jules) : 213.
 RICHARDSON : 197, 263-264, 266, 302.
 RICHELIEU : 133-134, 155, 156, 144, 233, 285, 288, 290, 292, 304.
 RICHOU (G.) : 6.
 RIVE (abbé) : v.
 ROBERT D'ANJOU : 105.
 ROBERT (Ulysse) : 6.
 ROLAND (Mme) : 267-268, 301.
 ROLLIN : 252, 255, 281, 300, 302.
Roman de Renart (le) : 92.
 RONSARD : III, 108, 121.
 ROOSES (Max) : 181.
 ROSSI (J.-V.) : 154.
 ROUSSEAU (Jean-Baptiste) : 252, 265, 286, 295, 298, 305, 306, 307.

- ROUSSEAU (Jean-Jacques) : 224, 259, 244, 245, 246, 249, 250, 252, 256, 265, 266, 295, 500, 505.
 ROUYEYRE (Édouard) : 222.
 ROYER-COLLARD : 190.
Rubrica, v : 75, 74.
 Rubriques : 75.
 RUBICE, évêque : 78.

 SABA (reine de) : 151.
 SACY (Louis de —, traducteur des *Lettres* de Plin le Jeune) : 18.
 SACY (Sylvestre de) : 11, 150, 222-224, 281, 288.
 SADOLET, cardinal : 99.
 SAGLIO : 45.
 SAINT-ANGE, poète et traducteur : 274, 505.
 SAINT-ÈVREMOND : 145, 240, 243, 257, 287, 288, 296, 297, 501, 505, 507.
 SAINT-GELAIS (MELLIN de) : 505.
 SAINT-HYACINTHE : 255, 294, 296, 500.
 SAINT-LAMBERT : 265, 505.
 SAINT-PIERRE (Bernardin de) : 165, 170-171, 218, 251.
 SAINT-RÉAL : 257, 505.
 SAINT-SIMON (duc de) : 161.
 SAINTE-BEUVE : III, IV, 10, 21, 78, 82, 99, 125, 127, 128, 129, 150, 151, 152, 158, 142, 147, 150, 151, 152, 155, 154, 157, 161, 162, 165, 165, 169, 172, 174, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 197-204, 205, 206, 215, 217, 224, 259, 244, 245, 246, 249, 250, 252, 256, 265, 266, 272, 275, 277, 278, 282.
 SILDEN : 216.
 SALEIUS : 40.
 SALLUSTE : 252, 254, 242, 258, 505.
 SALOMON : 151.
 SALVIEN : 116.
 SALVIUS : 28.
 SAMMONICUS SEVERUS : 45.
 SARCEY (Francisque) : 204.
Satire Ménippée : 265, 504.
 SAUMAISE (Claude de) : 233, 256, 238, 504.
 SAUVAL : 405.
 SCALIGER (Jules-César) et SCALIGER (Joseph-Jules) : 152, 230, 256, 295, 504.
Scalpellum : 76.
Scalprum : 70.
Scapus : 49.
 SCARRON : 269, 504.
 SCHEFFTER (Édouard) : 5.
 SCHÉRER : 204.
 SCHILLER : 189.
 SCHWARZ : 70.
 SCIPION L'AFRICAIN : 226, 250, 508.
 SCOTT (Walter) : 92.
Serinium, a : 55, 58.
 SECOND (Jean) : 251, 504.
 SECUNDUS : 25.
 SÉGUIER, chancelier : 142, 144.
 SELDEN : 94.
 SELEUCUS NICANOR : 27.
 SÉNAC DE MEILHAN : 215.
 SENANCOUR : 205.
 SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE :

- 45-48. 19. 28, 45, 50, 52,
 68, 89, 155, 156, 157, 155,
 167, 171, 207. 217, 252,
 254, 256, 249, 257, 261, 265.
 274, 304.
 SÈNÈQUE LE TRAGIQUE : 235,
 254, 257, 259, 304.
Septante (version des) : 8.
 76.
 SEPTICIANUS : 57.
 SÉRAPIS : 8.
 SERÉ (Ferdinand) : 45, 109.
 SÉSOSTRIS : 1, 2.
 SETH : 1.
 SÉVIGNÉ (Mme DE) : 148-149,
 242, 281, 273, 286, 288, 294,
 298, 304.
 SEXTIUS : 28, 29.
 SEXTUS EMPIRICUS : 248.
 304.
 SFORZA : 106.
 SHAFTESBURY : 255, 304.
 SHAKESPEARE : 211, 282,
 305.
 SIDOINE APOLLINAIRE : 59,
 77-78.
 SIEYÈS : 278, 307.
 SIMON (Richard) : 280.
 SIMONNET (J.) : III, 177, 180,
 181.
 SOCRATE : IV, 4.
 SOLIMAN : 115.
 SOLMS (comte DE) : 257, 295.
 SOPHOCLE : 5, 7, 101, 242,
 254, 265, 305.
 SORBIÈRE (Samuel) : 235,
 285, 287, 294, 297.
 SOSIE (les), libraires ro-
 mains : 24, 37.
 SPARRE (Mlle DE) : 258.
- SPINOZA : 256, 305.
 SPON : 150, 151.
 SPULLER (E.) : 175.
 STACE : 55, 51, 253, 305.
 STAPFER (Paul) : 196, 198.
 STENDHAL : 199.
 STEPHENSON (Georges) :
 120.
 STEPHENSON (Robert) : 120.
 STODDHART : 47.
 STROZZI (Pierre) : 250, 287.
 Style (*graphium, stylus*) : 62
 et s., 65 et s.
 SUARD : 266, 274-275, 294.
 SUÉTONE : 22, 41, 68, 254,
 305.
 SUFFENUS : 25.
 SWIFT (J.) : 253, 285.
 SYDENHAM : 164.
 SYLLA : 9, 14.
 SYLVESTRE II, pape : 87.
- Tabellæ ceræ* : 62.
 Tablettes (*tabellæ*) : 62 et
 s., 65.
 TACITE, empereur : 227,
 305.
 TACITE, historien : 54, 57,
 40, 215, 218, 227, 252, 256,
 257, 264, 268, 305.
 TAINE (H.) : 198, 246, 272.
 TALBOT (Eugène) : 4, 22,
 249, 281.
 TALLEMANT DES RÉAUX : 147.
 TANNEGUY DE WOGAN : voir
 WOGAN (Tanneguy DE).
 TASSE (LE) : 148, 240, 241,
 257, 264, 274, 305.
 TENANT DE LATOUR : 212.
 TÉRENCE : 148, 251, 254, 240.

- 241, 242, 247, 275, 505.
 TEULET (A.) : 65, 85, 85.
 THÉOCRITE : 5, 6, 79, 249, 506.
 THÉODORIC I^{er} : 227, 507.
 THÉODOSE : 9.
 THÉOGNIS : 254, 506.
 THÉOPHILE, évêque : 8.
 THÉOPHRASTE : 15, 24, 226, 254, 506.
 THIERRY (Augustin) : 81, 154, 249.
 THIERS : 281, 286.
 THOMAS, littérateur : 159, 264, 283, 284, 285, 286, 288, 289, 290, 291, 295, 294, 296, 297, 298, 502, 503, 505, 507.
 THOU (MM. DE) : 145.
 THUCYDIDE : 51, 225, 250, 264, 292, 506.
 THYESTE : 55.
 TIBÈRE : 9.
 TIBULLE : 51, 252, 252, 506.
 TIMOLÉON : 270.
 TITE-LIVÉ : 59, 82, 89, 121, 227, 256, 257, 242, 249, 506.
 TITUS : 42.
 TONANCE FERRÉOL : voir FERRÉOL (Tonance).
 TOURNEUX (Maurice) : 265.
 TOUSSAINT (François-Vincent), encyclopédiste : 270, 506.
 TRAJAN : 9, 40, 42, 274.
 TROUBAT (Jules) : 204.
 TROUSSET DE VALINCOUR : 157-158, 224.
 TURANNIUS : 29.
 TURENNE : 257, 501.
 TYRANNION : 14.
 ULBACH (Louis) : 250.
Umbilicus : 52 et s.
 URFÉ (D^r) : 240, 506.
 UZANNE (Octave) : 12, 197.
 VACQUERIE (Auguste) : 282, 295, 505.
 VALINCOUR : voir TROUSSET DE —.
 VALOIS (les) : 126.
 VANDAL (Albert) : 199.
 VARRON (Marcus Terentius) : 41, 42, 49, 60, 142.
 VARRUS : 25.
 VAUBAN : 249.
 VAUGELAS : 235, 285, 284, 288.
 VAUVENARGUES : 165-167, 269, 270, 507.
 Vermillon : 74.
 VESPASIEN : 9, 40.
 VETTORI (Francesco) : 118.
 VIGNY (Alfred DE) : 190.
 VILLARS (maréchal DE) : 252, 295.
 VILLEMALIN : 192, 221.
 VILLETTE (marquis DE) : 164.
 VILLON : 240, 507.
 VIOLETT-LE-DUC : 64.
 VIRGILE : 24, 58, 59, 51, 117, 194, 215, 226, 227, 251, 255, 256, 240, 241, 242, 249, 252, 254, 261, 265, 264, 275, 278, 279, 281, 292, 507.
 VISCONTI : 106.
 VITROLLES (baron DE) : 245.
 VITRUVÉ : 71, 72, 75.
 VITU (Auguste) : 198.
 VIVONNE (duc DE) : 144.

- VOITURE (Vincent) : 240, 244, 507.
 VOLTAIRE : 144, 160, 162, 163-166, 169, 170, 190, 193, 200, 205, 245, 246, 248, 251, 252, 258-259, 261, 264, 268, 274, 276, 277, 278, 279, 297, 299, 302, 507.
Volumen : 45 et s.
 VOPISCUS : 58.
 WAGNER, érudit : 79.
 WALCKENAER : 251, 280, 286, 294, 301.
 WALPOLE (Horace) : 261, 297.
 WEISS : 198.
 WIELAND : 247.
 WOGAN (Tanneguy DE) : 269.
 XÉNOPHON : 4, 226, 250, 264, 267, 274, 308.
 XERNÈS : 26.
 ZÉNON : 15, 171.
 ZIMMERMANN : 100.
 ZOLA (Émile) : 204.
 ZOROASTRE : 164, 275.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

 021275



a39003



003207254b

CE Z 0670

•C55L 1905 V001

C00 CIM, ALBERT. LIVRE.

ACC# 1429459

